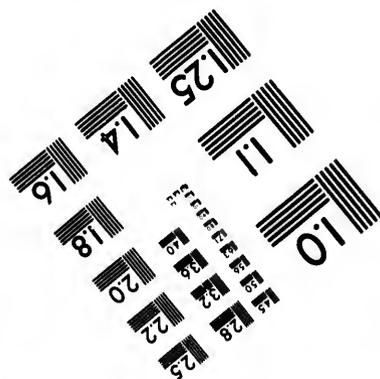
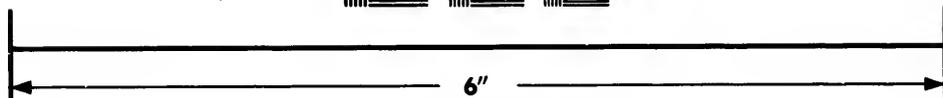
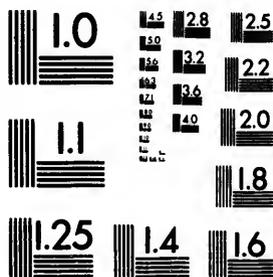


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

01

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

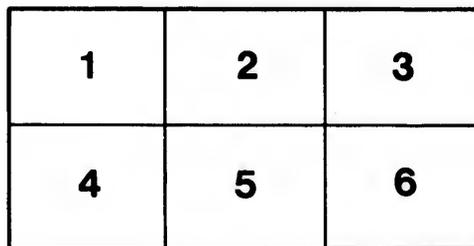
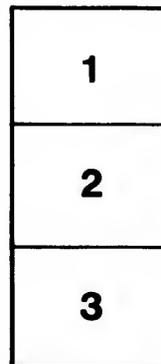
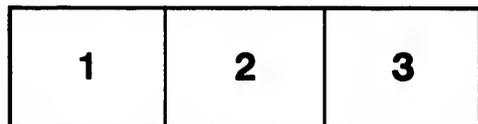
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L' H

I

I

I

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SEIZIÈME.

L

Ce

c

c

k

M

&

P

HÔT

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,

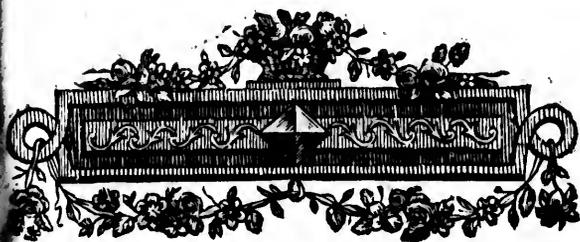
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

67537

L'
L'
Qu
nos
chac
d'att
géné



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE XII.

Histoire Naturelle des Antilles.

QUELQUES OBSERVATIONS, dispersées dans nos articles, sur la température particulière de chaque Isle, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un résumé plus étendu sur la nature générale du climat.

Histoire
Naturelle.

Tome XVI.

A

On fait que les Antilles, étant situées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zone Torride ; & que, dans cette partie du Globe Terrestre, qui a passé long-temps pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux saisons, l'Été & l'Hiver ; c'est-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puisse donner le nom de Printemps, ni celui d'Automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux saisons. L'Hiver & l'Été même de ces régions sont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs causes comme dans leurs effets. C'est la présence du Soleil qui cause ici l'Été ; là, c'est son éloignement ; & sa présence, au contraire, fait l'Hiver. Lorsque cet astre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience constante apprend que, jusqu'à son retour en-deçà de la Ligne, c'est-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il demeure si serein, si sec & si pur, qu'on peut, non-seulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mais voir en même jour le déclin & le croissant de la Lune. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du

Histoire
 Naturelle.

Climat.

Soleil
 sous
 l'épa
 rosée
 ouve
 facili
 sous
 vers
 des p
 qui r
 fer d
 mont
 sont
 nuits
 dès le
 à sa l
 Per
 point
 c'est
 saison
 à ceu
 grand
 arbre
 elle f
 la pl
 natur
 du te
 Provi

ituées au-delà
 ment à la Zone
 tie du Globe
 pour inhabi-
 que deux fai-
 e que, dans
 un temps au-
 Printemps, ni
 oit continuel-
 que pendant
 même de ces
 de l'Europe,
 s effets. C'est
 Eté; là, c'est
 au contraire,
 t à s'éloigner
 du Capri-
 apprend que,
 igne, c'est-à-
 de Novembre
 que point de
 de vapeurs &
 s, si sec & si
 regarder d'un
 Soleil, mais
 e croissant de
 les nuits sont
 a chaleur du

Soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre & le faire distiller en une rosée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue, y pénètre; & delà vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la Zone Torride; c'est ce qui fait naître les vers dans les bois, & tant d'insectes qui font une des principales incommodités des Isles; c'est ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, si les jours sont d'une grande pureté dans cette saison, les nuits ne sont pas moins claires & moins sereines: dès le premier quartier de la Lune, on peut lire, à la lumière, jusqu'aux petits caracteres d'écriture.

Pendant tout ce temps, il ne pleut presque point dans toutes les Basses-terres des Isles; & c'est ce qui fait donner le nom d'Eté à cette saison, quoiqu'une partie de ses effets ressemble à ceux que l'Hiver cause en Europe; car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres; elle sèche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baisser la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte, & capable de résister aux injures du temps, le Pays deviendrait aussi triste que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les ani-

Histoire
 Naturelle.

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
Naturelle.

maux mêmes, sur-tout les insectes & les amphibiens, abhorrent & fuient cette aridité, se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers, dans des précipices, & semblent y chercher une humidité nécessaire à leur conservation. On nomme ce temps l'arrière-saison, parce que les Habitans ont aussi beaucoup de peine à vivre, & que, s'ils n'étaient secourus par les rafraîchissemens qui viennent de l'Europe, ils n'auraient souvent que leur maïs pour ressource. Leur soulagement est la brise, qui est plus réglée & qui se fait plus agréablement sentir dans cette saison que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repassé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ses rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans lesquelles il se forme d'horribles tonnerres; & lorsqu'ils viennent à cesser, le temps se met à la pluie, qui dure huit, dix & quelquefois douze ou quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent l'air & la terre; & c'est ce qui fait nommer cette saison l'Hiver. Pendant sept mois à peine se passe-t-il une semaine sans pluie. Un Hiver si pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des apostumes & des

s & les amphibi-
 lité, se cachent
 rochers, dans
 cher une humi-
 n. On nomme
 ue les Habitans
 e, & que, s'ils
 chiffemens qui
 nt souvent que
 oulagement est
 qui se fait plus
 aison que dans

é la Ligne, &
 u Tropicque du
 us directement,
 les lieux maré-
 e vapeurs, dans
 tonnerres ; &
 mps se met à la
 quelquefois douze
 es pluies refroidi-
 e qui fait nom-
 nt sept mois à
 sans pluie. Un
 rd quantité de
 des catharres,
 costumes & des

ulceres. On ne voit que des malades dans toutes
 les Isles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets
 bien différens de ceux de l'Europe. Dès les pre-
 mières pluies, qui sont un peu abondantes, tous
 les arbres se parent de leur première verdure &
 poussent toutes leurs fleurs. Les forêts exhalent
 des odeurs qui ne le cèdent point aux meilleurs
 parfums. En un mot, la terre s'embellit de toutes
 parts ; & ce qu'on nomme l'Hiver aux Antilles,
 l'emporte beaucoup en agrémens sur le Printemps
 de l'Europe. Tous les animaux descendent de
 leurs montagnes. Les testacées changent de co-
 quille. Les reptiles prennent une nouvelle peau.
 Les poissons, qui se sont retirés en pleine mer
 pendant le temps sec, se rapprochent des côtes,
 entrent dans les rivières ; & semblent s'offrir
 aux filets des Pêcheurs. Toutes les espèces de
 tortues croissent en si grande abondance, qu'après
 s'en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre
 une riche provision en réserve pour l'arrière-
 saison.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent
 de celui du Continent d'Amérique, qui répond
 aux mêmes latitudes, on doit juger que la plu-
 part de ses productions naturelles y sont les
 mêmes. Aussi ne nous arrêterons-nous qu'à celles
 qui semblent y porter un caractère de distinction,
 soit par leur culture ou par quelque propriété

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
Naturelle.

particulière, seules raisons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoyer à cet article. Telles sont le sucre, le cacao & quelques autres marchandises, qui sont la matière d'un riche commerce.

Sucre.

Labat, auquel nous croyons devoir ici nous attacher, définit le sucre, « un suc de canne ou de roseau, qui étant purifié, cuit, blanchi & séché, se transporte par tout, & se conserve aussi long-temps qu'on le préserve de l'humidité ou de l'eau qui le fait dissoudre. » Son extrême douceur, ajoute-t-il, pourrait le faire nommer un sel doux. Quelques Ecrivains ont cru les cannes de sucre originaires des Indes Orientales ; mais la plupart des Voyageurs rendent témoignage qu'elles croissent naturellement en diverses parties de l'Amérique. On doit reconnaître seulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le secret d'en tirer le suc, c'est-à-dire l'art d'en faire du sucre. Les Espagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle-Espagne & au Brésil, long-temps avant que les autres Européens se fussent établis aux Antilles ; mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étaient employés jusqu'alors qu'à conquérir le pays, à découvrir les mines d'or & d'argent, à faire pêcher les perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à

s ont fait pren-
article. Telles
es autres mar-
un riche com-

voir ici nous
c de canne ou
ir, blanchi &
& se conserve
ve de l'humid-
foudre. » Son
aurait le faire
rivains ont cru

Indes Orien-
teurs rendent
rellement en
n doit recon-
bit aux Indes
c, c'est-à-dire
agnols & les
e-Espagne &
autres Euro-
; mais on ne
Sucreries plus
loyés jusqu'à
découvrir les
her les perles
des cannes à

sucre suivit celle du tabac : cette dernière plante prenant beaucoup de terrain, il fallut défricher de nouvelles terres pour la planter ; & celles qui devenaient trop maigres pour elle, furent employées à la culture des cannes. On a vu que le premier établissement des Français & des Anglais entre les deux Tropiques se rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquèrent d'abord qu'au tabac, à l'indigo & au coton. Les Anglais commencèrent à faire du sucre à Saint-Christophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par les Français de la première de ces deux Isles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, sous la direction des Hollandais, qui s'y réfugièrent du Brésil, & ceux de la Martinique un peu plus tard.

La seule différence, entre la canne de sucre & les roseaux communs qui se trouvent dans les lieux marécageux, c'est que la peau ou l'écorce des derniers est dure & sèche, & leur poulpe sans saveur ; au lieu que la peau des cannes de sucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matière spongieuse qu'elles renferment est pleine d'un suc ou d'un jus dont la quantité & la douceur sont proportionnées à la bonté du terrain qu'elles occupent, à son exposition, à leur âge & au temps de leur récolte. De ces quatre circonstances dépendent leur hauteur, leur grosseur,

Histoire
Naturelle.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
Naturelle; leur bonté & la facilité de purifier leur suc, de le cuire & de le réduire en sucre. Suivant la qualité du terrain, les cannes sont grosses ou menues, longues ou courtes; &, suivant leur exposition au Soleil, elles sont plus ou moins sucrées; la saison, où elles sont recueillies, leur donne plus ou moins de suc; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

Les feuilles de la canne sont longues & étroites, avec une seule nervure, qui les partage au milieu dans toute leur longueur. Cette nervure est aussi cassante, lorsque les feuilles sont seches, que souple & liante, lorsqu'elles sont vertes, ou seulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille sont tranchans, & comme armés de petites dents, presqu'imperceptibles, qui coupent la peau lorsqu'on y passe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne; celles qui sortent aux différens nœuds, où la canne s'est arrêtée en croissant, tombent aussi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une canne est mauvaise, ou du moins fort éloignée de sa maturité; les bonnes cannes n'ont qu'un bout de sept ou huit feuilles au sommet.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naissent les feuilles, ont peu de substance, & sont naturellement durs. Un vide, qui est au

ier leur suc, de
 cre. Suivant la
 font grosses ou
 &, suivant leur
 plus ou moins
 recueillies, leur
 & leur âge les
 gues & étroites;
 rtage au milieu
 ervure est aussi
 t seches, que
 vertes, ou feu-
 e chaque feuille
 e petites dents,
 t la peau lors-
 Les feuilles ne
 e de la canne;
 ds, où la canne
 ussi-tôt qu'elle
 e feuilles font
 ou du moins
 onnes cannes
 uilles au fom-
 longueur, &
 de substance,
 e, qui est au

milieu de chaque nœud, fait la communication
 des deux parties de la canne qu'il sépare : il est
 rempli de la même matiere que le reste de la
 canne, mais plus pressée, plus dure, plus colorée,
 plus savoureuse & comme plus mûre. On n'ob-
 serve aucune règle pour la distance des nœuds;
 plus le terrain est bon, plus ils sont éloignés les
 uns des autres, & plus la canne contient de suc,
 parce que les nœuds en contiennent moins que
 le reste. On a vu des cannes de vingt-quatre
 pieds de long, sans y comprendre la tête, & du
 poids de vingt-quatre livres; mais, outre que ce
 volume est extraordinaire, c'est moins une mar-
 que de la bonté du suc, que la preuve d'un
 terrain gras, aquatique, & qui produit abon-
 damment un suc cru, peu sucré, plein d'eau,
 qui consume par conséquent beaucoup de bois
 & du temps, sans rendre jamais beaucoup de
 sucre. Lorsque les cannes ont depuis sept jusqu'à
 dix pieds de longueur, qu'elles ont entre dix &
 quinze lignes de diamètre, qu'elles sont bien
 jaunes, que leur peau est lisse, seche & cassante,
 qu'elles pesent beaucoup, que leur moëlle est
 grise, & même un peu brune, que leur suc est
 doux, gluant & comme un peu cuit; elles sont
 dans leur perfection, qui consiste à donner, sans
 peine, de beau sucre en abondance.

La terre qui passe pour la plus propre à porter

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

des cannes de cette nature, est légère, poreuse, profonde, & doit avoir assez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie; elle doit être exposée au Soleil depuis qu'il se lève, jusques vers son coucher. Une terre grasse & forte produit de grandes & grosses cannes, mais presque toujours vertes, pleines d'un suc aqueux & peu sucré. Leur jus est gras, difficile à purifier & à cuire; & le sucre qu'on en tire est toujours mollasse, peu grené, sujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plupart des terres usées des basses-terres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produisent que de petites cannes, pleines de nœuds; elles durent peu, parce que leur racine se sèche & se brûle.

Cependant, si ces terres ont de la pluie les premiers mois après que les cannes sont plantées, & quelquefois ensuite jusqu'à leur maturité parfaite, elles ne laissent pas de se remplir d'un bon sucre, extrêmement doux & gluant: les terres basses & marécageuses, qui sont comme de niveau avec le bord de la mer, telles que la Grande-Terre & les Culs-de-fac de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martinique & presque toutes les Isles Anglaises & Hollandaises à l'exception de Saint-Christophe & de la Jamaïque,

égère, poreuse, pente pour ne soit être exposée jusques vers son porte produit de presque toujours & peu sucré. asier & à cuire; jours mollasse, arnelade ou en t de fond, & vent bientôt le des terres usées e & de la Guapetites cannes, peu, parce que

de la pluie les s sont plantées, r maturité parmplir d'un bon ant : les terres nt comme de , telles que la la Guadeloupe, ne & presque ndaïses à l'ex- e la Jamaïque,

produisent de belles cannes, longues, grosses & pesantes; mais, comme ces terres ne manquent jamais d'être salées & nitreuses, elles communiquent leur défaut aux cannes, dont le sucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui se trouvent à la Cabesterre de la Martinique, depuis la Riviere-Rouge jusqu'à celle du cul-de-sac-Robert, & à la Guadeloupe, depuis la Grande-Riviere de la Cabesterre jusqu'à la Riviere du Lézard, portent des cannes longues, grosses & pleines d'un suc assez sucré, lorsqu'elles sont coupées dans la bonne saison, c'est-à-dire depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans sans avoir besoin d'être replantées. Les terres environnées de bois, ou situées dans les hauteurs des montagnes, sont fort sujettes aux pluies, aux grandes rosées, aux fraîcheurs de la nuit; & n'étant gueres échauffées des rayons du Soleil, elles ne produisent que de grosses cannes fort aqueuses, vertes & sucrées: aussi leur suc est-il gras, cru & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'est-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni semées, dans lesquelles on met des cannes aussi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très-grosses cannes & remplies de beaucoup de suc, mais gras, cru, peu sucré & très-difficile à cuire.

—————
 Histoire
 Naturelle.

Pour avancer leur bonté, on a trouvé le secret de les couper à l'âge de six mois, de retirer ce qui doit servir à planter & de mettre le feu au terrain, pour consumer les pailles, dont la pourriture augmenterait encore la graisse des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un sucre parfait. Le profit de cette méthode est considérable; 1.^o parce qu'on fait de bon sucre, au lieu du mauvais, qui aurait demandé beaucoup de bois & de peine; & le retardement n'est que deux mois, qui ne doivent point entrer en parallèle avec un tel avantage. 2.^o Les cannes, coupées à six mois, ne sont pas entièrement inutiles: non-seulement on en replante d'autres terrains, à quoi leur grosseur & la force de leur suc les rend fort propres; mais elles servent à faire de l'eau-de-vie, qui est toujours une bonne marchandise. 3.^o La terre se trouve dégraissée, &, dès cette première coupe, elle devient propre à porter de très-bonnes cannes; ce qui n'arriverait pas en cinq ou six autres coupes, parce que les feuilles, dont elles se dépouillent en croissant, se pourrissent & ne font qu'augmenter la graisse qu'on doit chercher à diminuer.

Avant que de planter les cannes, on nettoie soigneusement la terre. Il ne suffit pas de couper les mauvaises plantes, sur-tout les lianes, parce

trouvé le secret
 is, de retirer ce
 mettre le feu au
 es, dont la pour-
 rraisse des terres,
 e, les rejettons
 profit de cette
 parce qu'on fait
 vains, qui aurait
 de peine ; & le
 , qui ne doivent
 un tel avantage.
 ois, ne sont pas
 ment on en re-
 leur grosseur &
 propres ; mais
 ie, qui est tou-
 3.° La terre se
 remière coupe,
 de très-bonnes
 en cinq ou six
 illes, dont elles
 ourrissent & ne
 a doit chercher
 nes, on nettoie
 t pas de couper
 s lianes, parce

que pullulant beaucoup, elles s'attachent aux
 cannes, les couvrent & les abattent. A l'égard
 des souches qui sont demeurées en terre, on
 brûle celles des bois mous, qui poussent aisément
 les rejettons. Ensuite, si le terrain est uni ou
 d'une pente douce, on le partage en quarrés, de
 cent pas chacun, entre lesquels on laisse un che-
 min pour le passage des cabrouets. Cette division
 sert aussi à prévenir la communication du feu,
 qui s'allumerait dans un des quarrés, donne plus
 de facilité à sarcler, fait appercevoir d'un coup-
 d'œil au Maître s'il n'est pas trompé par les
 ouvriers, sert enfin à l'embellissement d'une Hab-
 itation, & joint même l'utilité à l'agrément ; car,
 le long de ces chemins, on plante des pois d'an-
 gole ou pois de sept ans, arbrisseaux dont on
 estime le fruit, & qui forment des allées pour
 la promenade. Ceux qui veulent épargner le
 terrain, se contentent de laisser un petit sentier
 de chaque côté de l'ouverture, pour visiter le
 travail & cueillir facilement les pois : ils plantent
 tout le reste en manioc ou en patates.

Lorsque le terrain est divisé, on l'aligne avec
 un cordeau, pour planter les cannes en lignes
 droites. Les rangs sont plus ou moins éloignés
 entr'eux suivant la bonté du fond. Si tout le
 terrain est d'une égale bonté, on laisse, d'un rang
 à l'autre, trois pieds & demi de distance en tout

Histoire
Naturelle.

sens. Cette méthode demande plus de temps que si les rangs & les fosses se faisaient sans règle ; mais elle a diverses commodités, telles que de rendre le sarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les serpens, qui sont fort communs à la Martinique, & de donner une vue plus libre du travail des Nègres.

L'alignement n'est pas plutôt achevé, qu'on place les Nègres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, sur le manche de leur houe, la distance qu'ils doivent laisser entre les fosses qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque fosse doit avoir quinze ou vingt pouces de long, la largeur de la houe, qui est de quatre à cinq pouces, & sept à huit pouces de profondeur. A mesure que les Nègres, qui font les fosses, avancent chacun sur sa ligne, quelques jeunes Nègres, ou ceux qui ne sont pas capables d'un plus grand travail, les suivent & jettent dans chaque fosse deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long. Ces semeurs sont suivis d'autres Nègres, avec des houes, pour ajuster les deux morceaux de canne l'un contre l'autre, de manière que le bout, qui vient du côté de la tête, soit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité opposée, le bout de l'autre morceau soit placé de même ; après quoi, ils remplissent la fosse de la terre que les pre-

plus de temps
se faisaient sans
incommodités, telles
facile, de faire
ns, qui sont fort
de donner une
ègres.

est achevé, qu'on
chaque ligne. On
houe, la distance
fosses qu'ils ont à
travail. Chaque
pouces de long,
de quatre à cinq
de profondeur.
font les fosses,
quelques jeunes
as capables d'un
& jettent dans
canne de quinze
es semeurs sont
es houes, pour
ne l'un contre
ui vient du côté
d'environ trois
ée, le bout de
e; après quoi,
e que les pre-

niers en ont tirée. Les morceaux de canne que
l'on met en terre, sont pris ordinairement à la
tête de la canne, un peu au-dessous de la naissance
des feuilles. On leur donne quinze à dix-huit
pouces de long. Plus ils ont de nœuds ou d'*yeux*,
selon le langage des Isles, plus on juge qu'ils
pousseront de rejettons & qu'ils prendront promptement
racine.

Jamais les voisins ne se refusent des cannes
pour planter; mais comme il faut du temps pour
couper les bouts des cannes, & pour les mettre
en paquets, celui qui en a besoin est obligé
d'envoyer ses propres Nègres pour ce travail.
Labat parait persuadé que les têtes des cannes
n'en produisent jamais de si belles que les tron-
çons qui se coupent dans la canne, & qui devant
avoir plus de sève, doivent, dit-il, pousser de
meilleures racines & des rejettons plus vigoureux.
Le temps propre pour planter est la saison des
pluies, depuis son commencement jusqu'à ses
deux tiers. La terre se trouvant alors imbibée
d'eau, les racines & les germes y entrent facile-
ment; l'humidité les fait croître, & leur fournit
toute là nourriture dont ils ont besoin; au lieu
que dans un temps sec la terre, aride & comme
brûlée, attire & consume tout le suc du plant.
On ne peut avoir trop d'égard à cette différence
de saison, parce que delà dépend le bon ou mau-

Histoire
Natuselle.

Histoire
Naturelle.

vais succès des cannes. Le plant n'a pas été cinq ou six jours en terre, qu'on le voit lever heureusement ; & , suivant la bonté du terrain & de la saison, il produit à vue d'œil des feuilles & des rejettons. C'est alors qu'on se hâte de sarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, sur-tout lorsqu'elles sont nettes & humides. Cette partie de la culture des cannes est la principale. Sont-elles seules à tirer le suc de la terre ; elles croissent & grossissent parfaitement ; mais lorsqu'elles sont accompagnées d'autres plantes, elles n'acquièrent jamais de grosseur ni de suc. Il faut se garder sur-tout de laisser grainer les herbes ; dès que les graines peuvent être emportées par le vent, elles infectent une terre entière. En un mot, on ne peut pousser l'attention trop loin pour les cannes, jusqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puissent étouffer toutes sortes d'autres plantes. Lorsqu'elles ont été sarclées deux ou trois fois, on les laisse croître en repos jusqu'à l'âge de cinq ou six mois ; & l'on recommence alors le sarclage pour n'y plus penser jusqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres ennemis que les rats, dont on s'efforce de les garantir par diverses sortes de pièges.

Le temps où l'on doit couper les cannes ne peut être fixe ; & Labat reproche là-dessus beau-

cou-

t n'a pas été cinq
 e voit lever heu-
 é du terrain & de
 ril des feuilles &
 se hâte de sarcler
 viennent toujours
 neuves, sur-tout
 ides. Cette partie
 principale. Sont
 rre; elles croissent
 is lorsqu'elles son
 elles n'acquierent
 Il faut se garde
 herbes; dès qu
 rtées par le vent
 e. En un mot, on
 pp loin pour le
 vrent la terre au
 nt étouffer toute
 elles ont été sar
 s laisse croître e
 six mois; & l'on
 our n'y plus pense
 Elles n'ont plu
 dont on s'efforc
 es de piéges.
 per les cannes n
 he là-dessus beau
 coup

coup d'erreurs à la plupart des Habitans. Ils s'ima-
 ginent, dit-il, qu'une pièce coupée depuis qua-
 torze ou quinze mois se trouve en état de l'être
 encore: ils la coupent; & souvent les cannes ne
 donnent qu'un suc gras, verd & difficile à cuire:
 c'est qu'il n'est point assez mûr. Il est moins aisé
 de faire de bon sucre avec des cannes qui n'ont
 point encore leur maturité qu'avec celles qui sont
 au-delà; parce que le premier de ces deux maux
 est sans remède, au lieu que pour le second, il
 suffit de ne pas employer les vieilles cannes,
 c'est-à-dire celles qui, après avoir fleuri, se sont
 renversées par terre, où elles se sont attachées
 par des filamens, comme par autant de nouvelles
 racines, & d'employer seulement les rejettons
 qu'elles ont poussés de tous leurs nœuds. On ne
 pourrait donc trop observer quel est leur degré de
 perfection & de maturité. Il ne dépend point de
 leur âge; car celles qui ont été coupées en Jan-
 vier ont ressenti toute la chaleur & l'aridité de
 la saison sèche, qui dure jusques dans une partie
 de Juillet, & qui les ayant long-temps arrêtées,
 ne leur a permis de pousser que de faibles re-
 jettons. Mais celles qui sont coupées vers la fin
 de la sécheresse, c'est-à-dire, dans le cours de
 Juin & de Juillet, reçoivent le secours des pluies
 qui humectent la terre. De-là vient qu'aux mois
 de Septembre & d'Octobre, on les voit aussi

Histoire
 Naturelle.

— grandes & aussi fournies, que celles qui ont été
 Histoire coupées en Janvier & Février.

Naturelle.

Toutes les cannes, qui se trouvent âgées d'onze ou douze mois, lorsque la saison des pluies arrive, ne manquent point, comme les roseaux communs, de pousser à leur sommet un jet d'environ trois pieds de long. C'est ce qu'on nomme *leur fleche*, par allusion aux fleches des Américains, qui sont composées du jet des roseaux communs. Ainsi, dans le langage des Isles, les cannes sont en *fleche*, lorsqu'elles ont leur jet; & les cannes ont *fléché*, quand ce jet est tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne sont qu'un panache de petits filets, dont les extrémités sont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouissant, une houpe renversée. Depuis qu'elles ont commencé à pousser, jusqu'à leur chute, il se passe 18 à 20 jours, aux derniers desquels la fleche, ou le bout de la canne, se seche, parce qu'il ne reçoit plus de nourriture, se détache, & tombe à terre. Alors la canne cesse de croître & de grossir. Jamais une même canne ne fleurit deux fois. Si elle n'est pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fléché, elle s'abaisse peu-à-peu, jusqu'à se coucher sur terre, ou, jettant des filets qui prennent racine, elle pousse quantité de rejettons. Avant qu'elle pousse sa fleche, & près d'un mois après avoir fléché, elle

elles qui ont été
 ent âgées d'onze
 des pluies arrive,
 seaux communs,
 t d'environ trois
 comme leur fleche,
 ericains, qui sont
 omuns. Ainti,
 cannes sont en
 ; & les cannes
 bé de lui-même,
 nt qu'un panache
 ités sont garnies
 , & qui forment,
 nversée. Depuis
 er, jusqu'à leur
 rs, aux derniers
 de la canne, se
 s de nourriture,
 rs la canne cesse
 ne même canne
 t pas coupée un
 é, elle s'abaisse
 rre, ou,
 ine, elle pousse
 elle pousse sa
 oir fléché, elle

un peu de suc, & son milieu est creux, parce que toute la substance qui gonflait ses fibres, s'est portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les cannes ne doivent pas être coupées dans cet état; on n'en pourrait faire, ni du plant, ni du sucre, ni même de l'eau-de-vie.

Lorsqu'on les voit mûres, ce qui se reconnoît par divers essais, on dispose les Nègres le long de la pièce, pour la couper plus également, c'est-à-dire sans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les cannes n'ont que sept ou huit pieds de hauteur, on commence par abattre, avec une serpe, les têtes des rejettons de toute une souche, à trois ou quatre pouces au-dessus de la plus basse feuille, dans l'endroit où il ne parait plus de verd. Aussi-tôt que la touffe est coupée, on coupe les cannes par le pied, avec l'attention de ne les pas taillader, parce que ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur du Soleil, font évaporer la sève, & nuisent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des cannes, qu'on a coupées de la souche, on la divise en deux ou trois parties, après y avoir passé la serpe, pour ôter les barbes qui y sont attachées. On ne laisse gueres, à ces parties, plus de quatre pieds de longueur; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne soient de cette petite espèce qu'on nomme *rottins*, & qui, venant dans

Histoire
 Naturelle.

les terres inaires & usées, ne sont pas naturelle-
 ment plus longues. Quatre ou cinq Nègres jettent
 en un monceau toutes les cannes coupées, afin
 qu'elles se trouvent assemblées pour ceux qui
 doivent les lier, & qui ne s'en perde point
 sous les feuilles. On met ordinairement de jeune
 Nègres, ou quelques Nègresses, à lier les cannes
 en paquets. Les extrémités des têtes, qu'on ap-
 pelle *l'œil de la canne*, servent de liens, avec
 trois ou quatre feuilles qui se tirent aisément.
 On noue d'abord ensemble les feuilles de deux
 yeux, pour donner plus de longueur au lien
 ensuite, selon la longueur des cannes, on étend
 à terre deux liens, à deux pieds l'un de l'autre
 & les cannes sont couchées dessus, en travers
 au nombre de dix ou douze. On les serre en-
 suite, comme on lie les fagots en Europe. Le
 coupe-cesse, lorsqu'il en est temps, par l'ordre
 du Commandeur, qui fait porter au bord du che-
 min les paquets de cannes; & les cabrouiers
 viennent les prendre, pour les emporter au
 moulin. Jamais on ne coupe plus de cannes
 qu'on n'en peut consommer dans l'espace de vingt
 quatre heures. Si l'on en coupait pour deux ou
 trois jours, elles s'échaufferaient dans cet inter-
 valle, elles fermenteraient, elles s'aigri-
 raient, & deviendraient inutiles pour faire du sucre, sur-
 tout pour le suc blanc.

font pas naturelle-
 cinq Nègres jettent
 cannes coupées, afin
 des pour ceux qui
 s'en perde point
 airement de jeune
 s, à lier les canne
 es têtes, qu'on ap
 ent de liens, ave
 se tirent aisément
 es feuilles de dent
 longueur au lien
 s cannes, on éten
 eds l'un de l'autre
 dessus, en trava
 On les serre et
 ois en Europe. L
 mps, par l'ordre
 r au bord du che
 s & les cabroue
 r les emporter
 e plus de canne
 ns l'espace de ving
 pait pour deux
 ent dans cet inte
 les s'aigriraient,
 e du sucre, sur-tout

L'usage commun est de couper les cannes le
 samedi, pour commencer l'opération du moulin
 le lundi à minuit. Quand on ne fait que du sucre
 brut, on prend cette avance, sans oublier de
 couvrir les cannes de feuilles, dans la crainte
 qu'elles ne s'échauffent. Mais, si l'on travaille en
 sucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de
 quelques heures, que de s'exposer au risque
 d'y employer des cannes échauffées. Labat veut
 qu'on ne les coupe que le lundi, de fort grand
 matin, & que tous les Nègres d'une Habita-
 tion y soient employés, pour hâter l'ouvrage.
 Comme il n'y a point de Voyageur qui ait parlé
 avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des
 cannes à sucre, & de la manière de tirer cette
 précieuse marchandise, c'est l'extrait de ses obser-
 vations qu'on a donné jusqu'ici, en regrettant que
 les bornes qu'on s'est imposées ne permettent
 point de le suivre, dans les détails de la fabrique
 & des instrumens qu'on y emploie. On y ren-
 voie ceux qui cherchent à s'instruire. Du Terre,
 borné presque uniquement à l'Histoire, fait à peine
 quelques remarques générales sur le sucre. Il ob-
 serve, par exemple, que les cannes de Madere n'ont
 pas plus de deux pouces de grosseur, sans qu'il sache,
 dit-il, si ce défaut vient du terroir ou du défaut
 de pluie. Mais il assure que le sucre de cette Isle

Histoire
 Naturelle.

ne laisse pas d'être beaucoup plus fort que celui
 Histoire des Antilles.

Naturelle.

Rocou.

Le *rocou*, que nous avons tant de fois nommé, sans l'avoir décrit, n'est cultivé, nulle part, avec plus de soin qu'aux Antilles. On a vu, dans les Relations du Mexique, que les Espagnols le nomment *achiote*. C'est une teinture rouge, qui sert à mettre en première couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune, en verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du rocovier est rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique est ordinairement de la grandeur d'un prunier, mais beaucoup plus rouffu : son écorce est rousâtre ; ses feuilles sont assez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui ressemblent assez aux roses sauvages, auxquelles succèdent des touffes de gouffes, couvertes de piquans, comme les châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines assez semblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laisse tout blanc lorsqu'elle en est séparée.

C'est cette pellicule, macérée & cuite, qui compose la teinture qu'on nomme *rocou*. On con-

plus fort que celui
 de fois nommé,
 nulle part, avec
 On a vu, dans les
 les Espagnols le
 nature rouge, qui
 les laines blanches
 bleu, en jaune, en
 e rouge, qui couvre
 ndes, dont le fruit
 re, qui croît natu-
 e est ordinairement
 mais beaucoup plus
 ; ses feuilles sont
 & d'un verd foncé.
 fleurs d'un rouge
 ts qui ressemblent
 elles succèdent des
 e piquans, comme
 es & remplies de
 à celles de la co-
 e incarnate, qui se
 u'elle couvre, &
 le en est séparée,
 ée & cuite, qui
 e *rocou*. On con-

naît que la graine est mûre, & qu'elle a sa parfaite
 couleur, quand la gouffe, ou la cosse, s'ouvre
 d'elle-même. Il suffit qu'une ou deux soient ou-
 vertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en con-
 tient ordinairement huit ou dix, & quelquefois
 plus, suivant la bonté du terrain. Les Nègres,
 grands & petits, ouvrent les gouffes qui ne le
 sont pas assez, en les pressant de leurs doigts,
 & font sortir avec l'ongle du pouce les graines
 qui sont dedans, qu'ils recueillent dans des couis,
 c'est-à-dire, dans des moitiés des calebasses. Toutes
 ces graines sont mises dans de grandes auges de
 bois, tout d'une pièce, avec de l'eau, pour y
 demeurer sept ou huit jours, jusqu'à ce que l'eau
 commence à fermenter. Alors on les remue for-
 tement, avec de grandes spatules de bois; en-
 suite on les pile, avec des pilons, aussi de bois,
 pour en détacher la pellicule rouge. Cette opé-
 ration est recommencée deux ou trois fois, jus-
 qu'à ce qu'il ne reste aucune pellicule aux grains;
 après quoi, l'on passe le tout dans une espèce de
 crible, fait de roseaux refendus, ou de lataniers;
 dont les trous sont assez petits pour ne pas laisser
 passer les grains. L'eau qu'on en tire est épaisse,
 rougeâtre, & de fort mauvaise odeur. Elle se
 met dans des chaudières; on l'y fait bouillir; &
 pendant qu'elle bout, on recueille son écume
 dans de grands bassins. Lorsqu'elle cesse d'en

Histoire
 Naturelle.

rendre, on la jette, pour mettre à sa place, dans
 Histoire les chaudières, l'écume qu'on en a tirée. On la
 Naturelle. fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en
 la remuant sans cesse, de crainte qu'elle ne s'at-
 tache à la chaudière, où elle pourrait se brûler
 ou se noircir. On connaît qu'elle a la cuisson qui
 lui convient, lorsqu'elle commence à se détacher
 d'elle-même de la spatule. Alors, l'ayant fait refroi-
 dir dans des auges de bois, on en fait des pelottes
 de deux ou trois livres chacune; & pour em-
 pêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui don-
 nant cette forme, on se les frotte de temps en
 temps avec de l'huile de *palma Christi*, nommée
 aussi *carapat* d'après les Américains. On enveloppe
 les pelottes, pour les conserver, dans des feuilles
 de balisier, amorties sur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus sur la préparation
 du rocou; mais il nous suffit d'observer encore
 que le temps de le planter est depuis le mois de
 Mars jusqu'à la fin de Mai: il ne viendrait pas
 moins, quand on le planterait dès le mois de Jan-
 vier; mais il n'en rapporterait pas plutôt. On le
 cueille deux fois l'an, vers la Saint-Jean & vers
 Noël.

Les Américains épluchent les gouffes, comme
 les Européens; mais, au-lieu de mettre les graines
 dans l'eau & de les y laisser fermenter, ils les
 frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées au-

re à sa place, dans
 en a tirée. On la
 douze heures, en
 te qu'elle ne s'at-
 pourrait se brûler
 le a la cuisson qui
 ence à se détacher
 l'ayant fait refroidir
 en fait des pelottes
 ne; & pour em-
 mains en lui don-
 otte de temps en
 e *Christi*, nommée
 ins. On enveloppe
 , dans des feuilles
 .
 sur la préparation
 d'observer encore
 depuis le mois de
 l ne viendrait pas
 ès le mois de Jan-
 pas plutôt. On le
 Saint-Jean & vers
 .
 gouffes, comme
 mettre les graines
 fermenter, ils les
 out trempées au-

paravant dans l'huile de carapat, jusqu'à ce que
 la petite pellicule incarnate soit détachée de la
 graine, & réduite en pâte très-claire & très-fine.
 Alors ils la raclent de dessus leurs mains avec un
 couteau, & la mettent sur une feuille pour la faire
 sécher à l'ombre, de peur que le soleil ne mange
 & ne diminue sa couleur. Ce travail est d'une
 longueur qui ne convient qu'à l'indolence des
 Caraïbes; mais il leur fait un rocou infiniment
 plus fin & plus brillant que celui des Européens
 des Isles. Lorsqu'il est sec, ils en font aussi des
 pelottes de la grosseur du poing, qu'ils enve-
 loppent dans des feuilles de balisier ou de cochi-
 bou. Le matin, dès qu'ils sont sortis de leurs
 hamacs, ils vont se laver tout le corps à la mer,
 ou dans quelque rivière; &, venant s'asseoir sur
 une selette au milieu de leur carbet, ils s'y font
 peigner & trousser les cheveux par leurs femmes.
 Ensuite elles prennent un peu d'huile de carapat,
 dans laquelle elles font dissoudre du rocou, dont
 elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de
 leurs maris. Cette peinture leur conserve la peau,
 la défend des impressions trop vives du soleil, &
 la préserve sur-tout des piquures d'une infinité
 d'insectes ailés, qui ne s'éloignent jamais de leurs
 cases.

Le tabac, plante originaire de l'Amérique, & si
 propre à cette grande partie du monde, qu'avec

Histoire
 Naturelle.

Tabac.



Histoire Naturelle. quelque soin qu'on l'ait cultivée dans les autres, on n'en a porté la graine, on n'y en a jamais pu élever d'aussi bon, fait le fond d'un commerce considérable aux Antilles. On y en reconnaît quatre espèces, qu'on distingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleurissent & portent tous une graine également capable de se reproduire. Chaque espèce se multiplie d'elle-même, sans autre altération que celle qui peut venir du terrain où elle est semée ou transplantée.

La première est le tabac, ou petun verd, que les habitans nomment simplement le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ses feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-six pouces de long, & depuis douze jusqu'à quatorze pouces de large. Elles sont épaisses, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très-beau verd; mais, comme elles sont délicates & remplies de suc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'est-à-dire, lorsqu'étant suspendues à des perches on les expose à l'air, pour les faire sécher. Cette diminution a refroidi les habitans pour la culture du grand petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *tabac à langue*.

Cette seconde espèce a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne passe point sept ou huit pouces. C'est la

dans les autres, ont une ressemblance qu'elles ont avec une langue de
 a jamais pu élever le bois, qui lui a fait donner le nom de tabac à
 commerce considérable. Elles sont charnues, épaisses, fortes, liantes
 connaît quatre espèces & grasses, mais moins remplies de suc que celles
 de leurs feuilles du grand perun ; d'où il arrive qu'elles diminuent
 graine également moins à la pente, & qu'elles se conservent mieux.
 de espèce se multiplie. Le tabac à langue est donc l'espèce que cultivent
 ération que celle le plus les Isles du Vent, c'est-à-dire, à la Marti-
 elle est semée ou nique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-
 Christophe, les Saints, la Barbade, la Grenade,
 la Barboude, Antigo, Nevis, Montserrat, la Do-
 minique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Sainte-
 Croix & les Vierges.

Le troisième espèce est le tabac d'Amazone,
 ainsi nommé, parce que la graine vient des envi-
 rons de la grande rivière des Amazones. Sa feuille
 est aussi longue que celle des deux espèces précé-
 dentes ; mais elle est beaucoup plus large, & ronde
 à l'extrémité. Ce qui la distingue encore des au-
 tres, c'est que les petites nervures, ou côtes, qui
 soutiennent la feuille, tombent perpendiculaire-
 ment sur la grosse côte du milieu ; au-lieu que
 dans les autres espèces, elles suivent le contour
 de la feuille, & vont en biaisant vers la pointe.
 Les feuilles de ce tabac sont fort épaisses, très-
 charnues, bien nourries ; & quoiqu'elles paraissent
 fort remplies de suc, elles ne diminuent presque
 point à la pente. Aussi cette espèce passerait-elle

Histoire
 Naturelle.

pour la meilleure des trois, si l'on pouvait en faire aussi-tôt usage que des autres ; mais l'odeur en est d'abord si forte & si désagréable, que si l'on n'y est accoutumé, elle étourdit, & provoque même le vomissement, soit en fumée, soit en poudre, & plus encore en machicatoire. On assure néanmoins qu'elle perd ce défaut en vieillissant, & qu'elle devient excellente après avoir été gardée plus d'un an. Labar donne même une méthode pour la rendre tout-d'un-coup fort douce ; c'est de l'exposer une seconde fois à l'air avant que de la mettre en corde, lorsqu'elle a passé à la pente le temps ordinaire.

La quatrième espèce est celle qu'on appelle *tabac de Verine*, du nom d'un petit village situé près de la ville de Cumana dans la Terre-ferme d'où l'on prétend que sa graine est venue aux Isles. C'est le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces : elles sont étroites, rudes, ridées, fort pointues, & ne laissent pas d'être assez nourries ; mais, comme elles ont beaucoup de suc, elles diminuent si considérablement à la pente, qu'elles sont d'un très-médiocre profit. Cependant le tabac de Verine passe pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur est douce & aromatique, tirant sur celle du musc qu'il a naturellement, qu'il conserve en fumée comme le poudre, & qu'il communique si facilement au

on pouvait en faire
 mais l'odeur en est
 e, que si l'on n'y e
 rovoque même a
 oit en poudre, e
 n assure néanmoins
 illissant, & qu'el
 té gardée plus d'
 ode pour la rendi
 t de l'exposer au
 e de la mettre e
 pente le temps o

lle qu'on appel
 petit village fin
 s la Terre-ferme
 est venue aux Ile
 rivent rarement
 lles sont étroites
 & ne laissent p
 me elles ont bea
 considérableme
 s-médiocre prof
 asse pour le mei
 odeur est douce
 nucé qu'il a natu
 umée comme e
 si facilement au

autres espèces, qu'un tiers ou un quart de la sienne, ~~_____~~
 mêlé avec une autre, suffit pour transformer le Histoire
 tout en Verine. Il est surprenant qu'avec cet Naturelle.
 avantage, on en cultive très-peu aux Isles du Vent;
 de Labar en fait un reproche amer à ces Co-
 lonies.

Les fleurs de ces quatre espèces de tabac sont
 les mêmes, pour la forme & la couleur, & ne dif-
 fèrent que par la grandeur, qui est toujours pro-
 portionnée à celle de la tige. Elles sont portées
 sur une queue assez forte, composées de cinq
 feuilles qui, d'un tuyau d'environ six lignes de
 longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de
 l'autre, & font un calice pentagone, contenant
 cinq étamines, avec un pistil, qui, venant à s'alon-
 ger, se change en une petite filique où sont ren-
 fermées les semences de la plante. Ces graines
 sont noires, assez fermes, à-peu-près de la gros-
 seur, de la figure & de la consistance de celles
 du pavot. A mesure qu'elles mûrissent, la fleur
 change: de couleur de chair qu'elle était d'abord,
 elle devient feuille morte; elle se fane enfin, se
 sèche & tombe, quand la graine arrive à sa par-
 faite maturité. Si l'on ne prenait pas soin d'ar-
 rêter la plante, elle ne cesserait pas de croître;
 on en a vu, aux Isles Françaises, de cinq ou six
 pieds de haut: mais on l'arrête à la hauteur d'en-
 viron deux pieds, non-seulement parce qu'à la fin

—
 Histoire
 Naturelle.

les feuilles manqueraient de nourriture, mais en core pour l'empêcher de grainer. Le suc & la force de la plante concourent plutôt à la conservation de l'espèce, qu'à la nourriture des feuilles : ce seroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandise. On ne laisse croître que les plantes qu'on destine à fournir de la semence pour l'année suivante.

Le tabac demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne soit ni trop humide ni trop sèche, le moins exposée qu'il est possible aux vents forts & au grand soleil. Le froid lui seroit encore plus nuisible : mais il n'est connu, aux Antilles, que sur quelques hautes montagnes. Cette plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puisse l'améliorer. Aussi la même terre ne produit-elle pas long-temps du tabac de la même qualité. C'est ordinairement au mois de Novembre qu'on le sème, environ trois semaines avant la fin des pluies. On choisit, autant qu'il est possible, un terrain neutre & frais, tel qu'on le trouve facilement à la lisière d'un bois. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parce qu'autrement sa petitesse la ferait lever d'une épaisseur qui l'étoufferait, & qui ne permettrait pas de transplanter les plantes sans endommager trop les racines. Elle lève ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq

nourriture, mais en
 ner. Le suc & l'
 lutôt à la confec
 iture des feuilles
 a perfection qu'on
 On ne laisse croître
 fournir de la se

 e grasse, médio
 e, qui ne soit ni
 moins exposée
 & au grand soleil
 nuisible : mais il
 r quelques haute
 extrêmement li
 uisse l'améliorer.
 it-elle pas long
 alité. C'est ordi
 qu'on le seme,
 n des pluies. On
 un terrain neuf
 ment à la listere
 c six fois autant
 utrement sa pe
 ur qui l'étouffe.
 transplanter les
 es racines. Elle
 e quatre ou cinq

jours. Dès qu'elle sort de la terre, on doit la cou-
 vrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du
 soleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrain
 où elle doit être transplantée : si c'est une terre
 neuve, on arrache les herbes & l'on brûle soi-
 gnusement les fouches & les racines des arbres
 qu'on a fait abattre. Les terres, qui ont déjà servi,
 demandent encore plus de soins : ce sont des sources
 presque inépuisables de toutes sortes de plantes, qu'il
 faut continuellement sarcler, si l'on veut que celles
 de tabac croissent bien. On partage ensuite le ter-
 rain en allées parallèles, éloignées d'environ trois
 pieds les unes des autres, sur lesquelles on plante
 des piquets en quinconce, à trois pieds de distance
 en eux. L'expérience fait connaître qu'il vaut
 mieux planter en quinconce qu'en carré, parce
 que les plantes ont plus d'espace pour étendre
 leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles.
 Chaque plante de tabac doit avoir au moins six
 feuilles, pour être transplantée. Il faut que le temps
 soit pluvieux, ou si couvert, que la pluie paraisse
 prochaine. On ajuste le trou, à la place de chaque
 piquet ; & l'on y met une plante bien droite, les
 racines étendues. On l'enfoncé jusqu'à la naissance
 des plus basses feuilles, & l'on presse molle-
 ment la terre autour des racines, pour sou-
 tenir la plante sans la comprimer. Elle reprend
 dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que

Histoire
 Naturelle.

les feuilles mêmes aient souffert la moindre altération.

Histoire

Naturelle.

Un champ, de cent pas en carré, doit contenir dix mille plantes à la Guadeloupe, où le pied n'est que de trois pieds, & douze mille cinq cent à la Martinique, où il est de trois pieds & demi. On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de tabac. Il est ordinairement quatre mois en terre, avant que d'être coupé. On connaît qu'il approche de sa maturité, lorsque les feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verd s'obscurcit. Bientôt elles penchent vers la terre, comme si la queue qui les attache à la tige avait peine à soutenir le poids du suc de ces feuilles remplies. Leur odeur se fortifie, & se répand bien plus loin : enfin, lorsqu'en les pliant on s'apperçoit qu'elles cassent plus facilement, c'est une marque certaine de maturité. On attend pour couper la plante, que la rosée soit tombée & que le soleil ait desséché toute l'humidité que le vent avait répandue sur les feuilles. Alors on coupe toutes les plantes par le pied, à deux pouces de terre ; on les laisse tout le reste du jour près de leurs souches, avec le soin de les retourner plusieurs fois ; on les transporte le soir aux cases, & l'on évite sur-tout de leur laisser passer la nuit à découvert, parce que rien ne leur est si contraire.

ouffert la moindre

quarré, doit cont

adeloupe, où le p

ouze mille cinq ce

trois pieds & den

le dix mille plan

elles rendent enviro

Il est ordinairement

ue d'être coupé. C

maturité, lorsque

r de couleur, & q

elles penchent ve

qui les attache à le

poinds du suc de

eur se fortifie, &

lorsqu'en les pli

nt plus facilement

maturité. On atten

la rosée soit tombe

te l'humidité qu'e

es. Alors on cou

, à deux pouces

ste du jour près

e les retourner p

le soir aux ca

liffer passer la nuit

leur est si contra

de la rosée, qui est fort abondante dans ces climats chauds.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le tabac n'appartient point à notre dessein ; mais observons qu'on lui donne plusieurs formes. La plus grande partie se file de différentes grosseurs ; le plus gros n'excede pas un pouce de diamètre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'est le petit tabac, mis en rôle, & nommé *paquet*, dont on a fait long-temps un fort grand commerce à Dieppe, & qui était la base de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rôles est depuis dix jusqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Brésil sont couverts ordinairement d'un cuir vert, c'est-à-dire, d'une peau sans apprêt. Mais, quoique cette précaution soit utile pour les conserver, elle n'est point en usage aux Indes du Vent, parce que les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'employer les feuilles du tabac : on les met en andouille, en cigarette & en paquets. Ce qu'on nomme *andouille* est une espèce de fuseau, tronqué par les bouts, qui se fait en étendant des feuilles les unes sur les autres, en les roulant, lorsqu'elles ont l'épaisseur qu'on veut leur donner, & les couvrant ensuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de rose, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laisse dans cet état, jusqu'à ce que les feuilles ne

Histoire
Naturelle.

fassent plus qu'un seul corps. Cette méthode est fort usitée à Saint-Domingue. Les torquettes sont à-peu-près de même, avec cette différence qu'elles sont plus longues & moins pressées. L'usage ordinaire est pour faire le tabac en poudre & pour les bouts que l'on fume; car on se sert peu de pipes en Amérique. Les Espagnols, les Portugais, quantité de Français & d'Anglais, tous les Caraïbes, & presque tous les Nègres, fument en bouts. Ces bouts, que les Espagnols nomment *cigales*, sont de petits cylindres de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diamètre composés de feuilles de tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robe, tournée autour de celles qui composent le milieu, & dont on arrête le bout avec un fil: c'est cette partie qu'on tient à la bouche, pendant que l'autre est allumée. Il est rare de trouver les Espagnols sans leur provision de *cigales*, qu'ils portent ordinairement dans de petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près semblables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne manquent, sur-tout en sortant de table, de présenter des *cigales* à leurs convives.

Quoique les torquettes servent à faire du tabac en poudre, les Isles Françaises n'en font plus de commerce au-dehors, & consomment tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il est assez rare

Cette méthode de
 Les torquettes
 de cette différence
 moins pressées. Les
 le tabac en poudre
 ne; car on se fer
 Les Espagnols, le
 & d'Anglais, tou
 es Nègres, fume
 Espagnols nomme
 de six à sept pou
 gnes de diamètre
 qu'on coupe de cer
 dans un morceau d
 tournée autour d
 & dont on arrê
 partie qu'on tient
 e est allumée. Il e
 sans leur provisio
 nairement dans d
 é, à-peu-près sem
 mais ils ne man
 ble, de présente
 nt à faire du tabac
 n'en font plus de
 ment tout ce qui
 . Il est assez rare

ussi qu'on transporte, hors des Isles du Vent, les
 feuilles de tabac en paquets; mais cette prépara-
 tion a ses avantages. On n'y emploie que le tabac
 de Verine, que la petitesse de ses feuilles y rend
 plus propre que la grande espèce. Lorsqu'elles
 ont été sechées à la pente, on les détache de leur
 tige, pour les étendre les unes sur les autres, entre
 des feuilles de balisier amorties. On les couvre
 d'une grosse pierre, qui, les tenant étendues,
 a cheve de leur faire jeter, dans cette situation,
 l'humidité qui leur reste. Ensuite on en fait des
 paquets, de vingt-cinq feuilles chacun, qu'on lie
 par les queues; &, pour les conserver long-temps
 sèches, on les met dans un lieu qui ne soit ni trop
 sec ni trop humide. Ce tabac n'est susceptible
 de aucune fraude: comme on le voit sous toutes
 ses faces, on est sûr qu'il n'est pas mêlé de feuilles
 suspectes ni de rejets.

Ce qu'on nomme *rejetton* est une quantité de
 nouvelles feuilles, qui repoussent au tronc de la
 plante qu'on a coupée à deux pouces de terre,
 & qu'on laisse croître jusqu'à leur maturité. Elles
 se ressentent de sa foiblesse; c'est-à-dire qu'elles ne
 sont jamais si grandes, si charnues, ni si fortes que
 les premières. Cependant, par une économie mal
 entendue, les Habitans ne laissent pas de les y
 mêler. Quelques-uns même poussent l'avarice jus-
 qu'à faire servir les troisièmes feuilles que la

Histoire
 Naturelle

Histoire
Naturelle.

plante continue de produire après les rejettons. C'est ce mélange qui a décrit les tabacs des Isles du Vent, qui avaient toujours été de pair avec les meilleurs tabacs du Brésil. Si les Portugais du Brésil, les Espagnols des grandes Antilles, les Anglais de la Virginie, & les Français de Saint-Domingue ne négligent pas les rejettons, c'est que leur terrain étant plus uni, plus gras, plus profond, & souvent plus neuf que celui des Isles du Vent, les plantes reçoivent plus de nourriture, & sont plus en état de fournir à la production de ces nouvelles feuilles. D'ailleurs ils feraient beaucoup mieux, eux-mêmes, de ne pas les employer. Leur tabac en vaudrait mieux; car ils ne peuvent défaire que ces secondes & troisiemes productions ne soient toujours fort inférieures à la premiere. Labat joint ici d'utiles considérations: « Quand cette économie, dit-il, aurait été supportable dans l'origine des Colonies, & lorsqu'on y a commencé à planter le tabac, parce que les terres y avaient alors toute leur force, il est certain qu'elle est pernicieuse à présent, sur-tout si l'on emploie les terres qui sont depuis long-temps en valeur. Pour rendre son ancienne réputation au tabac des Isles Françaises, il faudrait le cultiver dans des terrains neufs qui n'y manquent point encore, (sans compter ce que la France possède en terre ferme), & défendre absolument le tabac

près les rejettons
 tabacs des Isles du
 de pair avec les
 Portugais du Bré-
 ntilles, les Anglai-
 e Saint-Domingue
 c'est que leur ter-
 plus profond, &
 s Isles du Vent,
 nourriture, & son
 roduction de ces
 raient beaucoup
 s employer. Leur
 ne peuvent défa-
 emes productions
 es à la premiere
 tions : « Quand
 été supportable
 e lorsqu'on y a
 rce que les terres
 e, il est certain
 t, sur-tout si l'on
 is long-temps en
 ne réputation au-
 drait le cultiver
 manquent point
 a France possède
 blument le tabac

de rejetton ; il faut ordonner que les plantes
 soient arrachées, au lieu d'être coupées à deux
 pouces de terre. Nos Isles auront alors du tabac
 qui ira de pair avec celui du Brésil & de la
 Nouvelle-Espagne, & beaucoup meilleur que
 celui de Virginie & de la Nouvelle-Angleterre.
 alors on rétablira un commerce qui fera la ri-
 chesse de la France & de ses Colonies de l'Amé-
 rique. »

—————
 Histoire
 Naturelle.

Il est constant, si l'on s'en rapporte à l'expé-
 rience du même Voyageur, que les terres de
 Cayenne, & de la partie Française de Saint-Do-
 mingue, sont aussi bonnes & aussi propres pour
 le tabac, que les meilleures de toute l'Amérique.
 Il y a de très-grands terrains neufs à la Guade-
 loupe, & dans la grande terre de cette Isle, à la
 Désirade, à Marie-Galante, à la Grenade, à Saint-
 Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, & dans
 quelques quartiers de la Martinique, aussi favo-
 rables qu'on puisse le désirer à la culture du tabac,
 & présent incultes, & menacés d'être bien des siècles
 sans habitans, si l'on ne remet pas cette marchan-
 dise en valeur ; & l'on ne doit pas s'imaginer
 qu'elles puissent être employées autrement que
 par la culture du tabac. Tout le monde n'est pas
 en état de commencer un établissement par la
 construction d'une sucrerie. Il en coûte pour cette
 entreprise ; & , quand il se trouverait assez d'aven-

Histoire
Naturelle.

turiers riches, il faudrait un grand nombre d'an-
nées pour dégraisser le terrain qu'ils auraient fait
défricher, & le rendre propre à donner des can-
nes dont on pût tirer de bon sucre blanc. D'ail-
leurs les sucreries sont déjà si nombreuses, que le
Royaume ne peut consommer la moitié du sucre
qui se fait à présent dans nos Colonies. « C'est
» donc à la culture du tabac qu'il faut penser sur
» toutes choses, & se souvenir que c'est à cette
» plante que nous sommes redevables de l'éta-
» blissement de nos Colonies. C'était le com-
» merce libre du tabac, qui attirait à Saint Chris-
» tophe une multitude de vaisseaux de toutes les
» Nations, & des habitans en si grand nombre, que
» dans la seule partie Française de cette Île, on
» comptait plus de dix mille hommes capables de
» porter les armes; au-lieu que par la ruine de ce
» commerce, depuis que le tabac a été mis en
» partie, on s'y est vu obligé de s'attacher pres-
» qu'uniquement à la fabrique du sucre; ce qui
» a tellement diminué le nombre des habitans,
» qu'on n'y a pu rassembler ensuite plus de deux
» mille hommes. La Martinique, la Guadeloupe,
» & les autres Colonies Françaises, sont dans le
» même cas. Ceux qui les ont connues ancienne-
» ment ne peuvent voir, sans gémir, l'état où
» elles sont aujourd'hui, dépeuplées d'habitans
» blancs, & peuplées seulement de Nègres que

nd nombre d'ans
qu'ils auraient fait
donner des can-
sacre blanc. D'ail-
mbreuses, que le
à moitié du sucre
Colonies. « C'est
il faut penser sur
que c'est à cette
evables de l'éta-
C'était le com-
ait à Saint Chris-
aux de toutes les
nd nombre, que
de cette Île, on
mes capables de
ar la ruine de ce
ac a été mis en
s'attacher pres-
u sucre; ce qui
e des habitans,
e plus de deux
la Guadeloupe,
s, sont dans le
nues ancienne-
émir; l'état où
lées d'habitans
de Nègres que

leur grand nombre met en état de faire des
boulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a
résisté jusqu'à présent que par une faveur par-
ticulière du Ciel. C'est le nombre des Blancs
qui fait la force des Colonies: la multitude des
esclaves est inutile pour la défense du Pays, &
pernicieuse même lorsqu'il est attaqué. Mais la
multitude des Blancs ne peut être composée que
de ce qu'on nomme petits habitans; & ces petits
habitans ne peuvent subsister que par la culture
de la canne & le commerce libre du tabac. »

Labat avoue néanmoins que le commerce & la
manufacture des sucres sont des objets de la plus
grande importance: mais il veut qu'on lui accorde
que c'est ce qui a dépeuplé, & par conséquent
affaibli les Isles; parce que le terrain nécessaire
pour une sucrerie, sur laquelle il n'y a que quatre
ou cinq blancs, & souvent bien moins, était oc-
cupé par cinquante ou soixante habitans portant
des armes, capables de défendre le pays, & faisant
une consommation de denrées & de marchan-
dises de l'Europe, beaucoup plus considé-
rable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres &
des Esclaves d'une sucrerie, en quelque nombre
qu'on veuille les supposer. On a vu que quatre
ou cinq aunes de grosse toile, avec un peu de
grande salée, suffit pour l'entretien & la nourriture
d'un esclave. « On ne lui donne ni bas; ni fouliers »

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

» ni chapeau, ni chemises, étoffes, perruques, garni
 » ni mille autres choses dont les Blancs ont besoin
 » pour se vêtir, & se conformer aux modes de
 » l'Europe. Les esclaves ne consomment ni vin, ni
 » liqueurs, ni fruits secs, ni huile, ni farine de froment,
 » ni épiceries, ni meubles, argenterie, draps,
 » dentelles, étoffes d'or & de soie, armes, munitions,
 » en un mot, une infinité d'autres choses dont les Blancs
 » se font une nécessité d'être tous les jours fort abondamment
 » pourvus. Cependant ce sont ces denrées & ces marchandises
 » qui forment le fond d'un commerce immense, que la France
 » peut avoir avec ses Colonies; moyen sûr & toujours
 » infaillible pour l'enrichir, en faisant rouler ses manufactures,
 » & travailler une infinité d'ouvriers & de matelots. »

Cacao.

On ne parlera ni de l'indigo, ni du café, dont on a déjà traité dans la description des Indes Orientales, & qu'une heureuse culture ne fait pas moins prospérer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *cacaotier* & *cacaoyer*, croît naturellement & sans culture, dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux tropiques. On en trouve des forêts entières aux environs de la rivière des Amazones, sur la côte des Caraques & de Carthagène, dans l'isthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras, sur

es, perruques, garnes
es Blancs ont beso
rmer aux modes d
nfomment ni vin, t
ile, ni farine de fr
s, argenterie, drap
soie, armes, mun
ité d'autres chose
nécessité d'être tou
rvus. Cependant o
ançaises qui forme
ense, que la Franc
moyen sûr & tou
r, en faisant roule
r une infinité d'ou

, ni du café, don
n des Indes Orien
e ne fait pas moins
a remis à donner
ppriétés du cacao
omme indifférem
naturellement &
ndroits de l'Amé
On en trouve des
riviere des Ama
de Carthagène,
catan, Honduras,

provinces de Guatimala, de Chiapa, de Sococo, de Nicaragua, de Costaricca, & quantité d'autres. Les Isles de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque & de Portoric, en produisent beaucoup, qu'on regarde à présent comme étrangères, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voyageurs, ils méritent une véritable préférence. Les Isles Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; tout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe, quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les bords de cette Isle : mais il n'ose conclure qu'elle n'en ait point, parce que les cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection.

On a reconnu, depuis long-temps, que la Martinique est celle des Isles Françaises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les Français n'aient été fort lents à le cultiver. Un Indien nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déjà fait observer, qui planta un cacaoyer, en 1660. Elle subsistoit encore en 1674 : mais le cacao ne passant point encore pour une bonne marchandise en France, parce que le chocolat n'y étoit pas fort en usage, & qu'il étoit chargé de gros droits d'entrée, les habitants de la Martinique ne s'attachoient qu'au sucre, au tabac, à l'indigo, au rocou, au coton,

—————
Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

&c. dont la grande consommation rendait le débât plus sûr. Enfin le chocolat s'étant mis fort à la mode, on pensa sérieusement à cultiver les arbres qui produisent le cacao, vers 1684. C'est l'année qu'on donne pour date des cacaoyères qui ont suivi celle d'Acosta.

Le cacaotier sauvage croît fort haut, fort gros & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds; non-seulement pour se donner plus de facilité à cueillir leur fruit, mais encore pour les exposer moins aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils sont d'une délicatesse surprenante. L'écorce en est brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, léger & poreux: il a les fibres longues, droites, assez grosses, & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'il soit coupé, on y remarque beaucoup de sève; ce qui peut venir du terrain où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. La feuille est ordinairement longue de huit à neuf pouces, quelquefois plus, mais rarement moins, ce n'est dans un mauvais fond. Elle a, dans sa plus grande largeur, un peu plus du tiers de cette longueur; elle est pointue par les deux bouts & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur, par-dessus, est d'un verd vif, & plus chargée

ation rendait le déb
 étant mis fort à
 à cultiver les arbr
 1684. C'est l'ann
 cacaoyeres qui o

fort haut, fort gr
 eux qu'on cultive,
 nze pieds; non-se
 de facilité à cueill
 r les exposer moi
 nt, parce qu'ils fo
 e. L'écorce en e
 te au bois, qui
 : il a les fibres lo
 & ne laisse pas d'ê
 qu'il soit coupé,
 e; ce qui peut ven
 planté, qui de
 humide. La feuil
 huit à neuf pouce
 rement moins,
 nd. Elle a, dans
 u plus du tiers
 par les deux bou
 queue forte & bie
 es de long. Sa cro
 vif, & plus charg

dessous. Son contour, & son plus grand
 diamètre jusqu'à la pointe, est d'une très-belle
 couleur de chair; & cette partie est si délicate,
 que le moindre vent, où les rayons du Soleil,
 brillent bientôt. Les fibres ou nervures, qui
 lient les feuilles, approchent beaucoup de
 celles du cerisier.

On ne voit jamais cet arbre entierement dé-
 pillé de ses feuilles: celles qui tombent sont
 bientôt remplacées par celles qui sont prêtes à
 pousser. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an,
 comme la plupart des arbres de l'Amérique. On
 peut dire même qu'il produit sans cesse, puis-
 qu'il n'est jamais sans fleur ou sans fruit. Cepen-
 dant les récoltes les plus abondantes se font vers
 les solstices, c'est-à-dire, vers Noël & la Saint-
 Jean, avec cette différence, que celle de Noël
 est la meilleure.

On est étonné qu'un fruit si gros vienne d'une si
 petite fleur: le bouton qui la renferme, n'a pas deux
 lignes de diamètre & trois de hauteur. Cependant
 on y compte, lorsqu'il est ouvert, dix petites
 feuilles, qui forment un petit calice, au centre
 duquel est un fort petit pistil alongé, avec cinq
 étamines & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont
 de couleur de chair pâle, mêlées de taches & de
 points rouges; les filés d'un rouge de pourpre;
 les étamines d'un blanc argenté; & le bouton

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle. d'un blanc moins clair : c'est ce bouton , qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. Elles viennent toujours par bouquets , dont la plupart tombent. L'arbre ne pourrait soutenir ses fruits si toutes les fleurs se nouaient , ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croissent point au bout des branches , comme aux arbres de l'Europe ; elles sortent depuis le pied du tronc jusqu'au tiers des cinq grosses branches. On observe qu'elles naissent aux endroits qui avoient des feuilles dans la jeunesse de l'arbre , comme s'ils étaient les plus tendres & les plus faciles à s'ouvrir.

Les fruits , qui succèdent à ces fleurs , ressemblent à des concombres : ils sont pointus par un bout , partagés dans toute leur longueur , comme les melons à côtes , & parsemés de petits tubercules. L'écorce du fruit , suivant sa grosseur , est celle de l'arbre qui le porte , a depuis trois jusqu'à cinq lignes d'épaisseur , & le fruit entier depuis sept jusqu'à dix pouces de long , sur trois à quatre pouces de diamètre. Sa grosseur fait sentir pourquoi la Nature l'a placé au tronc de l'arbre & au gros des cinq principales branches : les petits rameaux rompraient , s'il venait à leurs extrémités. On distingue des cacaos de trois couleurs ; les uns d'un blanc pâle , tirant un peu sur le verd ; les autres , d'un rouge foncé , & le

e bouton, qui for
aucune odeur. El
ets, dont la plup
t soutenit ses fruit
t, ni leur donner
t. Elles ne croisse
comme aux ab
uis le pied du tron
s branches. On c
ndroits qui avai
de l'arbre, com
& les plus facile

ces fleurs, resse
ont pointus par
longueur, comm
és de petits tub
vant sa grosseur
a depuis trois ju
& le fruit entie
de long, sur tro
a grosseur fait sem
u tronc de l'arbre
branches : les pe
venait à leurs en
caos de trois col
tirant un peu sus
ge foncé, & le

semes, rouges & jaunes; mais le dedans, &
amandes qu'ils contiennent, sont de même
couleur, de même substance & de même goût.
Aussi les trois couleurs de l'écorce ne sont-elles
des espèces différentes; & ceux qui en dis-
ent trois ou quatre, se trompent. Il n'y en a
seule, aux Isles comme dans le Continent.
leur des gouffes, en dedans, est de chair
elles renferment une substance de même
ur, assez légère, & très-délicate, à-peu-
du goût des pepins de grenade. C'est cette
e, qui se nomme cacao : elle environne
cinq amandes, qui y sont attachées par
de petits filamens. Il est très-rare d'en trouver
s, si ce n'est dans les gouffes avortées, &
rare encore d'en tirer davantage. Les arbres
s puissans, les mieux nourris, à l'âge même
six ou douze ans, n'en portent pas plus que
rondes; mais elles sont plus grosses, & c'est la
différence qu'on remarque dans les cacaoyers
des du Vent, de Saint-Domingue, des Ca-
raïbes, & de la Nouvelle Espagne. Ces amandes,
ou cacao, sont longues, aux Isles, de neuf à
dix lignes, plus ovales que rondes, pointues
à deux bouts, mais inégalement; leur dia-
mètre est de cinq à sept lignes: la chair est d'un
rouge qui tire sur l'incarnat; compacte; assez pe-
sante pour son volume. Lorsqu'on la tire de la

 Histoire
 Naturelle.

gouffe, elle est huileuse, amere, fort douce
 toucher, & couverte d'une pellicule fort
 de même couleur. Si l'on tire de terre des amandes
 de cacao, qu'on y ait laissées deux ou trois jours
 & qui se disposent à rompre leur enveloppe,
 on voit que leur substance n'est composée
 de deux feuilles, plissées & engagées l'une
 l'autre, qui partent d'un petit pistil rond,
 d'environ la longueur d'une ligne, posé au
 bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre,
 qui pousse en terre sa racine.

Le cacao des Isles du Vent est le plus
 Celui de Saint-Domingue, de Cuba & de
 toric, est toujours plus gros, mieux nourri
 plus pesant. Celui des Caraques est plus
 plus grand, & ne ressemble pas mal aux gros
 fèves de marais. Lorsque les amandes de cacao
 seches, elles sont routes d'un rouge-brun.

Nous laissons aux curieux le soin d'écrire
 dans Labat, la bonne méthode de cultiver
 cacaoyers; mais nous observerons que l'amande
 n'est que sept ou huit jours à pousser, qu'elle
 pousse en même-temps par les deux bouts,
 le plus gros rompt sa pellicule pour former l'arbre
 & que le petit pousse en terre, pour faire la
 racine; enfin que le gros sort de terre couvert
 de la pellicule; comme un bouton, qui achevé
 de la rompre & la fait tomber en s'épanouissant.

amere, fort douce
e pellicule fort
de terre des aman
deux ou trois jou
pre leur envelop
n'est composée
e engagées l'une
petit pistil rond,
e ligne, posé au
germe de l'arbre,

ent est le plus p
de Cuba & de P
os, mieux nour
aques est plus p
e pas mal aux gro
mandes de cacao
n rouge-brun.

x le soin d'étu
mode de cultiver
erons que l'aman
à pousser, qu'
es deux bouts, c
pour former l'arb
, pour faire la gr
ort de terre cou
bouton, qui ache
er en s'épanouiss

inze ou vingt jours après, il a cinq ou six
ces de haut, & quatre ou six feuilles. A dix ou
douze mois, l'arbre a près de deux pieds de
hauteur, & jusqu'à seize feuilles. A deux ans,
arrive à la hauteur de trois pieds & demi,
vient de quatre; & le bouton, qui s'est tou-
jours soutenu au centre des deux dernières feuilles,
ouvre alors, pour se partager en cinq branches,
ordinairement en six, & jamais en sept. On coupe la
sixième, parce qu'elle gênerait la division ordi-
naire des branches de l'arbre, qui fait une partie
de sa beauté. Alors les feuilles cessent de croître
sur le tronc, & poussent sur les maîtresses branches,
qui en produisent de plus petites à mesure qu'elles
s'écartent, pendant que le tronc croît lui-même
et grossit, à proportion du suc qu'un terrain frais
lui fournit: Il ne commence à fleurir qu'à deux
ans & demi. A six, il est dans toute sa force.

Il se trouve des cacaoyers, qui portent jusqu'à
deux cens cinquante gouffes; mais ce sont des
arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre,
& bien défendus contre tous les vents. On ne
compte ordinairement la récolte de Noël, que
sur le pied d'une livre, ou d'une livre & demie
de l'arbre, & celle de la Saint-Jean sur le pied
d'une livre. Il faut quatre cens amandes seches
pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins
de cacao des Isles du Vent; car il en faut moins

Histoire
Naturelle.

aux Isles de Saint-Domingue & de Cuba, où
est plus gros ; & moins encore aux Caraques.
Ainsi, seize gouffes produisent une livre d'amandes
seches : mais, comme la pesanteur du cacao diminue
de moitié en sechant, huit gouffes donnent
une livre d'amandes vertes. Vingt Nègres peuvent
entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyers
& faire encore du manioc, du maïs, des patates,
des patattes, des ignames, au-delà de ce qui
faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres
donneront au moins, l'un portant l'autre, cent
mille livres d'amandes, qui, vendues à sept
sols six deniers, prix médiocre, & le plus
bas auquel on ait jamais vu le cacao, produisent
la somme de 37500 livres. Ce profit est d'autant
plus considérable, que, demandant peu de frais,
il entre presque entièrement dans la bourse du Maître.
C'est un avantage considérable que la culture des
cacaoyers a sur celle des cannes à sucre. On a vu
qu'une sucrerie, pour rapporter la même somme en
sucre blanc ou brut, demande trois fois autant
d'esclaves, de moulins, de charrettes, des bœufs,
des chevaux, différentes sortes d'ouvriers, & de
raffineurs, qui mettent leurs services à fort haut
prix. Labat se croit en droit de conclure, depuis que
le chocolat s'est mis à la mode, qu'une cacaotière
est une riche mine d'or.

e & de Cuba, où
 core aux Caraque
 une livre d'amand
 anteur du cacao d
 huit gouffes donne
 ingt Nègres peuve
 ate mille cacaoyer
 du mais, des poi
 u-delà de ce qu
 quante mille arb
 portant l'autre, ce
 i, vendues à se
 ocre, & le pl
 cacao, produise
 Ce profit est d'a
 , demandant pe
 tierement dans
 antage considérab
 ur celle des canne
 ie, pour rapport
 ou brut, demand
 moulins, de cha
 , différentes forte
 qui mettent leur
 t se croit en dro
 hocolat s'est mis
 st une riche mine
 d'or

, pendant qu'une sucrerie n'est qu'une mine
 fer.

Dans le partage des opinions sur la nature du
 cacao, l'expérience & les observations du même
 Voyageur, doivent être d'un grand poids. Les
 uns Espagnols & les Médecins déclarent
 qu'il est froid & sec. Ecoutons Labat : « On
 peut disconvenir, dit-il, qu'il ne soit
 amer & astringent ; or tout ce qui a ces deux
 qualités est chaud, & d'autant plus qu'il les
 a dans un plus haut degré. Il n'y a point
 de fruit dont on puisse tirer plus d'huile
 que du cacao, ni qui soit d'une plus grande
 vertu ; il n'y a point de fruit plus chaud :
 comment serait-il donc tempéré ? Serait-ce
 en y mêlant du sucre, de la canelle, du girofle
 ou de l'essence d'ambre ? mais toutes ces drogues
 sont très-chaudes ; & , quoiqu'elles ne doivent
 entrer qu'en petite quantité dans la composition
 du chocolat, il est visible que leur chaleur, jointe
 à la chaleur tempérée du cacao, doit former
 un composé très-chaud. Les Espagnols justifient
 même l'usage qu'ils ont de mêler avec le cacao
 une quantité d'ingrédients fort chauds, puisqu'ils le
 croient très-froid, jusqu'à prétendre qu'il est
 capable de faire tomber en phthysie ceux qui en
 usent avec excès. C'est sur ce principe, qu'ils
 mêlent une quantité considérable de canelle,

Histoire
 Naturelle.

Histoire Naturelle. » de sucre, de piment, de graine de bois d'Inde
 » de girofle, d'ambre, de musc, & sur-tout d
 » vanille; ingrédients que tout le monde reconna
 » très-chauds. Ils nous assurent que le cacao, fond
 » avec toutes ces drogues, compose un tout en
 » très-mément tempéré. Leur raisonnement para
 » bon, & s'accorde bien avec leur principe. U
 » écrivain Français prouve la bonté du chocol
 » par la prodigieuse consommation qui s'en fa
 » dans toute l'Amérique: il pouvait ajouter qu'elle
 » n'est pas moindre en Espagne, en Portugal, e
 » Italie, en Angleterre & dans tout le Nord; e
 » que, sans le prix excessif où il est en France
 » l'usage n'y en serait pas moins commun. Il ajour
 » que de tant de Peuples qui en usent, sans di
 » tinction d'âge, de sexe, souvent sans règle
 » sans modération, pas un ne s'est encore plain
 » d'en avoir ressenti la moindre incommodité
 » qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanch
 » la soif, qu'il rafraîchit, qu'il engraisse, qu
 » répare en un instant les forces perdues par le tra
 » vail, qu'il fortifie, qu'il procure le sommeil
 » qu'il aide à la digestion, qu'il adoucit & purifi
 » le sang; en un mot qu'il conserve la santé
 » qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout; ris
 » n'est plus vrai: mais que cet écrivain convien
 » aussi, qu'à l'exception des Français des Isles
 » tous ces peuples prennent le chocolat préparé

ine de bois d'Inde
 usc, & sur-tout d
 e monde reconna
 que le cacao, fond
 impose un tout en
 aisonnement para
 leur principe. U
 bonté du chocol
 ation qui s'en fa
 vait ajouter qu'el
 e, en Portugal, e
 s tout le Nord ;
 à il est en Franc
 s commun. Il jour
 en usent, sans di
 vent sans règle
 s'est encore plai
 dre incommodité
 uvé qu'il étanch
 il engraisse, qu
 perdues par le re
 cure le sommeil
 adoucit & purif
 onserve la santé
 iens de tout ; ris
 écrivain convien
 Français des Illes
 e chocolat prépar

à la maniere Espagnole. S'il est donc certain que le cacao préparé à la maniere Espagnole, c'est-à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, est encore tempéré, comme il doit l'être pour produire tant de bons effets, ne doit-on pas conclure que de lui-même il n'est pas tempéré, & qu'au contraire il est froid, puisqu'il a besoin de tant de chaleur étrangere pour devenir tempéré, ou que, malgré tant d'ingrédiens chauds, auxquels on le joint, il ne cesse pas d'être tempéré. »

Labat joint à ce raisonnement, la maniere dont on prépare le chocolat en Amérique. On fait brûler, & rôtir, les amandes du cacao dans une poëlle, comme le café. Cette premiere préparation est absolument nécessaire : elle dépouille le cacao de la pellicule dure & sèche qui le couvre, & le mouvement, qu'elle excite dans ses parties, donne l'issue à l'huile dont elles sont remplies. On le fait brûler plus ou moins, suivant la différence des goûts. Les Espagnols d'Amérique le brûlent, jusqu'à ce que les amandes soient toutes fait noires ; les Américains & les Français des Illes le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le sucre s'y incorpore plus facilement. A la vérité, les amandes, qui sont rôties jusqu'à l'excès, se pilent plus aisément, & se passent mieux sur

Histoire
 Naturelle.

la pierre : mais leur substance est alors changée ;
 Histoire l'huile est exhalée ; à peine conservent-elles assez
 Naturelle. d'amertume pour faire connaître ce qu'elles ont
 été. Labat se déclare pour la méthode des Améri-
 cains & des Insulaires Français : ils ne brûlent
 les amandes , qu'autant qu'il le faut pour ôter avec
 facilité la pellicule qui les couvre , & pour exciter
 le mouvement nécessaire à leurs parties , mais sans
 endommager la substance , & sans la priver de cette
 huile spiritueuse , qui fait la plus grande partie
 de sa bonté. Aussi le chocolat des Isles Françaises
 est-il plus nourrissant , & demande-t-il plus de
 sucre pour absorber son amertume.

Lorsque les amandes sont rôties , & mondées
 de leur peau , on les pile dans un mortier de
 gayac , bois très-dur , & presque sans pores. Le
 pilon est du même bois. C'est ainsi qu'on les réduit
 en pâte ; mais , comme elle serait encore grossière ,
 on la broie sur une pierre , avec un rouleau de
 fer poli , pour la rendre aussi fine , aussi délicate
 qu'elle puisse l'être. Les pierres qu'on y emploie ,
 doivent être fermes , un peu poreuses , afin que
 le feu qu'on met dessous les échauffe plus faci-
 lement ; mais elles ne doivent point être sujettes
 à se fendre , non plus qu'à se calciner ; & leur
 grain doit être assez dur pour ne pas s'égrainer.
 Elles doivent être polies , & soigneusement lavées ,
 lorsqu'on a cessé de s'en servir. On leur donne

est alors changée; on ne conserve-elles assez longtemps ce qu'elles ont fait par la méthode des Américains : ils ne brûlent pas le cacao, il faut pour ôter avec un rouleau, & pour exciter les parties, mais sans en priver de cette plus grande partie des Isles Françaises, on demande-t-il plus de précaution.

On le broie dans un mortier de bois, & on le tamise avec un tamis sans pores. Le cacao ainsi qu'on les réduit est encore grossier, on le broie avec un rouleau de bois, & on le tamise fine, aussi délicatement qu'on y emploie, des tamis poreuses, afin que le cacao se chauffe plus facilement, & qu'il ne soit point être sujettes à se calciner; & leur cacao ne pas s'égrainer, on le nettoie seulement lavées, & on leur donne

ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, & deux pieds & demi de longueur. Elles sont concaves, c'est-à-dire creusées dans toute leur longueur, épaisses de trois ou quatre pouces, avec quatre petits soutiens, de six pouces de hauteur aux quatre coins, pour se donner le moyen de mettre du feu dessous. Le rouleau est de fer poli, ou de marbre, ou de bois de gayac. Dans les pays fort chauds, il n'est pas besoin de mettre du feu sous la pierre; la chaleur du climat est suffisante, sur-tout si l'on travaille au Soleil. On met quelque toile autour de la pierre, pour recueillir les fragmens de la pâte qui peuvent tomber. Aux Isles, ce sont des feuilles de balisier qu'on emploie. On met peu de pâte à-la-fois sur la pierre; on la broie en l'étendant, & on la pressant avec le rouleau, comme les pâtissiers étendent la pâte pour feuilleter. A mesure qu'elle s'étend sur la pierre, on la ramasse avec un couteau, on recommence à l'étendre, à la presser, jusqu'à ce que l'œil, ou le doigt, la fasse juger d'une extrême finesse. C'est dans ce travail que consiste la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties se dissolvent si parfaitement dans l'eau, qu'il ne reste rien au fond des vases, qui puisse faire connaître la matiere dont il est composé.

Lorsqu'on veut le conserver long-temps, ou

Histoire
 Naturelle.

l'envoyer dans un pays éloigné, il ne faut mêler dans la pâte, ni sucre, ni épicerie : on se contente de la bien travailler sur la pierre, de la laisser rasseoir, refroidir & sécher à demi. Ensuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos; on acheve de les faire sécher à l'ombre, & l'usage est de les envelopper dans du papier. Il se conserve long-temps dans cette situation. Il n'est pas sujet à se moisir, comme il arrive souvent, lorsqu'on y a mis du sucre, qui est fort susceptible d'humidité. Aux Isles Françaises, soit qu'on se propose de le consommer dans le pays, ou de l'envoyer en Europe, on n'y met jamais de sucre, ni d'épiceries. Le musc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais; & ce n'est ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'usage; on a l'expérience qu'elles changent entièrement la nature du cacao. On se contente de joindre au sucre, qu'on y met en le dissolvant dans l'eau chaude, un peu de cavalle en poudre, avec une très-petite pointe de girofle.

Il reste à donner la méthode des Isles pour faire le chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut employer; deux onces, par exemple, pour huit tassés d'une grandeur ordinaire; on les met dans la chocolatiere, avec trois

il ne faut mêler
 e : on se contente
 terre, de la laisser
 demi. Ensuite on
 de petites briques,
 on juge à propos;
 à l'ombre, & l'u-
 s du papier. Il se
 e situation. Il n'est
 il arrive souvent,
 qui est fort suscep-
 çaises, soit qu'on
 dans le pays, ou
 y met jamais de
 l'ambre & la va-
 n'est ni le défaut,
 qui en empêche
 elles changent en-
 On se contente de
 t en le dissolvant
 belle en poudre,
 grosse.

de des Isles pour
 rapé, avec une
 la quantité de
 eux onces, par
 grandeur ordi-
 tiere, avec trois

onces de sucre, & jusqu'à quatre onces, lorsque
 la pâte est récente, parce qu'alors elle est plus
 huileuse & plus amere : on y joint un œuf frais,
 blanc & jaune, & tant soit peu d'eau froide ou
 chaude; de la canelle en poudre, passée au tamis
 de soie, autant qu'il en peut tenir sur un liard;
 & si l'on veut que cette poudre ait un goût plus
 piquant, on la compose de deux onces de ca-
 nelle & de douze clous de girofle bien pilés. On
 brasse soigneusement la pâte, le sucre & la ca-
 nelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint.
 Alors on verse peu-à-peu, dans la chocolatiere,
 une chopine d'eau bouillante, & l'on agit tor-
 tement la matiere avec le moulinet, non-seu-
 lement pour bien séparer & dissoudre les parties
 de cacao & du sucre, mais principalement pour
 la faire bien mousser. Lorsque toute la chopine
 d'eau est dans la chocolatiere, on la met au
 feu, pour l'y laisser jusqu'à ce que l'écume
 ou la mousse soit prête à passer pardenus. En-
 suite, la retirant, on recommence à faire mar-
 cher le moulinet, afin que cette mousse qui
 est la plus huileuse partie du cacao, se répande
 par toute la liqueur, & la rende également
 bonne. On remet la chocolatiere au feu, avec
 une grande attention à faire marcher le mouli-
 net, chaque fois que la matiere s'élève. On lui
 la se prendre ainsi quelques bouillons, pour la

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

cuire. Enfin, l'ayant retirée du feu, on fait agiter encore le moulinet; & à mesure que l'écume s'élève en masse en haut, on la fait tomber doucement dans les tasses. Ce qui reste de liqueur, qu'on n'a pu réduire en mousse, s'y verse ensuite sans autre précaution. Plus le cacao est frais & bien préparé, plus il produit de mousse: elle doit être grise & épaisse, à petits yeux, & si légère qu'une tasse contenant plus d'un demi-septier, ne doit peser trois onces. Quand on veut mettre un tiers ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met point d'eau; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lait, avant que de les mettre dans la chocolatiere. Il suffit que l'eau soit bien chaude, & tout le reste s'observe de même.

Tous les partisans du chocolat prétendent que cette méthode le rend d'une délicatesse & d'une bonté merveilleuse; qu'il est léger & très-nourrissant; que pris à jeun, il soutient dans le travail; qu'après le repas, il aide à la digestion, & qu'il est propre à toutes sortes de tempéramens. Labat, qui en conseille ardemment l'usage, ajoute en faveur de ceux qui sont arrêtés par la dépense que c'est au contraire une véritable épargne. « Année commune, dit-il, on peut avoir la pâte de cacao à vingt-cinq sols la livre. On avoue que pour huit tasses, il ne faut que deux onces de pâte, qui reviendront à trois sols, & trois onces

du feu, on fait ag
 esure que l'écume s
 mber doucement da
 queur, qu'on n'a p
 se ensuite sans aut
 frais & bien prépar
 elle doit être grise
 légère qu'une tasse
 septier, ne doit p
 veut mettre un tiers
 u, on n'y met pou
 r, ni l'eau, ni le lait
 ns la chocolatiere.
 ade, & tout le res
 colat prétendent qu
 délicatesse & d'un
 léger & très-nou
 outient dans le tra
 le à la digestion, d
 es de tempéramen
 ment l'usage, ajoute
 térés par la dépen
 véritable épargne
 n peut avoir la pât
 vte. On avoue que
 que deux onces de
 s sols, & trois onces

le sucre, qui ne coûteront pas plus, si l'on se
 contente d'employer de bonne cassonade. Il ne
 faut pas pour six deniers de canelle. Qu'on en
 terre autant pour un œuf ou un poinçon de lait,
 chaque tasse de chocolat ne reviendra pas à plus
 un sol. Ainsi quand, pour se fortifier dans le
 plus pénible travail, on prendrait deux tasses de
 chocolat le matin, la dépense n'irait qu'à deux
 sols, & servirait à soutenir bien mieux les forces,
 que le pain, le vin, & d'autres secours qui coûtent
 beaucoup plus. Aussi les Français de Saint-
 Domingue & des Isles du Vent, sur-tout ceux
 du quartier de la grande Anse & de la Marti-
 que, font-ils un usage si fréquent du chocolat,
 que l'eau-de-vie & du tabac, que ces trois
 choses leur servent d'horloges & de mesures
 ordinaires. Lorsqu'on leur demande à quelle
 heure ils sont partis de quelque lieu, & quand
 ils sont arrivés, ils répondent: je suis parti au
 coup d'eau-de-vie, & je suis arrivé à la cho-
 colade; c'est-à-dire, qu'ils sont partis au point
 du jour: & qu'ils sont arrivés sur les huit heures
 du matin, parce que c'est le temps où ils pren-
 nent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut savoir
 d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent
 qu'il y a deux ou trois bouts de tabac; c'est-à-
 dire, qu'allant de ce lieu à l'autre, & ne
 manquant point de fumer dans leur marche, ils

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.
 ont fumé en chemin deux ou trois bouts de tabac.

On tire du cacao une espèce d'huile, nommée ordinairement *beurre de cacao*; mais la maniere dont on la tire dans les Pays chauds, ne réussissant pas toujours en Europe, où l'on ne peut se procurer du cacao frais, Labat donne une autre maniere de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaisance encore, sur la découverte qu'il fit à la Martinique, d'une liane qu'il donne pour la véritable vanille, mais que divers contre-temps ne lui permirent pas de cultiver avec assez de soin, pour vérifier parfaitement ses idées. Il paraît même ignorer si ceux qu'il laissa informés de son secret, en tirerent avantage après son départ.

La vigne qu'on a plantée aux Isles, étant venue de France, ne s'est pas naturalisée facilement au terroir, & l'on assure même que, jusqu'à présent, le raisin n'arrive jamais à sa parfaite maturité. Ce n'est pas faute de chaleur ni de nourriture; mais le climat est humide & chaud; les grains mûrissent trop tôt, & les uns avant les autres; de sorte que, dans une même grappe, il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le muscat qui est venu de Madere & des Canaries, est exempt de ce défaut, & mûrit parfaitement; cependant on observe que les seps

trois bouts de
 huile, nommée
 mais la maniere
 uds, ne réussit
 l'on ne peut se
 onne une autre
 étend avec plus
 découverte qu'il
 e qu'il donne
 e divers contre-
 e cultiver avec
 ement ses idées,
 qu'il laissa in-
 avantage après
 x Isles, étant
 uralisée facile-
 e que, jusqu'à
 sa parfaite ma-
 ur ni de nour-
 & chaud; les
 uns avant les
 me grappe, il
 & d'autres en
 e Madere &
 faut, & mûrit
 e que les seps

méliorent en vieillissant. Ce que la vigne a de
 s remarquable aux Isles, c'est qu'elle porte
 fruit deux fois l'an, & souvent trois fois en
 atorze mois; suivant la saison où elle est coupée
 le sep taillé. Labat rend témoignage que des
 s qu'il avait plantés, donnerent du fruit sept
 is après. Les figuiers y viennent de bouture,
 portent toute l'année, sans autre soin que de
 ttre du fumier au pied, & de les arroser dans
 temps de la sécheresse.

Une règle fort importante, pour transporter
 s arbres, des plantes, ou des graines, d'un
 ys froid dans un pays chaud, est de les pren-
 e dans le pays le plus voisin, & de la tem-
 rature la plus approchante. Aux Isles, par
 emple, on conseille de les faire venir de Pro-
 nce, ou de la Côte d'Espagne, ou plutôt
 core de Madere & des Canaries. A l'égard des
 aines, on doit toujours les apporter dans leurs
 asses ou leurs épis. Ce soin même n'empêche
 point que les premleres récoltes ne soient tou-
 ours imparfaites; mais elles se naturalisent en-
 uite, & le temps les perfectionne. En semant des
 is à toutes les lunes, on en a de verts aux
 es, pendant toute l'année. Le froment y croît
 es-bien, lorsque celui qu'on y met en terre
 est né dans le pays même. Quelques Voyageurs
 ont publié faullement, qu'il était défendu aux ha-

 Histoire
 Naturelle,

Histoire
 Naturelle.

 bitans des Isles de semer du bled, & de
 riber des vignes, & que le motif de
 défense était la crainte de nuire au comm
 parce que le fond principal des cargaisons est
 vin & la farine. Jamais il n'y eut d'ordonna
 de cette nature; mais l'expérience a fait connâ
 que la culture du bled était inutile. Presque p
 sonne n'y mange du pain de froment. Les Nègr
 les engagés, les domestiques & les ouvriers
 vivent que de cassave. La plupart des Créole
 ceux mêmes qui, dans une grande fortune, s
 servir du pain de froment sur leur table, en
 veur des étrangers, ou par affectation de gr
 deur, lui préfèrent aussi la cassave. Il n'en est
 de même du vin; la consommation en est
 grande, que, dans quelque quantité qu'on la
 porte, on trouve à le vendre. Mais la petite
 du terrain rend la culture des vignes comme
 possible. Il est employé beaucoup plus utilem
 en cannes, en cacao, en coton, en rocou
 d'autres marchandises. Le même espace de te
 qu'on mettrait en bled & en vignes, pour fo
 nir le pain & le vin nécessaires à la subsista
 de dix hommes, suffira pour en nourrir de
 quante, s'il est employé en marchandises
 pays. D'ailleurs, qu'y viendraient faire
 vaisseaux d'Europe, si les habitans tiraient
 bled & du vin de leur fond? De quoi

du bled, & de quoi s'en procureraient-ils, & que pourraient-ils espérer de le motif de ces grandes Isles?

Il est défendu aux Espagnols du Mexique & de toute la Nouvelle-Espagne de la Province de Yucatan, des côtes des Caraques & de Carthagène, des Isles de Cuba, de Saint-Domingue de Portoric, & des autres lieux voisins du golfe de Mexique, de cultiver la vigne & les oliviers. Les Jésuites ont eu seuls la permission de cultiver une certaine quantité de vin pour la Messe. Les autres galions n'auraient pas de quoi faire charge; & ces deux denrées, qui sont fort abondantes en Espagne, y demeureraient presqu'inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili sont pas sujets à cette défense. On y fait quantité de bon vin. A l'égard du bled, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle-Espagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique personne ne doute qu'il pût être cultivé avec le même succès dans les pays voisins du golfe de Mexique, les habitans de la côte des Caraques, de Carthagène, & ceux des grandes Isles, ne font aucune sorte de bled d'Europe; ils aiment mieux acheter des Français & d'autres étrangers, des farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un habitant de Marie-Galante recueillait annuellement sa provision de vin, qui croissait sur son habitation, & qu'il était

—————
Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle

excellent. Son défaut était de ne pouvoir
garder ; mais quelle nécessité de le conserver
long-temps , puisqu'on en fait chaque année
deux récoltes ?

Les Antilles ont quatre sortes de jasmins ;
commun , qui n'a que cinq feuilles , & le double
qui en a dix , blancs tous deux comme le nôtre
un jasmin rouge à cinq feuilles , avec un double
de même couleur. La quantité de jasmins blancs
qui croissent par-tout à la Martinique , & jus-
qu'au fond des forêts , où l'on ne peut supposer
qu'ils aient été plantés par les Caraïbes , fait juger
que cette plante est naturelle aux Antilles. Labat
en donne la description : « c'est , dit-il , un
» brisseau , qui pousse quantité de tiges droites
» elles s'entrelacent aisément ; elles multiplient
» & se fortifient , sans autre soin que de les tailler
» deux fois l'année , au commencement & à la fin
» de chaque saison pluvieuse. Le pied de l'arbre
» brisseau est couvert de deux écorces ; l'intérieure
» riure , qu'on pourrait prendre pour le bois
» même , verte , lisse , & si adhérente , qu'il n'est
» pas aisé de la séparer du bois ; elle est couverte
» d'une autre écorce , de couleur grise , mince
» friable , qui se détache d'elle-même , & qui
» roule. Le dedans du bois est mêlé de gris
» de verd pâle ; il est assez tendre , cassant
» léger & rempli d'une moëlle qui n'a pas beau-

le ne pouvoir
de le conserv
ait chaque ann

es de jasmins ;
illes , & le doub
comme le nôtre

, avec un doub
de jasmins blanc
artinique , & ju

ne peut suppo
Carâibes, fait jug
ux Antilles. Lab

st, dit-il, un a
de tiges droites
elles multiplie

que de les taille
cement & à la b
Le pied de l'a

& écorces ; l'int
dre pour le bo
érente , qu'il n'e

elle est couvert
ar grise, mince
même, & qui

mêlé de gris &
endre , cassant
qui n'a pas beau

« coup d'humidité. Ses tiges, qu'il pousse en grand
« nombre, sont unies, liantes, d'un verd foncé,
« & chargées de feuilles ; elles sont d'un très-
« beau verd, pointues par les deux bouts, beau-
« coup plus longues qu'il ne semble convenir à
« leur largeur : elles tiennent aux branches, par
« une queue courte, & sont toujours accouplées.
« C'est à l'extrémité des branches que naissent les
« fleurs : elles viennent toujours par bouquets,
« & commencent par un bouton alongé, dont le
« bout est couleur de pourpre ; il s'ouvre, & se
« partage en cinq feuilles, dont le fond est tourné
« en petit calice, au milieu duquel s'élève un
« petit pistil, qui porte dans sa maturité une
« gouffe qui renferme deux petites graines, à
« côté l'une de l'autre, applaties par les faces, qui
« se touchent, & rondes du côté opposé. C'est la
« semence de la plante ; mais, comme elle vient
« mieux de bouture, on s'attache peu à mettre
« ces semences en terre. Les jasmins doubles,
« rouges & blancs, ne diffèrent des simples, que
« par le nombre des feuilles. Leur odeur est éga-
« lement douce, & ne laisse pas de s'étendre
« assez loin, sur-tout le matin & le soir ; car, en
« plein soleil, il n'y a point de fleur dont l'odeur
« ne s'affaiblisse beaucoup. »

La plupart des légumes qu'on nomme pois aux
Antilles, devraient porter le nom de fèves, puis-

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

qu'ils en ont réellement la figure. On se borne ici aux pois d'Angola, dont on a eu l'occasion de parler plusieurs fois. Ils sont originaires du Royaume de ce nom, sur la Côte d'Afrique, d'où ils ont été apportés par les vaisseaux qui vont à la traite des Nègres. Leur couleur est brune, & leur forme à-peu-près celle des petites fèves d'Europe; mais ils ont la propriété singulière de former un arbrisseau fort agréable, qui dure sept ou huit ans, & quelquefois plus, suivant le terrain auquel il est confié; il fleurit, & porte du fruit, pendant presque toute l'année: son écorce est mince & fort verte; il jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Le bois d'Inde, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrémité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succèdent de petites graines de la consistance des noix muscades, & de la grosseur commune des capres, dont l'odeur & le goût représentent un mélange de girofle, de canelle & de muscade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent ces graines, & les mangent avec une avidité surprenante: elles les engraisent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Isle de Sainte-Croix, à la Grande terre

On se borne
a eu l'occasion
originaires du
ôte d'Afrique,
isseaux qui vont
leur est brune,
es petites fèves
été singuliere de
e, qui dure sept
, suivant le ter-
rit, & porte du
née: son écorce
te beaucoup de

gues, étroites,
is l'an de petites
peu vers l'extré-
ququets, auxquels
a consistance de
ur commune de
représentent un
& de muscade
drix & les perro-
& les mangent
es les engraissem-
chair le goût de
antité de ces ar-
la Grande terre
de

de la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, Marie-Galante, dans les montagnes du vieux Fort de la même Isle, au gros Morne de la Martinique, au quartier des Tarranes, & vers le dernier Cul-de-sac des Salines. Les habitans emploient la graine de bois d'Inde dans les sauces, & pour saler la chair de porc, qu'ils en saupourent autant que de sel. Labat, qui trouva cette préparation charmante, n'est pas étonné, dit-il, qu'il soit défendu de transporter une si délicate graine en France, parce que, pouvant suppléer à toutes les épiceries, elle en ruinerait le commerce.

Un article assez curieux, dans le même Voyageur, est celui qui regarde la culture des légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y prospèrent, & d'autres s'y affoiblissent jusqu'à changer presque entièrement de nature. Deux ou trois plantes d'ordinaire suffisent pour en peupler un jardin. On les partage en petites portions, qu'on plante assez loin les unes des autres: elles reprennent facilement; & paraissant tendre à se rapprocher, elles s'élargissent si bien que, dans l'espace de cinq ou six semaines, elles couvrent toute la surface du terrain. Plus on les coupe, sur-tout dans le temps des pluies, plus elles croissent & se répandent. La graine d'oignons ne produit que des ciboules, qui viennent en touffes. Aussi les ma-

Histoire
Naturelle.

relots gagnent-ils beaucoup sur les oignons qu'ils apportent ; ils sont sûrs de les vendre deux ou trois écus le cent , & quelquefois plus. Les échalottes croissent en perfection aux Antilles ; mais, lorsqu'elles ont repris , il faut ôter la terre qui les couvrait , & ne laisser que la chevelure enterrée , sans quoi elles ne produisent que des feuilles. Au contraire , plus on a soin de les déchauffer , plus elles multiplient & grossissent. Une échalotte en produit jusqu'à vingt , dans une seule touffe. Le cerfeuil , la pimprenelle & le persil viennent fort vite & très-bien , si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles , & jusque dans les bois. On observe que la première herbe qui vient dans un champ qu'on a défriché , est le pourpier : il s'en trouve du commun & du doré. Les raves , les panais , les carottes , les salisifs & les betteraves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine créole , c'est-à-dire , née dans le Pays. La graine de la Nouvelle-Angleterre donne des carottes , qui pèsent jusqu'à trois & quatre livres. Les graines Françaises & Espagnoles de melons , de citrouilles , de concombres , de laitue , de chicorée & de pois verts , se perfectionnent aux Isles , par une augmentation surprenante de grosseur & de bonté. Toute saison & toute terre sont propres au

les oignons qu'il
 vendre deux ou
 trois plus. Les écha
 x Antilles; mais,
 ôter la terre qu
 la chevelure en
 duisent que de
 a soin de les dé
 nt & grossissent
 qu'à vingt, dan
 a pimprenelle d
 très-bien, si l'on
 e pourpier cro
 Antilles, & jusque
 première herbe
 a défriché, est
 muni & du dor
 ottes, les salis
 parfaitement qu
 e créole, c'est-à
 aine de la Nou
 ottes, qui pesent
 es graines Fran
 , de citrouilles
 chicorée & de
 x Isles, par un
 fleur & de bon
 sont propres au

melons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe
 d'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou
 cinq grains de semence, est la seule culture qu'ils
 emendent, avec le soin de les arroser en temps
 ec. Cependant, de cent melons, il est rare d'en
 trouver un mauvais. L'odeur en est aussi char
 nante que le goût: avec une chair ferme, ils ont
 une couleur qui réjouit la vue; & de quelque
 manière qu'on les mange, l'excès même n'en est
 jamais nuisible. On nomme melons de France,
 ceux dont la chair est rouge, & melons d'Espagne,
 ceux qui l'ont blanchâtre, tirant sur le verd. Les
 choux pommés croissent en perfection. Il n'en
 faut qu'un pour peupler tout un jardin; on le
 coupe; sa tige pousse une infinité de rejettons,
 qu'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant re
 plantés, produisent en quatre mois un autre chou
 bien pommé. Ensuite la nouvelle tige en produit
 d'autres, sans qu'il soit jamais besoin d'en semer.
 Cette facilité à faire des jardins potagers, ne les
 rend pas plus communs. La plupart des habitans
 comptent sur les légumes & les herbages que
 leurs Nègres cultivent le long des bois, & dans
 quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Eu
 rope, on en cultive trois espèces qui ne sont pas
 connues dans notre climat. La première, nommée
Guingambo, croît de cinq ou six pieds en hau

Histoire
 Naturelle.

 Histoire
 Naturelle.

teur; ses feuilles, qui sont grandes, ridées, rudes & découpées, ressemblent assez à celles de guimauve. Sa fleur est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, & sans odeur particulière. C'est une espèce de cloche, composée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferment un pistil en forme de clou, avec de petites mines de couleur jaune. Ce pistil se change en un fruit de la grosseur d'un œuf moyen, & composé de plusieurs côtes. Il contient beaucoup de graines grisâtres, de la grosseur de nos pois. On fait cuire ce fruit avec toute sorte de viande. Les femmes & les filles Créoles en mangent beaucoup, dans un mets qui est propre à leur sexe, où elles font entrer toutes sortes d'herbes, sans en excepter les plus dégoûtantes, qu'on nomme *callarou*. Une autre espèce de guimambo porte, avec les mêmes feuilles, des fruits moins gros, plus ronds & plus longs dont la pointe est recourbée comme celle des cornichons.

On appelle *mouffembey*, une seconde herbe potagere des Antilles, dont la tige est fort branchue, & chargée de deux sortes de feuilles; les unes, fort petites, soutenues trois à trois, par une queue assez courte; les autres, beaucoup plus grandes, divisées par quatre coupures, en cinq parties inégales, & soutenues par une queue rondo

grandes, ridées, ru
assez à celles de
lanc qui tire un pe
articuliere. C'est
de cinq feuil
e, qui renferme
avec de petites
pistil se change
euf moyen, & con
tient beaucoup
osseur de nos pet
avec toute forte
es Créoles en ma
ts qui est propre
nter toutes forte
plus dégoûtantes,
tre espèce de gui
mes feuilles, de
ds & plus long
comme celle de

ne seconde herb
tige est fort bran
es de feuilles; le
is à trois, par ure
s, beaucoup plus
apures, en cinq
une queue rondo

veloutée. La fleur se forme d'un bouton ovale, tagé en quatre lobes, du milieu desquelles est un petit pied, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit est soutenu par ce pied, & n'est qu'une silique, qui contient beaucoup de petites semences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces siliques ont quatre à cinq pouces de long, sur cinq à six lignes de large. On ne mange que les feuilles du moussembey.

La troisième espèce d'herbe se nomme *sacra-*
allon: elle s'élève à la hauteur de cinq pieds. La feuille, seule partie qu'on puisse manger, est longue d'environ six pouces, peu chargée de nervures, épaisse & fort verte. La tige n'excède gueres la grosseur du doigt: elle se charge de plusieurs grappes, comme de panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, sont agréablement mêlés, & qui se convertissent en petits fruits, de la grosseur d'un pois, d'un violet tirant sur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du milin, une substance molle, aqueuse, d'une odeur désagréable, au milieu de laquelle croît une espèce d'amande, assez sèche, qui est la semence de la plante.

On a parlé trop souvent de la farine du manioc & de la cassave, pour laisser cet aliment

—————
Histoire
Naturelle.

—————
 Histoire
 Naturelle.

sans explication. C'est le pain de la plupart des habitans, blancs, noirs & rouges des Antilles c'est-à-dire, des Européens, des Nègres & des Américains.

—————
 Manioc.

Le manioc est un arbrisseau, dont l'écorce est grise, rouge, ou violette, suivant les différentes espèces de bois qu'elle couvre, mais fort mince dans toutes les espèces. Il croît jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds, & son tronc est alors de la grosseur du bras. Le tronc & les branches sont remplis de nœuds, assez proches les uns des autres, avec de petites excrescences, qui marquent la place des feuilles tombées; car à mesure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de sorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois est mou, cassant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un trefle allongé, ou, si l'on veut, celle d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures, & qui n'aurait plus, de chaque côté, que cinq ou six lignes de large. Sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, & jusqu'à six ou sept autres de différentes longueurs, suivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrain. On en voit d'aussi grosses que la cuisse; mais leur grosseur ordinaire est celle des plus grosses betteraves. L'écorce de

toute
 l'arbr
 gris,
 érieu
 des r
 mois.
 blanc
 le ma
 ont b
 mois
 natur
 Ce
 rente
 pied
 profon
 ceaux
 pouce
 de re
 terre
 est d
 on j
 fectio
 verre
 jours
 racin
 à ce
 chan

de la plupart des
des Antilles
s Nègres & de
dont l'écorce est
nt les différentes
mais fort mince
squ'à la hauteur
onc est alors de
es branches sont
les uns des au-
s, qui marquent
à mesure que
le bas des ra-
ve qu'aux plus
i, cassant, &
aine. Sa feuille
, si l'on veut,
vigne, qu'on
, & qui n'au-
q ou six lignes
ouffe trois ou
ou sept autres
ge de l'arbre
d'aussi grosses
ordinaire est
L'écorce de

toutes les racines est de la couleur de celle de l'arbre, c'est-à-dire, grise, lorsque le bois est gris, & rouge, quand il est rouge; mais l'intérieur est toujours blanc, & de la consistance des navets. Il se trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre qui les produit, manioc blanc ou d'osier. Les autres espèces, telles que le manioc à grandes feuilles & le manioc rouge, ont besoin de quatorze, & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité.

Cet arbrisseau venant de bouture, on se contente, pour le planter, de faire une fosse d'un pied & demi de long, & de cinq à six pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de son bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laisse un des bouts un peu hors de terre; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La distance ordinaire est de deux pieds, d'une fosse à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à mesure qu'on en a besoin; & c'est toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent sans effort. Des Nègres destinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant couteau, & les jettent dans un bassin d'eau.

Histoire
Naturelle.

où elles sont bien lavées. Ensuite on se sert d'une rane de cuivre pour les réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, & qui est portée à la presse, pour en exprimer le suc. Ce suc est regardé comme un poison mortel, non-seulement pour les hommes, mais pour tous les animaux qui mangent les racines avant qu'il soit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaise qualité à l'excès de sa substance. Labat se croit mieux fondé à faire consister sa malignité dans l'excès de sa froideur, qui est capable d'arrêter la circulation du sang, & d'engourdir les esprits. Cependant les animaux qui s'accoutument par degrés au manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraisser. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs sauces, n'en ressentent pas non plus les mauvais effets, parce qu'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

On se sert de ce suc pour faire de l'amidon, en le faisant dessécher au soleil, où il devient blanc comme la neige. Il prend alors le nom de *mouchache*, terme Espagnol, qui signifie un enfant, & que les Français ont adopté comme les Américains. La *mouchache* sert à composer de petits gâteaux aussi délicats, dit-on, que s'ils étaient de la plus fine fleur de froment. Les Euro-

te on se sert d'une
re en farine, qui
bois, & qui est
primer le suc. Ce
son mortel, non-
mais pour tous les
es avant qu'il soit
tte mauvaise qua-
bat se croit mieux
é dans l'excès de la
r la circulation du
Dependant les ani-
grés au manioc,
té, & parviennent
auvages, qui en
es, n'en ressentent
s effets, parce
près l'avoir fait

e de l'amidon,
, où il devient
alors le nom de
signifie un en-
pté comme les
composer de
on, que s'ils
ent. Les Euro-

ens & les Américains ont différentes méthodes,
ur exprimer le suc du manioc. C'est de ce qui
te après cette opération, qu'on fait la cassave
la farine de manioc, qui servent de pain à
esque toute l'Amérique.

Pour mettre cette farine en cassave, on a des
tines de fer fondu, rondes, épaisses d'un demi-
uce, & larges d'environ deux pieds. On les
se sur un trépied, ou sur des pierres, & l'on
t du feu dessous. Lorsque la platine est échauffée,
y met du manioc grugé & pressé, qu'on a
t passer par une espèce de crible, pour en
mpre les grumeaux. L'épaisseur doit être d'en-
on trois doigts sur toute la platine. Cette masse
pâte s'affaisse en cuisant, & toutes ses parties
lient ensemble. On aide à leur liaison, en y
llant une spatule de bois, qu'on appuie lége-
ment. Lorsque le côté qui touche la platine est
t, ce qu'on reconnaît à la couleur, qui devient
rousse, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de
la spatule & de la main gauche. Elle acheve de
cuisir; ensuite on l'expose pendant deux ou trois
heures au soleil, pour dessécher ce qui peut y
côster d'humidité. Cette espèce de pâtisserie, ou
de pain, qui prend alors le nom de cassave, a
trois ou quatre lignes d'épaisseur dans ses bords,
un peu plus dans son milieu, & pèse environ
deux livres, quand elle a vingt-trois à vingt-

Historie
Naturelle.

Histoire
 Naturelle.

quatre pouces de diamètre. Le dedans demeure blanc comme la neige, & les deux côtés sont d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. Elle peut se conserver fort long-temps, sans autre soin que de la mettre dans un lieu sec, & de l'exposer quelquefois au soleil. C'est une excellente nourriture, qui se digere aisément, & pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes, quoique d'abord elle leur sembleroit insipide. La cassave s'enfle à vue d'œil, lorsqu'on l'humecte avec du bouillon, ou qu'on la trempe simplement dans l'eau; ce qui prouve assez qu'elle renferme beaucoup de substance.

Pour conserver le manioc en farine, comme on le fait dans toutes les Habitations, on se fournit d'une grande cuve de cuivre, montée sur un fourneau de maçonnerie, avec un bord de pierre de taille qui l'enchasse bien juste, & qui augmente sa hauteur de cinq ou six pouces. On l'échauffe un peu, pour y mettre le manioc passé & pour l'y remuer avec une petite pelle de bois. Ce mouvement, qui empêche la farine de s'attacher à la cuve, & de se lier, lui fait prendre la forme d'un gros sel roux, lorsqu'elle est cuite & bien sèche. Il ne reste alors qu'à la faire refroidir, pour la mettre dans des barils, où elle se conserve des années entières, pourvu qu'elle soit dans un lieu sec, ou qu'on la fasse passer

dedans demeure
deux côtés for
re l'appétit. El
sans autre soie
, & de l'expo
excellente nou
t pour laque
goût aux E
elle leur semb
œil, lorsqu
u'on la trem
ve assez qu'e

arine, comme
tions, on e
, montée f
c un bord e
juste, & q
x pouces. O
manioc passe
pelle de boi
arine de s'e
à fait prend
elle est cuis
la faire re
arils, où ell
ourvu qu'ell
fasse passa

is les six mois, par la poële. Elle peut être
ngée sèche, comme du pain en miettes, ou
comme les Orientaux mangent leur riz. Une
e, ou poële de trois à quatre pieds de
mètre, peut cuire, en dix ou douze heures,
is barils de cette farine, chacun de cin-
ante pots, mesure de Paris; & trois barils
suffisent par semaine pour la nourriture de cin-
quante Nègres.

Les Américains ne mangent point de farine.
e, & n'usent que de cassave, qu'ils font cuire
tous les jours, souvent autant de fois qu'ils en ont
besoin, parce qu'ils aiment à la manger chaude.
Avant que les Européens leur eussent procuré des
plaines de fer, ils faisaient leur cassave sur de
grandes pierres plates & minces, qu'ils rendaient
propres à cet usage, en diminuant leur épaisseur.
Il se trouve beaucoup de ces pierres au bord de
la mer. C'est une espèce de grès, ou de caillou,
de leur de fer, ovale, & long ordinairement de
deux à trois pieds. Au lieu de rapés de cuivre,
pour gruger le manioc, les Américains se servaient
d'une petite planche de racine d'arbre, dans la-
quelle ils fichaient de petites pointes de caillou.
Ils en font encore usage, lorsque les rapés de
cuivre leur manquent. Pour exprimer le suc du
manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nom-
ment une *couleuvre*, qui est un cylindre de roseau

=====
Histoire
Naturelle.

**Histoire
Naturelle.**
 refendu , de six à sept pieds de long , & de quatre ou cinq pouces de diamètre , dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre , ou au faite de leur carbet. A l'autre bout , ils lient une grosse pierre , dont le poids , tirant la coulèvre , la fait rétrécir , & ne manque point d'en faire sortir tout le suc du manioc. Outre cette maniere de lui ôter sa mauvaise qualité en le purgeant de son suc , les Nègres Marrons en ont deux autres , qu'ils pratiquent dans les lieux déserts , où ils se retirent. L'une consiste à le couper en morceaux , qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante , pendant sept ou huit heures ; le mouvement des parties de l'eau , ouvrant les pores de la racine , entraîne cet excès de substance. La seconde maniere est de faire cuire le manioc entier sous la braïse : l'action du feu produisant un effet encore plus certain , on le mange alors sans aucune crainte , comme des marrons ou des patates. D'ailleurs il paraît certain qu'il y a une espèce de manioc , qui n'a point de qualité dangereuse. Labat confirmant cette remarque , nous apprend qu'on le nomme *camanioc* , c'est-à-dire , en langue Américaine , chef des maniocs : qu'en effet , son bois , ses feuilles & ses racines , sont plus grands que ceux des autres , & qu'on le mange sans précaution ; mais qu'étant beaucoup plus long-temps à croître , & ses racines rendant

de long , & de
mètre, dont ils an
ranche d'arbre , ou
autre bout , ils lient
bords, tirant la coupe
manque point d'ea
manioc. Outre cette
vaise qualité en le
res Marrons en on
dans les lieux de
consiste à le couper
trempé dans de
t ou huit heures
l'eau , ouvrant le
excès de substance
re cuire le manioc
du feu produisant
on le mange avec
es marrons ou de
rain qu'il y a une
point de qualité
cette remarque
e *camanioc*, c'est
chef des manioc
les & ses racines
autres , & qu'on
qu'étant beaucoup
ses racines rendant

beaucoup moins de farine , parce qu'elles sont
plus légères & plus spongieuses que les autres ,
on le néglige , & que peu de gens en plantent.

Histoire
Naturelle.

Comme la cassave est le pain ordinaire des
Iles , la boisson commune est l'ouycou , dont les
Européens ont appris l'usage & la composition
des Américains. On y emploie de grands vases
de terre grise , qui se font dans le Pays , qu'on
appelle *canaris* , nom que les Européens , qui l'ont
emprunté aussi des Sauvages , étendent aux vais-
seaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux ,
dont on se sert pour composer l'ouycou , con-
tiennent soixante & quatre-vingt pots. On les
remplit d'eau jusqu'à cinq ou six pouces du bord ;
on y jette deux grosses cassaves rompues , avec
une douzaine de ces pommes de terre , qu'on
nomme patates , coupées par quartiers , trois ou
quatre pots de syrop de cannes , ou , si l'on en
manque , une douzaine de cannes bien mûres ,
coupées en morceaux & bien écrasées , avec autant
de bananes mûres , qu'on écrase aussi. Après ce
mélange , on bouche soigneusement l'ouverture
du *canaris* , pour le laisser fermenter deux ou trois
jours , à la fin desquels on leve avec une écumoire ,
le marc , qui a formé une croûte au-dessus. La li-
queur , qui se trouve alors dans le *canaris* , ressem-
ble à de la biere forte : elle est rougeâtre ,
nourrissante & rafraîchissante , quoiqu'elle enivre

Histoire
Naturelle.

aisément. On s'y accoutume aussi facilement que la biere. Les Canadiens en font d'extrêmement forte, sur-tout lorsqu'ils la destinent pour quelque festin. C'est dans l'ivresse de cette liqueur que se souvenant des moindres offenses, ils massacrent leurs ennemis sans pitié. Les Européens des Isles qui manquent de vin à leurs repas, ne boivent aussi que de l'ouycou, après quoi ils avalent un verre d'eau de cannes.

Le maby est une autre boisson, qui n'est guère moins en usage. On met dans un canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de syrop clarifié & douze patates rouges, avec autant d'orange aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermentente en moins de trente heures, & fait un clairnet, aussi fin, dit-on, que le meilleur pilsener de Normandie. Il est plus rafraîchissant & plus agréable que l'ouycou; mais plus dangereux, outre qu'il enivre plus facilement, il est si violent, que le moindre excès donne la colique.

Les Nègres des sucreries font une boisson qu'ils appellent *grappe*. C'est du jus de canne qu'ils prennent lorsqu'il est bien écumé, & dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons. Cette liqueur, qui se boit chaude, est d'un excellent usage pour la poitrine; elle soutient, & défaltere; en un mot, elle produit l'effet du meilleur bouillon.

aussi facilement que l'eau-de-vie de cannes, c'est-à-dire, celle qui
 font d'extrême se fait aux Isles avec les écumes & les syrops du
 estiment pour quelc sucre, est la passion commune des Américains,
 e cette liqueur que des Nègres, & des Européens mêmes qui ne font
 ffenses, ils massacrent point assez riches pour faire provision de celle de
 Européens des Isl. France. Il leur suffit que cette liqueur soit forte,
 s repas, ne boivent & qu'elle soit à vil prix, pour leur faire oublier
 s quoi ils avalent qu'elle est rude & désagréable. On en porte
 quantité aux Espagnols de la Côte des Caraques,
 ffon, qui n'est que de Carthagène, de Honduras & des grandes Isles;
 ans un canaris, vit ils n'y mettent aucune différence d'avec le vin,
 pots de syrop clair pourvu qu'elle soit dans des bouteilles de verre
 avec autant d'orange d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil
 rs. Cette liqueur d'archal, ou dans des canevettes Hollandaises de
 heures, & fait un dix ou douze flacons. Les Anglais, qui en con-
 que le meilleur po somment aussi beaucoup, ont inventé deux ou
 rafraîchissant & trois sortes de liqueurs, qui en sont composées,
 ais plus dangere & dont l'usage, ou plutôt l'abus, est passé aux
 ement, il est si v Isles Françaises. Telles sont le punch, qui s'est
 donne la colique. communiqué en Europe, & dont la composition
 s font une boisse y est fort adoucie, mais qui se fait aux Isles, de
 st du jus de canne deux parties d'eau-de-vie sur une d'eau, avec les
 bien écumé, & d autres ingrédiens que personne n'ignore aujourd-
 deux ou trois citre d'hui; le *sang gris*, qui est composé d'eau-de-vie,
 chaude, est d'une de vin de Madere & de jus de citron, avec de la
 e; elle soutient, canelle & du girofle en poudre, beaucoup de
 roduit l'effet du muscade, & une croûte de pain brûlé; la *limo-
 nade Anglaise*, qui se fait avec de l'eau-de-vie

Histoire
 Naturelle.

**Histoire
Naturelle.**

& du vin de Canarie , du sucre & du jus de citron, toutes sortes d'épicerics , & de l'essence d'ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la dernière , comme de la plus nuisible. Ceux qui craignent des plaisirs si dangereux , font piler des pommes d'acajou , & bouillir le jus pendant deux jours dans un vase de terre. Il s'éclaircit , & forme une espèce de cidre , dont on vante l'agrément. Le suc, ou le jus d'ananas , bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en est belle, l'odeur & le goût délicieux ; mais il est fumeux, il enivre ; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante , si naturelle à son fruit , que si le couteau, dont on s'est servi pour le couper , demeurait quelques heures sans être essuyé, on en trouverait la lame rongée, comme si l'on y avait mis de l'eau forte. Aussi ne mange-t-on gueres d'ananas crû , sans l'avoir coupé en tranches, qu'on laisse tremper, pendant une heure dans le vin & le sucre.

Un aliment que la nature produit libéralement aux Isles , & qui fait la ressource ordinaire des Américains & des Nègres, sans être négligé même des Européens , est la crabe de terre , dont on distingue deux espèces ; la grande , qui est peu différente de celle de mer , & la petite , qu'on nomme vulgairement *tourlouroux*. Leur descrip-

tica

To

re & du jus de
, & de l'essenc
on parle de la
sible. Ceux qui
x, font piler de
jus pendant deux
il s'éclaircit, &
nt on vante l'a
manas, bien fer
ures, devient un
eur en est belle
is il est fumeux,
lui fait pas per
naturelle à son
n s'est servi pour
heures sans être
rongée, comme
Aussi ne mange
l'avoir coupé en
ndant une heure

uit libéralement
e ordinaire des
e négligé même
erre, dont on
e, qui est peu
a petite, qu'on
Leur descrip-

tica

on est curieuse. La seconde espèce est si petite
en effet, que les plus gros tourlouroux n'ont pas
plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au
plus de largeur. Leur écaille est assez dure ;
quoique mince : elle est rouge ; le milieu du dos
est d'un rouge-brun, qui s'éclaircit insensiblement
jusques sous le ventre, qui est d'un rouge fort
clair. Leurs yeux sont noirs & durs comme la
corne ; ils sortent & rentrent, comme ceux des
Crevisses. Les tourlouroux ont quatre jambes de
chaque côté, composées chacune de quatre ar-
ticles, dont le dernier est plat, & terminé en
pointe ; c'est de ces huit jambes qu'ils se servent
pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont
deux autres deux mordans, bien plus gros, dont les
extrémités, semblables à celles des crabes de mer,
mouvent vivement, & coupent les racines & les
feuilles dont ces animaux font leur nourriture :
le mordant gauche est toujours plus petit que le
droit. S'ils rencontrent quelque chose qui les
effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme
s'ils voulaient menacer leurs ennemis. Lorsqu'on
les prend par une jambe ou par un mordant,
ils laissent ce membre dans la main de celui
qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat
observent également, que leurs jambes & leurs
mordans se détachent si facilement de leurs joint-
ures, qu'on ne les y croirait que collés, & que

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

ces parties étant arrachées, il leur en revient d'autres l'année suivante. Ils changent d'écaillage chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelque temps, après s'en être dépouillés, on les appelle *crabes boursoiers* : leur écaillage n'est pas plus dure alors que du parchemin mouillé : elles sont extrêmement faibles ; elles ne peuvent souffrir l'air jusqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté qui lui convient. Le repos, & la nourriture dont elles ont fait provision, avant que de se retirer dans leur trou, les rend fort grasses pendant cette métamorphose.

Les tourlouroux & les crabes mâles, se distinguent des femelles par la forme de leur queue. Les deux sexes l'ont repliée sous le ventre, composée de plusieurs rangs de petites écaillures qui sont attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin, où l'on remarque plusieurs petits nerfs, qui la partagent dans sa longueur, & qui servent à faciliter le mouvement des écaillures de sa partie extérieure. La partie intérieure est garnie de plusieurs poils, longs & raides. Aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps jusqu'à la naissance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles est également large dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. La femelle a be-

il leur en revie
 changent d'écaill
 demeurent quelq
 lés, on les appe
 n'est pas plus du
 mill: elles sont e
 uvent souffrir l'a
 peau ait acquis
 epos, & la nour
 on, avant que de
 fort grasses pend

crabes mâles, le
 rme de leur que
 e sous le ventre,
 de petites écaill
 mbre peu épais
 où l'on remar
 rtagent dans sa
 iter le mouve
 ieure. La partie
 poils, longs & ra
 ra toujours en d
 est jointe au cor
 eres jambes de
 Celle des fem
 ute sa longueur
 La femelle a be

cette large queue, pour couvrir & conserver
 œufs: à mesure qu'ils sortent, ils s'attachent
 x poils dont on a parlé, & la queue les sou-
 ant, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent,
 que le sable, les herbes, ou d'autres iné-
 ités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse
 tracher. Les deux queues, c'est-à-dire celles du
 mâle & de la femelle, s'emboîtent si juste dans
 une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine
 les aperçoit-on.

C'est une règle générale, que les crabes & les
 tourlouroux, comme les serpens, les lézards, &
 d'autres reptiles, descendent tous les ans à la
 mer pour se baigner, & changer de coquille ou
 de peau. Les crabes & les tourlouroux y vont
 aussi pour faire leurs œufs; opération d'autant
 plus facile, qu'étant hors du corps des meres,
 attachés seulement aux poils de leur queue, elles
 ne font que la secouer dans l'eau où elles se
 baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux
 de la carpe, se détachent des poils qui les rete-
 naient, & tombent dans la mer, pour y éclore.
 Aussi-tôt les petites crabes s'attachent aux rochers;
 quelque temps après, elles sortent de l'eau, &
 retirent sous les premieres herbes qu'elles ren-
 contrent, d'où elles montent ensuite aux mon-
 tagnes voisines, avec leurs meres.

C'est après ce voyage & la ponte, que les

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

crabes & les tourlouroux quittent leur écaille. en sortent avec tant d'adresse, qu'il est impossible de juger comment ils ont pu se dégager de tant de jointures, sans en rompre aucune. On trouve les dépouilles entières; cependant Labat croit avoir découvert que l'écaille s'ouvre sous le ventre entre les naissances des jambes; &, comme on ne peut appercevoir cette ouverture sans un peu de violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, il observe qu'elles retournent comme un ressort dans leur situation naturelle, aussi-tôt qu'on cesse de les tenir écartées; d'où il conclut que la même chose arrive, lorsque le corps de l'animal se dégage en fort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à concevoir comment les jambes peuvent sortir de leur étui, & se débarrasser de tant de jointures, que de voir tout les mordans, qui sont beaucoup plus gros à leur extrémité qu'au milieu. Cependant on peut supposer que ces jointures, qui ne sont composées que de cartilages & de peaux, telles que du papier de chemin, s'élargissent, s'étendent, ou se rétrécissent, suivant le besoin de l'animal.

Les crabes & les tourlouroux emploient bien près de six semaines à descendre des montagnes à se baigner dans la mer, à faire leurs œufs & à changer de peau. Il ne faut pas s'imaginer que chaque mère conduise ses petits, comme une poule mene ses poussins; il ne paraît pas même qu'elles les connaissent.

ent leur écaille. Il
 qu'il est impossib
 se dégager de tra
 aucune. On trou
 ant Labat croit av
 re sous le ventre
 ; &, comme on
 ure sans un peu
 eux parties l'une
 tournent comme
 elle, aussi-tôt qu'
 où il conclut que
 le corps de l'anim
 s de difficulté à co
 uevent sortir de le
 nt de jointures, su
 beaucoup plus gr
 Cependant on pe
 i ne sont compo
 , telles que du pe
 ent, ou se rétr
 l'animal.
 eux emploient bie
 dre des montagn
 faire leurs œufs
 faut pas s'imagin
 petits, comme un
 e paraît pas mêm

Leurs œufs, comme ceux des écrevisses & des
 issons, tiennent les uns aux autres; ils rougissent
 cuisant. Avant qu'ils soient du corps, & qu'ils
 s'attachent aux barbes qui sont sous la queue, on
 les trouve dans le corps en deux pelotons, séparés
 l'un de l'autre par une petite membrane & revêtus
 d'une matiere épaisse, qui devient blanche lorsqu'
 elle est cuite. Les mâles, avec cette matiere
 blanche, ont, au lieu d'œufs, une autre matiere
 verdâtre, qu'on appelle *taumalin*, & qui sert de
 sauce pour les manger. On répète que les crabes
 ne different des tourlouroux que par la grandeur;
 mais il y en a de blanches & de violettes.
 Celles-ci se trouvent dans les montagnes, dans
 les champs de cannes & d'autres lieux éloignés
 de la mer, excepté pendant la saison de leur
 bain. Les crabes blanches n'habitent que des
 lieux bas & marécageux; elles sont beaucoup
 plus grosses que les violettes. On en voit à la
 Guadeloupe de sept ou huit pouces de large:
 elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux
 mordans dont les pinces sont en forme de tenailles;
 d'un si grand diamètre, qu'on peut passer le poing
 au milieu de leur circonférence. Les trois espèces
 de crabes terrestres ont le mordant droit plus gros
 d'un tiers que le gauche. Celle des tourlouroux
 passe pour la plus délicate, & les crabes blanches
 sont les moins recherchées. Tous les Voyageurs

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

parlent de ces animaux comme d'une vraie manne pour les Isles. Les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture ; les Nègres en mangent au lieu de viande salée, que leurs Maîtres négligent souvent de leur donner, malgré l'ordonnance ; les Blancs mêmes ne sont pas indifférens pour les crabes, & l'on en sert sur toutes les tables.

La maniere ordinaire de les prendre, est d'aller la nuit autour des cannes & dans les bois avec un flambeau : c'est alors qu'elles sortent de leurs trous pour chercher leur nourriture, & la lumiere du flambeau les fait découvrir. Il est aisé de les prendre pardessus le dos & de les jeter aisément dans un sac ; mais, au moment qu'on veut les saisir, elles se renversent quelquefois & présentent leurs mordans ; on les prend alors par les pieds de derriere où les mordans ne peuvent atteindre, & ce qui est encore plus sûr, on les renverse sur le ventre pour les prendre pardessus le dos. Il faut être prompt ; car elles s'écartent peu de leurs trous, ou lorsqu'elles en trouvent d'autres elles s'y retirent fort vite. Une autre maniere est de fouiller les trous avec une serpe. On l'emploie pendant le jour, parce qu'il est rare alors de trouver les crabes hors de leurs retraites, ou de le temps qu'elles changent d'écaïlle, & qu'elles sont cinq ou six semaines sans sortir.

Labat parle d'une quatrieme espèce de crabes

e d'une vraie manne
n'ont presque point
res en mangent
s Maîtres néglige
ré l'ordonnance ; le
ndifférens pour le
utes les tables.

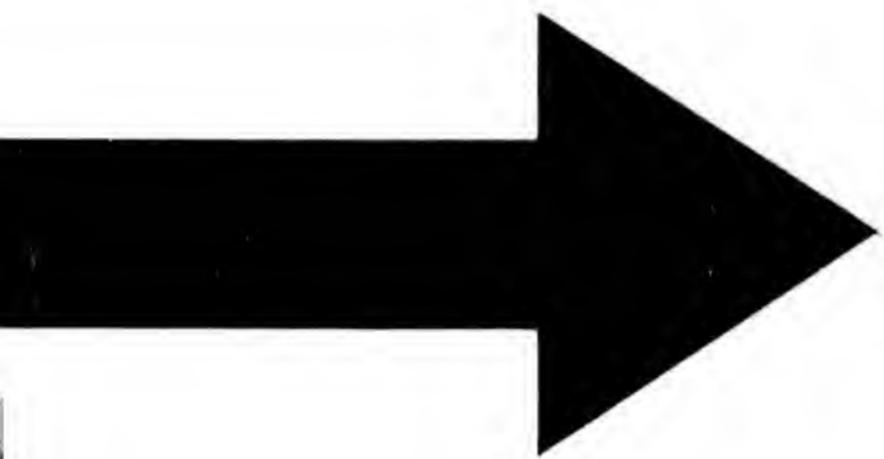
prendre, est d'all
ans les bois avec
s sortent de leur
niture, & la lumie
r. Il est aisé de
de les jeter air
ent qu'on veut
uefois & présente
alors par les pie
peuvent atteindre
r, on les renver
e pardessus le de
s'écartent peu
trouvent d'autres
autre maniere
rpe. On l'emple
est rare alors
retraites, ou de
caille, & qu'elle
sortir.

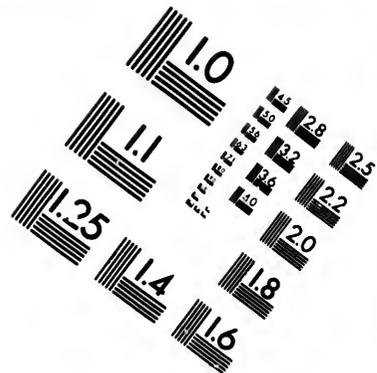
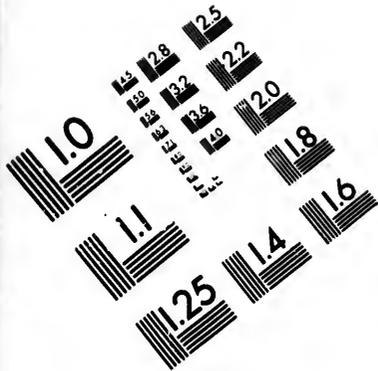
espèce de crabe

nommées *ciriques*, qui ne se trouve aux Isles que dans les rivières & sur les rochers qui bordent la mer. Elles sont beaucoup plus plates que les autres ; leur écaille est plus épaisse & plus dure : leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins ; elles ont moins de chair & de graisse que les autres. C'est à leur peu de valeur qu'elles doivent le repos qu'on leur laisse. Il faut que les Nègres soient bien affamés pour avoir accès à cette chasse.

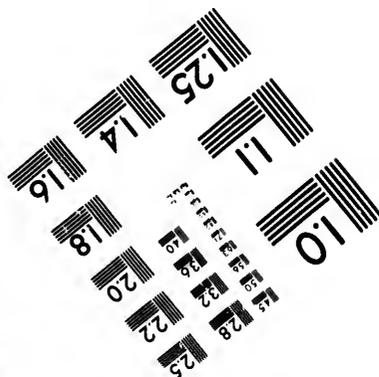
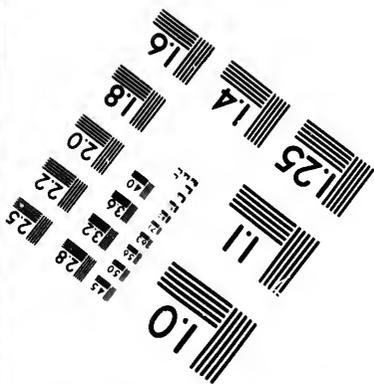
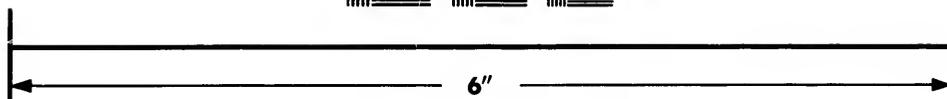
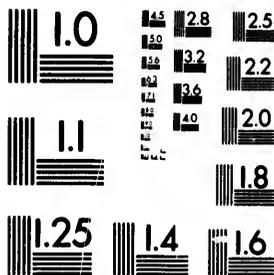
La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne se trouve, suivant Labat, que dans ces deux Isles, & qui dispenserait les Habitans de tout autre soin pour leur nourriture, s'ils en jouissaient sans interruption ; mais elle ne leur arrive que dans un certain temps de l'année. C'est un oiseau, qu'ils nomment *diable* ou *diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ses petits dans quelques parties de leurs montagnes. Il est à-peu-près de la grosseur d'une jeune poule. Son plumage est noir ; il a les ailes longues & fortes ; les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes ; son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut supporter





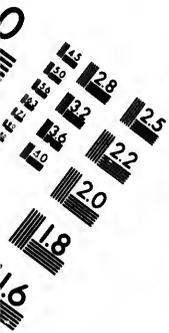


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Histoire
Naturelle.

la lumière ni discerner les objets ; de sorte que s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre.

Les *diabes* vivent du poisson qu'ils prennent la nuit en mer. Après leur pêche, ils retournent aux montagnes, où ils se nichent dans des trous, comme les lapins, & d'où ils ne sortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appelaient ou se répondaient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux-à-deux dans chaque trou. Ils y demeurent jusqu'à la fin de Novembre ; ensuite ils disparaissent, sans qu'on en voie & qu'on en entende un seul, jusqu'au milieu de Janvier, qu'ils se font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, jusqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la mere avec deux petits. Dans ce temps, les petits sont couverts d'un duvet épais & jaune, comme les oisons, & ce n'est qu'un peloton de graisse. On les nomme des *cottons*. Ils sont en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Aussi partent-ils alors, & l'on cesse tout-à-fait de les voir & de les entendre jusqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'observer, sur l'arrivée & la demeure des *diabes* aux Isles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulièrement chaque année. Leur chair

jets ; de sorte que
ors de sa retraite,
encontre, & tombe

fflon qu'ils prennent
èche, ils retournent
ment dans des trous,
ne sortent qu'à l'en-
volant, comme s'ils
t entr'eux. Ils com-

de Septembre. On
dans chaque trou
in de Novembre ;
qu'on en voie &
jusqu'au milieu de

Mais alors on n'en
que trou, jusqu'au
la mere avec deux
etits sont couverts

omme les oisons, &
se. On les nomme
prendre leur vol
ils alors, & l'on
de les entendre

out ce qu'on vient
meure des *diables*
e la Dominique,
année. Leur chair

noirâtre & sent un peu le poisson, mais d'ail-
ors elle est bonne & nourrissante. Les cottons
est beaucoup plus délicats. C'est une vraie manne,
père Labat. Pendant toute la saison, les petits
Habitans & les Nègres n'ont pas d'autre nourri-
re. La difficulté de les prendre sert à la con-
servation de l'espèce, qui serait détruite il y a
long-temps, s'ils ne se retiraient dans des lieux
d'un accès fort difficile.

Donnons cette chasse dans les termes de Labat ;
la curiosité seule y conduisit avec un jeune
Cacole & quatre Nègres. C'était à la Guadeloupe ;
dans la montagne de la Soufriere, dont on a
vu la description. « Malgré les dangers, dit-il,
& les incommodités de l'entreprise, nous nous
mîmes en marche le long de notre riviere, jus-
qu'à l'endroit où la rive moins escarpée permet
de monter. Nous n'y montâmes néanmoins que
les uns après les autres, en nous aidant des
branches de ceux qui étaient en bas, & que nous
tirâmes ensuite à nous avec des lianes. Je me
crus quitte de tous les mauvais pas ; mais on
en rencontrait d'autres, chaque fois qu'il y avait
des ruisseaux ou des rivieres à passer ; ce qui
nous arriva sept ou huit fois, avant que d'être
à la Montagne des Oiseaux, qui touche à celle
de la Soufriere. Il était six heures du soir, lors-
que nous nous vîmes dans le lieu où les Chaf-

—————
Histoire
Naturelle.

**Histoire
Naturelle.**

» feurs s'étaient proposés de nous faire une
 » cabane ; on se mit à travailler. L'un coupa des
 » branches d'arbres, un autre amassa de la fou-
 » gere, tandis que deux Chasseurs allerent cher-
 » cher des *diabes* pour notre souper. J'avais eu
 » la précaution de faire porter mon manteau, un
 » flacon de vin de Madere & du pain, avec de
 » l'eau-de-vie & de la farine pour les Nègres.
 » Notre cabane fut bientôt dressée : nous la cou-
 » vrîmes de feuilles de cachibou que nous avions
 » coupées en chemin. Nous fîmes une litiere de
 » fougere, & nous allumâmes un grand feu.

» Les deux Chasseurs revinrent assez prompte-
 » ment avec quinze *diabes*. Chacun se mit
 » d'abord à plumer. Mon partage fut de faire
 » des broches de bois. Après avoir flambé ces
 » oiseaux, on les ouvre par le dos. Tous les in-
 » testins, avec les têtes, les pieds & les bouts
 » des ailes servirent à faire souper nos chiens. On
 » embroche les corps diagonement, c'est-à-dire
 » d'une cuisse à l'épaule opposée. On plantait
 » la broche en terre devant le feu ; on la tourne
 » par degrés pour faire cuire la viande de tous
 » les côtés ; &, lorsqu'elle est presque cuite, on
 » jette du sel dessus. Une feuille de cachibou
 » de balisier sert d'assiette. Il faut avouer que
 » *diable*, mangé sans autre préparation, est un
 » mets délicieux. La nuit fut belle & sans pluie.

e nous faire une
er. L'un coupa de
amassa de la fou
seurs allerent cher
souper. J'avais en
mon manteau, un
du pain, avec de
pour les Nègres
essée : nous la cou
ou que nous avion
imes une litiere de
un grand feu.
nrent assez promp
s. Chacun se ma
attage fut de faire
ès avoir flambé es
e dos. Tous les in
pieds & les bot
uper nos chiens. O
lement, c'est-à
opposée. On plan
feu ; on la tour
la viande de re
t presque cuite, s
ille de cachibou
faut avouer qu'
réparation, est
belle & sans pla

Nous la passâmes tranquillement, quoique sou-
vent éveillés par les *diabes*, qui sortaient de
leurs retraites en criant, & qui n'y rentraient

~~_____~~
Histoire
Naturelle.

pas avec moins de bruit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous
commençâmes à leur faire sérieusement la guerre.
Chaque Chasseur est armé d'une gaulle, de la
grosseur d'un pouce, longue de sept à huit
pieds, avec un crochet au bout. Les chiens,
que nous avons amenés, quêtèrent & flairaient
dans les trous. La montagne en est percée comme
une garenne. Dès que nos chiens y sentaient
un *diable*, ils jappaient & se mettaient à gratter ;
mais on les empêche de gâter les entrées ;
parce que ces oiseaux n'y rentreraient pas l'an-
née suivante. On se contente d'enfoncer une
gaulle dans le trou jusqu'à ce qu'on rencontre
l'oiseau, qui la prend avec le bec & la serre, &
se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher
prise. Lorsqu'il est à la bouche du trou, la
lumière l'aveugle ; il est ébloui, il veut reculer,
mais le Chasseur l'arrête du pied. Il se renverse
alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes
pour se défendre. On le prend par la tête, on
lui tord le cou, & le Chasseur l'attache à des
cordes qu'il porte en ceinture. On est obligé,
pour continuer cette chasse pendant une partie
du jour, de s'éloigner beaucoup des cabanes,

Histoire Naturelle. » & de se hasarder dans des lieux fort difficiles
 » A midi, nous avons pris plus de deux cen-
 » *diabes*, dont nous mangeâmes quelques-uns,
 » & nous partîmes chargés du reste. »

Après ce récit, Labat cherche où les *diables* se retirent pendant qu'on ne les voit point aux Isles, & se rappelle, dit-il, d'avoir lu dans une Relation que, depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un oiseau de passage, qui leur est tout-à-fait semblable.

Toutes les Antilles produisent différentes sortes de serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte-Lucie, où leurs piqûres passent pour mortelles; & du Terre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Isles, à l'intempérie du climat. « On connaît, dit-il, des terres voisines, » & presque sous le même degré, où ces animaux ne sont pas si dangereux. » Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celui que les vipères aiment en Europe. Il rapporte aussi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenait d'eux-mêmes. Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il est certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de serpens nuisibles. Le même Auteur en distingue particulièrement

les lieux fort difficiles
plus de deux cents
âmes quelques-uns
du reste. »

cherche où les diables
le voit point au
d'avoir lu dans une
ois de Mai jusqu'en
tobre, on voit à la
qui leur est tour-à-

ent différentes sortes
ux, à l'exception de
Lucie, où leurs pi-
es ; & du Terre-
qui attribuent leur
, à l'intempérie de
des terres voisines,
gré, où ces ani-
x. » Il trouve plus
au terroir, qui est
semblable à celui
rope. Il rapporte
elle qu'il la tenait
gement qu'on en
qu'on trouve à la
serpens nuisibles,
particulièrement

des sortes : « Les uns, gris veloutés & tachetés
noir en plusieurs endroits ; les autres, jaunes
comme de l'or, & les troisiemes de couleur
rouffe. Il croit volontiers, dit-il, que les pre-
miers sont de véritables viperes, de celles qui
ne portent gueres plus de deux pieds de long.
quelques-unes sont plus grosses que le bras ;
& cette grosseur est égale, jusqu'à deux ou
trois pouces de la queue, qui se termine tout-
à-coup en pointe par un petit ongle. Elles
ont la tête plate, à-peu-près large comme la
main, armée de quatre, & souvent de huit
dents, qui sont ordinairement longues d'un
pouce. J'en ai vu, continue du Tertre, j'en ai
même apporté en France, de longues comme
la moitié du doigt, pointues comme des ai-
guilles & courbées en forme de croc. Chacune
est percée d'un petit trou, qui pénètre depuis
la racine jusqu'au bout ; & c'est par-là qu'elles
font glisser le venin dans la plaie. »

Les autres, c'est-à-dire les jaunes & les roux ;
ont la tête en forme de trèfle ; & cette marque
fait distinguer les serpens dangereux de ceux qui
ne le sont pas. Ils sont bien armés aussi de dents
aigues, & d'une taille si démesurée, qu'il s'en
trouve de la grosseur de la jambe & de sept à
huit pieds de longueur. Les uns, comme les autres,
passent souvent d'une même mere ; ce qui fait

Histoire
Naturelle.

croire à du Terre-que les mâles s'accouplent indifféremment avec les femelles de chaque espèce.

« Un jour, dit-il, il trouva une vipere, grosse comme la jambe & si faible, qu'à peine pouvait-elle se remuer, au milieu de plus de six cent cinquante petits serpens de toutes les sortes, qu'elle venait de mettre bas. Dans une autre occasion il ouvrit plusieurs femelles, dont les œufs étaient revêtus d'une membrane ; mais il fait observer que ces œufs ne sortent jamais du ventre de la mere ; que les petits s'y forment, mangent la coque & même la membrane qui les environne & rongent quelquefois la mere même, jusque proche du nombril ; ce qui n'arrive pas néanmoins à toutes les meres ; car la plupart vivent après avoir fait leurs petits : elles en font même plusieurs fois dans une année.

« Il a remarqué dans ces viperes trois sortes de venins, dont la couleur & les qualités ne sont pas les mêmes. Leur venin est contenu dans de petites vessies, de la grosseur d'un pois, qui environnent les dents. Les jaunes ont le venin un peu jaunâtre, & plus épais que les autres & c'est le moins dangereux : les grises ont le venin comme de l'eau un peu trouble ; & les rouilles clair comme de l'eau de roche ; c'est le plus subtil. Les unes & les autres se trouvent, en toute saison, dans toutes les parties de l'Isle.

les mâles s'accouplent
nelles de chaque espèce
ava une vipere, gros
ible, qu'à peine po
milieu de plus de se
outes les sortes, qu'è
ns une autre occasio
s, dont les œufs étaiè
; mais il fait observ
amais du ventre de
forment, mangent
ane qui les environn
mere même, jusque
qui n'arrive pas né
; car la plupart vive
s : elles en font mên
née.

viperes trois sortes
k les qualités ne fo
hin est contenu da
osseur d'un pois, q
s jaunes ont le ven
épais que les autres
eux : les grises l'œ
uble ; & les rousses
roche ; c'est le plu
tres se trouvent, e
les parties de l'Isle

mais elles paraissent plus souvent dans le cours
le Mai & d'Avril ; temps où les crabes & les
ourlouroux descendent des montagnes, se ni-
chent dans toutes sortes de trous, & les en font
sortir. Les rats & les poules les attirent autour
des cases. Rencontrent-elles une poule qui couve ?
elles se mettent sur les œufs, se font couvrir
par la poule, jusqu'à ce que les petits soient
éclos, les avalent tout entiers & mordent la
poule, qui meurt aussi-tôt de sa blessure. Elles
ont la ruse de glousser & de contrefaire les
poules, pour attirer les petits, après avoir tué
la mere. Sous mes yeux, ajoute du Terre, une
vipere avala neuf poulets, qui avaient plus de
trois semaines. »

Labat confirme une partie de ces observations
dans le récit de deux aventurés qui lui donnerent
une dangereuse occasion de s'instruire. Il admire
particulièrement combien ces animaux multiplient.
à Martinique, dit-il, en serait bientôt couverte,
jusqu'à devenir inhabitable, s'ils ne se détruisaient
mutuellement entr'eux. Les couleuvres, qu'on nomme *cou-*
resses dans cette Isle, en dévorent un grand
nombre ; les fourmis leur font une rude guerre,
& leur mangent les yeux. Une partie des petits
est mangée aussi, ou meurt avant qu'ils soient
en état de trouver leur subsistance.

Au commencement des pluies, toutes les espèces

—————
Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

de serpens quittent les montagnes & les bois comme les crabes & les tourlouroux, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, passent entre quelques arbrisseaux épineux ; s'y accrochant par le cou, ils y laissent leur peau entiere. Ensuite ils vont se cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelques trous, jusqu'à ce que leur nouvelle peau soit assez endurcie pour supporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, si faibles, qu'ils ont peine à se tourner. C'est de la saison de leur chaleur qu'ils sont le plus redoutables. Ils sifflent, ils s'appellent & se répondent. La chasse n'est pas alors sans danger. J'en ai trouvé raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. « Ils étaient cordés ensemble, & paraissaient comme les tourillons d'un gros cable. Ils soutenaient tout droits, sur les deux tiers de leur longueur, la gueule ouverte comme s'ils avaient voulu se dévorer, avançant la tête l'un vers l'autre, sifflant, bavant, écumant d'une manière hideuse. Oh ! quels amours. »

On ne voit, dans les autres Antilles, que de petites couleuvres, sans aucune sorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux rats. Elles sont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très-grosses, qu'on nomme *tête-de-chien*, parce qu'elles ont la tête grosse & courte,

montagnes & les bois
 ourlouroux, pour s'y
 s'y être baignés,
 brisieux épineux ;
 ils y laissent leur pe
 acher entre des racin
 trous, jusqu'à ce qu
 ez endurcie pour su
 alors fort maigres,
 se tourner. C'est de
 ils sont le plus red
 llent & se répondent
 danger. J'en ai trou
 même de l'accoupl
 semble, & paraissea
 n gros cable. Ils
 ur les deux tiers
 ouverte comme s'
 avançant la tête l'
 , écumant d'une m
 amours. »
 es Antilles, que de
 e de venin, utile
 font aux rats. Elle
 deloupe. La Dom
 qu'on nomme tête
 la tête grosse &
 courte,

te, & qu'elles paraissent toujours disposées à
 mordre ; mais leur morsure n'est pas venimeuse.
 Quoique leur sifflement cause de l'effroi, elles
 n'ont point de venin, & ne veulent qu'aux rats, aux ciseaux & aux
 poires.

La graisse des viperes, ou serpens venimeux
 de la Martinique & de Sainte-Lucie, est un spé-
 cifique fort vanté pour les rhumatismes, les dou-
 leurs froides, la sciatique, les contractions &
 les convulsions des nerfs. Elle se trouve dans leur
 ventre, attachée au-dessous & des deux côtés des
 intestins, divisée en deux masses, plus ou moins
 grosses. On la fait fondre au soleil, ou sur le
 feu, pour la verser dans quelque flacon, où
 elle se conserve fort long-temps. Quoique jaune,
 lorsqu'elle sort du serpent, elle devient blanche,
 aussitôt qu'elle est fondue & figée. L'odeur & le
 goût n'en sont pas mauvais. Pour l'usage, on la
 fait fondre sur une assiette, & l'on y mêle de
 l'esprit-de-vin, ou de l'eau-de-vie la plus forte.
 On commence par en oindre la partie malade ;
 ensuite, après une forte friction avec des linges
 chauds, on y met une compresse imbibée de ce
 remède. La graisse des *têtes de chien* passe pour
 meilleure encore que celle des viperes. On l'em-
 ploye, non-seulement pour les mêmes maux, mais
 avec un merveilleux succès pour la goutte. Ce-

Histoire
 Naturelle

Histoire Naturelle. pendant Labat convient que , dans les pays froids les effets ne sont pas si certains qu'en Amérique. Du Terre donne plusieurs antidotes , contre le venin de tous ces serpens ; mais ils ne nuisent , dit-il , que lorsqu'ils sont offensés. D'ailleurs , s'ils entrent dans une maison , on en est averti , soit par les Nègres , qui les sentent , soit par les rats qu'on entend piper , soit par les petits oiseaux qui s'attroupent en criant. Les chasseurs prennent ordinairement de grandes bottes , qui les défendent fort bien des serpens , sur lesquels ils peuvent marcher ; mais ils n'en sont pas moins exposés aux attaques de ceux qui se trouvent sur les branches des arbres , ou sur les rochers , & qui , peu qu'ils soient offensés , s'élancent sur tout ce qui les blesse. Un chasseur qui se trouve mordus loin des habitations , n'échappe gueres à la mort s'il est seul : quelque ligature qu'il puisse faire au-dessus de la plaie , dans l'espace d'une heure ou deux , le venin lui gagne le cœur & les syncopes le prennent ; il tombe , & jamais ne se relève.

Gingembre. La chaleur du climat n'empêche point qu'on ne consume aux Antilles une grande quantité de gingembre. C'est la racine d'une plante allongée & rouffue , dont les feuilles longues , étroites , allongées & douces au toucher , ressemblent à celles des tiges seules , mais sont beaucoup plus petites. La rig-

dans les pays froids
 ins qu'en Amérique
 antidotes, contre
 mais ils ne nuisent, de
 D'ailleurs, s'ils e
 en est averti, soit p
 , soit par les rac
 r les petits oiseau
 es chasseurs prenne
 portes, qui les d
 ns, sur lesquels
 n sont pas moins e
 ni se trouvent sur
 rochers, & qui, pe
 ncent sur tout ce q
 se trouve morda
 pe gueres à la mor
 re qu'il puisse fê
 ans l'espace d'un
 i gagne le cent
 ombre, & jamais

sèche point qu'on
 grande quantité d
 d'une plante all
 ues, étroites, all
 nt à celles des ro
 us petites. La tige

croît jamais à plus de deux pieds de haut ;
 ses feuilles se coupent des deux côtés, & sont
 bord d'un verd gai ; elles jaunissent en mû
 rant, & se sechent tout-à-fait, lorsque les racines
 ont toute leur maturité. Ces racines croissent
 en tiges, larges & de différentes figures, la plu
 part semblables à des pattes d'oie ; & de-là vient
 qu'on les nomme pattes, plutôt que racines : elles
 sont noueuses, chargées d'excrecences & de
 petits boutons, & peu enfoncées, souvent même
 presque hors de terre, & tout-à-fait découvertes.
 On s'en trouve de larges comme la main, & de
 l'épaisseur d'un pouce. Leur peau est mince, cou
 verte de chair ; lorsqu'elles sont vertes, & grise,
 lorsqu'elles sont seches. Leur substance est blanche
 & ferme, de la consistance du navet, assez com
 pacte & pesante ; elle est traversée par des ner
 vures, qui partent de l'endroit par lequel elle
 se joint à la tige, & qui se répandent dans toute sa
 largeur & sa longueur, comme les muscles &
 les veines dans le corps humain. Ces nervures sont
 remplies d'un suc plus piquant & plus fort que le
 suc de la chair, qui est d'autant plus douce,
 qu'elle est éloignée des nervures, ou qu'elle a
 moins de maturité.

Le gingembre demande une bonne terre, mais
 un peu légère. On le plante vers la fin de la saison

Histoire
 Naturelle.

 Histoire
 Naturelle.

des pluies , c'est-à-dire , en Octobre & Novembre. Après avoir labouré la terre à la houe , on met , de pied en pied , un petit morceau de plante , conservée de la dernière récolte , sur-tout de celles qui sont les plus chevelues ; on le couvre de trois à quatre doigts de terre : il pousse en sept ou huit jours , à-peu-près comme les ciboules , & se fortifie par degrés. Ses feuilles s'étendent , jusqu'à couvrir leur terre , qu'on doit tenir extrêmement nette. Il jette ses pattes , & ses racines , plus ou moins grandes , suivant la bonté du terrain , que cette plante dégraisse & mange beaucoup. Sa maturité se connaît à ses feuilles qui jaunissent , se fanent & se sechent à la fin ; alors on arrache la plante avec ses pattes , & on sépare la tige ; on les étend sur des claies exposées à l'air & au vent , jamais au soleil , & au feu , parce que leur substance est si délicate que bientôt elle deviendrait trop sèche. Le gingembre , préparé avec ce soin , se conserve fort long-temps ; mais , comme le temps ne laisse pas de diminuer sa bonté , on doit préférer le plus récent , ce qu'il est facile de connaître à son poids. Lorsqu'il est bien sec , il ne se corrompt point aisément dans l'eau même , soit douce ou salée ; mais , pour peu qu'il lui reste d'humidité , il s'altère tout-d'un-coup , & Lab

Octobre & Novemb
 erre à la houe , o
 petit morceau d
 re récolte, sur-tou
 velues; on le cou
 de terre : il pouffe
 u-près comme le
 degrés. Ses feuille
 r terre, qu'on de
 ette ses pattes, o
 es, suivant la bon
 dégraisse & mang
 connaît à ses feuille
 e sechent à la fin
 ec ses pattes, do
 end sur des clai
 amais au soleil,
 nce est si délicat
 rop, sèche. Le gin
 , se conserve for
 temps ne laisse p
 it préférer le pl
 e connaître à fr
 il ne se corromp
 ème, soit douc
 il lui reste d'hu
 -coup, & Lab

observe qu'on doit se défier, là-dessus, de l'ignorance des Marchands, ou de l'infidélité des
 commis.

Histoire
 Naturelle.

Le fret de cette marchandise n'est pas cher, parce qu'elle se met en grenier, c'est-à-dire, en engage de transport, qu'on en remplit les soutes & les vides des barils; sur quoi, remarque le même Voyageur, les propriétaires trouvent toujours d'autant mieux leur compte, qu'étant vendue au poids, l'humidité qu'elle contracte pendant le voyage, l'augmente beaucoup, comme il arrive au girofle des Hollandais, qui ont même la mauvaise foi de l'arroser d'eau de mer.

Quoique la culture du gingembre soit facile, & le fret si peu considérable, on l'a vu valoir jusqu'à douze & quatorze livres le cent; ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'excessive consommation qui s'en fait, dans un pays où l'on est persuadé que l'usage en est nécessaire pour résister à l'extrême humidité du climat. D'ailleurs les épiciers de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre, en les pilant & les passant ensemble au tamis. Ils vendent ce composé assez cher, sous le nom d'épice douce, quoiqu'il soit certain que le gingembre, qui est ordinairement à très-bon marché, en fasse au-moins les trois quarts.

Il se mange crû, lorsqu'il est verd; mais le

Histoire Naturelle. gingembre confit est beaucoup meilleur. Labrousse donne la maniere de le confire. On le cueille dit-il, long temps avant qu'il soit mûr, & lorsqu'il est encore si tendre, que ses fibres ne se distinguent presque point du reste de la chair, ni par leur dureré, ni par leur couleur: on le gratte soigneusement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, sans toucher aux grosses nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Ensuite on le fait bouillir dans une grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche; & de là, bien égoutté, dans un syrop foible, mais chaud & clarifié, où on le laisse vingt-quatre heures. Trois jours de suite, on le fait passer par d'autres syrops, plus forts que le premier; & tous ces syrops sont jetés comme inutiles, parce qu'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un syrop de consistance bien clarifié, pour l'y laisser, si l'on veut le conserver liquide, & d'où on le tire, lorsqu'on veut le garder sec. Il perd ainsi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, sans aucune diminution de chaleur & de ses autres vertus.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, sur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ses propriétés. Le gingembre, mangé le matin,

est meilleur. L'arbre se cueille quand il est mûr, & lorsqu'on a vu que ses fibres ne se cassent plus, & que le reste de la chair est d'une couleur rougeâtre : on le coupe avec un couteau, & on le fait sécher toute la peau. On ne doit pas toucher aux grosses veines, & on coupe trois ou quatre fois le fruit, & on change deux fois le sucre. On le fait bouillir pendant deux heures. On le fait sécher dans un bain-marie d'eau fraîche ; & de ce sucre on fait un sirop foible, mais qui se conserve vingt-quatre heures. On le fait passer par un tamis de soie ; & toutes ces opérations sont utiles, parce qu'il est difficile de le faire passer par un tamis de soie, & qu'il est difficile de le clarifier, pour l'y rendre plus liquide, & d'obtenir un sirop qui se garde sec. Il perd sa saveur dans le goût, & de ses autres

particuliers à l'utilité particulière qu'on fait de ce fruit mangé le matin,

il favorise la digestion des alimens qu'on a pris le matin. Il consume les flegmes de l'estomac ; il nettoie les conduits ; il excite l'appétit, il provoque la salive, il rend l'haleine douce. Mangé après le dîner, il aide à la digestion, & chasse les vents. Mais, comme il est extrêmement chaud, l'usage en doit être modéré. On connaît qu'il ne manque rien à sa perfection, lorsqu'il est d'une couleur rougeâtre, presque transparent, tendre sous la main, sans être mol, & que son sirop est clair. Celui que les confituriers font pour le vendre, & que le peuple pour son usage particulier, est brun ; & le sirop en est noirâtre, & le fruit si mordicant, que, si l'on n'y est accoutumé comme aux Isles, où le piment même se mange comme une pomme, il est presque impossible de le tenir sur la langue. Les marins ne manquent jamais de s'en fournir, sur-tout pour les voyages de long cours, parce qu'ils y sont plus exposés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens ; & c'est une cause ordinaire du scorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du gingembre.

L'arbre, qui donne le baume de Copaiü, n'est pas fort commun aux Antilles ; mais l'espèce d'huile ou de baume, qu'on en tire, a des propriétés si merveilleuses, que, suivant le témoignage de L'abbé de Labat, c'est une véritable panacée, à laquelle il n'y a point de maux qui résistent. Les Isles

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

Françaises ont en plus grande abondance, l'arbrisseau, qui ne le cède gueres en vertus, qui se nomme *bois laiteux*. Sa feuille ressemble à celle du laurier, quoiqu'un peu plus grande, plus épaisse, plus molle & plus charnue. Lorsqu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ses fibres jettent une liqueur visqueuse, épaisse, & de la blancheur du lait. L'arbrisseau ne devient jamais fort gros. On s'en sert pour border les champs, parce qu'il croît fort vite, & qu'étant fort souple du-moins pendant sa jeunesse, on l'entrelace & on le conduit aisément; mais il devient cassant avec plus d'âge, & seche aussi-tôt qu'il est coupé. Ses fleurs ressemblent à celles du jasmin, & croissent par bouquets, dont chacun en contient cinq ou six: elles sont blanches, & renferment dans leur centre, un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, semence ordinaire de l'arbre; mais il croît aussi facilement de bouture. Son bois est fort blanc, avec un peu de moëlle au cœur, comme le sureau. Son écorce est d'un verd pâle en-dehors, & blanche en-dedans. Les queues, qui attachent les feuilles aux branches, ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus, ou légèrement froissés, rendent un véritable lait, qu'on met sur les blessures, sans le faire chauf-

de abondance ,
 res en vertus ,
 Sa feuille ressemb
 a peu plus grande
 plus charnue. Lon
 déchire , ses fibre
 , épaisse , & de
 ne devient jamais
 order les champs
 u'étant fort souple
 on l'entrelace & on
 evient cassant avec
 qu'il est coupé. Sa
 asmin , & croissent
 contient cinq ou
 fermement dans leur
 qui contient deux
 ordinaire de l'ar
 ment de bourure
 n peu de moëlle
 n écorce est d'une
 e en-dedans. Les
 s aux branches ,
 avec un nœud à
 es nœuds , les
 e tronc , rompus,
 n véritable lait,
 le faire chauf-

er au feu , & qui produit autant d'effet que le
 opai.

L'arbre, qu'on nomme aux Isles Françaises
arbre à caillou , ne s'y trouve que dans des
 eux secs & pierreux. Il tire son nom de l'ex-
 tême dureté de son bois, Sa feuille est médiocre,
 ovale, dentelée, sèche, & comme brûlée du
 soleil. Aussi ces arbres paraissent-ils rougeâtres à
 quelque distance, & comme grillés. Jamais ils
 ont plus de douze à quatorze pouces de dia-
 mètre; mais il s'en trouve de vingt-cinq à trente
 pieds de hauteur. Ils ont peu de branches & de
 feuilles. Leur écorce est blanchâtre, avec quan-
 tité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre
 lignes d'épaisseur: elle est un peu adhérente, se
 leve d'elle-même, se sèche & se roule, dès que
 l'arbre est abattu. L'aubier, c'est-à-dire la subs-
 tance qui est entre l'écorce & le cœur de l'arbre,
 est médiocrement dur, presque blanc, du quart
 du diamètre du cœur, & n'est propre à rien;
 mais le cœur est d'une bonté admirable, dans
 l'eau comme en terre, d'une dureté qui n'est
 comparable en effet qu'à celle du caillou. Ses
 fibres sont longues, droites, & si pressées les
 unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être
 séparées. Il est rouge, lorsqu'on le coupe; mais
 il perd cette couleur à l'air, & devient presque
 gris.

—————
 Histoire
 Naturelle.

 Histoire
 Naturelle.

Le bois amer, nommé *simarouba* dans l'Isle de Cayenne, est commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux pieds de diamètre. Son écorce est brune, hachée, fort épaisse; sa feuille longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois est d'un jaune clair, qui se décharge en sechant, jusqu'à rester presque blanc; il est filandreux, & si léger, que, lorsqu'on le scie, il faut observer de se tenir au-dessus du vent, sans quoi, il jette une poussière, qui entrant dans le nez & dans la bouche, y produit le même effet que de la rhubarbe mâchée, ou prise en poudre. Ce bois sert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoise. Jamais il n'est attaqué d'aucun insecte. Une autre de ses qualités, est de communiquer son amertume à tout ce qu'on fait cuire à son feu. Sa racine, & la peau de sa racine, sont les meilleures parties de l'arbre.

On trouve dans toutes les Antilles, la plante épineuse que les Anglais nomment *poirier piquant*, & que les Français ont nommée *raquette*, dont on a donné la description dans l'Histoire Naturelle de la Nouvelle-Espagne. Labat ne doute point qu'un petit insecte, qui se nourrit de son fruit, ne soit la vraie cochenille. Ce fruit, que les Français appellent *pomme de raquette*, a beaucoup plus de ressemblance avec la figue. Tout ce

Carouba dans l'Isle
Marrinique. Il s'y
mètre. Son écorce
sa feuille longue,
Le bois est d'un
sechant, jusqu'à
treux, & si léger,
observer de se
quoi, il jette une
nez & dans la
effet que de la
poudre. Ce bois
planches minces,
n'est attaqué d'au-
ses qualités, est
me à tout ce
acine, & la peau
eures parties de

Antilles, la plante
ment *poirier* pi-
nommée *raquette*,
dans l'Histoire
e. Labat ne doute
se nourrit de son
e. Ce fruit, que
raquette, a beau-
la figue. Tout ce

ue Labat rapporte de ses qualités, & des insectes
qui s'en nourrissent après être nés sur d'autres
antes, s'accorde avec les observations qu'on a
onnées sur la cochenille du Mexique. Aussi ne
it-il pas difficulté d'affurer que la culture des
raquettes, aux Antilles, pourrait devenir le fond
un très-riche commerce, d'autant plus, dit-il,
u'on y pourrait employer quantité de terres,
qui demeurent inutiles, parce qu'elles sont trop
maigres & trop usées pour les cannes, le tabac,
indigo, le roucou, le manioc, & d'autres pro-
ductions. Il porte le zèle, jusqu'à donner des
règles pour cette culture; & dans l'utilité qui en
viendrait aux Colonies, il fait entrer leur dé-
fense, qui serait plus sûre derrière un champ
planté de raquettes, & rendu impénétrable par
leurs épines, que dans le meilleur rerranche-
ment. On se sert des pommes de raquette, pour
faire des pâtes fort saines, & des gelées, ou des
marmelades très-rafraîchissantes.

Ceux qui cherchent l'exactitude jusqu'à souhai-
ter qu'il ne manque rien à chaque article, c'est-
à-dire, qu'il embrasse tout ce qui paraît compris
dans son titre, jugeront peut-être qu'on ne s'est
pas assez étendu sur les arbres, les arbrisseaux
& les autres plantes des Antilles. Mais la plupart
des végétaux de l'Amérique sont communs aux

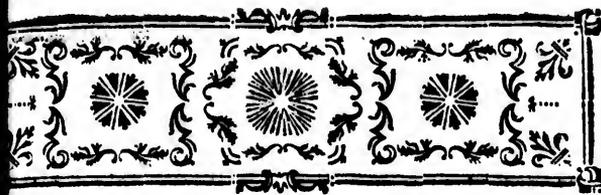
Isles, & aux parties du Continent qui leur
Histoire pondent, dans les m mes latitudes. Ainsi, tout
Naturelle. qui parait manquer ici, se trouve répandu dans
les autres articles d'Histoire Naturelle & qu
quefois même dans les descriptions.

*FIN DU LIVRE DOUZIEME
& de la troisieme Partie.*

H
D
QU
Vo
C
Abr
1.º

ÉRALE, &c.
riment qui leur
rudes. Ainsi, tout
ouve répandu de
Naturelle & qu
ptions.

OUZIEME
e Partie.



ABRÉGÉ

DE

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE

ET AUX POLES.

CETTE DERNIÈRE PARTIE de notre
Abrégé sera divitée en quatre Articles :

1.° Les Voyages autour du Monde par le

110 HISTOIRE GÉNÉRALE
Sud-Ouest, depuis Magellan & le Maire
qui ouvrirent cette route aux Indes
Orientales, jusqu'à l'Amiral Anson.
Les Voyages au Nord-Ouest & au Nord-
Est, entrepris pour trouver un passage
de la mer Boréale au Japon & aux Phi-
lippines, & passer ainsi de l'Océan Sep-
tentrional dans la mer du Sud. 3.^o
Terres Arctiques, telles que l'Islande
le Kamskatka & le Groënland. 4.^o
derniers Voyages, entrepris dans les
mers Australes, pour la découverte de
nouvelles Terres dans cette Partie
du Monde.



Magellan & le Maître
 de route aux Indes
 l'Amiral Anfon.
 l'Ouest & au Nord
 trouver un passage
 au Japon & aux Philippines
 ainsi de l'Océan Septentrional
 du Sud. 3.^o Les
 îles que l'Islande
 Groënland. 4.^o Les
 entrepris dans
 la découverte
 dans cette Partie

 LIVRE PREMIER.

 VOYAGES AUTOUR DU MONDE
 PAR LE SUD-OUEST.

CHAPITRE PREMIER.

*Magellan. Drake. Sarmiento. Candish.
 Sebald de Weert. Spilberg. Noort.*

MAGELLAN, Portugais de Nation, qui avait
 porté les armes sous Don Alphonse d'Albu-
 querrque & qui était à Malaca, en 1511, lorsque
 cet illustre Vice-Roi des Indes en achevait la
 conquête, prit le parti de retourner en Europe,
 dans l'espérance d'y faire servir à sa fortune les
 lumières qu'il devait à son expérience. Il était
 parent de François Serrano, qui commandait
 aux Moluques, après avoir découvert ces Isles
 pour le Portugal. Diverses connaissances qu'il
 avait recueillies de ses discours & de ses écrits,
 semblaient lui promettre, à la Cour du Roi Em-
 manuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y

 Magellan.

Magellan.

pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à celui de Castille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ses offres, & rendit plus de justice à son mérite. Il s'agissait alors de savoir si les Isles Moluques appartiendraient à l'Espagne & au Portugal, d'après cette décision du Pape Alexandre VI, qui donnait à l'une le pays qu'on découvrirait à l'Occident, & à l'autre tous ceux qu'on découvrirait à l'Orient. Cette étrange donation était fondée sur l'ignorance totale de la bonne Philosophie & de la Physique. Avec l'une, on aurait fait réflexion que le Pape ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas; & avec l'autre, on aurait su qu'en conséquence de la forme sphérique du globe, il était très-possible que deux Nations arrivassent au même point, en allant l'une au Levant, & l'autre au Couchant; & c'est précisément ce qui arriva, lorsque les Espagnols & les Portugais se rencontrèrent dans la mer Pacifique, venus, les uns par l'Océan Indien, & les autres par la Côte Orientale de l'Amérique. Ce fut Magellan qui eut la gloire de découvrir cette dernière route. Comme Charles-Quint prétendait que les Moluques étaient des Isles Occidentales, Magellan entreprit de le prouver, en y allant par le Sud-Ouest. La preuve contraire des Portugais était aussi bonne, puisqu'ils y arrivaient par le Sud-Est; mais enfin cette contestation

le fit passer à cel
 Charles-Quint juge
 es offres, & rend
 il s'agissait alors de
 appartiendraient
 après cette décisio
 donnait à l'une le
 cidant, & à l'autre
 t à l'Orient. Ceu
 sur l'ignorance tota
 la Physique. Ave
 que le Pape ne pou
 retenait pas; & ave
 équence de la form
 e très-possible que
 éme point, en allan
 Couchant; & c'é
 sique les Espagno
 erent dans la me
 l'Océan Indien, &
 ale de l'Amérique
 gloire de décou
 Comme Charles
 uques étaient de
 entreprit de la
 t. La preuve
 uffi bonne, puis
 -Est; mais enfi
 cette contestation

cette contestation donna lieu à la découverte d'un
 nouveau passage aux Indes par les mers de l'A-
 érique, d'un chemin nouveau ouvert aux Nations
 de l'Europe, & fut l'occasion du premier Voyage
 qu'on ait fait autour du monde. Charles-Quint,
 qui avait pris une haute opinion de Magellan,
 qui voyait ses raisons appuyées du témoignage
 d'un Portugais aussi renommé que Serrano, ne
 balança plus à lui accorder toute sa confiance. Il
 équipa, dans le Port de Saint-Lucar, une
 flotte de cinq vaisseaux, dont il lui donna le
 commandement.

Magellan,

Magellan se rendit d'abord au Brésil. Il rangea
 long-temps des côtes inconnues, d'où, prenant
 son cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une
 grande rivière, proche de laquelle il remarqua
 que la côte commençait à s'élever. Ensuite il
 aperçut des montagnes dont le sommet se perdait
 dans les nues, & qui paraissaient couvertes de
 neige. Un des cinq vaisseaux, qui fut détaché
 pour reconnaître cette côte, fit un triste nau-
 frage entre les rochers. L'équipage fut sauvé; mais
 cette disgrâce & la rigueur du froid, répandirent
 la consternation sur les quatre autres vaisseaux;
 dont la plupart des soldats étaient des Portugais
 bannis. Elle produisit des murmures, qui eurent
 bientôt la force de faire lever la voix aux mu-
 tins, jusqu'à déclarer que le passage qu'on leur

faisait chercher était impossible , & qu'ils voyoient
 Magellan, laient retourner en Europe. Magellan , ne
 promettant rien de la douceur , fut obligé de
 condamner quelques-uns à la mort , & d'en punir
 d'autres par la défection. Cette rigueur arrêta
 le désordre. On continua la navigation , l'espace
 d'environ cinquante lieues , après lesquelles
 on découvrit un enfoncement , qui avait toutes
 les apparences d'un détroit.

Le Capitaine-général compara toutes ces lieues
 mieres. La nature des vents , celle des courans
 & la vue de quelques fanons de baleine , que
 la mer avait jettés sur le rivage , furent les pre-
 miers fondemens sur lesquels il établit ses con-
 jectures. Ensuite , tout s'accordant à les confirmer
 il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal
 de communication , qui joignait la mer du Nord
 & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les
 quatre équipages dans des transports de joie qui
 furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent au
 détroit le nom de *Magellan* , qu'il ne cessera ja-
 mais de porter ; mais les vivres étaient considé-
 rablement diminués. On ne prévoyait aucune
 ressource dans une route ignorée. Les plaintes
 recommencerent avec tant de violence , qu'elles
 ne purent être apaisées que par de nouveaux
 supplices. Magellan fit mettre un de ses vaisseaux
 à l'avant , pour chercher le passage. Ce vaisseau

le, & qu'ils voy
Magellan, ne
r, fut obligé d'
mort, & d'en punir
ette rigueur arrê
navigation, l'es
es, après lesquelles
t, qui avait toute

para toutes ces lu
celle des courans
s de baleine, que
ge, furent les pre
établit ses conje
à les confirmer
l'entrée d'un cana
it la mer du Nord
ble idée jetta les
sports de joie qui
Ils donnerent au
qu'il ne cessera ja
es étaient considé
prévoyait aucune
brée. Les plaintes
violence, qu'elles
par de nouveaux
a de ses vaisseaux
lage. Ce vaisseau

me, au mépris des ordres du Général, reprit,
ndant les ténèbres, la route de Séville, d'où l'on
ait fait voile depuis huit mois.

 Magellan.

Une pareille perfidie jetta Magellan dans un
ortel chagrin; mais elle ne l'empêcha point
embouquer le détroit avec les trois vaisseaux
à lui restaient. Il y entra le 21 Octobre 1520,
le 28 Novembre, il en sortit pour faire
le dans la mer du Sud. Avant que de re-
ter la Ligne, & vers le quinzième degré de
tude Méridionale, il découvrit deux Isles qu'il
omma *les Infortunées*, parce que, dans le besoin
il était, il n'y trouva que des oiseaux & des
pres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours,
fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma
Pacifique, parce qu'il n'y essuya aucune tempête,
qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux
es. Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites,
si étaient du nombre de celles qu'on a nommées
puis *les Mariannes*, & qu'il nomma *Isles des*
Larrons, parce qu'il y avait éprouvé le penchant
e les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il
descendit au rivage d'une terre haute, nommée
Samal, à trente lieues des Isles des Larrons.
n voyait de-là d'autres Isles, dont l'une se
omme *Zuloan*, habitée par une Nation douce
& sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu,
qu'il nomma *l'Isle des bons Signes*, parce qu'il

y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire
 Magellan. quantité de corail blanc , & divers arbres chargés
 de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de
 Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encarada*.
 Magellan donna celui de *Saint-Lazare* à tout cet
 Archipel, parce qu'il y était arrivé le samedi
 avant le dimanche de la Passion, qu'on appelle
 en Espagne, *Dimanche de Saint-Lazare*.

En portant le Cap au Nord, il arriva à Sébu,
 Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues
 de circuit, qui n'a guères aujourd'hui d'autre
 mérite, que celui d'avoir été son tombeau. Le
 Roi qui était en guerre contre le Roi de Mathar,
 son voisin, non-seulement lui fit un bon accueil
 aux trois vaisseaux étrangers, mais embrassa
 la Religion Chrétienne, avec sa Reine sa femme,
 leurs enfans, & huit cens de leurs sujets. La
 Croix fut élevée le jour de Pentecôte; on célébra
 la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle,
 au nom de l'invincible Charles Quint. Il battit
 deux fois les ennemis du Roi de Sébu; mais il
 eut le malheur d'être tué dans le troisieme
 combat. La plupart des Espagnols & des
 Portugais qui l'avaient suivi, partagerent son
 sort. A peine en resta-t-il quelques-uns pour
 porter aux vaisseaux la nouvelle de leur
 perte. Le Roi qui n'avait embrassé le Christianisme
 que par une lâche politique, renonça aussi-tôt

es d'eau très-claire
divers arbres chargés
est voisine du Cap de
le nom de *la Encarnacion*
i de *Saint-Lazare*
qu'il y était arrivé
de la Passion, qu'on
Sanche de Saint-Lazare
Nord, il arriva
& d'environ douze
guères aujourd'hui
l'avoir été son tom-
n guerre contre
, non-seulement
vaisseaux étrangers
Chrétienne, avec
as, & huit cens de
élevée le jour de
lle, & Magellan prit
l'invincible Charles
ennemis du Roi de
r d'être tué dans
t des Espagnols &
suivi, partagerent
-il quelques-uns
nouvelle de leur
assé le Christianisme
renonça aussi-tôt

ses engagements. Son ennemi lui offrant la paix, condition que tous les étrangers fussent massacrés; il les fit inviter à un festin; & vingt-quatre des principaux de la flotte, qui se livrerent à lui sans défiance, furent assassinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barbosa, parent & successeur de Magellan, fut de ce nombre. Les Espagnols attribuent ce désastre à un Nègre, maltraité par Barbosa, qui avait fait entrer le Roi dans ses projets de vengeance.

Magellan.

Les équipages des trois vaisseaux étaient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne se jugeant point assez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avaient reconnu pour leur Chef, fit voile, à l'Est-Sud-Est; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Isle des Noirs, qu'il crut reconnaître à sa description, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, sur la Côte de Mindanao. De-là il se rendit à Bornéo, où il prit des Pilotes Moluquois. Ensuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguina, Mindanao, Sarrayan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la flotte Portugaise n'était point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir & de charger du girofle. Les deux

Magellan, vaisseaux remirent en mer, & firent voile vers l'Espagne. Mais l'un des deux, qui se nomma *la Trinité*, se trouva si peu capable de résister aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé *la Victoire*, après avoir reconnu Amboine, les Isles de Banda, Solor, Timor, prit la route du Cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Espagne. Cependant la disette des vivres l'ayant forcé de relâcher à San-Jago, une des Isles-du Cap-Verd, il y perdit trois hommes qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Séville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant lesquels il avait fait quatorze mille quatre cent soixante lieues.

La découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les Navigateurs avaient le même droit; & les efforts que la Couronne d'Espagne fit en divers temps, pour en exclure les étrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité. On vit les Anglais tenter cette route avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du détroit que Magellan leur avait appris à sur-

, & firent voile vers
ux, qui se nomma
u capable de résiste
x Moluques, où
ains des Portugais
e, après avoir re
de Banda, Solot
de Bonne-Espérance
Côte des Indes, pou
agne. Cependant
forcé de relâcher
u Cap-Verd, il
rent enlevés par les
a point d'arriver
522, après une na
ues jours, pendant
mille quatre cen

e Magellan fut re
e l'Europe, comme
l tous les Naviga
& les efforts que
divers temps, pour
n'aboutirent qu'à
lle reconnut enfin
tenter cette route
qu'aux périls du
vait appris à sur-

onter, ils avaient à joindre les obstacles dont
étaient menacés par les Espagnols. Les Hol-
landais ne penserent à suivre les traces de leurs
voisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par
Nord.

Personne ne profita plus heureusement du
nouveau passage découvert par Magellan que le
meux Chevalier Drake, qui, en 1577, imagina
aller par cette route surprendre les Espagnols
sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique,
où ils croyaient qu'il était presque impossible
d'arriver par la mer du Sud. Il partit le 15 de
Novembre, & le 5 Avril de l'année suivante;
il arriva heureusement à la vue du Brésil. Les
vents ne le favorisèrent pas moins jusqu'à la ri-
viere de la Plata, & de-là jusqu'au Port que
Magellan avait nommé *Saint-Julien*.

L'escadre ayant quitté Saint-Julien, le 17 Août
1578, entra le 20 dans le Détroit de Magellan.
Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le canal parut
fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Un
vent contraire, qui se leva vers la fin du jour,
força les Anglais de retourner & de jeter l'ancre
comme au hasard. La fortune leur tenant lieu de
lumieres, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit
& d'entrer dans la mer du Sud, dès le 6 de Sep-
tembre, c'est-à-dire, de faire en treize jours
un passage où des Navigateurs moins heureux

 Magellan.

 Drake.

Drake.

ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude; mais cette difficulté même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baie, où ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils se virent dériver ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Déroit. La fortune, qui les accompagnait leur fit découvrir à la hauteur où ils étaient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente nourriture, & des herbes d'une singulière vertu.

La suite de leurs courses, dans la mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de vaisseaux Espagnols & si richement chargés; qu'au commencement de l'année suivante rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournerent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentait deux, celle du Déroit de Magellan par laquelle ils étaient venus, & l'autre par cette grande mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restait encore à considérer s'ils devaient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Déroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la mer Glaciale, en doublant le Cap

mois. A la vérité il y eut un grand tempête, à plus de cent lieues de la Côte; mais cette difficulté fut surmontée, en les faisant mouiller en divers endroits où ils mouillèrent, & ils se virent dériver par degrés & un tiers, au point où les accompagnaires étoient, où ils étoient parvenus par un vent d'excellente eau, & d'une singulière vertu.

Après, dans la mer du Nord, une continuation de vicissitudes, ils prirent un si grand plaisir à voir les îles & si richement peuplées de l'année suivante, qu'ils eurent toutes leurs idées se tourner vers leur patrie, pour retourner en Europe.

Après le passage du Déroit de Bering, & l'autre côté de la mer, dont l'étendue est de cent lieues pour la seconde, ils étoient obligés de prendre la route de Bonne-Espérance, & de la Tartarie, pour venir descendre en Europe, en doublant le Cap

bin & celui de Norwege. Deux raisons portèrent Drake à rejeter la route du Déroit de Bering. Premièrement les Espagnols qui avoient été au Pérou le temps de rassembler leurs forces sur les côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, & pour des vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avoient été à son arrivée, & pour des Aventuriers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se forma dans son esprit une idée terrible de la bouche du Déroit de Bering, du côté de la mer du Sud. Il en avoit essuyé les tempêtes, les rafales; & ses meilleurs matelots ne se rappelloient pas, sans frayeur, les dangers qu'ils avoient observés sur cette Côte.

On résolut, dans une assemblée de toute la Compagnie, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la mer du Nord; & cette opinion fut suivie le 6 d'Avril 1579. Mais, comme on étoit arrêté depuis quelque-temps par des vents contraires, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cents lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre. Observons ici que ce dessein de revenir en Europe par la mer du Nord ne se trouve point dans le Recueil Anglois d'Hacxlyt, mais seulement dans le Traducteur François, & il est contesté. Ce projet eut été le plus hardi que jamais on eût

 Drake.

 Drake.

conçu, & le succès eût été un des plus grands pas de la Navigation. Mais comment supposer qu'avec une escadre déjà fatiguée d'une longue course, chargée de riches dépouilles Drake ait eu la confiance d'aller chercher le passage de la grande mer d'Asie à la mer Glaciale, sur lequel on n'avait encore que des notions très-incertaines, & qui depuis deux siècles ans a été inutilement tenté ? Si, après avoir fait le tour des deux Hémisphères par le Sud-Ouest, Drake eut trouvé le moyen de revenir par le Nord-Est, ç'eût été sans doute le comble de sa gloire & du bonheur ; mais de si grandes destinées ne sont pas accordées à un seul homme.

 Nouvelle-Albion.

Le 5 Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les équipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançait vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une terre à laquelle il y avait peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bientôt on aperçut une bonne Baie, où l'escadre fut portée par un vent favorable ; Drake y fit jeter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de cabanes, qui bordaient le rivage.

Les habitans marquèrent moins d'effroi qu'

té un des plus gran
 is comment suppo
 à fatiguée d'une
 le riches dépouille
 e d'aller chercher
 er d'Asie à la m
 avait encore que
 r qui depuis deux ce
 ? Si, après avoir
 res par le Sud-Oue
 en de revenir par
 oute le comble de
 de si grandes desti
 seul homme.
 eux degrés du Nor
 as les équipages ay
 ine croissant à mes
 e Arctique, on pa
 te-huit degtrés de
 e hauteur, une ter
 pparence que les
 de l'Europe, eusse
 alle & unie. Bien
 e, où l'escadre
 ; Drake y fit jette
 e d'un grand nomb
 e rivage.
 moins d'effroi qu

admiration, en voyant avancer des masses flot-
 res, qui devaient être pour eux un spectacle
 t nouveau. Ils s'approcherent des premiers
 glais qui descendirent sur le sable, & loin de
 traiter en ennemis, ils leur firent des caresses
 des présens. Drake, pour répondre à leur hu-
 mité, fit distribuer parmi eux quelques pièces
 coffes, qu'ils reçurent avec de grandes marques
 joie. Les hommes étaient absolument nus ;
 is leurs femmes avaient les épaules couvertes
 ne peau velue de daim, ou de quelque autre
 mal ; & , de la ceinture jusqu'aux genoux , elles
 traient, en forme de tablier, une espèce de
 e, composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons,
 i étaient fort près de la mer, ressembaient, par
 forme, à nos colombiers ; c'est-à-dire, qu'elles
 ient rondes & sans fenêtres, avec une seule
 rte & une ouverture au sommet, pour servir
 passage à la fumée. Leurs lits n'étaient que
 s rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en
 cercle autour du foyer, qui formait le centre de
 chaque cabane.

 Drake.

Pendant tout le séjour que les Anglais firent
 ns cette Baie, ils ne cessèrent pas de recevoir
 visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur appor-
 ent tantôt de fort beaux panaches de plume,
 tantôt des sacs remplis de feuilles seches de tabac.
 Mais, avant que de s'approcher d'une petite col-

 Drake.

line, où le Général avait fait dresser les tentes ils s'arrêtaient pour discourir entr'eux. Ensuite laissant leurs arcs & leurs fleches dans le même lieu, ils s'avançaient pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent aussi; mais ce fut pour s'égratigner les joues en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que, prenant les Anglais pour des Dieux, c'était une forme de sacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prieres, pour faire connaître apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs. Après cette lecture ils s'approcherent modestement des tentes; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'était répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paraître en plus grand nombre, & deux d'entr'eux s'étant séparés des autres, lui firent connaître par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avaient distingué pour le Chef de sa troupe. Ils continuerent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venaient de la part de quelque personne puissante.

dresser les tentes
entr'eux. Ensuite
les dans le même
re leurs présens. Les
mes vinrent avec
mais ce fut pour
nt des lamentations
'imagina que, pres
x, c'était une forme
leur faire. Il donna
prieres, pour faire
avaient eux-mêmes
quelle ils rendaient
liquement quelques
es. Les Sauvages
s cette lecture
es tentes; & Drake
es voir rendre au
nt reçu.
e son arrivée s'était
de jours après, on
nombre, & deux
res, lui firent con
espect, auxquelles
l'avaient distingué
continuerent leurs
prendre aussi qu'ils
e personne puil

ante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui
demandaient un gage de confiance, sur lequel
le Prince, ou ce Seigneur, put hasarder lui-même
ne visite. Le discours dont ces signes furent
accompagnés, dura près d'une demi-heure. Drake
efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il
leur voulait toutes sortes de bien. Il leur offrit
les présens, pour celui qui les avaient envoyés.
Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grace,
parut leur causer beaucoup de joie. On vit bientôt
venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de
port belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on
ne put méconnaître pour leur Roi. Il marchait
gravement, & son cortège poussait autour de
lui des cris & des chants. Un Officier de bonne
mine, qui le précédait de quelques pas, portait
une masse ou un sceptre d'où pendaient deux
Couronnes & trois longues chaînes. Les Cou-
ronnes étaient composées de plumes de diverses
couleurs, & les chaînes paraissaient d'os. Le Roi,
& tous ceux qui environnaient sa personne, étaient
vêtus de peaux. Les autres étaient nus; mais ils
avaient le visage peint, les uns de blanc, les autres
de noir & quelques-uns de différentes couleurs.
Ils avaient, avec eux, un fort grand nombre d'en-
fans, & sans distinction d'âge, ils portaient tous
dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglais, quoique prévenu en fa-

Drake.

Drake.

veur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir sans précaution une troupe dont le nombre l'emportait beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs tentes dont ils s'étaient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglais. Celui qui portait son sceptre, ayant appelé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disait, & cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le Roi s'approcha du Fort avec les hommes & les femmes de son cortège, après avoir fait signe au peuple & à tous les enfans de demeurer en arriere. Alors celui qui portait le sceptre, entonna un chant & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causerent de l'admiration aux Anglais. Le Roi, son cortège & tout le peuple, suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les tentes.

Après la danse, le Roi s'affit & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblèrent d'abord marquer que de l'affection & des offres de service; mais les Anglais se cru-

vouloir pas rece-
 dont le nombre
 e. Il donna ordre
 nes, & de se ran-
 t ils s'étaient fait
 'un bon rempart
 e ces dispositions
 qui portait son
 Officier, auquel il
 e, celui-ci répéta
 & cette sorte de
 nsuite le Roi s'ap-
 es & les femmes
 gne au peuple &

en arrière. Alors
 ontonna un chant
 ne grace & une
 tion aux Anglais
 euple, suivirent
 né du spectacle
 rmit d'entrer en
 Fort & dans les

pressa le Génér-
 es de lui. D'au-
 de s'expliquer,
 e de l'affection
 Anglais se cru-

ent bientôt obligés de leur donner un sens plus
 tendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux
 couronnes, la mit sur la tête de Drake. Ensuite il
 lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant
 à chanter avec tout son peuple. Il fit cette céré-
 monie d'un air grave & respectueux ; & par in-
 tervalles il répétait le nom d'*Hioh*, que les An-
 glais prirent pour un terme de déférence ou pour
 un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de
 recevoir le sceptre & la couronne, au nom de la
 reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les
 richesses du pays fussent transportées quelque jour
 à Londres, pour la gloire & le bonheur de sa
 patrie.

Le peuple s'écarta aussi-tôt à quelque distance,
 & parut se livrer à des exercices de religion. Quel-
 ques Anglais poussés par la curiosité, voulurent
 être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent
 plusieurs troupes de Sauvages, qui prenaient le
 jeune d'entr'eux, & qui, se mettant en cercle
 autour de lui, jetaient des cris fort tristes, en
 égratignant le visage & se piquant la peau jus-
 qu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le pris-
 sent pour un Dieu, lorsqu'il les vit revenir, pour
 lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il
 leur fit donner des emplâtres & des onguents,
 dont ils admirèrent beaucoup la vertu ; & leur
 folle erreur ne faisant qu'augmenter, ils conti-

 Drake.

nuerent leurs sacrifices de trois en trois jours.
 Drake. Mais les Anglais trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaisait.

Drake, ayant pris possession du pays pour la Reine sa Maîtresse, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion*; non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre par la verdure & la beauté de ses côtes. Il fit graver sur une lame de cuivre, le nom, le portrait & les armes de la Reine; son propre nom, l'an & le jour auquel il était arrivé, & les faveurs qu'il avait reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires aux vaisseaux, le Général observa plus soigneusement le pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presque qu'aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes & la queue d'un rat.

mais

mais beaucoup plus longue ; sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en était composée.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyait par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vue de Terreneuve, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs & la liberté du commerce. De-là, passant par les Isles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, & le 22 de Juillet, à Sierra-Léona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-dire trois ans moins douze jours ; après son départ, il acheva le tour du monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

Le passage de Drake, par le Détroit de Magellan, alarma si vivement les Espagnols, que, pour assurer la tranquillité de leurs établissemens, en fermant la seule voie qui les exposait alors à l'invasion des étrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Ce fut Pedro de Sarmiento qui vint à bout de ce dessein. Il vint du Pérou par la

 Drake.

 Sarmiento.

Sarmiento. mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *nombre de Jesus*. A l'approche de l'hiver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq matelots ; mais il eut le malheur d'être pris dans sa route par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre.

Candish. Thomas Candish, gentilhomme du Comté de Suffolk, encouragé par la réputation de Drake partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois vaisseaux qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port désiré*, ou *du désir*. Il en partit le 28, pour suivre la côte ; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude australe, il rencontra un rocher à cinquante lieues de la terre, autour duquel la sonde ne trouva point de fond, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avaient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit sur le rivage vingt-trois Espagnols, & leur Chef, nommé Hernando ; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étaient morts de faim & de misere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento.

ureusement quatre
es à la pointe de
Fort qu'il appella
de l'hiver, il s'en
paigne, avec vingt
malheur d'être pri
Chevalier *Walter*
Angleterre.

omme du Comte
putation de Drake
e Juillet 1586, av
river, le 17 de De
a le premier, Po
crit le 28, pour fa
rante-huit degrés
a un rocher à cr
duquel la sonde
mille, huit brass
douta le Cap Bla
avaient point encor
ncre sous le dernie
de Magellan, il se
a bouche du Détroit
7, il y prit sur
& leur Chef, nom
tre cens hommes
morts de faim &
lonie de Sarmien

arriva, le 10, à Philippeville, autre Forteresse
Espagnole, dont les murs subsistaient encore. De
uis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où
se rétrécit le plus, il compte quatorze lieues,
la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il
compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle
es Pingouins, au Sud-Ouest, tirant un peu vers
Sud.

Candish.

Les Espagnols avaient pris soin d'enterrer leur
rtillerie, & l'on n'en voyait plus que les affûts.
Candish ne manqua pas de faire déterrer toutes
s pièces, & de les faire transporter à bord;
Philippeville était située, sans contredit, dans
endroit le plus favorable du Détroit pour le
ois & l'eau; elle avait plusieurs Eglises. On
voyait quelques gibets, auxquels plusieurs cri
nels étaient encore attachés. Il paraissait que
s Espagnols y avaient été long-tems réduits à ne
vre que de moules & de limpets. Candish n'y
ouva pas d'autres vivres, à l'exception de quel
es daims, qui descendaient des montagnes pour
rafraîchir au bord de la riviere. Ces Espagnols
étaient flattés de se rendre les seuls maîtres du
étroit. Mais, pendant plus de deux ans qu'ils
occupèrent leur Ville, ils n'y virent rien croître &
en prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent
aqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant con
mné toutes leurs provisions, ils moururent pres

Candish. que tous de faim dans leurs maisons, où les Anglois trouverent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Ceux qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'ensevelir dans la terre leurs meubles, & tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuses & quelques ustensiles ; mais, à l'exception de quelques oiseaux de mer qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrèrent Candish, ils étaient déterminés à prendre leur route vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avaient deux femmes.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui du *Port de famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de *Baie d'Elisabeth* à une belle Baie sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Anthropophages. Le Canal de

Saint-Jérôme en est, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouquement du Détroit dans la mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ quatre-vingt lieues; & la latitude du débouquement est un peu-près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva dans la mer du Sud, le 24 de Février.

—————
Candish.

Le reste de son voyage ne contient que diverses expéditions sur les côtes du Chili, du Pérou & de la Nouvelle-Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588.

Sébalde de Weert, également célèbre par les malheurs qui portent son nom & par les malheurs qu'il essuya, n'offre rien de plus remarquable dans son Journal, que le détail même des disgrâces qui l'obligèrent de renoncer à son entreprise. Il était parti de Hollande, le 8 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq vaisseaux, dont il commandait l'un, sous les ordres de l'Amiral Mahu, & du vice-Amiral Simon Descordes. Cette petite Flotte étant arrêtée trop long-temps sur la côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'an-

—————
Weert.

Weert.

née suivante. Elle y entra fort heureusement, mais les vents devinrent si contraires que Sébald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une mer terrible, & s'être vu séparé de ses compagnons qui continuerent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim & par le déplorable état de son vaisseau, de rentrer dans la mer du Nord. Une si triste situation ne lui avait gueres permis de faire des observations utiles; cependant on trouve dans son Journal plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies, entr'autres celles qui semblent confirmer l'existence d'une race de Géans dans le Déroit.

La Baie, qui avait reçu des premiers Navigateurs le nom de *Baie verte*, prit celui de *Baie Descordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandais du vice-Amiral y avaient essuyés. Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avaient été fort maltraités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux chaloupes, vers une Île qui est vis-à-vis de la même Baie. Il y trouva sept canots remplis de Sauvages, qui n'e-

heureusement, mais
 que Sébald, après
 huit mois, tous les
 & s'être vu séparé
 furent plus heureux
 par la révolte de
 déplorable état de
 mer du Nord. Un
 permis de faire
 on trouve dans
 nances qui méritent
 celles qui semblent
 de Géans dans
 premiers Naviga
 prit celui de Bl
 , en mémoire de
 Hollandais du vic
 l'excès de la fait
 fort maltraités par
 on ne leur fit pas
 nte, on doit pren
 Barbares, sur leur
 core été dispersés
 ux chaloupes, vers
 la même Baie. Il
 Sauvages, qui n'

aient pas moins de dix ou onze pieds de haut, &
 dont la couleur était rousse & la chevelure fort
 longue. Aussi-tôt qu'ils eurent aperçu les cha-
 loupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jette-
 rent une si grande quantité de pierres, que les
 Hollandais n'osèrent s'en approcher. Alors se flat-
 tant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rem-
 barquerent tous dans leurs canots, pour fondre
 avec de grands cris sur les chaloupes. Le vice-
 Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil,
 & fit faire sur eux une décharge qui en tua quatre
 ou cinq. Ils retournerent à terre, où, dans leur
 fureur, ils arrachèrent de leurs propres mains des
 arbres qui paraissaient gros de neuf ou dix pouces,
 pour s'en faire des retranchemens & des armes.
 Tous ces Sauvages étaient entièrement nus, à
 l'exception d'un seul qui avait autour du cou une
 peau de chien marin, qui lui couvrait le dos &
 les épaules. Leurs armes étaient des fleches d'un
 bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement
 avec la main, & dont la pointe avait la forme
 d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de
 ceux qui en étaient blessés, n'étant attachée au
 bout du bois qu'avec des boyaux de chiens ma-
 rins, & ce n'était pas sans beaucoup de peine qu'on
 l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La
 prudence obligea Descordes d'abandonner ces
 furieux; mais d'autres Hollandais, qui furent sur-

Weert.

pris peu de jours après, ne se dégagerent Weert. avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes; mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défigurés les cadavres des morts. Un jour que les Matelots étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la chaloupe, sautèrent à terre, & grimperent comme des singes sur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes Pingouins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandais apperçurent au pied d'une montagne voisine une femme avec deux petits enfans, qui faisait tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille était médiocre, & sa couleur rousse. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paraissaient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limaçons, & parderrière une peau de chien marin qui lui couvrait les épaules, & qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les

se dégagerent par
 irent plusieurs de
 envoyé au même
 on n'y trouva plus
 utôt de ces bêtes
 s marques de leur
 ment défiguré les
 que ses Matelots
 ils découvrirent
 uvages, qui ayant
 à terre, & grimés
 s montagnes. On
 jeunes Pingouins,
 s peaux de bêtes
 Mais les Hollan-
 montagne voisine
 nfans, qui faisaient
 Elle fut prise &
 remarquât sur son
 u d'émotion. Sa
 leur rouffe. Elle
 touche, les che-
 coupés jusqu'aux
 portait au cou des
 errière une peau
 les épaules, &
 avec des cordes
 ps était nu. Les

ammelles lui pendaient comme de pis de vache.
 Elle avait la bouche grande, les jambes tortues, &
 es talons fort courts. Elle refusa de manger de la
 viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux qui
 e trouvaient dans la chaloupe, & qu'elle reçut
 videraient; son premier soin fut d'en arracher les
 plus grandes plumes; ensuite elle les ouvrit avec
 les coquilles de moules, en les coupant derrière
 aile droite, au-dessus de l'estomac & entre les
 deux cuisses. Elle les vida, c'est-à-dire, qu'elle
 etta le fiel, les entrailles & le cœur; mais, ayant
 assé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que
 e sang en coulait de ses lèvres. Pour vider le
 gosier, elle commença par le retourner; & le
 tenant d'un côté entre les dents, de l'autre avec
 la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois
 de la main droite, & elle le mangea sans autre
 apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les
 autres parties du corps, elle les déchira de ses
 dents, avec tant d'avidité, que le sang en ruisselait
 sur son sein. Ses enfans mangerent comme elle de
 cette chair crue. L'un, qui était une fille, paraif-
 fait âgée de quatre ans; l'autre ne pouvait avoir
 plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de
 dents, & qu'il marchât seul.

Weert.

Leur manière de manger était accompagnée
 d'un air fort sérieux, sans que la mere fit jamais
 le moindre souris, pendant que les Matelots

 Weert.

riaient avec éclat. Après son repas, elle se mit sur ses talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau. Les genoux lui touchaient au menton, & son petit enfant, qu'elle tenait entre ses bras, avait la bouche à sa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches & qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur la tête & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alêne, dont elle parut fort satisfaite. On vêtit le plus jeune de ses enfants d'une robe verte, avec quelques grains de verroterie; l'autre fut retenu & conduit en Hollande. Cette séparation parut chagriner la mere; cependant elle descendit volontairement dans la chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille.

Cette femme sauvage était de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert, qui eut aussi occasion de les connaître. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avait rencontré Olivier de Noort près de la Baie des

Cheval
 un pass
 besoins
 lle de
 de l'aut
 reux d
 achée.
 lle, & c
 ayant tu
 tous, à
 paremm
 moins q
 cicatrice
 une esp
 seaux, c
 jusqu'au
 autre p
 était gra
 nées. El
 lieu qu'
 portent
 cette fe
 lui fit e
 rait bea
 des deu
 était, q
 tée au
 Enfin

s, elle se mi
 dinaire d'une
 comme en un
 at au menton,
 entre ses bras.
 la retint deu
 nduire au r
 une robe que
 descendait au
 e & quelques
 bras & du cou
 oit, d'un cou
 ont elle par
 e de ses enfans
 rains de verre
 llande. Cette
 e ; cependant
 la chaloupe
 er sa fille.
 partie méridi
 du Nord pa
 s à de Weert,
 e. Après avoir
 toits, il réso
 gouins, pour
 il auroit dû
 ute. Il avoit
 la Baie des

Chevaliers; mais n'en ayant rien pu obtenir, dans
 un passage où chacun était occupé de ses propres
 besoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite
 Ile des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue
 de l'autre. En chassant, on trouva dans un des
 creux de ces animaux, une femme qui s'y tenait
 cachée. Olivier de Noort était descendu dans cette
 Ile, & quelques Sauvages, qui s'y trouvaient alors,
 ayant tué deux de ses gens, il les avait massacrés
 tous, à la réserve de cette femme qui s'était ap-
 paremment dérobée, mais qui avait reçue néan-
 moins quelques blessures, dont elle faisait voir les
 cicatrices. Elle avait le visage peint; & sur le corps
 une espèce de manteau de peaux de bêtes & d'oi-
 seaux, cousu avec assez d'art, qui lui descendait
 jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portait une
 autre peau qui lui couvrait les cuisses. Sa taille
 était grande, & ses forces paraissaient proportion-
 nées. Elle avait les cheveux coupés assez courts, au-
 lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les
 portent fort longs. De Weert offrit un couteau à
 cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, & qui
 lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouverait
 beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande
 des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle
 était, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transpor-
 tée au Continent.

Enfin Sébald de Weert sortit du Détroit le 21

Weert.

 Weert.

de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux séjour dans ces horribles parages. Le 24 se trouvant à la vue de trois petites Isles qui n'étaient point encore marquées dans les Cartes, leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois désigner. Il les place à soixante lieues du Continent à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courses, le vaisseau de Sébald entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juiller, & jetta l'ancre, le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes qui lui restaient de cinq cens, avec lesquels il était parti pour les Détroits.

 Spilberg.

Georges Spilberg prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques avec une Flotte de six vaisseaux, équipés par la compagnie de Hollande. C'était l'année qui précéda la connaissance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Corneliss Schouten, qu'il rencontra l'année suivante dans l'Isle de Java, il ne put se persuader de la vérité de leur récit; & ce qu'il y a de plus remarquable en même-temps qu'il nie l'existence du passage nouveau, découvert par le Maire, il prétend que l'on connaissait avant eux une route

du Sud du Détroit de Magellan, qu'avait tenue
 un Capitaine Espagnol.

 Spilberg.

Quelqu'explication qu'on puisse donner à ces
 apparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-
 même assez célèbre, pour n'être pas incommodé
 de la réputation de ses concurrens. Son Journal
 représente une navigation d'environ trois ans, qui
 doit tenir rang entre les Voyages autour du
 Monde, puisque s'étant rendu aux Grandes-Indes,
 par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports
 de Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance.

Une Compagnie Hollandaise, formée en 1598,
 équipa deux vaisseaux, le Maurice & le Henri-
 Frédéric, avec deux yachts, nommés la Concorde
 & l'Espérance, qui portaient ensemble deux cens
 quarante-huit hommes d'équipage. Olivier de
 Noort, qui fut choisi pour commander cette pe-
 tite Flotte, montait le Maurice, avec la qualité
 d'Amiral.

 Noort.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de
 Septembre. Un Pilote Anglais, qui avait fait le
 même voyage avec Thomas Candish, était le seul
 guide à qui les Hollandais pussent accorder leur
 confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la
 vue de l'Isle du Prince, & prirent le parti d'y des-
 cendre pour se procurer quelques rafraîchissemens.
 Les mauvais traitemens qu'ils reçurent des Portu-
 gais, maîtres de l'Isle, les engagerent dans une

RALE

épénible & dan-
 geres. Le 24,
 es Isles qui n'é-
 s les Cartes, il
 t porté depuis
 rageurs, & que
 quelquefois dé-
 s du Continent
 tes.

ses, le vaisseau
 Britannique, le
 13, au Port de
 nes qui lui rel-
 ls il était parti

route du Dé-
 t se rendre aux
 vaisseaux, équi-

C'était l'année

Détroit plus
 puté l'honneur
 aire & à Cor-
 année suivante
 ersuader de la
 a de plus re-
 nie l'existence
 le Maire, il
 ux une route

Noort.

espèce de guerre qui ne fut pas heureuse, & furent obligés de se rembarquer le 26 de Décembre, pour gouverner vers la côte du Brésil. Les quatre vaisseaux de Noort entrèrent, le 9 de Janvier 1599, dans le Rio-Janéiro. Il se promettoit d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais si le trouva si bien pourvu pour sa défense, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il sortit, le 13, de la Rivière; le 16, il jeta l'ancre entre deux Isles désertes, dont il nomma l'une, l'*Isle des Moules*, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre; & l'autre l'*Isle des Palmiers*, parce qu'on y voit que cette espèce d'arbres. Le 24, il reconnoît l'Isle de Saint-Sébastien.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, & l'éloignement de l'hiver, faisant craindre des dangers insurmontables au Détroit de Magellan, il parut nécessaire au Conseil de chercher une retraite jusqu'au retour de la belle saison. On eut les vents si contraires, qu'après avoir été repoussé fort longtemps sur la côte du Brésil, on fut obligé de mouler, le premier de Juillet, dans une rivière nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'opposèrent au départ. Le lendemain on eut la vue de l'Isle Sainte-Claire, & l'on y porta la Cap. Les che-loupes y aborderent, mais à peine y trouverent-elles autant d'eau qu'il en fallait chaque jour au

pas heureuse, & quer le 26 de Décembre la côte du Brésil. L'entrenterent, le 9 de néiro. Il se promettit Fort Portugais. Mais pour sa défense, qu'après quelques hommes, il le 6, il jetta l'ancre et nomma l'une, l'Isle trouve un grand nombre de canots, parce qu'on les. Le 24, il reconnoit fréquentes, & l'appréhender des dangers de Magellan, il parvint à trouver une retraite journalière. On eut les vents été repoussé fort long-temps fut obligé de mouvoir dans une riviere nommée le malheur de trouver opposerent au débarquement eut la vue de l'Isle de la Cap. Les cheptre peine y trouverent lait chaque jour au

quipages. Elle descendait de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les malades sur terre. La plupart étaient si faibles, qu'il fallut employer les palans pour les enlever avec leurs hamacs. Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Isle n'offrait d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte qui se nomme persil de mer, dont tout le monde se remplissait l'estomac avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il n'en s'en trouva que deux chargés de prunes sèches. Malgré cette apparence de disgrâce, tous les malades furent guéris du scorbut dans l'espace de quinze jours, à l'exception de cinq qui étaient atteints depuis long-temps, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. L'Isle de Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & est éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être surpris par les Portugais. Ses alarmes continuelles dans la nécessité où il se vit de brûler l'yacht la Concorde, qui manquait d'hommes pour la manœuvre, le déterminèrent à se rendre au Port du Desir, ainsi nommé par Thomas Candish. Les trois vaisseaux les découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrèrent à minuit. Le Noort avait lu dans la Relation de Candish; que ce Port a plusieurs Isles, où l'on trouve une multitude de chiens marins d'une grandeur ex-

 Noort.

Noort.

traordinaire, & d'une figure fort difforme ; que le devant de leur corps ne pouvait être mieux comparé qu'à celui des lions ; que leur cou & toute la partie inférieure étaient couverts d'un poil long & rude ; que leurs pieds, qui leur servaient de nageoires, avaient à-peu-près la forme des mains humaines ; qu'ils faisaient des petits tous les mois & qu'ils les nourrissaient de leur lait ; que bouillis ou rôtis, lorsqu'ils sont jeunes, ils ont le goût de mouton ou de l'agneau ; que les vieux sont grands & si robustes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer : qu'on ne parvient effectivement à les assommer, qu'en les frappant droit sur la tête, avec de gros bâtons ou de gros crocs.

Toutes ces observations furent vérifiées par l'expérience des Hollandais, qui visiterent l'Isle dont Candish fait la description. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux chaloupes bien armées, pour aller reconnaître toute l'étendue du Port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurèrent à sec. On ne vit paraître personne ; mais on aperçut des tombeaux. Le pays est désert, uni, sans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de buffles. Les autruches y sont en fort grand nombre & très-farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il y avait

avait
ola.

Le 20
le sept
avec les
ays, il
que cinq
avec ord
istance
if, ils n
ans une
le se réc
enait en
ur eux
nés d'abo
vaient la
eau assez
rouche.

n trouva
teur, le f
es Holla
ace de c

Quator
ameux D
vait coût
ers qui r
bles que
ouquer l

Tompe

orme; que le
mieux com-
cou & toute

'un poil long
servaient de
ne des mains
ous les mois
; que bouillit
nt le goût de
vieux sont
aire homme
u'on ne par-
u'en les frap-
bâtons ou de

vérifiées par
siterent l'île
5 d'Octobre,
aloupes bien
l'étendue du
marée, qu'au
terent à sec.
on apperçut
, sans arbres,
e buffles. Les
mbre & très-
ans lequel il
y avait

avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'en-
vola.

 Noort,

Le 20, on crut voir des hommes vers la par-
tie septentrionale; Noort s'y transporta aussi-tôt
avec les deux chaloupes, & s'étant avancé dans le
pays, il ne rencontra personne. Il n'avait laissé
que cinq hommes pour la garde des chaloupes,
avec ordre de demeurer sur le grapin, à quelque
distance du rivage. Mais, comme le froid était fort
vif, ils ne laisserent pas de s'approcher de la terre
dans une des chaloupes, pour trouver le moyen
de se réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui se
tenait en cascade, parut tout-d'un-coup & tira
sur eux quantité de fleches, dont trois furent
tués d'abord. Ces Barbares se retirent aussi-tôt. Ils
avaient la taille fort haute, les cheveux longs, la
peau assez blanche, le visage peint & le regard
rouche. Le Général ayant fait ouvrir les morts,
on trouva que les fleches leur avaient traversé le
cœur, le foie & le poulmon. Toutes les recherches
des Hollandais ne purent leur faire découvrir la
trace de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient passé à s'approcher du
 fameux Détroit de Magellan, & cette navigation
avait coûté environ cent hommes. Enfin les dan-
gers qui restaient à craindre, paraissant moins ter-
ribles que ceux du retardement, on résolut d'em-
bouquer le Détroit, dont l'entrée a sept lieues de

 Noort.

large. La première tentative réussit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & son Vice-Amiral. Le 13, elle fut recommencée avec aussi peu de succès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traversèrent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arrière. Ensuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, plusieurs golfes y formèrent comme autant de sacs, jusqu'au second pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui est à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans un second passage, où ils naviguèrent avec un vent frais. Le côté Méditerranéen offrait une pointe de terre, d'où la Cour fuyait au Sud. Ils la nommèrent le *Cap de Nassau*. Deux lieues plus loin, à l'Ouest-Nord-Ouest, on trouve deux Isles, dans la plus petite desquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Matelots y furent envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent sur les rochers, & leur jetterent des pingouins du sommet; mais ils leur faisaient signe en même-temps de se retirer. Les Hollandais ne laissant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils descendirent dans l'Isle, & leur hardiesse fit disparaître aussi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent dans

fit mal, & donna
entre Noort &
fut recommencé

une fatigue in
acht traverserent
le Vice-Amiral
suive le Détroit re

golfes y former
u second pas, qu
e large, & qui é

Le 25, ils furent
nd passage, où il
s. Le côté Méridi

re, d'où la Côte
le Cap de Nassau

est-Nord-Ouest
a plus petite des

Nord, ils décou
Matelots y furent

leur approche, le
rochers, & leur

mer; mais ils leur
de se retirer. Les
vancer, reçurent

pendant ils dé
ardiessé fit dispa
apperçurent dans

la pente de la Côte, une caverne dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obstinèrent à en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servait de retraite à quelques Insulaires; en effet, ils y en trouverent plusieurs qui se défendirent long-temps à coups de fleches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fussent blessés, ils entrèrent alors dans la caverne, où ils trouverent des femmes entassées les unes sur les autres & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandaise, on fut de lui l'état & le nom du pays.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nomme *Coffi*. La petite Isle porte le nom de *Talke*; & l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande abondance de pingouins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux ils se font une espèce de manteau, qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avoient passé du Continent dans ces Isles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communi-

Noort.

Noort.

cation avec les autres. Le jeune prisonnier nomma trois autres races : les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai* ; les *Kennekas*, qui occupaient celui de *Karamai*, & les *Karaiques* qui étaient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples, est à-peu-près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos & sur le front ; les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se servent, ne seraient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles pelletiers. On trouve plus loin dans les terres, un autre peuple, nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y sont d'une grandeur gigantesque, & font souvent la guerre à leurs voisins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur & les croit Anthropophages.

Le 27 Février, on arriva le soir à la vue du Cap que les Espagnols ont nommé *Desfrado*, sur la Côte Méridionale du Détroit. Sa hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Isles, qui n'en sont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnaît pas pour un Cap. Du même côté on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Isles que les Espagnols

nnier nomma
 qui habitaient
 occupaient
 s qui étaient
 ina. La taille
 à-peu-près
 grandeur. Ils
 e front & le
 pendre leurs
 ; les femmes
 s se servent,
 d'adresse par
 plus loin dans
 é *Titimenen*,
 ommes y font
 nt souvent la
 r donne dix
 croit Anthro-

à la vue du
 é *Desirado*,
 t. Sa hauteur
 n y voit trois
 ées. La Côte
 ord, que de
 our un Cap.
 atre ou cinq
 es Espagnols

ont nommées les *Annagudas*, ou les *Isles Noyées*. Depuis le Cap *Desirado* jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues. *Candish* donne de longueur au Détroit environ quatre-vingt-dix lieues Anglaïses, de vingt lieues au degré. *Noort* lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers de latitude Australe.

 Noort.

Ce fut le 29 du mois Février, que les trois vaisseaux Hollandais, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revue des équipages, qui consistaient encore en cent quarante-sept hommes. Le 21, on découvrit les terres que l'on reconnut bientôt pour le Continent du Chili.

Après avoir parcouru la Côte Orientale d'Amérique, *Noort* tourna ses voiles vers les Philippines, qui sont à deux mille quatre cents lieues du Pérou, dans la résolution de ne relâcher qu'aux Isles des Larrons, qu'on a nommées depuis les *Isles Marianes*. Cette navigation parut d'une longueur infinie aux équipages Hollandais, qui n'avaient pas connu jusqu'alors l'immensité de ces

Noort.

mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre ; à la vue d'une de ces Isles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paraître un grand nombre de canots, qui leur apportèrent des cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étaient fort avides, & qu'ils nommaient *hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur Ile quelque vaisseau de cette Nation. Les deux navires Hollandais continuerent de ranger la Côte & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyaient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessaient point de voir approcher des canots, ils en comptaient déjà plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre ou cinq hommes, qui s'empresaient autour d'eux & qui criaient *hierro*. Dans cette confusion, les vaisseaux passerent sur deux de ces petits bâtimens ; mais les Insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrent aussitôt, & se présentèrent avec la même ardeur.

Ces Isles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *Isles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, & qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hol-

landais.
paniers
qu'à la
eût bea
sous le
Cette ru
mercier
bout d'
offrait,
ils avai
même c
voir mo
bord. O
ils ne p
tait à le
entre le
culté de
flots, il
On tira
plusieurs
trumens
l'eau, q
qui n'av
leur adre
avaient i
les aurai
pouvaie
l'eau. No

Hollandais. Quelques-uns leur présentèrent, sur des paniers de feuilles de cocos, du ris si bien arrangé, qu'à la première vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvait sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entr'eux voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres qui emportèrent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies, qui pouvaient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jetté, devant eux, cinq morceaux

Noort.

de fer à la mer, pour se donner le plaisir de le voir plonger librement ; ils le retirèrent en si peu de temps, qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs canots sont si bien faits, que les Hollandais n'avaient rien vu d'égal dans tous leurs voyages. Ce sont des troncs d'arbres de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur commodes, légers à la voile. Au lieu de revêtement de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où était le cap, sans faire aucun changement à la voile; elle est tissue de roseaux & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux ; au contraire les hommes les ont très-courts ; ils sont basanés ; ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens ; mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses ; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes ; leur bouche s'était resserrée, jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette Isle que les Hollandais prirent pour celle de Guana, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils re-

le plaisir de le
erent en si peu
refuser de l'ad-
faits, que les
dans tous leurs
res de quinze
d de largeur
lieu de revire
ent le gouver
n changement
& de la forme
nes, dont on
ues comme les
corps, qu'elle
les portent de
ommes les on
ont beaucoup
aute & mieux
mais la plupart
ns avaient le
ses; du moins
x-mêmes par
errée, jusqu'à
Cette Isle que
Guana, leur
Ils n'en dé-
mens, ils re-

ommencerent à gouverner vers les Philippines.
le 14 Octobre, ils découvrirent la terre: Noort
e fut pas mieux traité par les Espagnols des Phi-
ppines, qu'il ne l'avait été par les Portugais. On
ombattit avec un égal désavantage de part &
autre, puisque l'Amiral Espagnol & un des vais-
aux Hollandais furent coulés à fond. Noort
la mouiller à l'Isle de Bornéo & revint par le
ap de Bonne-Espérance au Port de Rotterdam,
le 26 Août 1601, ayant mis près de trois ans à faire
le tour du monde.

Noort.





CHAPITRE II.

Le Maire.

TANT que les Hollandais ne se virent dispenser le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies formées dans plusieurs Villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route, sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats même de Hollande ayant accordé à la Compagnie-générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portaient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un Marchand nommé *Jacques le Maire*, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite Ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans nuire au privilège exclusif de la Compagnie-générale.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien ce passage du Détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues & de dangers. C'était donc un important service à rendre à la Navigation que d'ouvrir, de la mer du Nord à celle du Sud, une communication plus sûre &

E II.

ne se virent d'abord de Magellan, que des Compagnies formées dans les provinces, suivirent les traces d'Olivier de Hollande ayant une vue particulière des Indes, de la part de la Cour, pour la défense à tout événement de ce détroit pour aller aux Indes, dans les pays qu'on pût découvrir, un Marchand, un Capitaine, un Armateur, un Géographe, un Ingénieur d'Amsterdam, de la Ville d'Egmont, pour trouver quelque avantage & un privilège exclusif de

les voyages qu'on avoit fait par le Détroit de Magellan, de la part de la Cour, de fatigues & de dangers, pour rendre le service à rendre de la mer du Nord à la mer du Sud, plus sûre &

plus facile. C'est ce qu'entreprit le Maire, & le Conseil de la Ville, qui dès lors a rendu son nom immortel.

Le Maire.

Il avoit eu plusieurs entretiens avec Cornelis Janszouten, homme exercé dans la marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les régions, avec une parfaite qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Janszouten, conservant son ancienne ardeur pour les Voyages de long cours, fit comprendre à la Cour, qu'il y avoit, sans doute, une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas comprise dans la défense des Etats, il devait être permis de la passer. D'ailleurs ils se flatterent tous deux de découvrir de nouveaux Pays, d'y établir un gros commerce, & de ramener leurs vaisseaux chargés de précieuses marchandises. Si l'entreprise manquait de succès, on pourrait passer furtivement par l'ancien détroit, & se rendre par la mer du Sud, aux Indes Orientales; voyage dont il y aurait toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux hommes entreprenans résolurent de pénétrer dans la partie Australe du Monde, qui étoit encore inconnue, au Midi du détroit de Magellan, & de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, en se conduisant par diverses observations qu'on avoit faites aux environs de ce détroit. Par leur charte-partie, ou leur traité,

Le Maire. le Maire devait fournir la moitié des frais de Voyage , du vaisseau & de la cargaison , Schouten se chargeant de l'autre moitié , avec secours de ses amis , prenait encore sur lui les soins de l'équipement & des préparatifs. Bien qu'on vit entrer dans leurs vues plusieurs personnes d'une considération distinguée , qui prirent en eux la qualité de Directeurs , & dont le crédit leur fit rassembler de grosses sommes ; mais lorsqu'ils déclarerent à ceux qu'ils associaient , le motif de l'entreprise , & la nature de leurs espérances , ils équipèrent à Horn , deux bâtimens , dont le plus grand , nommé *la Concorde* , était du port de trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un superbe yacht. Schouten , qui entendait la navigation , prit la qualité de Maître , ou de Commandant en premier , & le Maire se réduisit à celle de Commis. Ils avaient à bord soixante-cinq hommes d'équipage , vingt-neuf pièces de petit canon , douze pierriers , des mousquets & des munitions de guerre , deux chaloupes , l'une à voile , l'autre à rames , une barque & un canot , & une double provision de routes fortes d'agrets.

Comme leur dessein ne cessa point d'être un mystère pour le Public , la principale condition de l'engagement , pour les Officiers & les matelots fut d'aller où le Capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une

uliere entreprise , & le Peuple donna aux
ressés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les
ecteurs s'attribuerent le titre de Compagnie
trale.

Le Maire.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux bâ-
ens firent voile du Texel. Leur route n'eut
de remarquable jusqu'au 5 d'Octobre, que,
le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-
minutes du Nord, on entendit un grand
it à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant
yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de
g. Son étonnement fut extrême. Mais on dé-
vrit, dans la suite, que c'était un monstre
in, dont la corne avait donné dans le bor-
e, avec tant de violence, qu'elle s'y était
mpue. Lorsque le vaisseau fut mis en carene,
Port *Desiré*, on vit à l'avant, sept pieds sous
u, une corne fort enfoncée, à-peu-près de la
re & de l'épaisseur d'une dent d'éléphant,
n'était pas creuse, mais parfaitement remplie,
d'un os fort dur. Elle avait pénétré au travers
s trois bordages, jusques dans l'éguillette, c'est-
ire, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du
iment. Le sang était sorti de la plaie avec
ez d'abondance, pour teindre l'eau dans un
nd espace.

Le 20 du même mois, on passa la Ligne.
s équipages ignoraient encore l'intention de

ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture
 Le Maire, d'un ordre de la Compagnie, « portant que,
 » deux vaisseaux chercheraient un autre passage
 » que celui de Magellan, pour entrer dans
 » mer du Sud, & pour y découvrir certains pays
 » Méridionaux, dans l'espérance d'y faire de
 » menfes profits; & que si le Ciel ne favorisait
 » pas ce dessein, on se rendrait par la même
 » mer aux Indes Orientales. » Tout le monde reçut
 cette ouverture avec des transports de joie, &
 chacun se flatta de participer aux avantages d'une
 si grande entreprise.

Le 6 Décembre, on eut la vue du Passage
 Desiré, entrée du détroit de Magellan. Le lendemain
 on s'avança jusqu'à l'Isle que Noort avait nommée
 l'Isle du Roi. On envoya la chaloupe au rivage
 pour faire de l'eau.

On trouva, sur une montagne, des monceaux
 de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, &
 sous lesquels on vit des squelettes d'hommes
 qui avaient dix & onze pieds de long. Pendant
 qu'on travaillait, d'un autre côté, à carener les
 deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au
 Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres
 vres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi, les
 Hollandais se trouverent resserrés dans le seul bâtiment
 qui leur restait.

Le 18, on laissa les Isles de Sébald à trois

uten fit la lecture portant que, un autre passage pour entrer dans ouvrir certains passages d'y faire d'ici Ciel ne favorisait par la même tout le monde reg sports de joie, x avantages d'un

la vue du Port Magellan. Le navire avait nommé l'Aloupe au rivage

de, des monceaux de remuer, de petites d'hommes, de long. Pendant, à carener le heureusement au ment aux manœuvres indre. Ainsi, les dans le seul bâtiment

de Sébald à trois

lieues au Sud-Est, & l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au vingt-quatre. On avait gouverné au Sud-quart-de-Sud-Ouest. Le matin du vingt-quatre, après avoir vu les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond quarante brasses. La côte courait à l'Est-quart-de-Sud-Est, & présentait de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance, entre ces deux côtes, pouvait être d'environ huit lieues, & qu'il y avait un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans, qui portaient au Sud dans cet espace. A midi, on se trouva à cinquante-quatre degrés quarante-six minutes. Un vent du Nord porta légèrement le navire Hollandais vers l'ouverture. Mais, sur la brune, il fut pris d'un calme, & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'équipage dans la nécessité de courir des bordées, & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le matin du 25, on se trouva proche de la côte la plus orientale, qui était fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, courait à l'Est-Sud-Est, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de

Le Maire.

Terre des Etats; & celle qui était à l'Ouest, fut nommée *Maurice de Nassau*. Schouten & le Maire se flatterent ici de trouver de bonnes rades & des bayes de sable, parce que, des deux côtés, on voyait des rivages sablonneux. Le poisson, les pingouins, & les chiens marins y sont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Ouest, avec un vent de Nord. On était à cinquante-cinq degrés trente-six minutes; d'où gouvernant au Sud Ouest, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice de Nassau, courait à l'Ouest-Sud-Ouest & au Sud-Ouest, & qu'elle ne cessait pas d'être haute & entrecoupée.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au Sud-Ouest, les lames furent très-grosses pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour. Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des mouettes de mer, qui avaient le corps aussi gros que des cygnes, & dont chaque aile étendue, n'avait pas moins d'une brasse de long. Elles venaient se percher sur le navire, & se laissaient prendre par les matelots.

Le 26,

D
Le 26,
grés, on e
qui dura vi
on mit à la
La haute e
Ouest. On
midi, on é
une minutes
nuées de g
avoir couru
elles à l'Oue
midi. C'était
cinquante-se
furent nomi
grand Penfic
l'Ouest-Nord
terres, au N
C'étaient cel
Magellan, &
même dire
hautes monta
terminent pa
de Cap de Hon
uit minutes.
à la faveur d
on suivit la m
L'eau était b
qui redoubla
Tome X

Le 26, à la hauteur de cinquante-sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on n'it à la cape, sans cesser de courir au Sud. La haute côte se montrait toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue, & le vingt-six à midi, on était à cinquante-six degrés cinquante-une minutes. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du vingt-neuf, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux îles à l'Ouest-Sud-Ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris & arides, à cinquante-sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés *Olden Barneveld*, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir, on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étaient celles qui sont au Sud du détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y apercevait que de hautes montagnes, couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma de *Cap de Horn*, à cinquante-sept degrés quarante-huit minutes. De-là on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le trente, on suivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue, & la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage

 Le Maire

qu'on cherchait. Le reste du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés, on avait doublé le cap de Horn & les terres avaient disparu. Les lames roulées de l'Ouest, & l'eau continuait d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terre à la proue.

Le 3 de Janvier, à midi, on était à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On découvrit point de terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Capitaines de cette heureuse expédition ne balancerent point à faire célébrer leur découverte, par une fête publique. Le même jour, après une délibération du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Nassau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire*.

Pendant le temps qu'on avait employé pour le passage de ce nouveau Détroit, on avait eu, presque sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du succès, & l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit, inspirèrent aux Hollandais une constance égale.

Le 11, on passa, pour la seconde fois, le tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva

du jour & le lendemain. Les vents variables. A cinquante lieues du cap de Horn. Les lames roulaient & craquaient d'être fort blanchies. On n'a jamais d'être en danger de n'avoir plus de ressource.

Le dix-huit, on était à cinquante-cinq minutes. On vit un vaisseau, & l'on ne vit aucun autre. Le dix-neuf, Sud. Les deux Capitaines ne balancerent point de se rendre ouverte, par une brèche. Après une délibération, on trouva avec tant de bonheur le Maurice de Nassau & le Détroit de le Maire. On avait employé le capitaine de ce nom, on avait eu, pendant le voyage, des pluies, d'ordinaire de grêle & de neige. On espérait d'en respirer aux Hollandais.

La seconde fois, on gouvernait au Nord. Ensuite on trouva

deux vents alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le quinze, dix-huit degrés, on changea de route; & courut à l'Ouest, on apperçut quantité d'oiseaux, surtout des *queues de fleches*, qui ont le corps aussi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, environ deux pieds de longueur.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait infectée du scorbut, & le Capitaine du Yacht en était mort. On faisait des vœux ardents pour la vue de la terre. Le dix d'Avril, on découvrit une Isle fort basse, & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une seule bordure d'arbres verts. Cette Isle, qui fut nommée *Isle des Chiens*, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui aboyerent point, & qui ne jetterent aucun cri, était à douze degrés; & suivant l'estimation des pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la côte du Pérou. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, on courut à l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Isles de Salomon. Le quatorze, on découvrit à l'Est, une grande Isle fort basse. Vers le soir, on n'était pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un canot monté de quatre Indes, nus & peints de rouge, à

Le Maire,

Le Maire. l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs & fort longs. Ils s'approchèrent du vaisseau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris & des signes, à descendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Isle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, sans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'Isulaires, dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Isle est fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur est de quinze degrés quinze minutes, & son rivage parut de sable blanc.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Ouest, on fut surpris, le matin, de se trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entr'eux partirent dans un canot, & s'approchèrent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le vaisseau; mais, au-lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandais, il se mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane; & son adresse parut extrême à les cacher dans ses cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaisseau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea

qu'il
pein
semb
& d'a
leur
lure,
verfa
bu, i
comin
fétoci
quator
moufc
rent-i
bares,
entrep
tirer l
deux l
dans l
eux tr
mortel
autres.
arme,
ou d'é
lequel
dont ils
leur v
femme
gorge

i étaient noirs
 u vaisseau , à la
 andais , par des
 rivage. Mais ,
 & , qu'en ap-
 point de fond
 ompter que la
 ombre d'Insu-
 tions , on prit
 t fort longue ,
 voyait quantité
 almiers & des
 degrés quinze
 able blanc.
 it , environ dix
 pris , le matin ,
 te , où l'on vit
 trois d'entr'eux
 ocherent de la
 nt de douceur ,
 monter sur le
 reille aux dis-
 tirer les clous
 & son adresse
 s cheveux. Les
 isseau , tiraient
 chevilles , &
 her. On jugea

qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient
 peints du haut en-bas , de diverses figures qui
 semblaient représenter des serpens , des dragons ,
 & d'autres objets monstrueux. Le fond de la cou-
 leur était bleu , tel que celui qui reste d'une brû-
 lure , causée par de la poudre à canon. On leur
 versa du vin , dans leur canot ; mais , après l'avoir
 bu , ils refuserent de rendre la coupe. Cependant ,
 comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de
 férocité , on envoya la chaloupe au rivage , avec
 quatorze hommes , dont huit étaient armés de
 mousquets , & six de grands sabres. A peine eu-
 rent-ils touché la terre , que trente de ces Bar-
 bares , sortant d'un bois avec de grosses massues ,
 entreprirent de leur arracher leurs armes , & de
 tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient déjà saisis de
 deux Hollandais , qu'ils s'efforçaient de traîner
 dans les bois. Mais les Mou.quetaires tirèrent sur
 eux trois coups , qui en blessèrent quelques-uns
 mortellement , & qui firent prendre la fuite aux
 autres. Avec leurs massues , ils portaient une autre
 arme , dont le bout paraissait garni de branches
 ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes , avec
 lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres ,
 dont ils ne blessèrent néanmoins personne. On ne
 leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques
 femmes , poussant de grands cris , prirent à la
 gorge , ceux qui paraissaient disposés à tenir

 Le Maire.

Le Maire. ferme. Les Hollandais s'imaginèrent qu'elles voulaient les dérober au péril, & les forcer de se retirer.

Cette Isle fut nommée *l'Isle sans-Fond*, parce qu'on n'en trouve point sur les bords. Sa hauteur est de quinze degrés, à cent lieues de l'Isle des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Isle paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate, & des habitans si sauvages, firent prendre aussi-tôt le large aux Hollandais, malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouverent la mer assez unie, & sans brisans, ce qui leur fit juger qu'il y avait, assez proche, d'autres terres au Sud. Le matin du seize, ils eurent la vue d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche de la mer, une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre batils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe, qui avait le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les malades. Cette Isle est à quinze

leues
onna

Le

Isle b

à préc

vingt-

ous la

paraît

descen

à trav

dans u

es fit

surent

cherem

visages

les ran

délivre

fin de

fit disp

de do

Ou

comm

était r

pour

vingt-

vaissea

dont

vents

nt qu'elles vou-
es forcer de se

as-Fond , parce
ords. Sa hauteur
es de l'Isle des
palmiers ; mais
vert d'eau. Une
sauvages, firent
landais, malgré
. Ils trouverent
, ce qui leur fit
, d'autres terres
ent la vue d'une
procherent avec
trouverent pas
& le milieu en
ordée d'arbres,
i des cocotiers.
allerent fonder
oint d'hommes.
che de la mer,
brifans ne leur
e quatre batils.
ent, d'une forte
esson, & dont
e, qui soulagea
e est à quinze

lieues de celle qu'on venait de quitter. On lui
onna le nom de *Waterland*, ou *Pays d'eau*.

Le Maire.

Le matin du 18, on découvrit encore une
Isle basse, au Sud-Ouest, à vingt lieues de
la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt,
vingt-cinq & quarante brasses, près d'une pointe,
sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, &
paraît finir à la portée du mousquet. Ceux qui
descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine
à traverser les brifans. Ils entrèrent assez loin
dans un bois, d'où la vue de quelques Sauvages
les fit retourner promptement à bord. Mais ils
furent suivis d'une légion de mouches, qui s'atta-
chèrent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs
visages & à leurs mains. La chaloupe même &
les rames en étaient couvertes. On ne put s'en
délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la
fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les
fit disparaître en un instant. On ne manqua point
de donner à l'Isle le nom d'*Isle-des-Mouches*.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau
commençait à se faire sentir si vivement, qu'on
était réduit à tendre des linceuls & des voiles,
pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le
vingt-trois, à quinze degrés quatre minutes, le
vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer,
dont les lames roulaient du Sud, quoique les
vents fussent du Nord-Est, & particulièrement de

Le Maire.

l'Est & de l'Est-quart-de-Sud-Est. Quelques-uns
 persuaderent que la Terre Australe, qu'on cherchait
 était encore à deux cens cinquante lieues devant
 eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuèrent
 de rouler du Sud, comme elles roulaient ordinairement
 du Nord Ouest, dans la mer d'Espagne. Le trois de Mai,
 en courant à l'Ouest, vers quinze degrés trois minutes,
 on vit, pour la première fois, des dorades dans la mer du Sud.
 Suivant le calcul des Pilotes, on était alors à mille
 cinq cens dix lieues des côtes du Pérou & du Chili,
 immense éloignement, dans une mer peu connue.
 Les malades se livraient au désespoir. Enfin, le neuf à
 midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt
 pour une barque de Sauvages. Elle venait du Sud; &
 portant au Nord, elle passa par le travers du vaisseau.
 Schouten fit tirer inutilement ses pièces de chasse,
 pour la faire amener. Sa légèreté lui fit gagner le vent.
 Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles,
 l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-
 portée du mousquet, lui en tira quatre coups.
 Aussi-tôt, d'un assez grand nombre de Sauvages,
 plusieurs se précipiterent dans les flots, & les autres
 y jetterent diverses provisions, telles que des nattes
 & des poules. Les Hollandais de la chaloupe,
 n'ayant pas trouvé de résistance dans la barque,
 se hâterent de la conduire à bord

D

pour retourner
 jetés dans la
 & huit femmes
 & quelques
 sortit les deux
 des Officiers.
 tête grise. O
 mais on les t

La chaloupe
 hommes, qui
 ils montraient
 où ils voulaient
 pagons étaient
 étaient absolu
 femmes n'avaient
 milieu du com
 hommes dans
 brassemens fo
 es croyaient
 verre, dont
 deux nattes tr
 les seules qui
 entendre par
 boire de l'es
 aussi à leurs
 virent pas far
 Leur barque
 singulière. Ell

pour retourner au secours de ceux qui s'étaient jetés dans la mer. Il n'y restait que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête grise. On ne comprit rien à leur langage ; mais on les traita fort humainement.

Le Maire.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes, qui se soutenaient encore sur une rame. Ils montraient, de la main, le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient ensevelis. Tous ces Insulaires étaient absolument nus, & peints de rouge ; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nattes très-fines, & quelques noix de cocos, les seules qui leur restaient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas sans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement singulière. Elle était composée de deux longs &

Le Maire. beaux canots , entré lesquels il y avait quelque espace. Au milieu de chaque canot , regnaient deux larges planches , d'un bois fort rouge , sur lesquelles l'eau pouvait couler , & d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes ensemble ; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arrière étaient couverts de longues pointes , ou de longs becs , qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât était terminé par un taquer. La voile était de nattes ; & , de quelque côté que vînt le vent , ces Sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole , & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche , dont le haut était de bois , & le bas d'un os noir , ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons , & de l'épaisseur d'un cable , filés ou tissus , d'une matière qui ressemblait beaucoup à celle des cabas de figues , qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire , ils prirent leur route au Sud-Est.

Le 10 , en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest , on vit , à la gauche du navire , des terres fort hautes , à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paraissait bleue. On continua d'avancer

Il y avait quelque
canot, regnaient
is fort rouge, sur
, & d'autres plan
l'autre. Elles étaient
e; mais elles n'al
s. L'avant & l'ar
es pointes, ou de
moins capables de
anots avait un mât
à vergue. Ce mât
La voile était de
e vint le vent, ces
Ils pouvaient faire
e, & sans autres
s pour la pêche,
as d'un os noir, ou
nt même de nacre
ient bons, & de
tiffus, d'une ma
à celle des cabos
agne. Après avoir
du navire, ils pri

Ouest & au Sud-
navire, des terres
viron huit lieues
n continua d'avanc

er tout le reste du jour, sans en pouvoir ap-
rocher; mais le lendemain, après avoir louvoyé
oute la nuit, on se trouva proche d'une Isle fort
levée, à deux lieues de laquelle on en découvrait
ne autre au Sud. Le navire passa sur un banc, où
profondeur de l'eau n'était que de quatorze
brasses, fond pierreux. Aussitôt qu'on l'eut passé,
n ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à
deux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en
mer. Après quelques recherches, elle revint an-
noncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la
premiere Isle, bon fond de sable, sur vingt-cinq
brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la
vue de plusieurs canots, qui bordaient le rivage.
cette Isle est proprement une haute montagne.
On y découvrit un grand nombre de cocotiers,
qui releverent le courage des malades, & qui lui
rent donner le nom d'*Isle des Cocos*. L'autre,
plus longue & plus basse, s'étend de l'Est à
Ouest.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancrs,
trois petits bâtimens Sauvages en vinrent faire le
tour, & dix ou douze canots l'aborderent. Quel-
ques-uns déployerent de petits pavillons blancs,
& les Hollandais en arborerent aussi. Les canots
portaient chacun trois ou quatre hommes. Ils
étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arrière, &
composés d'une seule pièce de fort beau bois

Le Maître.

Le Maire.

rouge. En approchant du navire, les Insulaires saurient dans l'eau, & venaient à bord, à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous & de la verroterie; deux marchandises dont ils paraissoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquait pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'île, envoya fonder autour de la Côte pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les Sauvages avaient l'air furieux, & portaient de gros bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors, la nécessité de se défendre, força les Hollandais de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorsqu'au troisième coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner. Ces Insulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi dont ils avaient paru saisis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer, à la vue des Hollandais, dé

ba sous
siffeau, i
urs main
oie. Les
rrures; d
us vive
ands effo
les du b
hâler la
étaient
ns leur ta
avaient p
ere dont
avaient c
fflés & lié
à seize c
Le lende
it de l'ex
odération
ines d'uba
res d'eau
eux: chac
tait de se
res, ou d
tre les der
aient fait
leurs cano
admirer la

les Insulaires
rd, à la nage
& de racine
clous & de
ils paraissaie
ent quatre
quelques grain
si grand non
s'y tourne
cun abri à
ur de la Côte
aloupe ne fa
elle se vit
nots. Les Sa
aient de gra
a pointe é
upe, dans l'is
Alors, la né
Hollandais de
Le bruit & la
, mais, lori
ça un dans la
par le dos, &
ement, ils ne
aires avaient
algré l'effroi
r'eux, plon
Hollandais, de

ba sous l'eau, un plomb de sonde. A bord du
sseau, ils prenaient tout ce qui tombait sous
eurs mains, & se sauvaient à la nage avec leur
pie. Les uns volèrent des oreillers & des cou-
rtures; d'autres des couteaux; & leur passion la
us vive étant pour le fer, ils faisaient de
ands efforts, pour arracher les clous & les che-
les du bâtiment. On se crut obligé, le soir,
hâler la chaloupe, par précaution pour la nuit.
étaient hauts, robustes, & bien proportionnés
ns leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils
vaient pas la même ressemblance dans la ma-
ere dont ils portaient leurs cheveux. Les uns
avaient courts, d'autres frisés avec art, d'autres
fflés & liés diversement. La situation de leur Isle
à seize degrés dix minutes.

Le Maître.

Le lendemain, paraissant avoir tiré quelque
ait de l'expérience, ils apportèrent, avec plus de
odération, des noix de cocos, des bananes, des
cines d'ubas, quelques petits porcs, & de grandes
res d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'en-
eux: chacun voulant être le premier à bord,
trait de son canot, & plongeait au travers des
tres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portait
tre les dents, ou dans ses mains. Aussi-tôt qu'ils
aient fait leur marché, la plupart retournaient
leurs canots. Quelques-uns ne se laissaient point
admirer la force & la grandeur du navite. Ils

se glissaient en-bas, le long du gouvernail; & Le Maire. frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir & l'on crut connaître, à divers signes, que c'était un présent de la part du Roi, sur-tout lorsque ceux qui l'avaient apporté, refusèrent les présents qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendait répéter plusieurs fois, était *Latou*. On le recevait au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les Hollandais de sa suite, firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'équipage Hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête, ils frappaient dessus avec le poing, ils faisaient d'autres postures qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'apercevait de son rang, qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita, par

du gouvernail; & dans les différentes ta un sanglier noir s signes, que c'étoit à, sur-tout lorsque refusèrent les présents. Bientôt le Roi vint à la voile, de Hollande, escorté de vingt-cinq canots, qu'on entendit le *Latou*. On le regarda les tambours. Sa suite pour faire juger qu'il approchant. Les Hollandais, ou de la tête, ils frappèrent d'autres postures pour des civilisés. Le roché du vaisseau fut rémoigner la joie, qui furent imitées en qui le distinguait la même, on se qu'à la soumission touten l'invita, par

des signes, à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent avec lui, se jetterent à genoux, baisèrent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils semblaient presser les Hollandais, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roseaux, un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles.

Le 13, on fut sollicité si vivement, par d'autres canots, de s'approcher de la seconde île, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent suivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, & les canots quatre ou cinq. Le commerce se fit d'abord avec de grandes appatences de bonne foi; mais ce prétexte n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouva dans un des petits bâtimens. Envain renouvela-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa flotte environnait le vaisseau. Enfin il quitta son bâtiment pour passer dans un canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi-tôt un grand

Le Maire.

cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. Le Maire. En effet, le bâtiment, que le Roi venait de quitter, aborda le vaisseau avec autant de force, que s'il avait espéré de le couler à fond, & de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots, qui soutenaient la machine du bâtiment, se brisèrent; &, dans leur surprise, les Sauvages qui les montaient, s'élançerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jeter une nuée de pierres, qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux clous. Quantité d'Insulaires tomberent sans vie. Le reste, transporté de frayeur, à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avait rassemblé toutes ses forces; car on compta plus de mille hommes dans sa flotte, entre lesquels on en distingua un, qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La première

Ile,

signal de l'assaut
 moi venait de quie
 ant de force, que
 fond, & de passer
 n'eut pas le succès
 des deux canots,
 bâtiment, se bri
 les Sauvages qui
 ns les flots. Alors
 à jeter une nuée
 les d'effrayer les
 ra d'ordonner une
 , & de trois pie
 vieux clous. Quan
 ns vie. Le resle
 e d'une si terrible
 er au rivage. Il y
 e, pour cette en
 é toutes ses forces
 e hommes dans sa
 distingua un, qui
 éen.

aire lever l'ancre,
 lle surprise. Tou
 le temps de faire
 permission de des
 e. Une juste pru
 leur. La premiere

Ille

le, qui est fort haute, fut nommée la *Montagne*
 es *Cocos*; & la seconde, l'*Isle des Trattres*.

Le Maire

Le 14, on découvrit une autre Isle à cin
 quante lieues des deux dernières; & le desir
 qu'on eut d'y faire de l'eau, lui fit donner le
 nom de l'*Espérance*. Mais, ne trouvant point de
 fond, on mit la chaloupe en mer, pour sonder
 long du rivage, où l'on trouva quarante brasses;
 fond de petites pierres molles & noires, & quel
 quefois vingt à trente brasses; mais toujours si
 roche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la cha
 loupe, on cessait absolument d'en trouver. D'ail
 leurs la mer brisait avec tant de violence contre
 Côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On
 voyait, dans l'Isle, que des rochers bruns,
 qui étaient verts au sommet, & des terres noires,
 plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient
 dans l'éloignement, & l'on apperçut même un
 gros bourg. En général, cette Isle est montueuse,
 quoique les montagnes y soient d'une hauteur
 médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de
 sonder, on vit paraître dix ou douze canots, qui
 s'en approcherent avec des intentions suspectes.
 Les Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit,
 se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer
 quelques coups de mousquet, dont ils tuèrent
 deux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé; & l'au
 tre, après avoir eslué pendant quelques instans,

Tome XVI,

M

Le sang qui sortait de la plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres ; mais le vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18, on était à seize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Ouest extrêmement variables. Schouten représenta au Conseil, qu'on avait déjà fait environ seize cens lieues, à l'Est des côtes du Pérou & du Chili, sans avoir découvert la Terre Australe qu'on cherchait, & qu'il n'y avait aucune apparence de réussir plus heureusement ; qu'on s'était même avancé à l'Ouest beaucoup au-delà de son intention ; qu'en continuant cette route, on se trouverait infailliblement au Sud de la Nouvelle-Guinée, & que si l'on ne découvrait point de passage, comme on n'en avait aucune certitude, ni la moindre connaissance, le vaisseau & l'équipage couraient sans doute à leur perte, puisqu'il serait impossible de retourner à l'Est, contre les vents d'Est, qui règnent continuellement dans ces mers ; enfin qu'il restait fort peu de vivres, & qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il était nécessaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour se rendre aux Moluques, par le Nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du Conseil, on tourna aussi-tôt les voiles au Nord-Nord-Ouest, jusqu'à

tomba aussi dans
 les autres ; mais le
 à la voile.

degrés cinq mi
 t extrêmement va
 u Conseil, qu'on
 ens lieues, à l'Est
 mili, sans avoir de
 cherchait, & qui
 e réussir plus heu
 ne avancé à l'Oue
 ntion ; qu'en conti
 erait infailliblement
 e, & que si l'on n'
 , comme on n'e
 a moindre connaî
 page couraient sans
 ferait impossible de
 es vents d'Est, qu'
 s ces mers ; enfin
 , & qu'on ne voyai
 ter ; d'où il conclu
 nger de route, de
 , pour se rendre
 d de la Nouvelle

a Conseil, on tour
 ord-Ouest, jusqu'à

lendemain, qu'avec un vent du Sud, on porta
 droit au Nord. Le vingt-un, on se trouva proche
 d'une Isle, d'où vingt canots vinrent à bord, avec
 les marques extraordinaires de franchise & de dou-
 teur. Cependant un des Insulaires, qui était armé
 d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de
 l'en frapper. Leurs cris, qui s'élevèrent au même
 moment, furent pris pour un signal d'attaque.
 On leur tira deux coups de canon, & quelques
 coups de mousquet, qui en blessèrent deux, &
 qui disposèrent les autres à s'éloigner. Ensuite la
 chaloupe s'étant approchée de la terre avec la
 sonde, les Insulaires de six ou sept canots, dont
 celle se vit environnée, s'efforcèrent d'y entrer,
 & d'arracher leurs armes aux matelots. Cette vio-
 lence attira sur eux une décharge de mousque-
 terie, qui en tua six, & qui en blessa un plus
 grand nombre. Dans une extrémité moins pres-
 sante, sur-tout après tant d'exemples de la bar-
 barie des Insulaires, on n'aurait peut-être qu'à
 s'éloigner. Mais le Capitaine se mit lui-même
 dans la chaloupe, & trouva un fort bon mouillage
 assez proche, dans une baie voisine peu éloignée
 d'une rivière. La mer y était fort unie : l'ancre y
 fut jettée devant l'embouchure de la rivière ; de
 sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou
 l'autre bord, le canon mettait les matelots à cou-
 vert de l'insulte des Sauvages.

Le Maître.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots, qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on apercevait du vaisseau, étaient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avaient à-peu-près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi seches que le foin, qui servent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges, & dans quelques-unes des massues de bois.

L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots, qui s'assemblaient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'appriivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près d'une demi-heure, ses

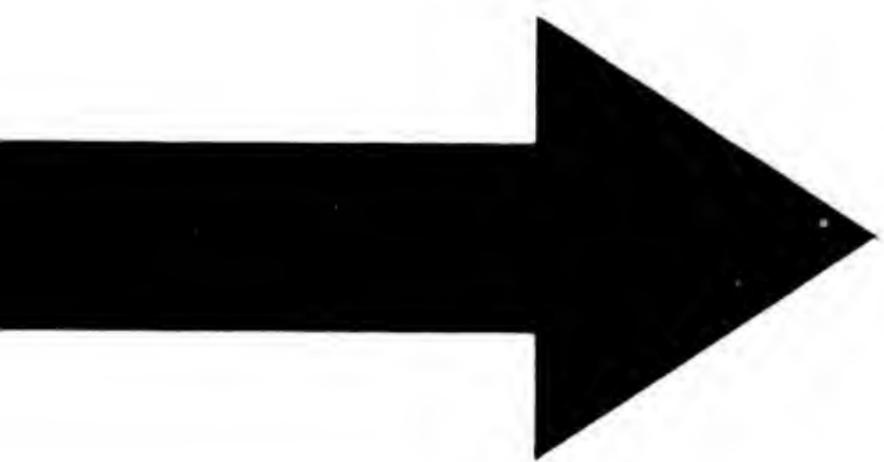
plusieurs canots,
ent diverses pro-
couteaux & des
s moins exercés
es Isles, ni moins
s, qu'on apper-
vertes & fermées
de, & terminées
à-peu-près ving-
douze de hauteur,
quel on ne pou-
qu'à terre. On y
herbes aussi seches
x Habitans, avec
verges, & dans
pis.
ns cesse à la vue
qui s'assembloient
& le refus que les
de venir à bord,
résolution d'en-
pour y demeurer
-temps, six des
orça d'appriivoiser
ns. Les autres ne
n aux trois Hol-
dit toutes sortes
emi-heure, les

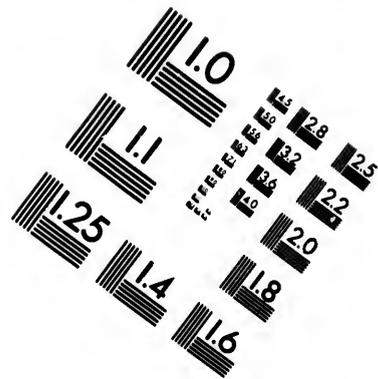
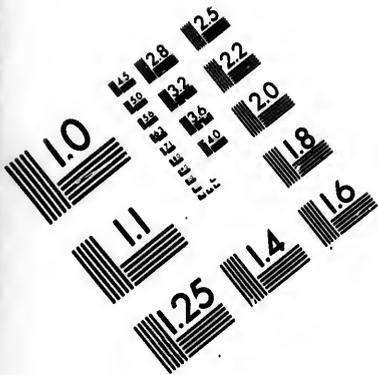
deux-mains l'une contre l'autre, & son visage
dessus, se baissant presque à terre, & demeurant
dans cette posture, pour attendre apparemment
que les Hollandais lui fissent la même révérence.
Ils s'aviserent de la faire. Aussi-tôt il baïsa leurs
pieds & leurs mains. Un autre Insulain qui était
assis près de lui, pleurait à chaudes larmes, &
leur tenait des discours auxquels on ne com-
prenait rien. Enfin le Roi retira le corps de
dessous son derriere, sur lequel il était assis; &
se le passant sur le cou, il s'humilia & se roula;
suivant l'expression de l'Auteur, *comme un ver
de terre*. Les présens qu'on lui fit, parurent lui
plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion
si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un
des trois Hollandais, avait prise le même jour,
qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une
autre à bord, pour la lui offrir. En revanche, il
leur donna trois petits porcs.

Après cette espèce de traité, on ne trouva plus
de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y en-
voja toujours deux chaloupes, dont l'une était
armée, pour défendre celle qui portait les ton-
neaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sau-
vages, que les matelots en étaient embarrassés;
mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'em-
pressait lui-même d'écarter les importuns, ou les
faisait chasser par ses Officiers, avec beaucoup de

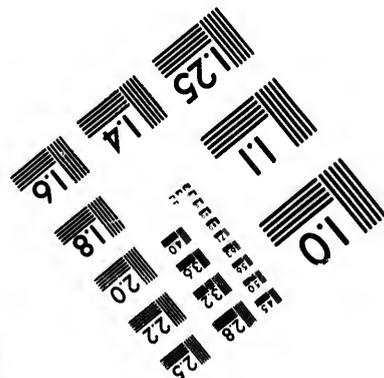
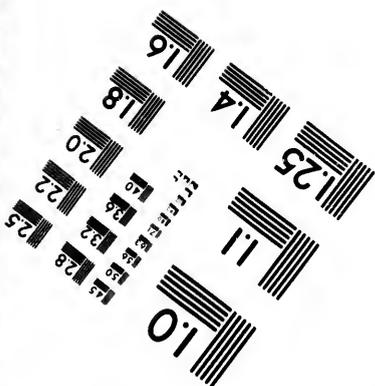
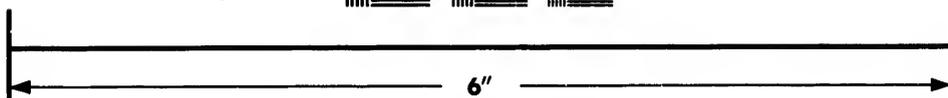
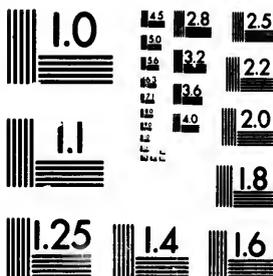
Le Maire.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Le Maire.

fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Insulaires autour du vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arrière, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur-le-champ, ils cherchèrent le voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts, qu'ils lui passaient sur la gorge, que si son crime était connu du Roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Les Insulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pièces tiraient aussi. Le Roi parut desirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avait données, ne l'empêchèrent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur envoyer leurs ôtages; & les trois Hollandais re-

vinrent
agréable
des prin
portaient
étaient
mains de
blanche,
les même
Schouter
miration
une font
leur avo
& pour
avec eux
dans le fi
naire. O
avaient la
épervier
res, la c
petites s
excepte
aux chauv
Les H
de polite
l'Isle, pré
en cérém
telles po
un homr

it pas moins
 d'entr'eux,
 s la chambre,
 uel il eut l'a-
 dépêcha sur
 Schouten fit
 Roi. Sur-le-
 ; & l'ayant
 à, ils mirent
 demandaient,
 s lui passaient
 nnu du Roi,
 jour, on ne
 ord & sur le
 emement les
 squeterie les
 es épouvanta
 entendre, par
 ient aussi. Le
 cle. On eut
 ore attente,
 it données,
 ndre la fuite
 revenu avec
 ettre de leur
 culté de leur
 ollandais re-

vinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut
 agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns
 des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils
 portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui
 étaient la marque de leur grandeur, & dans les
 mains des branches vertes, avec une banderole
 blanche, pour signe de paix & d'amitié. Ils firent
 les mêmes révérences qu'on avait vu faire au Roi.
 Schouten les reçut dans sa chambre, où leur ad-
 miration tomba particulièrement sur une montre,
 une sonnette, un miroir & des pistolets. Après
 leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes
 & pour le Roi, on prit l'amusement de la pêche
 avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva
 dans le filet, deux raies d'une forme extraordi-
 naire. Outre qu'elles étaient fort épaisses, elles
 avaient la tête grosse, la peau tacherée comme un
 épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoi-
 res, la queue étroite & fort longue, & deux
 petites sonnettes aux côtés. En général, si l'on
 excepte la queue, elles ressemblaient beaucoup
 aux chauve-souris.

Les Hollandais se crurent obligés à des retours
 de politesse. Le Maire & Aris descendirent dans
 l'île, précédés des trompettes, & portant, comme
 en cérémonie, un petit miroir & d'autres baga-
 telles pour le Roi. Ils trouvèrent, sur le rivage,
 un homme courbé sur des pierres, les mains

 Le Maire.

Le Maire.

jointes sur la tête & le visage contre terre. C'était le Roi même, & cette posture était une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandais prirent pour un second Roi, ou pour la seconde personne de l'Isle, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout-d'un-coup derrière leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnerent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une prière, après laquelle on servit une sorte de limons, à-peu-près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher dessus. Les deux Rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de le Maire & d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches,

longues de petite des perr seau, de beaucoup du Roi petit bât semblanc ailes, & réserve ont sous Rois qu devinrent mains.

Le 29 visiter l' pressés d un terrai lieux sau trouverer pays font tête & l passerent cocotiers qu'ils se Roi, sans tacha aux une agili

terre. C'étoit
 une révé-
 dre avec lui
 remplie de
 étendit deux
 si s'affit avec
 é alors à fon-
 répandirent
 igneur, que
 ond Roi, ou
 , entra dou-
 ngers, quoi-
 devant eux,
 eur natte, en
 on d'autorité,
 , pour retou-
 lui. Comme
 es Hollandais
 té les jambes,
 priere, après
 ions, à-peu-
 preuve étoit
 les honneurs
 t quantité de
 us. Les deux
 onnes, qu'ils
 le Maire &
 es blanches,

longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venaient des perroquets de l'Isle. On y voit un autre oiseau, dont l'Auteur juge que les Insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conseillers du Roi en avaient un perché près d'eux, sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres, qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le Maire.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils passerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étaient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout-d'un-coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des

arbres les plus hauts & des plus droits. Il y cueilli
 Le Maire. des noix, qu'il apporta aux étrangers, & qu'il ouvrit
 très facilement, avec un petit morceau de bois. Le
 Roi fit entendre à ses hôtes, qu'il avait souffert
 la guerre contre les habitans de la seconde Ile.
 Il leur montra des cavernes dans la montagne,
 & des bois qui servaient de retraite à ses sujets,
 ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le
 Maire comprit, par ses signes, qu'il demandait
 le secours de leur vaisseau pour attaquer ses en-
 nemis; mais on lui fit comprendre, à son tour,
 que cette faveur ne pouvait être accordée. L'Au-
 teur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir,
 s'il y avait eu quelque avantage à se promettre
 de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire,
 La plupart étaient aussi hauts que les plus grands
 Hollandais; & ceux qui étaient distingués par
 leur grandeur, auraient passé pour des géans en
 Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés,
 légers à la course, excellens nageurs. Leur peau
 est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de
 leur chevelure; qu'ils disposent suivant leur
 goût. Les uns avaient les cheveux crépus; d'autres
 les avaient très-bien frisés; d'autres, adroïte-
 ment noués en cinq ou six tresses, d'autres enfin
 hérissés & droits sur la tête. La chevelure du Roi
 était divisée en une longue tresse, qui lui pendait,

du côté g
 relevé en
 tresses, &
 nous étai
 rang, ave
 Les femm
 mal-faire
 qu'elles n
 quement
 personne
 courts; m
 ques man
 sacs de cu
 On ne
 dolâtres,
 la priere q
 on remarq
 peu de fo
 une idée
 eux Hollan
 par failles
 éralités su
 ement ni
 orre d'ou
 production
 stent gue
 u bananes

rs. Il y cueilli
& qu'il ouvri
au de bois. Le
avait souven
seconde Isla
la montagne,
e à ses suiets,
mbuscades. Le
il demandâ
raquer ses en
, à son tour,
cordée. L'Au
pu consentir,
se promette

extraordinaire,
es plus grands
distingués par
des géans en
proportionnés,
rs. Leur peau
à se parer de
suivant leur
épus; d'autres
tes, adroite-
d'autres enfin
elure du Roi
lui pendait,

du côté gauche, jusqu'à la hanche, & le reste était
relevé en deux nœuds. Ses courrifans avaient deux
resses, c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais
tous étaient nus, sans distinction de sexe & de
rang, avec une petite feuille au milieu du corps.
Les femmes parurent très-laidés aux Hollandais,
mal-faites, de petite taille, & si luxurieuses,
qu'elles n'avaient nulle honte de se mêler publi-
quement avec les hommes, fort près même de la
personne du Roi. Elles portent les cheveux fort
courts; mais, en récompense, elles ont de lon-
gues mammelles, qui leur pendent comme des
sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étaient
doléares, ni s'ils avaient quelque autre culte que
la prière qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais
on remarqua facilement, qu'ils vivaient avec aussi
peu de soins que les animaux. Ils n'avaient au-
cune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent
aux Hollandais, étaient donnés par boutades ou
par saillies, & les Hollandais réglaient leurs li-
béralités sur celles qu'ils recevaient d'eux. Ils ne
sèment ni ne moissonnent. Ils ne font aucune
sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux
productions naturelles de la terre, qui ne con-
sistent gueres qu'en noix de cocos, en ubas,
en bananes & peu d'autres fruits. Les animaux

Le Maire.

Le Maire. qu'ils mangent , se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherche , dans les creux du rivage , les petits poissons que la mer y laisse en se retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le Roi de la seconde Isle était venu visiter l'autre. Il avait amené seize porcs , & son cortège était composé de trois cens hommes , qui avaient , autour de la ceinture , une provision d'herbes vertes , dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le Roi son voisin , il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baissa le visage jusqu'à terre , en priant d'une voix fort haute , qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui , & ne le reçut pas avec moins de gestes & de contorsions. Enfin s'étant relevés tous deux , ils entrèrent dans le *belez* , c'est le nom que les Insulaires donnent au logement de leur Roi. L'assemblée , qui se forma autour d'eux , était d'environ neuf cens hommes. Ils passerent ensuite sur le vaisseau Hollandais , où s'appervant qu'on appareillait pour remettre à la voile , ils marquèrent d'autant plus de joie , que , malgré les témoignages de confiance , ils avaient toujours paru craindre qu'on ne se fît de leurs Isles. Aussi cette dernière visite fut-elle signalée par de nouveaux presens. Ils

D
étaient fa
re de po
ui-même u
En parta
elles le no
ille où le
a partie d
la baie fut
u navire.
ional de la
u'on n'eut
anc de sab
ouvert dan
ôte , qui
Le parage
minutes.
L'équipag
être rafraîc
'empporter
ouverné ro
e premier d
e trois , on
ette , & les
ien loin de
e cette ince
a nuit suiva
Les principa
lus à l'Oue

étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête. Le Maire.

En partant, les Hollandais donnerent aux deux Isles le nom d'*Isles de Hoorn*, de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, & qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *Baie de la Concorde*, du nom du navire. Elle est dans un golfe, au côté Méridional de la première Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paraît à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la côte, qui est fort sale, le long du rivage. Ce parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes.

L'équipage Hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & sur-tout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Ouest, on se trouva, le premier de Juin, à la hauteur de treize degrés. Le trois, on fut surpris de n'apercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derrière la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on était à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on était plus à l'Ouest qu'on n'avait pensé, & que la

Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux. **Le Maire.** Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait mille sept cents trente lieues; un autre, mille six cents soixante-cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cents dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ mille six cents soixante lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route, & de porter à l'Ouest. Le treize à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des Isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencerent à se montrer, ne laissèrent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au vingt, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du vingt, on eut la vue d'une côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jeter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paraissoient couvertes d'arbres & de grands bancs de sable, qui s'étendaient au Nord-Ouest. Le mouillage y était si mauvais, qu'on remit le cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante-sept minutes. Le vingt-deux, on en découvrit douze

ou treize
 cinq minu
 du vaissea
 parage.

Le 24
 Ouest, re
 dure. Mais
 & l'on n'
 furent non
 une autre
 apparence,
 tres terres
 le Cap de
 crut détron
 reconnaiss
 de Saint-Je
 fête qu'elle
 rasé long-te
 on dcubla l
 une Baie c
 brasses, fon
 était unie,
 l'approcher
 portaient q
 long-temps
 toute la nuit
 garde sur le
 riviere, pro

ou treize autres , à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le Maître.

Le 24 , on aperçut trois basses Isles au Sud-Ouest , remplies d'arbres , & couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers , & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre , avant la fin du jour , si haute en apparence , qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres , de la même hauteur , on la prit pour le Cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la côte ; & ne reconnaissant qu'une Isle , on lui donna le nom de Saint-Jean , parce que c'était le jour de cette fête qu'elle avait été découverte. Après avoir rasé long-temps le rivage , sans y trouver de fond , on doubla le Cap vers le soir , & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses , fond de sable & de cailloux. La mer y était unie , & l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approchèrent du bord , au clair de la lune. Elles portaient quelques hommes noirs , qui parlèrent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit , on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes , & sur-tout à l'entrée d'une riviere , proche de laquelle on était à l'ancre. Vers

Le Maire.

la pointe du jour, le temps étant fort serein, & la lune très-claire, quelques pirogues s'avancèrent jusques sous les galeries. On leur jeta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandait des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuèrent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cens quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26, on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes, & les autres six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'équipage. On fit jouer tout-à-la-fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes, & dix ou douze hommes tomberent sans vie. On mit aussi-tôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvaient à la nage,

D
age, en
rit trois,
ogues, do
pour servir
courit de
La chalou
es. Comm
e signes,
e demanda
xhorterent
approcher
ita de veni
n paquet d
nniers, qu
x pourceau
envoyer, n
age, une tr
vint prend
us quelque
parurent to
Ces Barba
nes percées.
diaphragm
vaient à se
tez longue,
es bracelets
udes & au
une feuille
Tome 2

fercin, & s'avanc-
ur jeta des
ages d'une
ur faire en-
demandait
es bœufs &
le reste de
u vaisseau,
étrocié. Sui-
ôte était à
e celle du
e huit au-
e hommes,
nt plusieurs
eurs zagaies,
es sabres &
le plus hu-
eries. Mais,
lancer des
rrita l'équi-
gros canon
irogue fut
ommes, &
ans vie. On
rames, qui,
avaient à la
nage,

age, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étaient fort blessés, & quatre pigues, dont elle se saisit, furent mises en pièces, pour servir au chauffage. Un des trois prisonniers mourut deux heures après.

Le Maire.

La chaloupe retourna au rivage, avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, & qu'à force de signes, on leur avait fait comprendre qu'on leur demandait d'eux que des rafraîchissemens, ils exhortèrent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit canot se présenta de venir présenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des prisonniers, qui était fort blessé, & l'autre fut mis à deux pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, & vint prendre pardessus les bras, & l'emmena sous quelques arbres, où s'asseyant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, & toutes ces ouvertures servaient à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches. Ils portaient des bracelets de nacre de perle, au-dessous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement était une feuille d'arbre au milieu du corps, avec

Le Maire.

une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paraissent très-robustes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveux de la même couleur, courts & crépus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coëffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour se saupoudrer ce que l'Auteur nomme leur *piant*. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre au-dessus des feuilles d'arbres, qui paraissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord, ils chantaient ensemble avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées; mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne sont que pour les ennemis de leur Nation. Lorsqu'ils sont mécontents l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix-sept couples de rameurs sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arrière, & ces petits bâtimens ont de petits châteaux comme les galions. Cependant leur

geur n
une de
étaient
dronnés
L'éq
jour sui
sans y
rançon
mettre à
à des h
perçut u
Schouten
jour sui
terre qu
Nord-O
Mais le
Illes, tou
30 au m
montés d
rompiren
paremmen
rien appo
dassent te
trouva né
avait vus j
couvert d
mieux cor
même que

geut ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térébenthine.

 Le Maire.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte, on aperçut une autre île au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile, & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait. Elle courait à l'Ouest, & au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, avec plusieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vue de deux hautes îles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'était apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux construits que les autres, & portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant &

à l'arrière. On observa que ces Insulaires avoient
 Le Maire. un soin extraordinaire de leurs barbes & de leurs
 cheveux, & qu'ils se les poudraient de chaux. Ils
 étaient venus de trois ou quatre Isles, qui pa-
 raissaient remplies de cocotiers; mais tous les
 signes, par lesquels on croyait se faire entendre,
 ne purent en obtenir des vivres. On jugea même,
 le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs
 zagaies, n'avait été qu'une ruse pour surprendre
 le vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver, dans
 un calme qui dura toute la nuit, il se trouva, le
 matin, entre une Isle de deux lieues de long &
 une autre côte. Vingt-cinq pirogues, remplies de
 Sauvages, ne tarderent point à se présenter. On
 crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait
 vus la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de
 les laisser approcher. Il y avait, à l'avant du vais-
 seau, deux ancrs à pic, & parées pour mouiller,
 sur chacune desquelles un Nègre alla s'asseoir, la
 rame à la main, dans l'opinion, sans doute, qu'ils
 pourraient mener le navire au rivage. Les autres
 tournaient à l'entour, & semblaient chercher le
 moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur
 conquête, ils commencèrent à lancer des zagaies
 & des pierres. Elles étaient poussées avec tant de
 vigueur, que, se rompant contre les mâts & le
 bordage, elles en faisaient voler de petits éclats.
 Un matelot fut blessé dans la première surprise,

& les a
 au for
 se disp
 les bo
 moufqu
 empor
 les aut
 bien au
 canot,
 fut tué
 sieme d
 de dix
 Moysé,
 fut non
 vivaient
 d'arbres.
 On s'
 tion mē
 de haute
 Nord-O
 sable, da
 gager. L
 minutes
 terres ba
 & une l
 été forcé
 Ouest, c
 l'Ouest,

ires avaient
& de leurs
de chauds. Ils
es, qui pa-
ais tous les
e entendre,
ugea même,
ompre leurs
r surprendre
lériver, dans
se trouva, le
es de long &
, remplies de
présenter. On
x qu'on avait
s difficulté de
vant du vais-
pour mouiller,
la s'asseoir, la
doute, qu'ils
ge. Les autres
nt chercher le
nt sûrs de leur
er des zagaies
s avec tant de
les mâts & le
e petits éclats
nière surprise,

& les autres ne purent demeurer sur le pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorsque les Sauvages se disposaient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque, en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les suivit aussi-tôt, & se saisit d'un canot, dans lequel il y avait trois hommes. L'un fut tué, un autre sauta dans la mer, & le troisième demeura prisonnier. C'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moyse*, qui était celui du matelot blessé; & l'Isle fut nommée aussi *l'Isle de Moyse*. Ces Insulaires vivaient d'une sorte de pain, composée de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le soir, on rangea la Côte au Nord-Ouest, & l'on découvrit une belle Baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du vaisseau, des terres basses, divisées par une grande montagne, & une Isle basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'Ouest-Nord-Ouest, on aperçut encore de hautes terres à l'Ouest, vers deux degrés quarante minutes. Dans

Le Maire.

Le Maire.

les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entr'elles, depuis deux degrés vingt-cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une rade, & le lendemain à midi; on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & à la hauteur, qui était à-peu-près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette Isle. Mais bientôt on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la première, qui prouvent la fausseté de leur conjecture. Derrière la première montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest, une si grande étendue de pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés, on n'en appercevait pas la fin; & comme il s'étendait à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jetait des flammes de sa cime, & qui dirigeait le vaisseau par cette lumière, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connaître que c'était une Isle bien peuplée

& rempli
Volcan.
rogues, c
avec une
bâtons, e
nouvelle
ploya le
mais il n
étaient r
Les uns
les avaien
que celle
lage sur le
au Nord
uni, qui
diverses c
trouvant
mer, on
qui avait
voyait au
sur lesqu
seaux &
bordées p
l'Ouest-S
avait à la
hautes q
trouva fo
distance

& remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan. Les habitans envoyerent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Nègre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps. Les uns avaient les cheveux courts, & d'autres les avaient longs. Leur couleur était plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; &, voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord-Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; &, se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque rivière, qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguait quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest-Sud-Ouest, entre une haute Isle, qu'on avait à la droite du vaisseau, & des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, & l'on y laissa tomber l'an-

 Le Maire.

cre. Les canots, qui vinrent à bord, étaient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts & frisés, des anneaux passés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes sur la tête & sur les bras, & des dents de porc autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuses. L'Auteur compare leurs longues mamelles à des gros boyaux, qui leur tombaient jusqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avaient les jambes & les bras fort menus, un visage de singes, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nu. Chacune avait quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, bossue, & quelque marque de mauvaise santé; ce qui fit juger que l'air du Pays était mal-sain, d'autant plus que les maisons y étaient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte est de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apportèrent des essais de gingembre, d'où l'on conclut qu'ils étaient exercés au commerce. On alla chercher un meilleur mouillage dans une Baie voisine, où l'ancre fut jettée sur vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé d'argille. Les habitans de deux villages, qui s'offraient assez proche, envoyèrent à bord deux canots, avec quelques noix de cocos,

Le Maire.

qu'ils daient, c'était plus. U rareté e pourca Ils se re &, dan rent rég partie d Isles de née, de Toutes niere su jour, ils faibles co La co avec peu qu'ils ne trois lieu cap. Ces Nouvelle Ouest - qu à l'Ouest à deux de la faveur suivant le côtes de

, étaient con-
rs, qu'on prit
t les cheveux
s dans le nez
es sur la tête
rc autour du
es étaient af-
ngues mam-
ur tombaient
des tonneaux.
fort menus,
rts, le milieu
le reste nu,
ilier, comme
& quelque
uger que l'air
plus que les
ieux, à huit
eur de cette
trois minutes.
ord, appor-
l'on conclut
On alla cher-
ne Baie voi-
cinq brasses,
ans de deux
envoyèrent
ix de cocos,

qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils deman-
daient, pour quatre noix, une brassé de toile; &
c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le
plus. Un commerce si peu avantageux, joint à la
rareté des vivres, qui se réduisaient à quelques
pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais.
Ils se retrouvèrent le lendemain à quatre degrés;
&, dans l'inquiétude de leur sort, les rations fu-
rent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle
partie du Monde ils étaient, près ou loin des
Isles de l'Amérique; & si c'était la Nouvelle-Gui-
née, dont ils ne cessaient plus d'avoir la vue.
Toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lu-
mière sur les pays qu'ils découvraient chaque
jour, ils n'avaient plus d'autres réglés que de
faibles conjectures.

La course du 11 fut à l'Ouest-Nord-Ouest,
avec peu de changement, le long de la Côte,
qu'ils ne se lassèrent pas de suivre à moins de
trois lieues. Vers midi, ils doublèrent un haut
cap. Ces terres, qui étaient en effet celles de la
Nouvelle-Guinée, s'étendent la plupart au Nord-
Ouest-quart-d'Ouest, quelquefois un peu plus
à l'Ouest, ou un peu plus au Nord. Le 12,
à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent
la faveur des courans, qui portaient à l'Ouest,
suivant leur direction ordinaire, le long des
côtes de la Nouvelle-Guinée. Les 13 & 14, on

Le Maire.

continua de suivre la même côte ; & le 15, trois
Le Maire. Isles basses & peuplées, qui paraissaient remplies
 de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis
 quarante brasses jusqu'à sept, à demie-lieue de la
 grande terre, on y mouilla sur un excellent fond.
 Les Hollandais auraient trouvé, sur-le-champ, du
 remède à tous leurs besoins, s'ils y étaient des-
 cendus avec moins d'imprudence. Mais, n'ayant
 observé aucune précaution pour s'approcher du
 rivage avec la chaloupe, les Insulaires, qui étaient
 sur leurs gardes, quoique naturellement fort hu-
 mains, leur tirèrent une nuée de fleches, dont ils
 blessèrent seize matelots. On ne laissa point d'a-
 border à la plus petite des deux Isles, où, dans
 le premier feu de la vengeance, on brûla quel-
 ques maisons dispersées. Les Sauvages de l'Isle
 voisine parurent furieux, & poussèrent d'hor-
 ribles cris ; mais ils n'osaient passer d'une Isle à
 l'autre, dans la crainte de quelques pièces de
 gros canon, qui battraient le long du rivage &
 dans le bois, où les boulets pénétraient avec un
 fracas épouvantable. Le soir, ils envoyerent de-
 mander la paix, après quoi, deux ou trois canots
 étant au-dessus du vent du vaisseau, sans oser
 s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans
 la mer, afin que le courant les portât vers les
 Hollandais. On les pressa de venir à bord, par
 des signes qui leur inspirerent enfin plus de har-

D
 iesse. Ils
 ananes,
 rones, qu
 esquelles
 e verre,
 Les Insula
 ntre leurs
 aient leur
 rissaient p
 uoiqu'effra
 i le brui
 orientale d
 'Insou à la
 iere, & l
 eues de la
 e trouver
 recevoir, à
 mens. Ils fo
 mais elle n
 Occidentale
 Le 20,
 ivre la c
 treize de
 esquelles c
 l'empêcha
 ond sur tr
 e soir, av
 avait poin

le 15, trois
 ent remplies
 ge, depuis
 -lieue de la
 ellent fond.
 -champ, du
 étaient def-
 ais, n'ayant
 procher du
 , qui étaient
 ent fort hu-
 nes, dont ils
 à point d'a-
 s, où, dans
 brûla quel-
 ges de l'Isle
 rent d'hor-
 d'une Isle à
 s pièces de
 du rivage &
 ent avec un
 oyèrent de
 trois canots
 u, sans ofer
 cocos dans
 état vers les
 bord, par
 plus de har-

resse. Ils apportèrent quantité de noix & de
 ananes, du gingembre verd, & des racines
 unes, qui leur tiennent lieu de safran, pour
 lesquelles on leur donnait en échange des grains
 de verre, des clous & des couteaux rouillés.
 Les Insulaires sont absolument nuds. On vit,
 entre leurs mains, quelques pots de fer, qui de-
 vaient leur être venus des Espagnols. Ils ne pa-
 raissaient pas surpris de la forme du navire; &
 quoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient
 ni le bruit, ni la vue. Ils donnaient à la plus
 orientale de leurs Isles, le nom de *Moa*, celui
 d'*Injou* à la seconde, & celui d'*Arimon* à la der-
 rière, & la plus haute, qui est à cinq ou six
 lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne cessa point
 de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en
 recevoir, à vil prix, toutes sortes de rafraîchisse-
 mens. Ils font du pain & des galettes de cassave;
 mais elle n'est pas comparable à celle des Indes
 Occidentales.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de
 suivre la côte à l'Ouest-Nord-Ouest. On eut,
 treize degrés, la vue de plusieurs Isles, vers
 lesquelles on était porté par les courans, ce qui
 l'empêcha point, qu'ayant trouvé un fort bon
 fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât,
 le soir, avec d'autant plus de confiance, qu'on
 n'avait point apperçu de feu dans l'Isle voisine.

Le Maire.

Le Maire.

Cependant la pointe du jour fit découvrir de grands canots , avec des ailes & de l'acastillage. Les Sauvages qui les montoient , s'approchèrent timidement , quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montraient , de loin , du poisson sec , des noix de cocos , du tabac , & un petit fruit , qui ressembloit à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres canots , qui paraissaient venir de la même Isle , apportèrent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité , à la vue du navire & du cañon , fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avaient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre , qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenaient le courage des Hollandais ; mais elles ne jetaient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24 , ils se trouverent à la hauteur d'un demi-degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest , le long d'une belle & grande Isle , qu'ils nommerent l'Isle de Schouten , du nom de leur Capitaine. Ils donnerent à sa pointe orientale , le nom de Cap de Bonne-Espérance , parce que trouvant , dans leurs Cartes , des Isles à l'Est de Banda , ils se flatterent que ce Cap pouvait être une pointe de ces Isles , & que la route était

D
ore pour
ant comm
ous la Lig
ne de ce
l'Ouest d
ans cette
ans quelq
mbarrassé
rompteme
enait alor
ue prodig
e feuilles
a vue cor
onsole par
ntre les
Isles , il y e
u coupleu
eux , ren
melon , au
On en m
poivre , &
sain. . .
Le 25 ,
une grand
qu'on laiss
vue de tro
vingt-neu

RALE
 découvrir
 de l'acastillage
 s'approcher
 & de fleches
 sec, des noir
 it, qui ressem
 uragea par des
 es canots, qui
 pporterent des
 a Chine. Leur
 du cañon, se
 x de l'Europe.
 une & la taille
 écédentes. La
 anneaux de
 reçus que des
 foutenaient le
 s ne jetaient
 on. Le 24, ils
 i-degré. Leur
 est-Sud-Ouest,
 , qu'ils nom-
 de leur Ca-
 orientale, le
 , parce que
 es à l'Est de
 pouvait être
 a route était

bre pour arriver à Banda, par le Sud. Cepen-
 aut comme l'Isle de Schouten s'étendait jusques
 us la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût
 ne de celles qui sont marquées dans les Cartes
 l'Ouest de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la Ligne.
 ans cette supposition, ils s'exposaient à tomber
 ans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten,
 mbarrassé de ce doute, prit le parti de monter
 romptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui
 enait alors de l'Est, amena, autour du navire,
 ne prodigieuse quantité de poisson, d'herbes &
 e feuilles; mais on ne trouva point de fond à
 a vue continuelle de la Côte. L'Equipage était
 onsolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres.
 ntre les fruits qu'on avait tirés des dernieres
 es, il y en avait un qui était jaune en-dedans,
 ou couleur d'orange, & vert en-dehors; mais
 reux, rempli de pepins, & plus petit que le
 melon, auquel il ressemblait assez par le goût.
 On en mangea beaucoup, avec du sel & du
 poivre, & les malades mêmes le trouverent fort
 sain.

Le 25, on découvrit à la gauche du vaisseau
 une grande étendue de pays, de hauteur inégale,
 qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la
 vue de trois Isles, & le 27, à la hauteur de
 vingt-neuf minutes, on vit au Sud, de hautes

Le Maire.

Le Maître.

terres & d'autres basses , qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord-Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit , au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots , effrayés , sortaient hots de leurs cabanes , sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau , sur-tout dans un passage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30, on entra dans un grand golfe , qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable , par un tonnerre & des éclairs , qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire , que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat , & la crainte de ne pas trouver , dans le golfe , d'autre ouverture que son entrée , firent mettre le cap au Nord. Le soir du 31 , on passa pour la seconde fois , sous la Ligne , & l'on mouilla sur douze brasses , près d'une Isle déserte , à peu de distance du continent. On se trouva le lendemain , à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3 , un banc de sable fort large , à quarante-cinq minutes , ôta presque entièrement la vue des terres. On jugea , par cette hauteur , qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée , après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'Ouest-Sud-

Ouest ,
rante b
vit des
Isles se

Le 4
était à l
Ouest ,
obligere
la crainte
gouverna
Est ; ma
à s'appro
put trou
quarante
derent a
ne firent
vaisseau.

Elles p
pois des
oiseaux d
jaune. L
tant de c
gner que
Hollandais
dont la b
les plus fai
Ils portai
Quelques-

angea toujours
 8 au 29, on
 n grand trem
 effrayés, sa
 sans pouvoit
 ibles secoull
 tout dans un
 fond. Le 30,
 paraissait en
 uvantable, par
 mbiaient cou
 ent suivis d'une
 anciens matelot
 es dangers de
 uver, dans le
 entrée, firent
 31, on passa,
 & l'on mouilla
 déserte, à peu
 trouva le len
 ude du Nord
 , à quarante
 ent la vue de
 r, qu'on était
 e, après avoir
 lieues le long
 à l'Ouest-Sud-

Ouest, excellent fond, néanmoins, depuis qua-
 rante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on
 vit des baleines & des tortues. Vers le soir, deux
 Isles se présentèrent à l'Ouest.

~~Le Maire.~~
 Le Maire.

Le 4, on observa que la direction des courans
 était à l'Ouest, & la course étant au Sud-Sud-
 Ouest, on eut la vue de sept ou huit Isles, qui
 obligerent de passer toute la nuit au large, dans
 la crainte de dériver trop sur les côtes. On
 gouverna le lendemain au Sud & au Sud-
 Est; mais un vent contraire força les Pilotes
 à s'approcher d'une Isle où la chaloupe ne
 put trouver de fond que sous le ramage, à
 quarante-cinq brasses. Trois pirogues s'y abor-
 derent aussi-tôt avec la bannière blanche,
 ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au
 vaisseau.

Elles portaient des montres de feves & de
 pois des Indes, du riz, du tabac, & deux
 oiseaux de Paradis, dont l'un était blanc &
 jaune. Les Insulaires, qui s'approchaient avec
 tant de confiance, n'avaient pas laissé de témoi-
 gner quelque frayeur, en reconnaissant des
 Hollandais; mais ce n'était plus des Sauvages,
 dont la barbarie fut redoutable après les frâtes
 les plus saints, & jusqu'au milieu de leurs caresses.
 Ils portaient des ceintures d'assez belle toile.
 Quelques-uns même avaient des caleçons de soie,

Le Maire.

des turbans , des bagues d'or & d'argent aux doigts , & les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur Nation , lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le Malais , crut distinguer plusieurs mots Ternatais , & quelques termes Espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant , qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes , mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies , & rous également consternés de l'incertitude de leur sort ! Ils s'empresserent de demander aux Indiens le nom de leur Isle & celui de leur Nation. A la vérité , rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement ; mais le refus même de ces Indulaires , joint à d'autres circonstances , leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité Orientale de Gilolo , qui s'étend à l'Est par trois langues de terre , & que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer , étaient des Sujets du Roi de Tidor , ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage ; & l'on apprit dans un Bourg , nommé *Soppi* , que l'Isle voisine , nommée *Maba* , d'où les trois pirogues étaient venues , relevait du Roi de Tidor. Les Matelots d'une pirogue Ternataise , qui arriva quatre jours après dans la Baie de *Soppi* , s'empresserent de venir raconter à Schouten , qu'il y avait

avait actu
landais &
de jours
une nomb
George
Indes Ori
trouvait al
le Gouvern
le Maire &
ande. Mai
èce de ro
eux grands
commandai
commença
t confiscat
tion des I
erfée. Il
écouvèrte;
ng-temps
x ou sept
ince Mau
e faire visu
onze vaisse
commandem
oues les
de Schout
étroit est d
Tome 2

avait actuellement près de vingt vaisseaux; Hollandais & Anglais, autour de Ternate; & peu de jours après, il se revit effectivement dans une nombreuse flotte de sa Nation:

Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvait alors dans l'Isle de Java, fut chargé par le Gouverneur-général de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten & de les conduire en Hollande. Mais observons ici, comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services. Le Gouverneur-général qui commandait aux Moluques pour les Hollandais, commença par se saisir du vaisseau de le Maire & confisqua tous ses effets, en attendant la décision des Etats. Le Maire mourut dans la traversée. Il n'eut que le stérile honneur de sa découverte; mais du moins sa Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de ses travaux: dix ou sept ans après, les Etats-Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une flotte de onze vaisseaux; qu'ils y envoyèrent sous le commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous

Le Maire:

Le Maire. les Navigateurs qui , connaissant les dangers de celui de Magellan , veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.



C

LE V

remarqu
dans cel
Magellan

Il eut

deux vai

qui avai

de Bristo

tous deux

faire pou

encore u

en le vo

Dampier

voyages,

la qualité

le 2 d'Ar

d'autre é

nécessaire

idée de c

Le 21

Rogers,



CHAPITRE III.

Wood Rogers.

LE VOYAGE de l'Anglais Wood Rogers est remarquable, en ce qu'il pénétra de la mer du Nord dans celle du Sud, sans passer ni le Détroit de Magellan ni celui de le Maire.

Rogers.

Il eut, en 1708, le commandement d'un des deux vaisseaux, nommés le *Duc* & la *Duchesse*, qui avaient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà signalé par de célèbres voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 de Décembre, le *Duc*, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés

Rogers.

cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avait déjà vu , depuis quelques jours , quantité de jons marins fort hauts , presque tous ronds & branchus ; qui paraissaient sur divers rochers. Le 23 , à dix heures du matin , ayant rejoint la Duchesse , ils découvrirent la terre , qui portait au Sud - Sud - Est , à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles , qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. A midi , ils l'eurent au Sud - Ouest , à six lieues de son extrémité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avaient pris pour des Isles , se joignait avec la terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver , & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte , qui courait , autant qu'ils en purent juger , Est - Nord - Est & Ouest - Sud - Ouest. Ils reconurent enfin que c'étaient les Isles de Falkland, Leur milieu est sous le cinquante - unieme degré de latitude Méridionale , & Rogers lui donna soixante - un degrés cinquante - quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent , en longueur , d'environ deux degrés ; mesure , néanmoins , qui ne put être prise qu'à vue d'œil. Le même jour , dans l'incertitude de leur étendue à l'Est , on mit à la cape , depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avait passé , entre deux & trois heures après midi

devant u
paru isol
semble p
l'Ouest d
qu'aussi
quoiqu'e
on avait
tance de
& le roc
tance. A
dont on
lieues. T
d'un bon
de bois,
Havres,

Le 25 ,
quante - de
terre à Mic
blanc. A si
sans avoir
26 , à midi
quatre lie
qui n'est p
à cinquante
vent , qui a
du jour p
au Sud. Or
l'île basse,

devant un gros rocher blanc, haut & rond, qui avait paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnelle*, à l'Ouest du Cap Cléar, en Irlande. La Côte a presque aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avait eu, au Sud-Est-quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrémité Nord-Est; & le rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la terre la plus Orientale, dont on eut la vue, était au Sud-Est, à sept lieues. Tous les côteaux avaient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres,

 Rogers.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la terre à Midi. Elle courait au Sud, depuis le rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vue, sans avoir pu reconnaître si elle était habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On était à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avait été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'était remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain à l'Est, depuis l'Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-

Rogers.

quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle était de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avait point ici de nuit, sous le soixante-unième degré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuvième degré cinquante-huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn. Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint-Etienne, sur la Côte des Patagons, dans la mer du Sud, à qua-

rante-se
même C
nutes. L
sentir d
souhaita
Fernand
sur sa po
titude. A
de latitu
degrés a
eurent la
au hasar

Ce n'es
qu'on y
réfervée
les obser
poids par
devoir de
qui se tr
tions, &
sienne.

Le pr
l'Isle, il
connaître
tour, on
fut le riv
à l'ancre
çais; &

rante-sept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les équipages avaient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, & souhaitaient impatiemment d'arriver à l'Isle de Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'était un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglais eurent la vue de l'Isle, qu'ils cherchaient comme au hasard.

Ce n'est pas pour en donner ici la description; qu'on y a conduit les deux vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit, qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa chaloupe en mer, pour aller reconnaître la terre. Tandis qu'on attendait son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaisseaux Espagnols ou Français; & dans la nécessité où l'on était de faire

Rogers.

de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la Baie du Milieu, où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, on n'appercut aucun vaisseau, non plus que dans l'autre Baie au Nord-Ouest; & ces deux Baies sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint bien ôt, avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était un Ecoïlais, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avait été Maître à bord d'un vaisseau Anglais, & que son Capitaine avait abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

« Il avait vu passer quantité d'autres Bâtimens, pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller que deux, qu'il avait reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient appercu, avaient tiré sur lui, & l'avaient pour suivi jusques dans les bois. Il s'était heureusement dé-

probé à la
ils ne l'
avait vu
avoua q
livrer à
qu'un de
aimé s'ex
de tomb
n'auraien
damner a
couvrit a
mer du S
Il était
en Ecoïlle
Marine. A
Capitaine
mêlé qu'il
soluton d'y
sa grace
exposé à
venu néa
dérés, il
seau, ma
recevoir.
Isle, dans
alors laissé
six mois,
abandonné

révolution
main, à la
attendait a
aucun vais-
au Nord-
ins les seuls
crut alors
qui, ne se
avait pris
outes furent
Elle revint
de chèvres,

le plus sau-
un Ecoisais,
été Maître
que son
cette Isle,
Le malheu-
vaisseaux,
partie de la

Bâtimens,
cette soli-
que deux,
mois. Quel-
t apperçu,
suivi juf-
ement de

robé à leur fureur, en grim pant sur un arbre où
ils ne l'avaient pas découvert, & d'où il leur
avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il
avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté de se
livrer à des Français, s'il eût vu paraître quel-
qu'un de leurs vaisseaux ; mais qu'il avait mieux
aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert, que
de tomber entre les mains des Espagnols, qui
n'auraient pas manqué de le tuer ou de le con-
damner aux mines, dans la crainte qu'il ne dé-
couvrît aux Etrangers ce qui appartenait à la
mer du Sud.

Il était né à Largo, dans la province de Fife,
en Ecoisle ; dès son enfance, il avait été élevé à la
Marine. Ayant été abandonné dans l'Isle par le
Capitaine Prädling, à l'occasion de quelque dé-
mêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la réso-
lution d'y demeurer, plutôt que de solliciter
sa grace par des soumissions qui l'auraient
exposé à de nouveaux chagrins : étant re-
venu néanmoins à des sentimens plus mo-
dérés, il avait souhaité de retourner au vais-
seau, mais le Capitaine avait refusé de le
recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette
Isle, dans un autre voyage, & qu'on y avait
alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que
six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient
abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre

Rogers.

les premiers mouvemens du défefpoir, en lui
 Rogers. » faisant efpérer le même traitement.

» Il avait été mis à terre avec fes habits, son
 » lit, un fufil, quelques livres de poudre, des
 » balles, du tabac, une hache, un couteau, un
 » chauderon, une Bible, quelques livres de piété,
 » fes instrumens & fes livres de marine. Pendant
 » les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine
 » à vaincre fa mélancolie. Il fe fit deux cabanes de
 » branches d'arbres, l'une à quelque diftance de
 » l'autre. Il les couvrit d'une efpèce de jones, &
 » les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à me-
 » fure qu'il en avait befoin. Lorsque fa poudre
 » approcha de fa fin, il trouva le fecret de faire
 » du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il
 » frottait fur le genou, l'une contre l'autre. La plus
 » petite de fes huttes lui fervait de cuifine. Dans
 » la grande, il dormait, il chantait des pfeaumes
 » & priait Dieu. Jamais il n'avait été fi bon Chré-
 » tien. Accablé d'abord de trifteffe, ou faute de
 » pain & de fel, il ne mangeait qu'à la dernière
 » extrémité. Il n'allait fe coucher que lorsqu'il ne
 » pouvait plus foutenir la veille. Le bois de pi-
 » ment lui fervait à cuire fa viande & à l'éclai-
 » rer; & l'odeur aromatique récréait fes efprits
 » abattus.

» Il ne manquait pas de poiffon, mais il n'ofait
 » en manger fans fel, parce qu'il lui caufait un E-

» cheux dévoie
 » riviere, qui
 » prefqu'auffi g
 » les mangeait
 » la chair de fe
 » pas le goût fi
 » il faifait d'ex
 » cinq cens. En
 » prenait à la co
 » fement, il en
 » bre, après le
 » exercice cont
 » courait au tra
 » collines, avec
 » prouvâmes (c
 » avec lui. Nou
 » combat des
 » les devançant
 » chien. Il pren
 » tait fur le dos
 » peu fallu qu'u
 » Il la pourfuiv
 » prife fur le bo
 » buiffons, il tou
 » chute lui fit pe
 » nant à lui-mêm
 » lui. Il était fi b
 » dans la même

cheux dévoiement, à la réserve des écievilles de
 riviere, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, &
 presqu'aussi grosses que celles de mer. Tantôt il
 les mangeait bouillies, & tantôt grillées, comme
 la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait
 pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont
 il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à
 cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les
 prenait à la course; & s'en faisant même un amu-
 sement, il en avait lâché environ le même nom-
 bre, après les avoir marquées à l'oreille. Un
 exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il
 courait au travers des bois, sur les rochers & les
 collines, avec une vitesse incroyable. Nous l'é-
 prouvâmes (continue Rogers) en allant à la chasse
 avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au
 combat des Taureaux, & de bons coureurs. Il
 les devançait tous. Il lassait nos hommes & le
 chien. Il prenait les chèvres & nous les appor-
 tait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était
 peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie.
 Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant
 prise sur le bord d'un précipice, caché par des
 buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette
 chute lui fit perdre la connoissance. Enfin, reve-
 nant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous
 lui. Il était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures
 dans la même place; &, s'étant traîné avec beau-

 Rogers.

Rogers.

» coup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloigné pendant soixante jours de repos.

» Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la saison, il trouvait quantité de bons navets, que d'autres avaient semés, & qui couvraient quelques arpens de terre. Il ne manquait pas non plus d'excellens choux, qu'il cueillait sur les arbres qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnait avec celui du piment, nommé autrement poivre de la Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme *malachita*, fort bon pour chasser les vents & pour guérir la colique. Ses souliers & ses habits furent bientôt usés, par ses courses au travers des bois & des broussailles; mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à porter des souliers.

» Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait quelquefois plaisir à graver sur les arbres, son nom & la date de son exil. Il dressait des chats sauvages & des chevreaux à danser avec lui. Les chats & les rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espèce, sortis des navires qui avaient relâché dans l'île. Les rats

D.
venaient
pendant so
s'en garante
rillant de
rendit si
grand nom
secours de
âge, qui
triumpha d
n'y trouve
ement. Ap
juste-au-co
vres, qu'il
roies qu'il
servait d'ai
que toile q
ses bas lui
lorsque les
autres secour
dos, il en f
de fer, qu'i
divers mor
d'aiguifer.
» Il avait t
ne prononç
temps assez
bord l'eau-
crainte de

venoient ronger ses habits, & même ses pieds, pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'appriivoiser les chats, en les nourrissant de la chair de ses chèvres; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la force de son âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il surmonta des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bonnet de peaux de chèvres, qu'il coufit ensemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses bas lui servit de fil. Il étoit à sa dernière, lorsque les deux vaisseaux lui apporterent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'aplatir & d'aiguïser.

Rogers.

Il avoit tellement perdu l'usage de parler, qu'il ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur

Rogers.

» si chaude ; & quelques semaines se passèrent,
 » avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes
 » apprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chèn-
 » vres, à ses racines & au poisson, une espèce de
 » prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne
 » cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent
 » au sommet des montagnes & des rochers. Pen-
 » dant que les Anglais furent à l'ancre, la recon-
 » noissance lui fit braver toutes sortes de dangers
 » pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le
 » nommaient le Gouverneur, ou plutôt le Mo-
 » narque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur
 » son vaisseau, l'office de Contre-Maître.»

Les deux vaisseaux quitterent l'Isle de Juan Fer-
 nandez, le 14 de Février, pour s'engager dans
 des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'em-
 parerent de Guaiacuil, dont ils tirerent une grosse
 rançon, & de quelques petits vaisseaux, sur les-
 quels ils enleverent plus de prisonniers que de ri-
 chesses. Leur dernier exploit, dans cette mer, fut
 la prise d'un vaisseau de Manille, qui leur fit ache-
 ter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en
 répondit point à leurs espérances. Ils en attaque-
 rent un autre, qui se défendit encore plus vigou-
 reusement ; & ce combat, joint aux maladies qui
 enleverent leurs plus braves guerriers, les mit dans
 la nécessité de faire le tour de la moitié du globe,
 pour aller chercher d'autres ressources aux Indes

Oriental
 n'eut p
 Après a
 mois de
 par-tout
 ils vinre
 gers nom
 même au
 en peut
 hauts roc
 viennent
 Wight, c
 en forme
 la terre e
 l'eau pass
 gauche ce
 s'en écarte
 courir ver
 toutes les
 jusqu'à vir
 fermé par
 Est, jusq
 ferait pas
 mer soufla
 Le pays
 de fables,
 ques arbrif
 sortes de g

se passerent,
 r des viandes
 chair de ché-
 ne espèce de
 , mais qu'il ne
 elles croissent
 rochers. Pen-
 re, la recon-
 es de dangers
 èment. Ils le
 lutôt le Mo-
 ui donna, sur
 Maître. »
 e de Juan Fer-
 'engager dans
 nols. Ils s'em-
 ent une grosse
 seaux, sur les-
 ers que de ri-
 cette mer, fut
 i leur fit ache-
 ue le fruit n'é-
 ls en atraque-
 re plus vigou-
 x maladies qui
 s, les mit dans
 irié du globe,
 ces aux Indes

Orientales. La difficulté de se procurer des vivres
 n'eut pas moins de part à cette résolution.
 Après avoir couru dans la mer du Sud jusqu'au
 mois de Décembre de la même année, abordant
 par-tout où ils croyaient trouver des subsistances,
 ils vinrent dans un Port de Californie que Ro-
 gers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le
 même auquel Thomas Candish donne ce nom. On
 en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre
 hauts rochers, qui ressemblent, pour ceux qui
 viennent de l'Ouest, aux aiguilles de l'Isle de
 Wighr, & dont les deux plus Occidentaux sont
 en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers
 la terre est percé comme l'arcade d'un pont, &
 l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à
 gauche celui qui est le plus proche de la mer,
 s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, &
 courir vers le fond de la Baie qui est saine dans
 toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix
 jusqu'à vingt & ving-cinq brasses. On y est en-
 fermé par les terres, depuis l'Est-quart-de-Nord-
 Est, jusqu'au Sud-Est-quart-de-Sud. La rade ne
 serait pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de
 mer soufflait impétueusement.

Le pays est fort montagneux, stérile & couvert
 de sables, qui ne laissent pas de produire quel-
 ques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes
 sortes de graines. Rogers fit visiter la côte. Ses

 Rogers.

 Segura.

 Rogers.

gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avaient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare ; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers du Sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus ; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paraît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étaient noires & ridées : mais il s'imagina que les peres & les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, & leur

langue

 langue pe
 des collie
 coquilles
 rouges,
 l'art de p
 leur rond
 Ils trouva
 serent le
 passion n
 les instru
 avaient la
 les ouvrie
 ne remarq
 file de l'E
 construite
 si mal cou
 de la pluie
 ou d'agric
 gueres que
 rables cab
 pour un re
 pas leur c
 étaient raf
 Les instru
 des hame
 de bois, c
 coup d'ad
 Anglais en

Tom

ues au Nord,
haute futaie,
bons Ports,
avaient fait
née en divers
pays est fort
nt nulle part

e souffle pres-
-ferein, & la
il tombe d'a-
coup de frai-
a peu de dis-
environ trois
roche point de
aille droite &
s qu'aucun des
mers du Sud,
& plats, qui
us les hommes
ient à la cein-
d'une espèce
des peaux de
étaient noires
s peres & les
nes à la vue
er, & leur
langue

langue paraissait fort dure. Quelques-uns portaient
des colliers & des bracelets de brins de bois & de
coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies
rouges, & des perles qu'ils n'ont pas sans doute
l'art de percer, puisqu'elles étaient entaillées dans
leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil.
Ils trouvaient cet ornement si beau, qu'ils refu-
serent les colliers de verre des Anglais. Leur
passion n'était ardente que pour les couteaux &
les instrumens qui servent au travail; mais ils
avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que
les ouvriers laissaient à terre pendant la nuit. On
ne remarqua point qu'ils eussent le moindre usten-
sile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort basses,
construites de cannes & de branches d'arbres, &
si mal couvertes, qu'elles ne les garantissaient pas
de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins
ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient
gueres que de poisson; ce qui joint à leurs misé-
rables cabanes, qui ne semblaient dressées que
pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient
pas leur demeure fixe dans la Baie, & qu'ils n'y
étaient rassemblés que pour la saison de la pêche.
Les instrumens qu'ils y emploient, ne sont, ni
des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard
de bois, dont ils percent le poisson avec beau-
coup d'adresse. Ils sont excellens plongeurs. Les
Anglais en virent plonger un, qui, après avoir en-

Rogers.

 Rogers.

filé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendait sur une espèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même plusieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jettrait, avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire, qu'ils broyaient avec des pierres & qu'ils mangeaient à poignée, paraissait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurèrent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des yams, une sorte de légume qui croît dans une cosse, & dont le goût approche de celui des pois verts, des bayes semblables à celles du lierre, & qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglais trouverent d'autres baies qui ont la figure des groseilles rouges, mais dont la pulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pépin. Ils trouverent aussi des poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient assez communes dans les huttes des Indiens, ne permettaient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils don-

naient
tr'eux,
plumes
tout ce
son po
seaux é
premier
lorsqu'i
d'obteni
que leur
fussent
durée d
coup d'a
mettre e
l'arc & l
vol. Leu
aux Angl
d'environ
ne sont q
ques os d
quatre &
des instr
composés
Goulu, R
quelques-
dans leurs
brillaient
que minés

donna, sans
 tre Sauvage
 not. Rogers
 me plusieurs
 ux couteaux
 nt atteint le
 ils broyaient
 t à poignée,
 ques Anglais,
 tre dans leurs
 goût du café,
 certaines ra-
 e sorte de lé-
 dont le goût
 es bayes sem-
 chées au feu,
 . Les Anglais
 la figure des
 ulpe, qui est
 yau avec son
 iers piquans,
 lles blanches,
 ent pour les

 étaient assez
 ens, ne per-
 la pêche, ils
 asse. Ils don-

naient quelques marques de respect à l'un d'en-
 tr'eux, qui portait sur la tête un bonnet garni de
 plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de
 tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du pois-
 son pour de vieux couteaux; dont les deux vais-
 seaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au
 premier Indien qui se trouvait près d'eux; &
 lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer
 d'obtenir aucune part de leur pêche. Il semblait
 que leur vice dominant fût la paresse, & qu'ils ne
 fussent occupés de leur subsistance, que pour la
 durée de chaque jour. Ils regardaient avec beau-
 coup d'attention le travail des Anglais, sans se
 mettre en peine de les aider. Leurs armes sont
 l'arc & la fleche, dont ils tuent des oiseaux au
 vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu
 aux Anglais, & garnis d'une corde de fil d'herbe,
 d'environ sept pieds de long. Leurs fleches, qui
 ne sont que des petites cannes, armées de quel-
 ques os de poisson bien affilés, en ont à-peu-près
 quatre & demi. La plupart de leurs couteaux, &
 des instrumens qui leur servent à tailler, sont
 composés des dents d'un poisson qui se nomme
Goulu. Rogers vit deux ou trois grosses perles à
 quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent
 dans leurs courses des pierres fort pesantes qui
 brillaient beaucoup, & qu'ils prirent pour quel-
 que minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point

 Rogers,

 Rogers.

apporté à bord. L'eau de la Baie est excellente, & le fenouil marin y croît en abondance ; mais on ne voit point d'oiseaux extraordinaires.

Les deux vaisseaux Anglais, accompagnés du Galion qu'ils avaient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible jusqu'à l'Isle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & se fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route était familière, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils passerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouverent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençaient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & jusqu'à Batavia.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois vaisseaux Anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, & à seize Hollandais qui devaient partir pour les Ports de l'Europe.

Dans un séjour de quatre mois que Rogers fit

au Cap
partir
loin du
ne peu
pays v

excellente, &
ce ; mais on
s.

mpagnés du
rent point le
anvier 1710.
u'à l'Isle de
12 de Mars,
emirent à la
de leur pre-
familier, ils
elle - Guinée,
s'avancer plus
lequel ils se
mercierent le
Isle du même
commençaient
nt comme un
eau Malayen
ers du Détroit

ap de Bonne-
depuis le 24
re. Les trois
af de leur na-
euaient partir

ue Rogers fit

au Cap, il en connut assez les avantages, pour en
partir persuadé qu'un homme qui voudroit vivre
loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras,
ne peut choisir d'endroit plus commode que le
pays voisin qui relève des Hollandais.

Rogers.





CHAPITRE IV.

Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil.

Dampier.

Nouvelle-Bretagne.

DAMPPIER s'est acquis une juste réputation par le nombre & l'étendue de ses courses, par ses profondes observations sur les vents, les marées, les courans, les bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues, & son nom a reparu souvent dans cet Ouvrage. Il partit d'Angleterre à bord du vaisseau le Chevreuil, dont on lui avait confié le commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Australes. Il côtoya la Nouvelle-Guinée, & découvrit, à l'Est de cette contrée, une grande Isle qu'il nomma la *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom de *Glocester* au Cap Nord-Ouest, & celui d'*Anne* au Cap Sud-Ouest. La partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes, & celle qui est le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes vallées

qui para
Les arb
Dampier
habitans
bustes &
productio
taigu, il
région e
autre par
difficile d
bitans; m
à Dampie
de voyag
qui se fo
Flibustier
Sud & pa
tachées à l
pagnons d
aux Indes
Espérance
qui ont c
les glaces
aux deux
dans sa Pa
times qui
Le Nap
fois dans l
ambition

qui paraissent aussi fertiles que les montagnes. Les arbres dans la plupart des cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus; les habitans en grand nombre, de belle taille, robustes & naturellement fort hardis. A juger des productions du pays par celles du Port Montaigne, il y a beaucoup d'apparence que cette région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre partie du monde, & qu'il ne serait pas difficile de lier un commerce réglé avec les habitans; mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter. Dans la suite, l'ardeur de voyager l'associa à ces Aventuriers intrépides qui se sont rendus si célèbres sous le nom de Flibustiers. Il parcourut avec eux toute la mer du Sud & partagea les vicissitudes de fortune attachées à leur périlleux métier. Il mena ses compagnons d'Acapulco aux Philippines, à la Chine, aux Indes, & revenu par le Cap de Bonne-Espérance, il a mérité d'être compté parmi ceux qui ont décrit autour du globe ce cercle dont les glaces des Pôles bornent la circonférence; aux deux extrémités du Nord & du Sud. Il rentra dans sa Patrie, en 1689, après des courses maritimes qui avaient duré six ans.

Le Napolitain Gemelli Carréri, nommé plusieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, eut cette même ambition de faire le tour du globe, & même il

Dampier.

Carréri.

Cartéri.

commence sa Relation par tracer à ceux qui voudraient l'imiter, les différentes routes entre lesquelles ils peuvent choisir, & il y joint des avis très-sages.

Il établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du monde, sans exercer quelque commerce sur la route. S'il se chargeait de grosses sommes d'argent, il serait sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenait des lettres de change, peut-être lui arriverait-il, par la grande distance des lieux, de trouver le Correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui qui emploie son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il se procure un moyen naturel de converser avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de si barbare, qu'elle ne voie de bon œil un Marchand qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force, pour faire oublier au voyageur que le véritable objet de ses fatigues est de s'instruire.

On peut s'embarquer sur les vaisseaux Européens qui partent souvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens

corrompus
nécessairement
Bonne-Esp
Cette navi
jusqu'à deu
dans le nav
passant par
du Golfe P
wanne de Pe
Mais si l'on
il faut pass
Philippines
retourner e
La meilleur
tante qu'on
est le tabac
Brésil. Mais
reuses peine
Portugais, C
cette voie, c
il y a quelc
marchandise
La seconde
Malte, d'ou
drie, & de
pour s'emba
métans, qui
pour la Mec

corrompus & d'eau infectée ; comme il arrive nécessairement , lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance , on passe deux fois la Ligne. Cette navigation peut coûter cent piastrès , ou jusqu'à deux cens , suivant la place qu'on occupe dans le navire. On peut revenir en Europe , en passant par Ormutz , ou par quelque autre endroit du Golfe Persique , & delà se joindre à la caravane de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du monde , il faut passer des Indes à la Chine , delà aux Philippines , d'où l'on se rend en Amérique , pour retourner en Europe par les Ports d'Espagne. La meilleure marchandise & la moins embarrassante qu'on puisse porter aux Indes Orientales , est le tabac en poudre , soit de Séville ou du Brésil. Mais comme il est défendu , sous de rigoureuses peines , de passer ce tabac sur les vaisseaux Portugais , Carréri conseille à ceux qui prendront cette voie , de se munir de piastrès , sur lesquelles il y a quelque chose à gagner , en achetant des marchandises de l'Orient.

La seconde route est par Livourne , ou par Male , d'où l'on peut passer au Port d'Alexandrie , & delà remonter le Nil jusqu'au Caire , pour s'embarquer sur un des deux vaisseaux Mahométans , qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans

Carréri. cette fameuse Ville l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

La troisième route, & la plus ordinaire aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan : la première par le Diarbek & Tauris ; la seconde par la Mésopotamie, en passant à Mossoul & Amadan ; la troisième par Bagdat & Rengavar ; la quatrième en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Bassora ; la cinquième par le grand Désert ; mais la dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que, dans tout autre temps, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravanes ; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces Caravanes soient formées.

La quatrième route & la plus sûre est celle de Constantinople par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite il faudrait passer la mer Noire & traverser la Natolie. Carréri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'un

D
orte Carav
est remplie
Ceux qu
ur les mon
erse, doiv
écus d'or d
e-change
es marchan
olliers de d
es draps d'
tresses de V
erds, bleus
olive, qui
aux acheter
& les jambe
suffi fort est
spahan, où
aume de Pe
rait une g
es Eunuque
tant ramassé
e manquent
Mais, po
apital & m
Malte des
ès, tels qu'
fle, où, sui
Paul rasse

rebarquer
 us de facilité
 ordinaire aux
 e aux Ports
 fait pour dire
 r Ispahan : la
 ; la seconde
 à Mossoul &
 t & Renga
 le petit Dé
 Bassora ; la
 is la dernière
 née, lorsque
 Egypte vont
 ertent en che
 ès les pluies
 , ces Défer
 r chacune de
 nombreuses
 es plus fortes
 s mois entiers
 ent formées.
 âre est celle
 e la Hongrie
 e & traverser
 oint la route
 ection d'une

orte Caravane , contre les Voleurs dont elle
 est remplie.

Carréri.

Ceux qui veulent faire un profit considérable
 sur les monnoies dans la route de Turquie & de
 Perse, doivent se pourvoir de séquins Vénitiens,
 l'écus d'or d'Allemagne & de piastres. Les lettres-
 de-change sont utiles jusqu'en Turquie. A l'égard
 des marchandises, les plus convenables sont des
 colliers de corail rond, de la couleur la plus vive ;
 des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites
 toffes de Venise, des velours & des raz de Naples
 verts, bleus & rouges ; des crystaux en forme
 d'olive, qui se font à Venise, & que les Orien-
 taux achètent fort cher, pour s'en orner les bras
 & les jambes ; de la thériaque de Venise, qui est
 aussi fort estimée dans tout l'Orient, sur-tout à
 Ispahan, où elle se troque contre le précieux
 baume de Perse, qu'on appelle *de la momie*. On
 ferait une grande fortune dans cet échange avec
 des Eunuques de la Cour ; parce que ce baume
 étant ramassé pour le Roi sous leur direction, ils
 ne manquent pas de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit
 capital & moins d'incommodité, il faut acheter
 Malte des yeux & des langues de serpent pétri-
 es, tels qu'on les trouve dans la partie de cette
 île, où, suivant la tradition commune, l'Apôtre
 Paul rassembla miraculeusement & fit mourir

Carréri.

tous les animaux venimeux dont elle était infectée. Ces petites pierres, qui ne s'y achètent en gros qu'un sol pièce, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine, où l'on est persuadé que les serpens les plus venimeux ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de manière, disent-ils, que la pierre touche à la chair. Les émeraudes se vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans, & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connaître en général les différens symptômes des maladies, à savoir faire une saignée & composer quelques médicamens des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter avec soi une petite provision de drogues, dans une boîte un peu curieuse, & de ne s'arrêter dans chaque Ville qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de

D
Europe, so
Voyageur.
tir sa fortun
ue sont for
Un Voyag
erre la plus
eut traversé
ovie & la
Chine. Mais
nent le pas
propres sujete
qui les exposé
sifreux désert
& si leurs Car
s ne sont jan
artares.
On peut e
u monde p
radix, pour
ouve pas l'o
qui ne parten
embarquer s
oile en Am
qui parte pou
Havane, ou à
nitoles d'Esp
ieux prendr
Ceux qui ve

Europe, font deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vue sont fort communes.

Un Voyageur qui se proposerait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage à d'autres Marchands que ses propres sujets. Ils emploient deux ans à ce voyage qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs féroces déserts & dans des forêts épouvantables; & si leurs Caravanes ne sont pas fort nombreuses, elles ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Véracruz ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la flotille, ou des galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Véracruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne & de piastras, si l'on n'aime mieux prendre des lettres-de-change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent,

Carréri.

Carréri.

gagner les frais du voyage & revenir plus riches ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises & de bijoux. Avec un administrateur fidèle, on peut se promettre un profit du triple. Ensuite, pour continuer le voyage jusqu'aux Philippines, & delà au grand Empire de la Chine on doit s'embarquer sur le vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part régulièrement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des piaftres ; & les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Carréri n'a pas moins à l'industrie des Chinois qu'à l'abondance de leur pays ; cependant ils aiment les estampes de France & de Flandres simples ou enluminées, les lunettes, les télescopes, les microscopes, les verres à boire & d'autres vases de crystal.

La navigation du Mexique aux Isles Philippines est si commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent sans crainte. On a toujours le vent en poupe & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement est entre deux, trois & quatre cens piaftres, suivant la place que le lit & les marchandises occupent dans le vaisseau ; mais on est dispensé de toute sorte de frais, lorsqu'on peut obtenir du Gouverneur Espagnol un brevet

de Capitaine
ans aux Phi
Il est faci
de Manille
sur les
ans les Pro
voyage ne
eulent se
Goa, à Sur
ouvent l'o
aux Franç
erce amèr
it ces diffé
importe de
osées de soi
Siam, au
romandel
Espagnols ou
ente ou qu
er en poudr
dans le R
suite des ro
de la côte
, en les p
En passant
ogol, un H
amans de Go
écieuses, de

ir plus riches le Capitaine dans les troupes qui passent tous les
ortes de mar ns aux Philippines.

Carréti.

administrateur Il est facile ensuite de passer, à peu de frais,
ofit du triple de Manille à la Chine, sur des Jonques Chinoises,
jusqu'aux Phi ou sur les navires Espagnols, qui vont trafiquer
de la Chine dans les Provinces de Fokien & de Quanton. Ce
qui vient tou voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui
qui part régéulent se rendre de la Chine au Bengale, à
rs. Cette rou Goa, à Surate ou sur la côte de Coromandel,
ures sont celle trouvent l'occasion de s'embarquer sur des vais-
elles valent uaux Français, Anglais ou Mores que le com-
. Les marchan merce amène & fait partir journellement. On
rchées, ce que it ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on
ustrie des Chi importe de la Chine de l'or en lingots, ou des
ys ; cependant offes de soie & d'or. Pour se rendre directement
& de Flandres Siam, au Bengale, à Madras & sur la côte de
les télescopes Coromandel, on ne manque point de vaisseaux
re & d'autre Espagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner
ente ou quarante pour cent, si l'on y porte de
les Philippine or en poudre qui s'achète à Manille, à Malaca
s plus délicat dans le Royaume d'Achem ; & si l'on prend
oujours le ven suite des toiles blanches & peintes de Bengale
mpétueux. L de la côte de Coromandel, on gagne trois pour
deux, trois cent, en les portant en Amérique ou en Europe.
e que le lit En passant par Goa & par les Etats du Grand-
raisseau ; ma logol, un Homme intelligent peut acheter des
ais, lorsqu'on amans de Golkonde, des rubis & d'autres pierres
hol un brevécieuses, dont le transport est aisé par terre ;

Carréri. ensuite des perles à Bender-Congo & dans le Golfe Perlique. Il peut s'avancer delà vers Bassora, d'où traversant le grand Désert, il se rend par Alep à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à sa course, irait par terre du Golfe Perlique à Isphahan, où il prendrait la voie des Caravanes pour se rendre à Alep par la route de Bagdat; s'il n'aimait mieux descendre par Tauris, Erivan & les Provinces de l'Arménie jusqu'à Trébizonde sur la mer Noire, & de Trébizonde à Constantinople.

Carréri s'étant rendu aux Indes par la route ordinaire en 1695, il y vit le fameux Anrengeze delà il s'embarqua pour Quanton.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Ile, qui se nomme *l'Ile verte* & qui appartenait aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille; & quoiqu'elle ne soit qu'un rocher stérile, ils avaient une maison de récréation assez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carréri s'y étant fait transporter dans une barque, y trouva un Frere du même Ordre, qui avait été Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire

D
 sur d'autres
 trois ans qu
 tant partie
 soixante ho
 rugais, em
 Pilote qui
 vis-à-vis de
 une, & le
 Passagers tro
 ayant eu le
 e servirent
 ombé entre
 ment dans l
 loignés que
 as d'eau, l'
 eur fit entr
 lle, qui n'é
 triverent co
 etite, sans l
 endant qua
 excès de le
 enfin la néce
 tent des pl
 osses jusqu'a
 erent était
 e fût pas nu
 ournissait ab
 enaient pon

sur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de
 trois ans qu'une patache de la côte de Coromandel
 étant partie pour Cavite, Port de Manille, avec
 soixante hommes à bord, Gentils, Mores & Por-
 tugais, entre lesquels était le Frere Jésuite, le
 pilote qui ne connaissait pas deux bancs, situés
 vis-à-vis des Isles Calmianes, avait échoué sur
 une, & le bâtiment s'était brisé. Une partie des
 passagers trouva la mort dans les flots. Les autres
 ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable,
 se servirent d'un caisson de planches, qui était
 tombé entre leurs mains, pour passer successive-
 ment dans l'Isle la plus voisine, dont ils n'étaient
 éloignés que de deux milles; mais, n'y trouvant
 pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai
 leur fit entreprendre de passer dans une autre
 Isle, qui n'était pas à moins de trois lieues; ils y
 arrivèrent tour-à-tour. Elle était fort basse, très-
 petite, sans bois & sans eau, comme la première.
 Pendant quatre jours ils se virent forcés, par
 l'excès de leur soif, à boire du sang de tortue:
 enfin la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se ser-
 virent des planches de leur caisson pour faire des
 fosses jusqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trou-
 vèrent était un peu salée, mais il suffisait qu'elle
 ne fût pas nuisible à leur vie. La Providence leur
 fournissait abondamment des tortues, parce qu'elles
 venaient pondre alors sur le rivage, & profitaient

Carréri.

de la saison, ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver dans l'Isle une espèce de grands oiseaux de mer, nommés par les Portugais *paxaros-bobos*, ou *jots oiseaux*, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les tortues & les *paxaros-bobos* leur firent des provisions régulières pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits étant usés avec le temps, ils s'aviserent d'écorcher les oiseaux & d'en coudre les peaux ensemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En Hiver, pour se défendre du froid, ils se retirèrent dans les grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulèrent sans aucun changement dans leur situation. Ils voyaient passer quelquefois des navires; mais la crainte des bancs & des seiches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugerent même par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étaient

D
fréquens & seuls malheureux à s'apercevoir venaient plus que l'espérance de les voir. Ils se désolèrent de leur sort si malheureux, & attendirent quelque temps que les planches qu'ils avaient entrepris de faire entrer dans un coffre, qu'ils avaient rempli de plumes d'oies, leur serviraient. Ils se firent des habits en faisant des coutures ensemble. Avec une si mauvaise provision d'eau, ils passèrent le Ciel. Huit jours après, dans laquelle ils furent surpris par le hasard des vents, l'Isle d'Aynar, qui ne leur donna que de seize jours de repos, avant qu'ils eussent pu avoir appris de l'Isle leur

fréquens entre ces Isles, & qu'ils n'étaient pas seuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'apercevoir que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grand nombre. Il leur était mort deux hommes. Tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardiesse à tout braver. Des planches que la mer avait jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de tortues. Ils se servirent des nerfs de tortues pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux cousues ensemble leur composèrent des voiles. Avec une si faible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre règle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite à la vue de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causèrent une égale frayeur. Mais, après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils

Carréri.

avaient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leur famille. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux que sa Femme avait cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une légèreté, qui ne pouvait passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisait ce récit à Carréri, était encore dans l'Isle Verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues.

De la Chine, Carréri fit voile aux Philippines; Il aborda à Manille & s'y embarqua pour le Mexique. Il observe avec tous les Voyageurs; qu'il n'y a peut-être point de traversée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps passés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuse & plus terrible. En 1575, le galion le Saint-Esprit se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena au Japon le Saint-Philippe, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célèbre par la perte de deux galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même voyage depuis plus de deux siècles. Le naufrage de Saint-Joseph & du Santo-Christo en était une preuve récente; sans

compter que la plupart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvant dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui font la traversée la plus heureuse, ne laissent pas d'essuyer des maux qui ne peuvent être bien représentés. Outre la faim & la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le vaisseau est rempli de petits insectes, qui s'engendrent dans le biscuit, & dont le mouvement est si vif, que lorsqu'ils ont commencé à paraître, non-seulement ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, les lits ou les plats où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres vermines de toutes couleurs sucent le sang. Les mouches tombent en monceaux sur les tables & dans les alimens, où nagent déjà quantité de petits vers de différentes espèces. »

Carréri éprouva une partie de ces misères. Le Gardien avec lequel il avait fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de propreté. Mais, lorsqu'on fut en pleine mer, il se fit jeûner à l'Arménienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le poisson n'était assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servait des tranches de vache, ou de buffle, séchées au soleil, & si dures qu'il

 Carréri.

Carréri.

est impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une pièce de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digérer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêta à midi un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le biscuit était celui du Roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits insectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poisson rance, à moins qu'on n'eût pris assez de *cachoretas* pour en distribuer à tout l'équipage. On présentait un potage d'une espèce de petites fèves, si pleines de vers, qu'on les voyait nager sur le bouillon. A la fin du dîner, on accordait un peu d'eau & de sucre, mais en si petite quantité, qu'elle irritait la soif au lieu de servir à l'appaiser.

D'un autre côté, Carréri plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépensent des milliers de piastras à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat & d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du voyage jusqu'au dernier on a toujours à table, deux fois chaque jour des confitures & du chocolat dont les Matelots consomment autant que les plus riches passagers.

Tous les vivres de chocolat & de sucre extrême pour

Il fait une v

que tout le mo

voyage, qui a

& cinq heures

des félicitations

bien il avait fa

ne s'accorderen

qu'on n'avait pa

Fernandez, Po

Pilote, assura

cinq degrés, qu

lieues d'Espagne

prétendit que c'

trois mille lieue

voyage, d'Acap

nières plus de

quels on n'essuie

Son voyage d

que n'offre rien

et aux Mines de

Après avoir j

de l'abondance

& bien peuplée,

malgré le consei

craindre les dan

Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde.

Carréri.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage, qui avait duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut savoir des Pilotes, combien il avait fait de lieues & de degrés; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madère, & premier Pilote, assura qu'on avait parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'était cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guères plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuie pas la moindre tempête!

Son voyage d'Acapulco à la Capitale du Mexique n'offre rien de remarquable; mais celui qu'il fit aux Mines de Pachuca mérite d'être rapporté.

Après avoir joui pendant quelques semaines de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisaient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire

ici, dans ses propres termes, des observations
 Cartéri. auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accom-
 pagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut
 me servir de guide, pendant l'espace de deux
 lieues, jusqu'au Village de *Téchischéac*; il voulut
 m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet
 hospice par une querelle du Curé de ce Village
 avec le Gouverneur Américain du Canton, qui se
 termina par quelques coups de canne que le Curé
 donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai
 de partir, & faisant une lieue jusqu'au Village
 de *Guipuple*, j'allai passer la nuit trois lieues
 plus loin, dans une ferme nommée *Tusantlalpa*,
 où je tuai quelques lievres. J'en aurais pu tuer
 un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique
 le même goût qu'en Europe, & si l'horreur
 que les Mexicains ont pour ces animaux ne
 s'était communiquée jusqu'à moi. Elle vient de
 la certitude qu'on croit avoir, dans le pays,
 qu'ils mangent les vers qui se forment dans la
 chair des chevaux morts.

« Le 23, après avoir fait six lieues dans un
 pays mêlé de plaines & de montagnes, j'arrivai
 à *Pachuca*, où je logeai chez le principal Officier
 des revenus du Roi. Dans l'empressement de
 voir les mines, je me fis conduire le même
 jour, par un chemin fort escarpé, à deux des

plus proches.
 La première
 de sept cens
 qui se nomme
 On tirait l'ar-
 malacates, et
 long essieu,
 corde une g
 avec le métal
 d'autre. Quar
 bois qui le t
 cette machin
 même ouver
 nisme à vi
 sans ce soie
 vail.

Je descen
 ou plutôt ci
 dispersées se
 me permit pa
 d'un malheur
 fois. Les arbr
 de descendre
 pouvait gliss
 de Navarro,
 métal sur leur
 ger pour la v
 d'arbres, don

plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca.

Carréti.

La première, nommée de *Santa Cruz*, avait plus de sept cens pieds de profondeur, & la seconde, qui se nomme *Navarro*, en a plus de six cens. On tirait l'argent dans la première, avec des malacates, espèces de roues soutenues sur un long essieu, autour duquel on emploie pour corde une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre mules attachées à l'essieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine. Une autre malacate, montée à la même ouverture, servait par le même mécanisme à vider l'eau, qui ne manquerait pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres auxquels des chevilles dispersées servent d'échelons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres par lesquels je devais continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvait glisser facilement. Je passai à la mine de *Navarro*, où les Américains portaient le métal sur leurs épaules, avec un continuel danger pour la vie, en montant un grand nombre d'arbres, dont les chevilles & les entailles étoient

Carréri.

» fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier
 » pour quatre réales par jour ; mais le soir on
 » leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils
 » le peuvent d'une seule charge, & dont ils parta-
 » gent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis
 » cinq mois leur travail avait pour objet d'ouvrir,
 » sous terre, un passage d'une mine à l'autre,
 » pour la communication de l'eau, qui est plus
 » profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs
 » ne s'étaient pas encore rencontrés ; mais, après
 » tant de fatigues, ils commençaient à se trouver
 » si proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs
 » coups.

» Je me fis mener, le jour suivant, à quelques
 » lieues de ces deux mines, pour visiter celle de
 » la montagne. Le premier spectacle qui frappa
 » mes yeux fut une petite Ville, dont toutes les
 » maisons étaient composées de terre & couvertes
 » de bois. Elle contenait environ douze mille
 » habitants, qui vivent de leur travail dans ces
 » horribles abîmes. On ne compte pas moins de
 » mille mines dans l'espace de six lieues ; les unes
 » qui sont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce
 » sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve.
 » Mais ces dernières sont visitées secrètement par
 » quantité d'Américains qui dérobent le métal.
 » Depuis peu de jours la terre en avait enseveli
 » quinze, qui avaient eu la hardiesse d'y descendre
 » par une ouverture fort étroite.

D

» On me
 » porte le
 » renferme
 » Soga & P
 » soient dif
 » à la même
 » foi, qui e
 » m'ont assu
 » quarante
 » vail conti
 » arrivé à
 » trouva ta
 » malacates
 » du bois,
 » terre, fut
 » le temps
 » qu'on n'e
 » détermin
 » A peu c
 » avait ouv
 » nomme S
 » fit confid
 » allant de
 » suivre. Je
 » n'avait q
 » fondeur.
 » que la p
 » impatient

nable métier
 is le soir on
 minerai qu'ils
 ont ils parta-
 taire. Depuis
 jet d'ouvrir,
 ne à l'autre,
 qui est plus
 Les Mineurs
 mais, après
 à se trouver
 illement leurs

, à quelques
 iter celle de
 e qui frappa
 ont toutes les
 & couvertes
 douze mille
 ail dans ces
 as moins de
 es ; les unes
 l'on s'exerce
 en réserve.
 ètement par
 nt le métal.
 ait enseveli
 y descende

On me conduisit de cette mine à celle qui
 porte le nom de *la Trinité*, parce qu'elle en Carréri.
 renferme trois qui se nomment *Campechiana*,
Soga & Pignol. Mais, quoique les trois bouches
 soient différentes, elles conduisent toutes trois
 à la même veine. Plusieurs personnes dignes de
 foi, qui en connoissoient parfaitement la richesse,
 m'ont assuré que depuis dix ans on en avait tiré
 quarante millions de marcs d'argent, par le tra-
 vail continuel de mille ouvriers. Lorsqu'on fut
 arrivé à huit cens pieds de profondeur, on
 trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize
 malacates pour la vider, & la seule dépense
 du bois, pour empêcher les éboulemens de
 terre, fut estimée à vingt mille piaftres. Mais
 le temps y a rendu le travail si dangereux,
 qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est
 déterminé à fermer les principales ouvertures.

A peu de distance de la même mine, on en
 avait ouvert une autre, depuis huit ans, qui se
 nomme *Saint-Matthieu*, & qui rendait un pro-
 fit considérable, parce que les veines du métal
 allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à
 suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle
 n'avait qu'environ quatre cens pieds de pro-
 fondeur. En arrivant au cinquieme arbre, j'avoue
 que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort
 impatient de remonter ; mais un Mineur qui

Carréri.

» me servit de guide avec un flambeau, ranimant
 » mon courage, & m'assura qu'il me restait peu
 » d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes
 » sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre
 » le pied sur la cheville ou dans l'entaille, &
 » quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à des-
 » cendre trois fois plus que le Mineur ne m'avait
 » annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les
 » Ouvriers faisaient sauter, avec leurs instrumens
 » de fer, des pierres métalliques d'une extrême
 » dureté. Quelques-unes étaient moins dures &
 » d'autres étaient diversement colorées. J'en pris
 » quelques morceaux ; mais ouvrant plus que
 » jamais les yeux sur le danger auquel je m'étais
 » exposé, & commençant à me ressentir des va-
 » peurs pestilentielles que la terre exhalait dans
 » ce gouffre obscur, je remontai avec autant de
 » difficulté que de crainte, après y avoir passé
 » deux heures, & j'arrivai fort fatigué à la
 » lumière du jour. Tout ce que j'avais vu d'af-
 » freux se retraçant alors à mon imagination, je
 » reconnus que de toute ma vie je n'avais pas
 » fait d'action si folle ; jamais du moins je n'avais
 » éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je
 » voyais parmi des Nations barbares ; & l'on
 » m'aurait offert inutilement deux ou trois mille
 » piastres, pour me faire retourner dans un lieu
 » où la simple curiosité m'avait fait descendre.

La profon-
 du travail
 ment, ju-
 bonne ve-
 & lorsqu'
 plus bas
 Carréri d'
 voyage qui
 comme une
 Journal. Il
 ités des A
 description
 saisi, en
 ées de M
 moment
 Je mon
 lac de Sai
 Paroisse d'
 rins. Six li
 de *Téotig*
 quaine, *li*
 e passai la
 fils de Don
 Tezeuco. C
 es *Cous*,
 plus d'une
 ment celle
 corés, env

beau, ranimé
ne restait pen
vis, à toute
té pour mettre
l'entaille, &
e. J'eus à des
eur ne m'avait
e lieu où les
urs instrumens
d'une extrême
moins dures de
rées. J'en pris
tant plus que
quel je m'étais
sentir des va-
exhalait dans
avec autant de
y avoir passé
fatigué à la
avais vu d'af-
agination, je
e n'avais pas
oins je n'avais
ans que je
ares ; & l'on
ou trois mille
dans un lieu
it descendre.

La profondeur de ces mines vient de la méthode
du travail qui se fait toujours perpendiculairement, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque
bonne veine. Alors on la suit horizontalement ;
& lorsqu'elle finit, on recommence à creuser
plus bas sur la première ligne. »

Carréri demande la même attention, pour un
voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde
comme une des plus curieuses parties de son
journal. Il avait entendu vanter quelques anti-
quités des Américains, dont il ne trouvait pas la
description dans les Voyageurs. L'impatience qui
saisit, en apprenant qu'elles n'étaient pas éloi-
gnées de Mexico, ne lui permit pas de différer
au moment son départ.

« Je montai à cheval, dit-il, & traversant le
lac de Saint-Christophe, je me rendis à la
Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augus-
tins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village
de *Téotiguacau*, qui signifie en langue Mexi-
quaine, *lieu des Dieux & des adorations*, où
je passai la nuit chez Don Pédro d'Alva, petit-
fils de Don Juan d'Alva, descendu des Rois de
Tezeuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain
les *Cous*, ou les *Pyramides*, qui ne sont pas à
plus d'une lieue de la terre. Je vis première-
ment celle du Nord, qui a sur deux de ses
côtés, environ six cens cinquante palmes de

~~_____~~
Carréri.

Carréri.

» longueur, & cinq cens sur les deux autres
 » Elle porte le nom de la Lune. Je n'avais pas
 » d'instrumens pour en mesurer la hauteur ; mais
 » je jugeai qu'elle pouvait être de deux cens
 » palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec
 » des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet
 » offrait autrefois une fort grande statue, de
 » forme grossiere, qu'un Evêque de Mexico fit
 » mettre en pièces, comme un reste de l'ancien
 » idolâtrie. On en voit encore les fragmens au
 » pied de la pyramide. Ces grandes masses ter
 » ferment des voûtes qui servent de tombeaux
 » aux Rois du pays. Quantité de petits monts
 » dont elles sont environnées, paraissent avoir
 » été les tombeaux des Seigneurs Mexicains. Le
 » chemin, qui conduit à ces monumens, conserve
 » encore le nom de *micaotli*, qui signifie *chemin*
 » des morts.

» Je tournai ensuite au Midi, pour voir la
 » pyramide du Soleil, à deux cens pas de la der
 » niere. Elle a mille palmes de longueur, sur
 » deux de ses faces, & sur les deux autres, envi
 » ron six cens cinquante. Sa hauteur est d'un
 » quart de plus que celle de la premiere. La
 » statue du Soleil, qui était au sommet, n'a pu
 » être plus ménagée que l'autre ; mais, dans sa
 » chute, elle est demeurée vers le milieu de la
 » pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas

Cette idole
 qui conten
 reste du c
 de la Lun
 pyramide,
 qui faisaie
 l'idole. »
 On deman
 n'avaient pas
 dures, &
 ette hauteu
 pour en inv
 témoignage d
 de ces pyram
 de l'Isle Atla
 ans dans la
 moins très-anc
 gieuses ruin
 ar quantité c
 qu'il y avait
 même lieu. Il
 ar la même r
 l'Espagne, où
 Le voyage
 trait pas d'ê
 onstance affe
 lie jusqu'à
 avait tenté c

Cette idole avait une ouverture dans l'estomac qui contenait la figure du Soleil ; & tout le reste du corps était revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore au pied de la pyramide, deux grands morceaux de pierre qui faisaient partie d'un bras & d'un pied de l'idole. »

Carréri.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avaient pas l'usage du fer, taillaient des pierres si dures, & par quelle force ils les élevaient à cette hauteur, sans aucune machine & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Carréri, attribuent la construction de ces pyramides aux Ulmuques, qui amenerent de l'Isle Atlantide une seconde Colonie d'habitans dans la Nouvelle-Espagne ; elles sont du moins très-anciennes. Carréri jugea par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs ; par quantité de grottes & par d'autres marques, qu'il y avait autrefois une grande Isle dans le même lieu. Il retourna le lendemain à Mexico par la même route, & reprit bientôt après celle d'Espagne, où il arriva dans le Port de Cadix.

Le voyage de la Barbinais le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, sinon par cette circonstance assez singulière, qu'avant lui, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1704, nul Français n'avait tenté de faire le tour du monde, que

Le Gentil.

presque toutes les Nations de l'Europe avoient
Le Gentil. fait.

La Barbinais d'ailleurs était un assez mauvais homme de mer, & ses connoissances n'étaient pas égales à sa curiosité, si l'on en croit le jugement que les Marins portent de son Journal. Nous n'en tirerons que quelques détails de faits qui nous ont paru intéressans. Il était arrivé à la côte du Pérou par le Cap de Horn. Il fait une description effrayante de la Province de Pachanamac & des montagnes qui en forment l'entrée.

Toute la campagne était inondée. « Mes Guides, raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne pouvait continuer la route ordinaire, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il fallait faire une journée de plus, pour passer sur un pont qui était au sommet de la montagne, sans quoi je serais forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long de m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant tant par des sentiers incommodes & fort étroits. Je voyais les nuages au-dessous de moi, & cette élévation ne m'empêchait pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au pont vers les quatre heures après-midi. Mais Ciel ! quel pont ! sa vue me fit frémir, & souvent

» souvent
» gine d
» un préc
» dans le
» un frac
» a plant
» des cor
» fant &
» l'autre,
» de plan
» forme
» l'autre.
» cette ma
» d'abord
» qu'elles
» quait aff
» comme
» mes mai
» jeter les
» J'entra
» & je pass
» l'aspect m
» Le chenri
» peu de lar
» passer de
» s'avancan
» & l'on re
» détache q
» Tome

ALE
 rope avaient
 assez mau-
 naissances n'é-
 l'on en croit
 de son Jour-
 ues détails de
 Il était arrivé
 Horn. Il fait
 Province de
 ni en forment
 Mes Guides,
 erent qu'on ne
 aire, sans s'ex-
 & qu'il fallait
 r passer sur un
 montagne, sans
 plus de huit
 ulées. Je suivis
 long temps
 eues, en mont
 & fort étroits
 s de moi, &
 pas de sentier
 s arrivâmes au
 es-midi. Mais
 frémir, & k
 souvent

souvenir me glace encoré le sang. Qu'on s'ima-
 gine deux pointes de montagnes séparées par ~~un précipice~~ Le Gentil,
 un précipice, ou plutôt par un gouffre profond,
 dans lequel deux torrens se précipitent avec
 un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on
 a planté de gros pieux, auxquels sont attachées
 des cordes de simple écorce d'arbres, qui pas-
 sant & repassant plusieurs fois d'une pointe à
 l'autre, forment une espèce de rets, couvert
 de planches & de sable. Tel est le pont qui
 forme la communication d'une montagne à
 l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur
 cette machine tremblante. Les mules passèrent
 d'abord avec leur charge; mais la résistance
 qu'elles firent long-temps aux Muletiers mar-
 quait assez leur frayeur. Pour moi, je passai
 comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de
 mes mains deux pieds de plus, & sans oser
 jeter les yeux de l'un ni de l'autre côté.
 J'entrai delà dans la Province de Pachanumac;
 & je passai au pied d'une autre montagne, dont
 l'aspect me causa de nouveaux frémissemens;
 Le chemin qui est sur le bord de la mer, a si
 peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent
 passer de front. Le sommet de la montagne,
 s'avancant au-dessus, semble prêt à s'érouler;
 & l'on remarque à ses ouvertures, qu'il s'en
 détache quelquefois de grosses parties qui tom-

Le Gentil. » bent dans la mer, & qui rendent le danger
 » continuel. Les Espagnols appellent ce passage
 » *el mal passò d'Ascia*, du nom d'une mauvaise
 » Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une
 » lieue. Je ferais pitié, si je racontais tout ce que
 » j'eus à souffrir dans ce voyage. La chaleur
 » m'accablait pendant le jour ; & j'étais dévoré
 » pendant la nuit par diverses sortes d'insectes.
 » Je traversai des montagnes de sable si brûlant,
 » que je ne pouvais mettre pied à terre, sans
 » ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace
 » de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre,
 » si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur
 » de l'eau entretient un peu de verdure. Ces
 » déserts inspirent une véritable horreur. On n'y
 » entend pas le chant d'un oiseau ; & , pendant toute
 » ma marche, je n'en vis qu'un de la grosseur
 » d'un mouton, qui se perche sur les montagnes
 » les plus arides, où il se nourrit des vers qui
 » naissent dans cette vaste étendue de sables. Il
 » est célèbre dans toutes les Relations du Pérou
 » sous le nom de *Condor*. »

Dans le séjour que le Gentil fit à Pisco, Ville du
 Pérou, il fut témoin d'un de ces désastres trop fré-
 quens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre
 qui renversa la Ville, & dont il parle avec le
 faiblessement & l'horreur que laisse un pareil spec-
 tacle dans un homme qui a partagé le péril. Le

ro, à huit
 e. Dans un in
 » renversées.
 » peur, qui c
 » lié les pied
 » place de la
 » Un quart-d
 » tremblé, s'o
 » s'éleva des
 » bruit effraya
 » rerent sur l
 » fut un temps
 » s'agitait à to
 » Ville que tro
 » abandonner
 » e sentions
 » les habiter. T
 » velle irruptio
 » venait de l'av
 » ans. Les Esp
 » point la hard
 » riviage, nous
 » Mais la lumie
 » l'alarme com
 » le trembleme
 » de violence,
 » venait de se r
 » mais la crain

to, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlée.

Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite ; mais la

peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait enlevé les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la

place de la Ville, où tout le monde s'était retiré.

Un quart-d'heure après, la terre ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il

s'éleva des tourbillons de poussière, avec un bruit effrayant. La plupart des habitans se reti-

rèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre

s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la Ville que trois ou quatre Français, qui n'osions

abandonner les débris de nos maisons, & qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à

les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, telle qu'on se sou-

venait de l'avoir éprouvée, il y avait vingt-huit ans. Les Espagnols & les Américains n'ayant

point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour.

Mais la lumière ne reparut que pour augmenter l'alarme commune. A neuf heures du matin,

le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussi-tôt que la mer

venait de se retirer. Cette nouvelle était fautive ; mais la crainte & l'exemple du passé y firent

» trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa
 Le Gentil. » plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la ter-
 » peur. Je me préparai à fuir aussi, & j'étais déjà
 » monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit
 » plutôt que par un reste de courage, je résolus
 » de retourner au bord de la mer, avec deux
 » autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une
 » frayeur excessive produit les mêmes effets que
 » la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille
 » & le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur
 » de guérir les habitans de leur crainte, nous fit
 » pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse,
 » en faisant de loin divers signes de nos chapeaux.
 » Ceux qui attendaient notre retour, pour se
 » déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant
 » pris nos signes mêmes pour une exhortation à
 » fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris
 » lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un
 » petit nombre de vieillards, que la faiblesse
 » de l'âge avait retenus, & qui regardaient déjà
 » les ruines de leurs maisons comme leurs tom-
 » beaux. »

Cependant il parait qu'on en fut quitte pour
 quelques nouvelles secouffes, qui acheverent de
 renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux
 habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Bar-
 binais, revenu à lui-même, se rappella quelques
 circonstances qu'il n'entreprind point d'expliquer,

Une demi-heu-
 re commença à s'agiter
 de frayeur. Les
 leurs licols &
 boyerent. Les
 étourdis, se jet-
 & les souris sor-
 teaux qui étaient
 agités, qu'il sem-
 blent prêtes à
 sur leurs affuts, &
 dans. C'est ce qu'
 peine à croire,
 des témoignages
 que le fond de la
 terre, l'eau pou-
 sion; mais, ce qu'
 prendre, c'est ce
 eau, dont tous les
 cette agitation,
 terre, & qu'il ne
 mouvement devr-
 qu'il éprouverait
 pendant tout le t-
 de la mer était u-
 élevés. Toute l'a-
 puisque le vent n-
 de terre; enfin

Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licols & sortirent de l'écurie. Les chiens aboyerent. Les oiseaux épouvantés, & presque étourdis, se jetterent dans les maisons. Les rats & les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblaient que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devrait ressembler, au plus, à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, & ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans assuraient que, dans

 Le Gentil.

Le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne ~~_____~~
 pouvait souffrir que, dans les Cartes Géographi- Le Gentil,
 ques, on ne mît pas son Empire au centre du
 monde ; & quelques Jésuites, pour lui plaire,
 furent obligés de renverser l'ordre dans une Carte
 Chinoise qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejetta deux
 globes d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglais
 lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y
 était pas située comme il le désirait. Sa prévention
 pour le pays dont il étoit le maître, allait jusqu'à se
 tromper lui-même pour tromper les autres. S'il
 voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il or-
 donnait secrètement à ses Ouvriers de le contre-
 faire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires,
 comme une production du génie Chinois, il leur
 demandait, avec beaucoup de sang-froid, si les
 Européens faisaient les mêmes ouvrages ? Ce que
 nous savons d'ailleurs du mérite & de la sagesse
 de ce Monarque, fait voir que ces petitesse de
 la vanité & de l'ignorance, les autres peut-être
 dans un Despote peu éclairé, peuvent s'accorder
 avec la science de régner.

Il voulut un jour s'enivrer, & reconnaître les
 effets du vin. Un Mandarin, qui passait pour une
 tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui
 apporta des vins de l'Europe, sur-tout des Isles
 Canaries, dont les Gouverneurs des Isles maritimes
 avaient soin de fournir constamment sa table. II

s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé
 dans un profond sommeil, le Mandarin passa
 dans l'anti-chambre des Eunuques, & leur dit que
 l'Empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il
 ne contractât l'habitude de boire avec excès ; que
 le vin aigrirait encore son humeur naturellement
 violente, & que, dans cet état, il n'épargnerait
 point ses plus chers favoris. « Pour nous mettre
 » à couvert d'un si grand mal, ajouta le Manda-
 » rin, il faut que vous me chargiez de chaînes,
 » & que vous me fassiez mettre dans un cachot,
 » comme si l'ordre venait de lui. Laissez-moi le
 » soin du reste. » Les Eunuques approuverent
 cette idée pour leur propre intérêt. L'Empereur
 surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda
 pourquoi le Mandarin l'avait quitté. Ils répon-
 dirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à
 Sa Majesté, on l'avait conduit, par son ordre,
 dans une étroite prison où il devait recevoir la
 mort. Le Monarque parut long temps rêveur, &
 donna ordre enfin que le Mandarin fût amené.
 On le fit paraitre chargé de ses chaînes. Il se pro-
 sterna aux pieds de l'Empereur, comme un crimi-
 nel qui attend l'arrêt de son supplice. *Qui t'a
 mis en cet état, lui dit ce Prince ? quel crime
 as-tu donc commis ? Mon crime, je l'ignore,*
 répondit le Mandarin. *Je sais seulement que votre
 Majesté m'a fait jeter dans un noir cachot, & que*

lorsqu'on m
 pereur reto
 parut surpri
 fumées de l'
 servait aucun
 Mandarin, &
 ure, on re
 Le même
 de Kamhi, m
 promenant,
 parc de la V
 Mandarin de
 particulier de
 le prendre la
 de de le conc
 obéit & reçut
 eur voulut,
 ement ; enva
 souffrir que s
 renier. Aprè
 de fois, lui
 plus puiffa
 ernant à ses
 raison était in
 veux la fair
 plus grand qu
 proportion du
 enne. Le Ma

ant plongé
 darin passa
 eur dit que
 aindre qu'il
 excès ; que
 turellement
 épargnerait
 nous mettre
 le Manda-
 de chaînes,
 un cachor,
 ssez-moi le
 prouverent
 L'Empereur
 l, demanda
 Ils répon-
 déplaire à
 son ordre,
 recevoir la
 rêveur, &
 fût amené,
 Il se prof-
 un crimi-
 e. *Qui t'a*
quel crime
l'ignore,
que votre
ot, & que

lorsqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort. L'Em-
 pereur retomba dans une profonde rêverie. Il Le Gentil.
 parut surpris & troublé. Enfin, rejetant sur les
 fumées de l'ivresse, une violence dont il ne con-
 servait aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes au
 Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette avan-
 ture, on remarqua qu'il évitait les excès du vin.
 Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice
 de Kamhi, racontait encore à la Barbinais que se
 promenant, il y avait quelques années, dans un
 parc de la Ville de Nankin, il avait appelé un
 Mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche
 particulier de l'Empire, & qu'il lui avait ordonné
 de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta
 & de le conduire autour du parc. Le Mandarin
 obéit & reçut un taël pour récompense. L'Empe-
 reur voulut, à son tour, lui donner le même amu-
 sement ; envain le Mandarin s'en excusa. Il fallut
 souffrir que son Maître lui rendît l'office de pal-
 renier. Après cette bizarre promenade, *combien*
de fois, lui dit l'Empereur, *suis-je plus grand*
& plus puissant que toi ? Le Mandarin se prof-
 ternant à ses pieds, lui répondit que la compa-
 raison était impossible. *Eh bien*, répliqua Kamhi,
je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois
plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à
proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la
pienne. Le Mandarin paya vingt mille taëls, en se

_____ félicitant sans doute de la modestie de son Sou
Le Gentil. verain.

De ces deux aventures , l'une fait honneur à son caractère , & l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait sur un Sujet dont il était mécontent ; mais il faut convenir que ce sont là des plaisanteries de Despote.



D
 C H
 LE MOTI
 le même qu
 à la mer du
 en attaquant
 opulence.

L'Escadre
 tembre 174
 guerre, d'un
 mens de tra
 barras étrang
 tinuel des v
 quarante jou
 quoique sou
 dix ou douz
 de certe Ile
 jours, à peu
 vaisseaux de
 çais ou des E
 flotte ne fût
 événemens
 Espagnole,
 Pizarro,



CHAPITRE V.

Anson.

LE MOTIF de cette fameuse expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais à la mer du Sud, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la source de son opulence.

Anson.

L'Escadre Anglaise mit à la voile le 18 Septembre 1740, composée de cinq vaisseaux de guerre, d'une chaloupe armée, & de deux bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras étrangers à l'entreprise, & l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour se rendre à l'Isle de Madere, quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avait vu, depuis quelques jours, à peu de distance des côtes, sept ou huit vaisseaux de ligne, qu'on avait pris pour des Français ou des Espagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût destinée à le traverser; & la suite des événemens le convainquit que c'était l'escadre Espagnole, qui était commandée par Don Joseph Pizarro,

Anfon,

Saint-Jago, une des Isles du Cap-Verd, était le premier rendez-vous que M. Anfon avait donné aux vaisseaux de son escadre, si quelque accident venait à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison était déjà fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux rerardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Isle de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

Le 20 de Novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols, en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'escadre représenterent au Commandant qu'ils avaient quantité de maiades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire six ouvertures à chaque vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les ponts: d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les vaisseaux.

On passa la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude occidentale de Londres: on se trouva, le 10 du mois suivant, au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

D

Les mala
les vaisseaux
dans ces cl
dentes; mal
miers sympt
sont très-sou
ils en conse
opiniâtre, &
temps de rep
de jour en jo
eux, le 18
erre du Bré
Catherine, q
raichissement
dans la mer d
La saison,
favorable pou
souhaiter imp
la voile. Div
cadre, les ret
partant de l'is
dernier Port a
ther; & le res
que des côtes
pouvaient esp
irant vers le
eux, où la c
être disperf

Les maladies qui se faisaient ressentir sur tous les vaisseaux de l'escadre, & qui sont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les convalescens. Ils en conservent ordinairement une dysenterie opiniâtre, & des tenesmes qui les empêchent longtemps de reprendre leurs forces. Ce mal croissant de jour en jour, les Anglais se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil & de toucher à l'Isle de Sainte-Catherine, qui offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux vaisseaux qui veulent se rendre dans la mer du Sud.

Anson

La saison, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisait souhaiter impatiemment aux Anglais de remettre la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier Port ami où ils s'étaient proposé de toucher; & le reste de leur course ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou désertes, dont ils ne pouvaient espérer aucun secours. D'ailleurs, en allant vers le Sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes & le seul danger d'être dispersés, exigeaient de grandes précau-

tions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson, ployer à cr
 considérant qu'il pouvait arriver à son propre vaisseau nouvelles du
 feu ou de se perdre, ou d'être mis hors d'état de clure qu'il lu
 doubler le Cap de Horn, commença par établir maître pour l
 que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne ferait des vaisseaux
 point abandonner le projet de l'expédition. Les devoir de ca
 instructions des Capitaines portaient, qu'au cas de gnols, par m
 séparation, le premier rendez-vous serait la Baie ne devaient c
 ou le Port de Saint-Julien. Ils devaient charger leurs provisio
 autant de sel qu'il leur serait possible, pour leur sur l'ennemi
 propre usage & pour celui de l'escadre; & si, dans en réserver
 l'espace de dix jours, ils n'étaient pas joints par Tigre, proci
 leur Chef, ils devaient continuer la route par le Chine, d'ou
 Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & Angleterre.
 passer dans la mer du Sud, où le premier rendez- Le lendem
 vous était fixé à l'Isle de Nostra-Señora del Socoro es alternativ
 Ils devaient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle urent suivies
 à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze es vaisseaux c
 lieues, aussi long-temps que leurs provisions de ement, à l'ex
 bois & d'eau le permettraient. Lorsqu'elles vien- un mois ap
 draient à manquer, ils devaient relâcher dans l'Isle de cinq gros
 ou s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, & que urait empêch
 le temps fût trop rude pour leur permettre de faire saint-Julien,
 des bordées, ils devaient gagner promptement essité de se ra
 l'Isle de Juan Fernandez, à trente-trois degrés e 19 au soir. C
 trente-sept minutes de la même latitude. Après able aux vais
 avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si paraît importan
 pendant cinquante-six jours qu'ils devaient y em- ôte jusqu'au l

M. Anson employé à croiser au large, ils n'avaient pas de nouvelles du Chef d'escadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par mer & par terre. Dans cette vue, ils ne devoient quitter ces mers, qu'après avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvaient prendre sur l'ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la riviere de Tigris, proche de Quanton, sur la côte de la Chine, d'où ils se hâteraient de retourner en Angleterre.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les vaisseaux de l'escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après, & qui était échappée à la chasse de cinq gros vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'escadre de relâcher au Port de saint-Julien, si l'on n'y avait été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baie le 19 au soir. Comme c'est un rendez-vous convenable aux vaisseaux qui vont à la mer du Sud, il paraît important à l'Auteur de faire connaître la côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une des-

Anson.

cription plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans
 Anfon. les autres Voyageurs.

On donne le nom de *Terre des Patagons* à cette partie de l'Amérique Méridionale qui est au Sud des Établissmens Espagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La partie Orientale de ce pays est remarquable par une propriété qu'on ne connaît dans aucune autre partie du Globe terrestre : quoique tout le pays, qui est au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au Sud de cette riviere est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buénos-Ayres. Sur toute cette côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & aussi loin que les découvertes ont pu s'étendre, on ne trouve que des broffailles dispersées. Mais si ce pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols qui se sont établis à Buénos-Ayres, ayant apporté des vaches & des taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs &

le cuir

le suif. Cette
 du pays, Esp
 cavaliers; &
 racines & les
 nance dont le
 du bois. Ils m
 environnent la
 la croupe, se
 tombe ordina
 leurs laissent
 une autre. Qu
 cavaliers march
 les bêtes tuées
 laisser languir
 les douleurs qu
 aux lymphati
 corcher. L'Au
 déclarés contre
 trompe, dit-
 communier ceu
 le déraciner.
 Quoiqu'on d
 animaux, dans
 sirs, on en pr
 d'autres usag
 grande beaucoup
 lacqs, comp
 langue de plusie

Tome XV

le suif. Cette chasse est singuliere. Les Habitans
 du pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens
 cavaliers; & l'arme, qu'ils emploient contre les
 bêtes & les taureaux sauvages, est une espèce de
 lance dont le fer a son tranchant perpendiculaire
 au bois. Ils montent à cheval pour leur chasse; ils
 environnent la bête; & celui qui peut lui gagner
 la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle
 tombe ordinairement du premier coup. Les chas-
 seurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre
 une autre. Quelquefois une seconde troupe de
 cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher
 les bêtes tuées: mais la plupart aiment mieux les
 laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que
 les douleurs qu'elles souffrent, font crever les vais-
 seaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à
 écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont
 déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne
 trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à ex-
 communier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont
 pu le déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces
 animaux, dans la seule vue d'en tirer le suif & les
 cuirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture
 & d'autres usages. C'est une autre chasse qui de-
 mande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce
 de lacqs, composé d'une forte courroie de cuir,
 longue de plusieurs brasses, & terminée en nœud

Anfon.

coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle ; & , lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ferer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacq n'est jamais tendu. Pendant cette course, un autre chasseur jette le nœud aux jambes de derrière de l'animal. À l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux, à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse qui renverse l'animal. Les chasseurs s'arrêtent ; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre ; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tigres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à se le persuader, s'il n'en avait été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres. Avec le cuir & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces sur-tout aux chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces contrées. On les croit de race

D E

Espagnole, & qui n'ont pas leurs maîtres, charognes leurs chiens, qui liers, n'empêchent parce qu'il ne breuses, qu'ils faire leur proie chasseurs, ou accident.

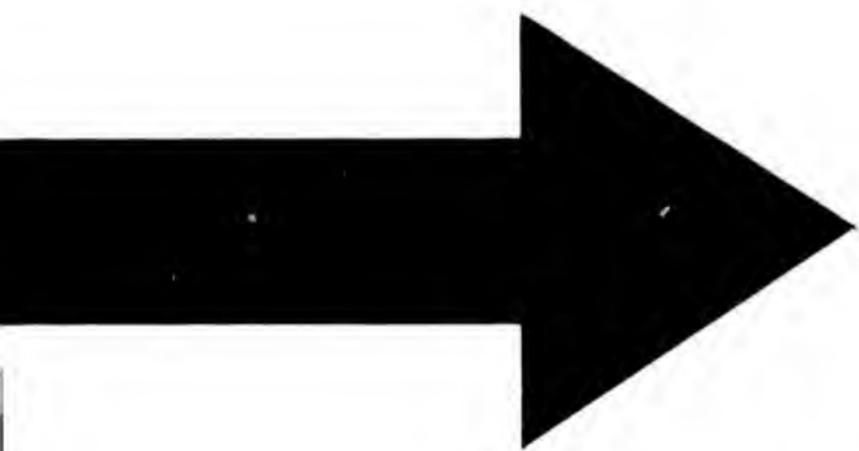
Les chevaux en moindre nombre, tirent au qu'en général ils & la facilité de vil, que dans un bas, & toutes meilleurs ne se jusqu'où ce bétail côté du Midi ; errent quelquefois de Magellan ; & temps, ils ne sortent de pays. Les vaches, en tirant le chair des chevaux pourriture. Malheur

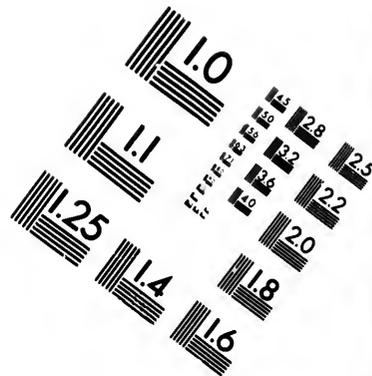
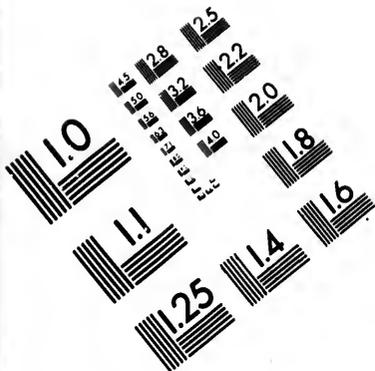
Espagnole, & descendus de chiens domestiques qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait sans cesse de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident.

Anson.

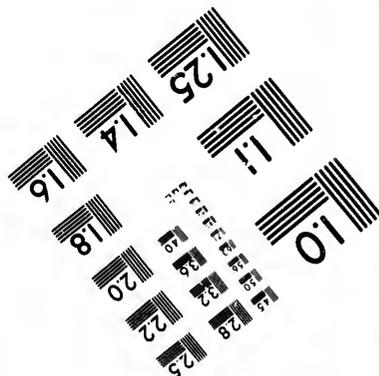
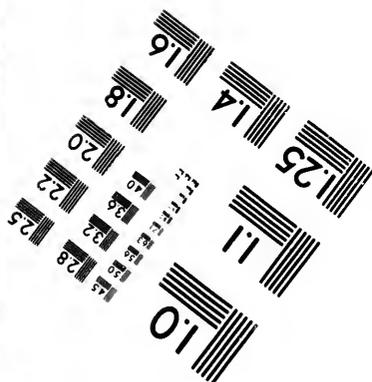
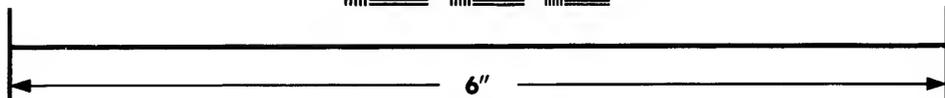
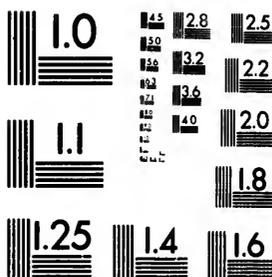
Les chevaux sauvages du pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un pays où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi ; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de pays. Les vaisseaux, qui relâcheront sur cette côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la côte Orientale des







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5 2.8
3.0 2.5
1.5 2.2
3.6 2.0
4.0 1.8

11
10
51

Anfon.

Patagons semble manquer d'eau douce, principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de sel & de nitre ; & les eaux courantes, aussi-bien que les mares , n'y fournissent gueres que de l'eau saumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Le pays est peuplé d'un grand nombre de ces moutons qu'on nomme *vigognes* ; mais ils y sont si défiants & si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la côte, d'immenses troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pingouins. Les habitans sont rares sur cette côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à-la-fois, & les Anglais de l'escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint-Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buénos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols : mais, à cette hauteur, le climat est plus doux, les perspectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur ; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint-Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne sont peut-être que les habitans de la côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la côte Orientale.

L'escad
de Févrie
généralen
fond de f
cailloux. L
de la Vierg
ce Cap qu
Détroit d
termine en
puis trente
Les Angla
ne cesseren
ces latitude
est toujours
extrémeme
père. Le c
nuit très-o
découvrit le
la Terre de
au Sud-Est
que des m
& couverte
tout le jour
& cinquante
gravier. Le l
du matin, o
terre ; & , p
le Maire. D

L'escadre partit de Saint-Julien, le vendredi, 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vue du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan. Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avait, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglais trouverent ici ce que les observations ne cessèrent pas de leur confirmer; c'est que, sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de courte durée, & que, lorsqu'il est extrêmement beau, il devient présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la première fois, la Terre de Feu, qui s'étendait du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi quart à l'Est. Cette vue n'offre que des montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la côte pendant tout le jour, & la sonde donnait entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierre & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin, on fit voile. A huit heures, on vit la terre; &, peu-après, on découvrit le Détroit de la Maire. Dans ce moment, le Cap San-Diégo

 Anson.

Anfon.

était à l'Est-Sud-Est de l'escadre ; le Cap Saint-Vincent au Sud-Est-demi-quart à l'Est ; le Mont-drain du Milieu des trois Freres, au Sud vers l'Ouest ; Monte-Gorda, Sud ; & le Cap Saint-Barthélemi, qui est à la pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. Anfon a pris soin de représenter toutes ces vues dans ses Cartes. Il observe que M. Frézier a donné une vue très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté ; ce qui jeta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avaient pas suivi assez long-temps la côte, ils auraient manqué le Détroit, & se seraient trouvés, avant que de s'en apercevoir, à l'Est de la Terre des Etats.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paraissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croirait formées

D
par des tre
presque pe
dans la sub
Enfin l'imag
plus triste
Le jour
l'embouchu
temps & d'u
sa longueur
passa heureu
C'est-là qu
mer du Sud
représentant
& les riches
formaient d
sur toutes les
l'hiver vint à
& ce jour le
joui depuis
avant la fin
du Détroit,
d'être enseve
Avant qu
eussent débo
violente, qu
doubler le C
Ils avaient r
les difficultés

par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires. Elles paraissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette côte.

Le jour même, où l'escadre avait découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; &, quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la mer du Sud commence. Ainsi les Anglais, ne se représentant plus qu'une mer ouverte, entr'eux & les riches contrées auxquelles ils aspiraient, se formaient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grand pas, le Ciel était fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle était leur situation, avant la fin de Mars. Mais ils n'étaient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, ils essuyèrent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimères ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans

Anson.

Anfon.

plusieurs Navigateurs qui les avaient précédés ; mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans , leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement , nous eûmes , dit Anfon , une suite continuelle de temps orageux , qui firent avouer à nos Marins les plus expérimentés , que tout ce qu'ils avaient appelé tempêtes n'était rien en comparaison. Elles élevaient des vagues si hautes & si courtes , qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue. Ce n'était pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague , qui se ferait brisée sur notre vaisseau , nous aurait roulés à fond. Elles causaient d'ailleurs un roulis si violent , qu'on était dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac , ou contre les côtés du vaisseau. Nous eûmes quelques gens de tué par ces accidens , & d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors du bord & se noya ; un autre se disloqua le col. Un troisième fut jetté par l'écourille entre les ponts , & se cassa la cuisse. Un de nos Contre-Mâîtres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuses , c'est leur inégalité , & les intervalles trompeurs qui

D
à les sépare
froide &
de glace
les uns &
résister au
les memb
& les ma
Il y avait
effroyables
cruelles inc
avaient don
avaient per
de leurs mâ
on se flatta d
parce que
degrés à l'O
cette distanc
gateurs juge
des courans
dans la mer
temps de go
n'était que
bouchure C
Les espéran
les payer bi
cadre aurait
qui avait été
pour faire c

t précédés ;
 abatte pen-
 ent au-dessus
 é. Quelques
 eront ici de
 us accueillit
 Anfon, une
 x , qui fit
 périmentés ,
 mpêtes n'étaient
 t des vagues
 voit rien de
 e. Ce n'était
 continuelle-
 ait brisée sur
 à fond. Elles
 plent, qu'on
 brisé contre
 isseau. Nous
 es accidens,
 os meilleurs
 & se noya
 roisième fut
 & se cassa
 tres se cassa
 ui contribua
 euses, c'est
 npeurs qu

les séparent. Elles étaient accompagnées de pluie
 froide & de neige, qui couvraient nos agrès
 de glace, & gelaient nos voiles; ce qui rendait
 les uns & les autres si cassans qu'ils ne pouvaient
 résister au moindre effort. Nos gens en avaient
 les membres engourdis. A quelques-uns les pieds
 & les mains tomberent en mortification, &c. »

 Anfon.

Il y avait sept semaines qu'on était battu de ces
 effroyables tempêtes, & troublé par les plus
 cruelles inquiétudes. Presque tous les vaisseaux
 avaient donné des signaux de détresse. Les uns
 avaient perdu leurs vergues; d'autres une partie
 de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars,
 on se flatta de voir bientôt la fin de tant de maux,
 parce que, suivant l'estime, on se crut à dix
 degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme
 cette distance est double de celle que les Navi-
 gateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet
 des courans de l'Ouest, on se croyait bien avancé
 dans la mer du Sud, & l'on s'efforçait depuis long-
 temps de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on
 n'était que d'un degré en latitude, au Sud de l'em-
 bouchure Occidentale du Détroit de Magellan:
 Les espérances augmentèrent: mais on faillit de
 les payer bien cher. La nuit suivante, route l'es-
 cadre aurait échoué sur cette côte, si le temps,
 qui avait été fort embrumé, ne se fût assez éclairci
 pour faire découvrir la terre à deux milles. Heu-

Anfon.

reusement la Lune fit voir sa lumière, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'était une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais, que les courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs estimés les supposaient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyaient avoir couru, il se trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux & dans des mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentait sur chaque bord : & pour dernier désespoir, l'escadre était fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux bâtimens, le Severe & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avaient fait naufrage sur la côte.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais au-delà du soixantième degré de la latitude du Sud, & suivant l'estime à six degrés à l'Ouest du Cap Noir,

retomba da
 Chef d'esca
 lleaux, qu
 avaient pas
 ne les revit
 pendant le
 Nord depu
 ité par les
 e se trouvan
 nutes de lati
 troits de M
 évé son pas
 mer du Su
 ent qu'augme
 t, qui causa
 is encore pa
 vigation, qu
 Socoro, p
 reur de Ba
 it été marq
 situation, ju
 la pointe du
 ait perdu
 mmes, il n
 uipage était
 ail, qu'il ne
 faire le serv
 La vue de l

, & le vent
 de cette
 partie de la
 bouquement
 Il parut fort
 s les eussent
 es les suppo-
 cette Terre,
 tude, qu'ils
 t qu'ils n'en
 trer, comme
 plus doux &
 rent obligés
 tter encore
 t ils avaient
 mmençaient
 rralité aug-
 nier décou-
 uée depuis
 e ses prin-
 le. On ne
 u'ayant été
 t & par la
 côte.
 très-beau
 - delà du
 d, & sui-
 Cap Noir,

retomba dans des agitations si violentes, que
 Chef d'escadre perdit de vue ses quatre autres
 effeaux, qui, malgré les plus terribles orages,
 waient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner.
 ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez;
 pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté
 Nord depuis le 22, il continua d'être mal-
 tité par les vents, jusqu'au dernier du mois,
 e se trouvant à cinquante-deux degrés treize
 nures de latitude, c'est-à-dire, au Nord des
 troits de Magellan, il se crut assuré d'avoir
 évé son passage & d'être prêt d'entrer dans
 mer du Sud. Cependant ses souffrances ne
 ent qu'augmenter, non-seulement par le scor-
 t, qui causa de cruels ravages parmi ses gens,
 is encore par les plus fâcheux obstacles de la
 vigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle
 Socoro, premier rendez-vous, ensuite la
 ureur de Balvidia, où le second rendez-vous
 ait été marqué. Il fait une triste peinture de
 situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit
 la pointe du jour, l'Isle de Juan Fernandez. Il
 ait perdu soixante-&-dix à quatre-vingt
 mmes, il manquait d'eau; & le reste de son
 upage était si affaibli par la maladie & le
 vail, qu'il ne lui restait pas dix matelots en état
 faire le service du quart.
 La vue de la terre, qu'on découvrit à onze

 Anson.

Anfon.

ou douze lieues, Nord-demi-quart à l'Est fut un spectacle charmant pour les malades. Comme il fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baie, qui est au côté Septentrion, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les sources d'eau qu'elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eut dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés du bord à terre, n'ayant pas eu le bonheur de trouver assez-tôt, se hâtèrent d'apporter du bord de l'herbe commune. Cet aliment fut devoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baie, sur cinquante-six brasses, & dès le même jour, on découvrit une voile qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un des vaisseaux de la flotte. Il n'avait pas été moins traité que celui du Chef d'escadre.

Après les soins qui furent rendus aux malades, la première occupation de ceux qui jouissaient d'un reste de santé fut de reconnaître toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anfon, qui rapportait toutes ses vues à l'utilité de la Navigation, avait appris par sa propre expérience combien ces lumières étaient importantes; car l'incertitude sur la vraie position de l'Isle lui avait fait manquer le 15 de Mai, lorsqu'il en était

proche. Il à-propos de la perte. Il fit examiner, avec observation. L'Isle est de trois degrés méridionale, Terre-Ferme, un Espagnol qui avait tenté d'y aller l'abandonna par une irrégularité de terre & cinq lieues à deux. Le côté Septentrional des montagnes est inaccessible par les bois. Profond, qu'on ne le moindre caractère. Un arbre de ces montagnes est un arbre commun. L'arbre s'étant accru, d'une grande taille comme les rochers.

quart à l'Est, et se trouva si proche. Il s'en était éloigné, pour retourner à propos vers l'Est; & cette erreur lui avait causé la perte de quantité d'hommes. Il fit examiner soigneusement les rades & les vallées, avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle de Juan Fernandez est située à trois degrés quarante minutes de latitude méridionale, à la distance de cent dix lieues de Terre-Ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol qui la découvrit, en 1594, & qui après avoir tenté d'y faire un établissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une forme irrégulière. Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de bois. Le terrain y est léger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir ou tomber le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'équipage, parcourant une de ces montagnes à la quête des chèvres, vit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cédant, il roula de la montagne; étant accroché, dans sa chute, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déterminé comme le premier, il fut écrasé par le choc des rochers.

 Anson.

 Isle de
 Juan - Fer-
 nandez.

Anfon.

La partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, differe beaucoup de toutes les autres. C'est un pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la partie Septentrionale. Jamais aucun vaisseau n'y aborde, parce que la côte en est fort escarpée & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y régné presque toute l'année, particulièrement en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes, mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente, à l'exception du *tree*, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avait été régulièrement raillée. Une espèce de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de piment, & l'arbre à choux, mais en petite quantité.

Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle de Juan Fernandez, dont la description demanderait plus de connoissance en botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglais y trouverent presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut de mer, tels que du cresson d'eau, du pourpier

D
 d'excellente
 de navets,
 des navets
 racines même
 trouverent a
 Les arbres à
 parce qu'étant
 quelque précie
 il fallait coup
 seul chou. En
 monté du terr
 toutes sortes
 que d'être un
 qu'aussi-rôt d
 était pourvu
 potageres &
 fruits, fit sem
 en terre de r
 pêches. Ce so
 l'égard des fr
 depuis son pa
 un grand no
 qu'on n'y av
 Les bois,
 carpées sont
 en fermassent
 guliere des
 partie Septe

excellente oseille, & une prodigieuse quantité de navets, & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paraissait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient souvent cordées. Ils trouvoient aussi beaucoup d'avoine & de trefle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général, la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presque aussitôt de navets & de raves. M. Anfon, qui était pourvu d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, & mettre en terre de noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que, depuis son passage, on avait découvert dans l'Isle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avait jamais vus jusqu'alors.

Les bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, étaient sans brossailles qui en fermaient le passage; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuait, par cette

Anfon.

raison , à former un grand nombre de belles vallées , arrosées de ruisseaux , dont la plupart formaient des cascades de différentes formes. Dans quelques-unes , l'ombre des bois voisins , l'odeur admirable qui en sortait , la hauteur des rochers , qui paraissaient comme suspendus , & la quantité de ces cascades , dont l'eau était fort transparente , composaient ensemble un séjour aussi délicieux qu'on en connaît peut-être sur la terre. Achéons cette description dans les termes de l'Auteur. « Ce qu'il y a de certain , dit-il , c'est que » la simple Nature surpasse ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'est pas possible » de représenter , par des paroles , la beauté du » lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa tente , » & qu'il choisit pour sa demeure. C'était une » clariere de médiocre étendue , éloignée du bord » de la mer d'un demi-mille , & située dans un » endroit dont la pente était extrêmement douce. » Il y avait , au-devant de sa tente , une large » avenue , coupée à travers le bois , jusqu'à la » mer. La Baie , avec les vaisseaux à l'ancre , » paraissait au bout de cette avenue , qui s'abaissait insensiblement jusqu'au rivage. La clariere » était ceinte d'un bois de grands myrthes , rangés » en forme de théâtre. Le terrain que ce bois » occupait , ayant plus de pente que la clariere , » & n'en ayant point assez pour dérober la vue » des hauteurs

D

des hauteurs
augmentaie
spectacle qu
pour ne laiss
si belle retra
pure que le
au côté dro
gauche , à la
A l'égard
Voyageurs aff
d'un grand no
témoignage e
ignore pas qu
par les Bouca
temps qu'ils co
exemples , l'un
d'un Ecossois ,
donnés dans
quelques anné
ses productions
ou cinq ans , en
vaisseaux de Bri
sures (a). Il aff
à la course plus
pour sa nourrit
après les avoir

(a) On en a p
Tome X

des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentaient la beauté de la perspective, par le spectacle qu'ils offraient au-dessus des arbres; &, pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'une si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que le crystal, coulaient sous les arbres, l'un au côté droit de la tente, & l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges.

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on ignore pas qu'elle était extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Américain, & l'autre d'un Ecoffais, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Isle, & qui, dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connaître les productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Duchesse, sur deux vaisseaux de Bristol, & publia la relation de ses aventures (a). Il assure particulièrement que, prenant la course plus de chèvres qu'il n'en avait besoin pour sa nourriture, il en lâchait quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour

(a) On en a parlé ci-dessus.

Anfon.

dans l'Isle de Juan Fernandez , avait précédé l'arrivée de l'Escadre Anglaise d'environ trente deux ans. Cependant la première chèvre qui fut tuée par les Anglais , avait les oreilles déchirées d'où ils conclurent qu'elle avait passé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majestueux la barbe vénérable, & divers autres symptomes de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs de mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étaient reconnaissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de chiens, qui s'y sont multipliés & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait de chèvres dans les parties accessibles, de sorte qu'il n'en reste à-présent qu'un petit nombre par les rochers & les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés, & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglais trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette

D
chair leur
de travail
tous les tro

Les chie
de toutes l
de différen
multiplié. Ils ve
Anglais pen
provisions.

relots, qui
délivrer. De
plus de no

principaleme
Anglais ayan
qu'elle avait

Dans la
équipages q
poisson, mar
marins. Le
connu par c
cond, que l
de bœuf, le
rent à le déc

Les lions n
avait depuis
& depuis hu
Ils sont si gra
à la peau, qu

chair leur paraisſoit d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'afſiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux.

Anſon.

Les chiens qui les ont détruites, ou chaffées de toutes les parties inacceſſibles de l'Ifle, ſont de différentes eſpèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre viſite aux Anglais pendant la nuit, & leur dérobaient leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour ſ'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglais ayant mangé de leur chair, obſerverent qu'elle avoit un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des chèvres, les équipages qui commençoient à ſe dégoûter de poiſſon, mangèrent auſſi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de descriptions. Mais le ſecond, que les Anglais mangeoient ſous le nom de bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze, juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit, juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur

Anson.

leur, on trouve au-moins un pied de graisse ; avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile. Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil, & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortait. Il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur, qui les distingue des veaux marins, ils en diffèrent encore, sur-tout les mâles, par une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup-d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les matelots Anglais donnaient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il était

toujours
animaux
l'été dans
la seconde
& que l
font de d
d'un veau
sucent les

Les lions
sont à ter
bords des
paissent p
fange. Ils
les rend
apprend à
mâles, q
lorsqu'ils
horde. Le
varié, qu
Tantôt, o
ceaux, &
vaux les
entr'eux,
de leurs
Anglais fu
de ces an
toute no
taient de

toujours accompagné d'un nombreux ferrail. Ces animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'été dans les flots, & l'hiver à terre. C'est dans la seconde de ces deux saisons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un veau marin dans toute la sienne, & qui suçent les mamelles de leur mere.

Anson.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voient approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont si bruyans, & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme. Tantôt, on les entend grogner comme des porceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les mâles; & le sujet ordinaire de leurs divisions, est quelque femelle. Les Anglais furent un jour surpris, à la vue de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de

 Anfon.

dents qu'ils s'étaient donnés, & par le sang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *Bacha*, sembleroit n'avoir acquis son nombreux ferrail, & la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; & les blessures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presque également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse molle, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mere se jeta sur lui, lorsqu'il s'en défiait le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie.

L'Isle de Juan Fernandez n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglais n'y virent point cette espèce, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description, sous le nom de *pardelas* ou *damices*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que

D
les chiens
que Selhir
avoir eu le
ils n'en app
y sont mai
les nuits ils
les rentes.

Enfin la
sou. Les m
gieuse, &
que sur les
de grandes
lies, des tâ
congres d'u
poisson noir
Anglais nor
de *cheminée*
de rochers &
tirer la senn
meçon; &
deux lignes
Le seul obl
poissons si v
moment qu
communes
aucun autre
goût, & pe
Elles y sont

Les chiens les avaient détruits. Tous les chats, que Selhirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque, dans un long séjour, ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causaient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Enfin la Baie fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les côtes de Terre-Neuve. On y prend de grandes brèmes, des anges de mer, des cavaliers, des tâtonneurs, des poissons argentés, des congres d'une espèce particulière, & un excellent poisson noir, assez semblable à la carpe, que les Anglais nommerent, dans leur langue; *ramoneur de cheminée*. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisément à l'hameçon; &, dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, & d'autres poissons si voraces, qu'ils enlèvent le poisson au moment qu'il est pris. Les écrevisses de mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du monde, y sont d'un excellent goût, & pesent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une

Anson.

chaloupe part de terre, où lorsqu'elle y aborde;
Anfon. on les perce souvent avec le croc.

Anfon conclut qu'un vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à desirer que cette Isle. Aussi les malades y trouverent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du Ttyal leur avait fait espérer d'y être bientôt rejoints par le reste de l'escadre. Cette attente leur faisait tenir sans cesse les yeux tournés vers la mer. Mais, n'ayant rien vu paraître dans l'espace de quinze jours, ils commencerent à désespérer de revoir jamais aucun de leurs autres vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient se dissimuler que si leur propre bâtiment avait été obligé de tenir si long-temps la mer, il n'y serait pas resté un homme en vie, & que le corps du navire, rempli de cadavres, serait devenu le jouet des vents & des flots.

Cependant, le 15 de Juin, ils découvrirent le Gloucester, qui par ses voiles basses, les seules qu'il paraissait capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais équipage ne s'était trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avaient jetté à la mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne restait de force,

pour agir, qu'aux Officiers & à leurs valets. De-
 puis long-temps, ils avaient été réduits à une
 petite d'eau pour vingt-quatre heures; &, malgré
 cette économie, leur provision tirant à sa fin, ils
 étaient menacés de mourir bientôt de soif. Ce
 ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir
 couru long-temps autour de l'Isle, ils surmon-
 tèrent les vents & les courans, pour arriver au
 mouillage. Mais on continua de leur envoyer de
 l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant
 dans la Baie, leur nombre ne fut diminué des
 trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheu-
 reux vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avait
 perdu de vue, les vents l'avaient poussé jusqu'à
 la petite Isle de *Maja-Fuéro*, vingt-deux lieues
 à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant,
 de son bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle,
 il avait envoyé sa chaloupe pour y faire de l'eau;
 que le vent élevait de si grosses lames sur la côte,
 qu'il avait été impossible d'y aborder; mais que
 cette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile,
 parce que la chaloupe était revenue pleine de
 poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé
 de cette Isle, la représentent comme un roc
 stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit au Chef
 d'Escadre qu'elle est couverte d'arbres & de
 verdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre
 milles de longueur, & qu'on peut espérer d'y

Anfon.

trouver quelque Baie , pour rafraîchir un vaisseau dans le besoin.

Vers le milieu d'Août , les malades qui étaient à-peu-près guéris , obtinrent la permission de quitter les tentes communes , où ils avaient été logés jusqu'alors , & de s'établir chacun dans leur hutte. On crut qu'étant séparés, ils pourraient s'entretenir plus proprement ; mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage , au premier coup de canon qui serait tiré du vaisseau. Leurs occupations étaient de se procurer des rafraîchissements de couper du bois , & de faire de l'huile de la graisse des lionsmarins. Cette huile s'employait à divers usages. Elle servait pour la lampe. On la mêlait avec de la poix , pour goudronner les côtés du vaisseau , ou avec des cendres pour les espalmer. Quelques matelots furent employés à saler de la morue , sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre , deux pêcheurs de Terre-neuve , qu'il avait à bord. Mais cette provision , qui devint assez considérable , fut presque entièrement négligée dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut , comme toutes les autres salines. On avait fait construire à terre un four de cuivre , & l'on y cuisait du pain frais pour les malades.

Le 16 d'Août , on découvrit , du côté du Nord , un vaisseau , qui fut bientôt reconnu pour la *Pinque-Anne*. Son arrivée fut regardée comme

le faveur du
rière à rous
délivré de
ions , avant
; malheur
lieu d'une
que l'équ
rendez-vous
état de fai
foiblesse ; m
de depuis le
en mois avant
l'Isle de J
re lieues de
quatrième degr
Ensuite un
river vers la C
venir la mer ,
soutenir contr
vers des Ill
bre. Il eut le
à l'Est de l'I
assez près
assez fort po
qu'il était n
Et. La profon
de vingt-cin
de dériver

la faveur du Ciel. On rendit la ration de pain
 à tous les équipages, & le Chef d'Escadre
 délivré de la crainte de manquer de pro-
 visions, avant que de pouvoir gagner un port
 si malheur qui l'aurait laissé sans ressource, au
 milieu d'une si vaste mer. Il parut fort surpre-
 nant que l'équipage d'un vaisseau, qui arrivait
 rendez-vous deux mois après les autres, fût
 en état de faire la manœuvre sans aucun signe
 de faiblesse; mais on apprit qu'il avait été en re-
 traite depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près
 de deux mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre
 devant l'Isle de Juan Fernandez. Il s'était trouvé à
 quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-
 deuxième degré quinze minutes de latitude du
 Sud. Ensuite un vent Ouest-Sud-Ouest l'ayant fait
 dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être
 de tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir
 soutenir contre le vent, avait porté directe-
 ment vers des Isles, qui se présentaient en grand
 nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouil-
 lard à l'Est de l'Isle d'Inchin; mais, ne s'étant pas
 tenu assez près de l'Isle, & l'équipage n'étant
 pas assez fort pour filer du cable aussi prompte-
 ment qu'il était nécessaire, le vaisseau fut poussé
 au large. La profondeur de l'eau allait en augmen-
 tant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On con-
 tenta de dériver, & le lendemain on jetta la

 Anson.

maîtresse ancre , à la faveur de laquelle on
 Anfon. sista quelque temps ; mais le jour suivant , ay
 recommencé à chasser sur les ancres , jusqu'à
 mille de terre , on ne s'attendait qu'à échouer
 dans un endroit où la Côte paraissait haute
 fort escarpée. Les chaloupes faisaient beau
 d'eau. Il ne se présentait aucun lieu où l'on
 aborder. Tout l'équipage se crut perdu , a
 d'autant moins de ressource , que ceux mêmes
 eussent pu gagner le rivage , ne devaient attendre
 aucun quartier des Insulaires du Pays , qui ne
 naissaient d'Européens , que les Espagnols , a
 quels ils portent une haine mortelle. Cepen
 le vaisseau s'approchait toujours des rochers
 ribles qui forment la Côte , lorsqu'au moment
 où sa perte semblait inévitable , on aperçut
 entre les terres , une petite ouverture qui fit
 naître les espérances. On coupa aussitôt les câbles
 des deux ancres , & l'on mit le cap vers
 ouverture , qu'on reconnut pour l'entrée
 canal étroit , entre une Isle & le continent.
 conduisit les Anglais dans un port également
 & tranquille , où l'excellence de l'eau , & le
 fraîcheurs , qui s'y trouvoient en abondance
 leur firent donner le nom de *Bonade* , à
 heureuse découverte.

On s'est étendu sur ces circonstances , par la
 même raison qui porte l'Auteur à publier

le descrip
 éme utilité
 jetés sur
 est , qui
 ces parage
 l'Isle d'Inch
 nement , dit
 les Géogra
 bre le long
 es , suivant
 ple barbare
 gnols. Il n'e
 lais prirent p
 , & que la t
 lée à l'Est. M
 re prendre ,
 arener les va
 leurs ruisseaux
 s sans font si t
 remplir les fr
 le moyen d'u
 au Nord-Est
 ques poissons
 ques mulers c
 que , dans
 lonneux. Pour
 plantes , telles
 coquillages ,

à laquelle on
 suivant, ay
 es, jusqu'à
 qu'à échou
 faisait haute
 nient beau
 eu où l'on
 perdu, a
 eux mêmes
 vaient atten
 ys, qui ne
 Espagnols, a
 elle. Cepen
 les rochers
 qu'au mon
 on apper
 ture qui fi
 ssi-tôt les é
 cap vers
 l'entrée
 continent.
 également
 l'eau, & le
 en abonda
 acle, à
 stances, p
 à publier

de description de ce port. Il la croit d'une
 même utilité pour les navigateurs qui peuvent
 jettés sur les mêmes Côtes par les vents
 west, qui regne presque continuellement
 ces parages.

Isle d'Inchin, qui est de cette Baie, est ap-
 priment, dit il, une des Isles des Chonos,
 les Géographes Espagnols placent en grand
 bre le long de cette Côte. Elles sont ha-
 es, suivant le même témoignage, par un
 ple barbare, fameux par sa haine pour les
 agnols. Il n'est pas impossible que ce que les
 ais prirent pour le continent, ne fût une autre
 , & que la terre-ferme ne fût beaucoup plus
 lée à l'Est. Mais, quelque opinion qu'on en
 ve prendre, le port a deux endroits propres
 rener les vaisseaux. On y voit tomber aussi
 leurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quel-
 uns sont si favorablement disposés, qu'on y
 remplir les futailles, dans la double chaloupe,
 le moyen d'une écope. Le plus considérable
 au Nord-Est du port. Les Anglais trouverent
 ques poissons dans le ruisseau, & sur-tout
 ques mullets d'excellent goût, qui leur firent
 que, dans une meilleure saison, il était plus
 donneux. Pour rafraîchissemens, ils trouverent
 plantes, telles que le céleri sauvage, les orties,
 coquillages, sur-tout des petoncles & des

—
 Anson.

—
 Isle
 d'Inchin.

Anfon.

moules, d'une grandeur extraordinaire & de
 bon goût, quantité d'oies, de mouettes &
 pingoins, tous mets exquis, pour des gens
 famés; qui avaient tenu la mer si long-temps,
 milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne
 raïssait pas rude. Les arbres & le gazon offraient
 encore quelque verdure; & l'on y trouverait,
 été, plusieurs rafraîchissemens qui manquaient
 alors. Les habitans n'y sont pas aussi redoutables
 par leur nombre & leur cruauté, que les
 pagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre
 avantage de leur port, c'est qu'il est fort éloigné
 des établissemens de cette Nation, & si peu
 connu, qu'avec un peu de précaution, un vaisseau
 pourrait y faire un long séjour, sans que
 en fût informée. D'ailleurs il serait facile de
 défendre; & si l'on était en possession de l'île
 qui le forme, on pourrait le garder avec un grand
 de forces, contre une armée nombreuse. Cette
 île est escarpée, presque par-tout, du côté du
 port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte
 & la Pinque était sur ses ancrs à vingt toises
 de terre. Il serait difficile de couper, ou d'aborder
 un vaisseau, protégé à cette distance par
 gens bien armés, & postés dans un lieu peu
 qu'inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de
 d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnaître
 maître, avec plus de soin, un lieu qui mé-

attention du Pu
 Marine.

L'équipage de
 ce, pour entre
 mens, & de les
 craignait égaleme
 n'osant perdre
 bornaient aux
 D'ailleurs quand
 avoit rien à red
 ois, & si rempli
 té d'y pénétrer. M
 pagnols s'éloigno
 qu'ils représentent
 nombreux & redou
 et si déserte que
 anglais s'y arrêter
 mille d'Insulaires
 tron quarante an
 ans, dont l'un
 l'autre était enc
 ouvert dans une p
 ent toutes leurs
 chien, un chat,
 couteau, un be
 es pour se hurer
 ail à battre du fe
 fort mauvais go

attention du Public & celle des Directeurs de la Marine.

Anfon.

L'équipage de l'*Anne* était en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens, & de les envoyer à la découverte. Il craignait également les Espagnols & les Insulaires; & n'osant perdre le vaisseau de vue, ses courses se bornaient aux terres qui environnent le port. D'ailleurs quand les Officiers auraient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le pays est si couvert de bois, & si rempli de montagnes, qu'il n'est pas possible d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette côte, un Peuple nombreux & redoutable. En hiver du moins elle est si déserte que, pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Insulaires, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme & de deux enfans; dont l'un n'avait pas plus de trois ans, & l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richesses, qui consistaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un bâton à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servaient de pain.

Anfon.

Le Capitaine envoya son canot , qui les amena facilement à bord. Il les y retint , dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir ; mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour , ils étaient tour-à-fait libres sur le vaisseau ; & la nuit seulement , on les tenait renfermés. Ils mangèrent avec l'équipage. On leur donnait souvent de l'eau-de-vie , qu'ils aimaient beaucoup. Loin de paraître affligés de leur situation , l'homme sur-tout se réjouissait lorsqu'on le menait à la chasse , & prenait plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin , qu'il devenoit rêveur , & quoique sa femme ne perdit rien de sa gaieté , il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnaître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisait entendre avec une adresse admirable par des signes qui marquaient son jugement & sa curiosité. Un grand vaisseau , monté de si peu de gens , lui causait de la surprise : il concluait qu'il devait avoir perdu beaucoup de monde ; ce qu'il exprimait en se couchant sur le tillac , les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté , par la manière dont il s'échappa , après avoir passé huit jours à bord. L'écoutille du château d'avant était déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse , pour sortir avec sa femme & ses enfans , par cette ouverture , & passant pardessus le bord du vaisseau , il de-

pendit avec eux
 à couper les ha
 & la pirogue à
 moyen d'empêch
 aussi-rôt vers la t
 demi-pont, tous
 & si secrets , qu
 vint de ses ran
 vaisseau. Mais il
 er. D'ailleurs on
 canot , & l'on
 es reprendre. Q
 conçu de l'estime
 finait de cet In
 encore avec sa fa
 port , & craignant
 engagèrent le Cap
 vres dans un lie
 le dessein qu'ils a
 persuadé que cette
 utile. Les vivres
 instances firent ju
 levés. Cependant
 eût gagné l'Isle
 connaissance de son
 pouvaient facilement
 cette idée porta le
 il avait établi , d
 cen

tendit avec eux dans le canot. Sa prudence lui
 fit couper les hanfieres, qui retenaient la chaloupe
 de sa pirogue à l'arriere du vaisseau; c'était le
 moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama
 aussi-tôt vers la terre. Quoique le quart se fit sur le
 demi-pont, tous ces mouvemens furent si prompts
 & si secrets, qu'il ne fut découvert que par le
 bruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignoit du
 vaisseau. Mais il était trop tard, pour s'y oppo-
 ser. D'ailleurs on n'avait plus ni chaloupe ni
 canot, & l'on eut même assez de peine à
 les reprendre. Quelques Anglais, qui avaient
 conçu de l'estime pour le caractère extraor-
 dinaire de cet Insulaire, supposant qu'il rodaoit
 encore avec sa famille, dans les bois autour du
 port, & craignant qu'il ne manquât de provisions,
 engagèrent le Capitaine à faire exposer quelques
 vivres dans un lieu qui leur parut convenable
 au dessein qu'ils avaient de le secourir. On fut
 persuadé que cette attention ne lui avait pas été
 inutile. Les vivres disparurent, & quelques cir-
 constances firent juger que c'était lui qui les avait
 levés. Cependant on pouvait craindre aussi qu'il
 eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât
 connaissance de son aventure aux Espagnols, qui
 pouvaient facilement venir surprendre le vaisseau.
 Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage
 qu'il avait établi, de tirer chaque jour au soir,

Anfon.

un coup de canon. Il s'était flatté que ce bruit rendrait son bâtiment plus respectable aux ennemis, qui pourraient l'entendre, & leur feraient connaître du moins qu'on y était sur ses gardes. Mais il comprit que la principale sûreté consistait à demeurer bien caché, & que cette affectation d'imiter les vaisseaux de guerre, ne pouvait servir qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en mer, & se rendit heureusement à l'Isle de Juan Fernandez.

Le reste de l'escadre consistait en trois vaisseaux, *la Severne*, *la Perle* & *le Wager*. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étaient retournés au Brésil, & que le *Wager*, commandé par le Capitaine Chéap, avait échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-septième degré de latitude méridionale, entre deux Isles, à la portée d'un mille de la terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'équipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le réglemeut du cartel entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un vaisseau Français.

L'inquiétude du Commandant pour trois vaisseaux dont il ignorait le sort, l'avait déterminé, après l'arrivée du *Glocester*, à faire visiter l'Isle

D
de Mafaf-F
quelque Ba
traire. Le T
mission, fit
vaisseau ; m
vait jamais
à la navigat
Les Aute
de Juan Fe
premiere est
la petite a r
qu'elle est p
vétifia quel
Fernandez, à
grande qu'on
ne s'est pas m
comme un r
& comme ab
du Tryal s'assu
& qu'elle a
bent dans la m
Nord de l'Isle
quoique l'ancra
peu d'étendu
eurs y étant tr
près de terre,
excepté celui d
trouve une c

de Mafa-Fuéro , dans l'espérance d'y découvrir quelque Baie qui pouvait leur avoir servi de retraite. Le Tryal , qui fut chargé de cette commission , fit le tour de l'Isle , & n'y vit aucun vaisseau ; mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eues , & que l'Auteur croit trop utiles à la navigation , pour les supprimer.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez , la grande & la petite. La première est celle où l'Escadre était à l'ancre , & la petite a reçu le nom de Mafa-Fuéro , parce qu'elle est plus éloignée du continent. Le Tryal vérifia qu'elle a vingt-deux lieues de Juan-Fernandez , à l'Ouest , vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé , lorsqu'on l'a dépeinte comme un rocher stérile , sans bois , sans eau , & comme absolument inaccessible. Les Anglais du Tryal s'assurèrent qu'elle est couverte d'arbres , & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. Ils virent aussi un endroit , au Nord de l'Isle , où les vaisseaux peuvent mouiller , quoique l'ancre n'y soit pas excellent. Le rivage est peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde , il faut mouiller fort près de terre , où l'on est exposé à tous les vents , excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens , on trouve une chaîne de roches , qui s'avance de

Anfon.

Mafa-Fuéro.

la pointe orientale de l'Isle, à deux milles au
Anson. large ; mais peu dangereuse à la vérité , parce
que la mer , qui s'y brise continuellement , les
fait aisément reconnaître.

Cette Isle a , sur celle de Juan Fernandez , l'avantage d'être bien peuplée de chèvres ; & ces animaux , qui n'ont jamais été troublés , dans leurs retraites , se laissent approcher , lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot , les Anglais jugerent que , malgré quelques inconvéniens , qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche , elle ferait néanmoins très-utile dans les cas de nécessité , sur-tout pour un vaisseau seul , qui craindrait de rencontrer , à Juan Fernandez , un ennemi supérieur.

Le mauvais état de la pinque Anne , dont les charpentiers jugerent le radoub impossible , porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres bâtimens. Le Capitaine & le reste de l'équipage , passerent à bord du Gloucester , où le besoin d'hommes était pressant. Quoique tous les malades fussent assez bien rétablis , M. Anson ne pouvait être sans alarmes en considérant le peu de forces qui lui restaient. Depuis son départ d'Angleterre , il avait perdu

sur le Centurion
hommes , de
embarqué. Il
moins fort ,
voyait rédui
mortalité dev
encore sur le
que toujours
le tillac ; cep
deux homme
trente-neuf. I
avaient été p
cinquante In
bord , il n'en
soldats de mar
du Gloucester ,
quarante-huit
deux. En un m
composer défo
de neuf cens s
d'Angleterre ;
cens trente-cit
Ce nombre su
Cependant , co
cadre de Pizar
poser qu'elle é
si elle n'avait
beaucoup , elle

sur le Centurion , deux cens quatre-vingt-douze hommes , de quatre cens six avec lesquels il s'était embarqué. L'équipage du Gloucester , qui était moins fort , avait perdu le même nombre , & se voyait réduit à quatre - vingt - deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore sur le Tryal , dont l'équipage avait presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau , sur le tillac ; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes , & son bonheur en avait sauvé trente-neuf. Les soldats de marine & les Invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante Invalides , que le Centurion avait à bord , il n'en était échappé que quatre , & onze soldats de marine , de soixante - dix - neuf. A bord du Gloucester , tous les Invalides périrent , & de quarante-huit soldats de marine , il n'en resta que deux. En un mot , les trois vaisseaux , qui devaient composer désormais toute l'Escadre , étaient montés de neuf cens soixante - un hommes à leur départ d'Angleterre ; & l'on n'en comptait plus que trois cens trente-cinq , en y comprenant les mouffes. Ce nombre suffisait à peine pour la manœuvre. Cependant , comme on ignorait alors ce que l'Escadre de Pizarro était devenue , on devait supposer qu'elle était dans la mer du Sud , & que si elle n'avait pu passer les détroits sans souffrir beaucoup , elle avait trouvé des rafraîchissemens

Anfon.

Anfon.

& des recrues dans tous les ports de ces mers ; qui lui étaient ouverts. On savoit d'ailleurs , par quelques informations , que les Espagnols équipaient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions paraissaient capables de décourager les Anglais. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs espérances.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposaient à quitter l'Isle, ils découvrirent , au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un vaisseau de l'Escadre ; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaiso, ils lui donnerent la chasse. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaisseau marchand, du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'équipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistait en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de coton & de tabac ; mais les Anglais y trouverent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois serons de piastres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs lettres & d'autres papiers,

dont ils se
diffemens.

Ce Bâtiment

Mont-Carmel

Zamora. Il

sept jours,

Valparaiso, d

pour le retour

er, & de m

gros au port

qui était le

plus pressant

Jusqu'alors il

force & la de

rencontrée à

Il s'apprene

composée de

commandée p

destinée à t

Pizarro, mal

Cap de Hor

riviere de la

plus gros vais

cet Amiral a

qu'une partie

avec succès

geant par sa

verait foible

dont ils se promirent de tirer quantité d'éclair-
cissemens.

—
Anfon.

Ce Bâtiment, qui se nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était commandé par Dom Manuel Zamora. Il était parti de Callao, depuis vingt-sept jours, & sa destination était en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devait se charger; pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du Centurion, qui était le vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant, que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avaient su qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent, de leurs prisonniers, qu'elle était composée de cinq grands vaisseaux Espagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs desseins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avait été obligé de retourner à la riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux. Ils furent aussi que de la Plata, cet Amiral avait averti les Espagnols du Pérou, qu'une partie de l'Escadre Anglaise pouvait passer avec succès dans la mer du Sud; mais que, jugeant par sa propre expérience, qu'elle y arriverait foible & peu capable de défense, il con-

Anfon.

seillait au Vice-Roi d'armer en guerre les vaisseaux qu'il pourrait employer à cet usage , & de les envoyer vers le Sud , où vraisemblablement ils surprendraient ceux des Anglais , l'un après l'autre , avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le Vice-Roi , goûtant ce conseil , avait fait équiper sur-le-champ quatre vaisseaux , qui étaient partis de Callao ; un de cinquante pièces de canon , deux de quarante , & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avaient reçu ordre de croiser à la hauteur du port de la Conception , & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avaient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin ; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais , ils avaient repris alors la route de Callao , dans la pleine persuasion que leurs ennemis n'avaient pu tenir si long-temps la mer , & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots , ils avaient pris du-moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaisseaux Espagnols avaient été dispersés par une tempête , pendant qu'ils étaient en croisière. Ensuite ils avaient été déarmés en arrivant à Callao ; & les prisonniers ajoutèrent , qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers , il se passerait au-moins deux mois , avant que le Vice-Roi pût rétablir son Escadre.

Ces éclaircissemens étaient d'autant plus favo-

D

tables , que l' à son débarqu quelques mo poissons , des tres traces ré ne put douter plutôt dans c ennemis ; & , réduit , cette seulement au C au Glocester , venus séparém ayant appris à l souffert , parure sifter à tant de leur bâtiment , leur étonneme Tryal à l'ancre avait été constromba sur l'adr capables , après pace si court , r res vaisseaux , forme. Ensuite pleterre avec le avaient compren de Horn , tan d'Espagne av.ie entreprise,

tables, que l'équipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez, quelques monceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses ennemis; & dans l'état où ses fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la pinque Anne, qui étaient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour, ce que les Anglais avaient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur bâtiment, dans la Baie de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avait été construit dans l'Isle; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite apprenant qu'il était venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs vaisseaux d'Espagne avaient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Anson.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du Carmel , donnerent d'autres lumières aux Anglais. Elles portaient que , plusieurs vaisseaux Marchands devaient partir du port de Lima , pour Valparaiso. M. Anson , formant divers projets sur un si beau fondement , dépêcha aussi - tôt le Tryal , avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il résolut en même-temps de séparer d'autres vaisseaux , & de les employer en différentes croisieres , autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte , que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venait de faire , avait inspiré aux équipages , une ardeur qui leur faisait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque Anne fut transportée sur le Carmel , & le Gloucester reçut , pour sa manœuvre , un renfort de vingt-trois matelots Espagnols. Après ces dispositions , on leva l'ancre , le 19 de Septembre. Le Gloucester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude méridionale , & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita , mais à la distance convenable , pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel portèrent à l'Est , pour rejoindre le Tryal , à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après , ils rencontrèrent ce bâtiment , qui avait déjà pris , avec peu de résistance , un vaisseau Espagnol de six cens tonneaux , nommé

Aranzanu. Il y eut une charge que celle d'argent , qui n'étoit que de mille livres sterling. Elle étoit troublée , par le vent , & de fait , elle n'avoit point d'espoir de se tenir en pleine mer , & ne pouvoit pas d'aller au port. M. Anson prit le parti de laisser l'équipage à *Aranzanu* , qu'il fit aller sur un vaisseau , que le vent ne pouvoit plus d'une fois entrer en vue. La légats , & M. Sander. Elle se trouva avec un canon , en y couchant. Elle se trouva à bord du Tryal.

Dans les grandes occasions , il se promettrait par ses vaisseaux employés à Pérou & le Chili , de se rendre à Pérou , au Nord , & de se faire un grand honneur , & les autres vaisseaux n'ont pas emporté avec eux une grande quantité de munitions de guerre , & de facilité de succéder à l'expédition , parce qu'ils n'ont pu entrer en

Aranzanu. Il y avait trouvé à-peu-près la même charge que celle du Carmel , à l'exception de l'argent , qui n'excédait guères la valeur de cinq mille livres sterlings. Mais la joie de cette victoire fut troublée , par le malheur qu'il avait d'être démanté , & de faire eau de toutes parts. Il n'y avait point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine mer , & les conjonctures ne permettaient pas d'aller perdre du temps dans un port. M. Anson prit le parti de le détruire , & de faire passer l'équipage & les munitions à bord de *Aranzanu* , qu'il nomma *la prise du Tryal*. Ce vaisseau , que le Vice-Roi du Pérou avait armé plus d'une fois en guerre , fut destiné à servir de frégate , & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon , en y comprenant les douze qui étaient à bord du *Tryal*.

Dans les grandes vues du Chef d'Escadre , on ne se promettait pas moins que d'intercepter tous les vaisseaux employés au Commerce , entre le Pérou & le Chili , au Sud , & entre Panama & le Pérou , au Nord. Mais , suivant la réflexion de l'Auteur , « les arrangements les mieux concertés ne rapportent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès , & ne vont jamais jusqu'à la certitude , parce que les accidens , qui ne peuvent entrer en compte dans les délibérations ,

Anson.

Anfon.

ont souvent la plus grande influence sur les événemens. La fâcheuse aventure du Tryal & la nécessité qui força les autres vaisseaux à quitter leur croisière pour l'assister, donnerent temps aux navires Espagnols d'arriver au port de Valparaiso. On ne découvrit pas une seule voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les habitans de Valparaiso ne voyant point paraître le Carmel & l'Aranzazu n'eussent formé des soupçons, qui leur avaient fait mettre un embargo sur tous les vaisseaux Marchands de leur Côte. Il était à craindre aussi que le Vice-Roi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en mer; car un exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours s'étaient déjà passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte détermina les Anglais à se rendre avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte pour n'être pas découverts. M. Anfon n'ignorait pas qu'il est défendu, sous de rigoureuses peines à tous les vaisseaux du Pays, de passer le port de Callao, sans y relâcher. C'était se trahir soi-même, que de violer une loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvait

rencontrer les Espagnols, & le petit port connu la petite baie de Valparaiso, indiquée que d'environ un demi-quart à l'Est du 33^e degré méridien, au Nord, de Callao, ou Tête de Callao, & cette hauteur, il y ait sur ces vaisseaux destinés à aller au Nord ou du Nord-Ouest, dans deux endroits de la Côte de Novembre, vers les hauteurs de 33 degrés trente minutes méridionale. On était à la recherche de la satisfaction si on ne voyait un vaisseau ennemi, à toutes vents, dans une heure. Il se fit plusieurs coups de canons, mais le vaisseau anglais, nommé le *Fort d'environ trois lieues* pour Callao, de Callao, qui est très-fertile en herbe; de draps de coco, de tabac & d'autres marchandises. Les

E
 sur l'île
 Tryal
 eaux
 erent
 au po
 e feu
 s; & l'e
 parais
 anzan
 avaien
 aissea
 dre au
 ement
 a expr
 gt-ne
 erre, d
 s'étaie
 doub
 rendr
 Callao
 Escad
 Côte
 gnot
 peines
 e po
 ir fo
 nt ob
 ouva

rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il
 reconnut la petite Île de Saint-Gallan, qui n'était
 éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-
 Ouest, demi-quart à l'Est. Cette Île est située vers le
 cinquantième degré de latitude Méridionale, à cinq
 lieues, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-
 Cajo*, ou *Tête de Vieillard*. L'espace, entre
 elle & cette hauteur, est la meilleure croisière
 qu'il y ait sur cette Côte, parce que tous les
 vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils vien-
 nent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnaître
 ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5
 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la
 vue des hauteurs de Barranca, qui est située à
 dix degrés trente-six minutes de latitude Méri-
 dionale. On était à huit ou neuf lieues, lorsqu'on
 eut la satisfaction si long-temps désirée, d'aper-
 cevoir un vaisseau. Le Centurion lui donna la
 chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins
 d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé qua-
 rante coups de canon. C'était un bâtiment de
 quatre cents tonneaux, nommé *Sainte-Thérèse-de-Jésus*, & du
 port d'environ trois cents tonneaux. Il était chargé,
 pour Callao, de bois de charpente, de fil de
 coton; qui est très-fort, & qui se fait d'une espèce
 d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix
 de coco, de tabac, de caïrs, de cire, & d'autres
 marchandises. Les espèces, qui se trouverent à

Anfon.

bord , ne montaient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge aurait été de grande valeur si les Anglais en avaient pu disposer ; mais, comme il est défendu aux Espagnols de rançonner , mais leurs vaisseaux , la plupart des choses qu'ils leur prend dans ces mers , n'ont pas d'autre utilité , pour le vainqueur , que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les Anglais ne faisaient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils causaient à leurs ennemis.

Outre l'équipage , qui montait à quarante-cinq hommes , leur prise avait à bord quatre hommes & trois femmes , nés tous de parens Espagnols & trois esclaves noires , qui servaient les femmes. L'Auteur fait valoir , avec raison , la vertu des Officiers Anglais , sur-tout , dit-il , dans la disposition où devaient être naturellement des gens de mer , qui , depuis près d'un an , gardaient une continence forcée. Ces trois Dames étaient une mere & ses deux filles , dont l'aînée pouvait avoir vingt-un ans , & la cadette quatorze. Elles furent excessivement alarmées de se voir entre les mains d'un ennemi , que les anciennes violences des Flibustiers , & la différence de la Religion , leur faisaient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux filles , devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étaient-elles cachées , lorsque les vainqueurs étaient passés sur

D
leur bord , &
diffèrent en
pendant un
para bientôt
transformé de
seraient à b
partement qu
elles ne cesse
défense de
peine. Il per
de ses ordres
se plaindre ,
quer , que le
dans cette Na
d'un vaisseau ,
lité de garde
commission au
percevoir qu'
lité des tro
pour le mari d
par le témoig
uite par d'aut
que différé ,
pour la mettr
trages dont il
eux procédé
trayeurs des t
Les quatre

leur bord, & ce ne fut pas sans peine qu'elles se
 laisserent engager à sortir de leur retraite. Ce-
 pendant un des Lieutenans du Centurion les ras-
 sura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre,
 informé de cet événement, ordonna qu'elles res-
 tèrent à bord de leur vaisseau, & dans l'ap-
 partement qu'elles avaient occupé jusqu'alors, où
 elles ne cesseraient pas d'être bien servies, avec
 défense de leur donner le moindre sujet de
 peine. Il permit même, pour assurer l'exécution
 de ses ordres, & pour leur donner le moyen de
 se plaindre, si quelqu'un était capable d'y man-
 quer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré
 dans cette Nation, comme la seconde personne
 d'un vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qua-
 lité de garde & de protecteur. Il donna cette
 commission au Pilote, parce qu'on avait cru s'ap-
 percevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la
 sûreté des trois Dames. Il s'était même donné
 pour le mari de la plus jeune. Mais on fut bientôt,
 par le témoignage des prisonniers, & dans la
 suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est
 que différé, qu'il n'avait pris cette qualité, que
 pour la mettre plus sûrement à couvert des ou-
 trages dont il la croyait menacée. Mais ce géné-
 reux procédé du Commandant dissipa toutes les
 frayeurs des trois prisonnières.

Les quatre vaisseaux se rejoignirent, pour

Anton.

Anfon.

tourner ensemble le Cap au Nord. La mer, dans le même endroit, leur parut d'un très-beau rouge à plusieurs milles autour d'eux. On observa que cette couleur venait d'une prodigieuse quantité de poisson, qui couvrait la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de mettre dans un verre, ne laissait pas d'être aussi pure que le crystal, excepté qu'on y voyait sur quelques globules rouges & glaireux.

En rangeant la Côte, on remarquait presque sans cesse un courant, qui faisait dériver les vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à se voir entourés de bonites & de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que, sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vue, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il parait certain que cette différence vient de différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos, les Anglais se saisirent, sans combat, d'un navire Espagnol,

D
cent soix
le Carmin,
dors. Sa ch
ite, du poiv
tu tabac en
les d'Euro
tempois bleu
qui était charg
où il n'éta
neures. Entre
ndais, nom
e Gouverneu
croisèrent dan
faire transp
oi & le sie
ouane de Pa
appartenait à
elle devait
qui était actue
belle proie,
ant été déco
ndue sur tou
y croiser plus
tenter de sur
ne occasion de
qui étaient en
es provisions
avait pas ma
de

cent soixante-dix tonneaux, nommé *Notre-Dame-Carmin*, qui avait à bord quarante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la poudre, du poivre, du bois de cèdre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des Indulgences. Ce vaisseau, qui était chargé pour Callao, avait touché à Plata; lorsqu'il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les prisonniers, il se trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglais se trouvaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire transporter dans les terres le trésor du roi & le sien. On fut aussi qu'il y avait, à la baye de Paita, une somme considérable, qui appartenait à quelques Marchands de Lima, & qui devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, joint à la certitude que l'Escadre n'aurait été découverte, l'alarme serait bientôt répandue sur toute la Côte, & qu'il serait inutile d'y croiser plus long-temps, déterminâ M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'était, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses prisonniers, qui étaient en grand nombre, & qui consumaient ses provisions dont il avait besoin lui-même. Il ne pouvait pas manquer de s'instruire exactement,

Anfon.

de la force & de l'état de cette Place. L'entre-
prise lui parut sans danger , & le succès presque
infaillible.

La Ville de Païta est située dans un Canton
fort stérile , dont le terrain n'est composé que
de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ
deux cens familles. Les maisons y sont d'un seul
étage , & n'ont pour murs que des roseaux
fendus , enduits d'argille , avec des toits de feuilles
sèches. Cette maniere de bâtir est assez solide
pour un pays où la pluie est extrêmement rare.
La plupart des habitans sont des Américains , des
esclaves Nègres , des mulâtres , ou des mestices
entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port , qui
passe pour un des meilleurs de cette Côte , ne mérite
néanmoins que le nom de Baie ; mais l'ancrage
est sûr & commode. Il est fréquenté par les vaisseaux
qui viennent du côté du Nord ; & c'est le
seul lieu de relâche , pour ceux qui , partant
d'Acapulco , de Sonfonate , de Réalejo & de
Panama ; veulent se rendre à Callao. La longueur
de ces voyages , où , pendant toute l'année , on a
le vent contraire , oblige de border la Côte
pour faire de l'eau. Quoique les environs de Païta
soient si arides , qu'on n'y trouve pas d'eau douce
ni aucune sorte d'herbages , ou d'autres provisions
que du poisson & des chèvres , les Américains
ont à deux ou trois lieues de-là , vers

Nord , un
portent à l
des herbag
semens. O
autre Ville
terres. L'e
couleur bl
pêche pas
qu'en serpe
elle s'impre
commodité
barquement
capulco &
deux cens l
cette Capita
ne se fait p
traire , on a
qu'il y a sur
où l'on trou
Païta est u
que par un
prisonniers
de canon , m
de brique ,
sans rempart
qu'une Comp
vérité , que
hommes. Ma

Nord, une Ville, nommée *Colan*, d'où ils transportent à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbage, de la volaille & d'autres rafraîchissemens. On y amène aussi des bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des bois de *salte-pareille*, elle s'imprègne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a sur la cote un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des gîtes.

Paita est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avait appris de ses prisonniers que le Fort était muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avait, pour garnison, qu'une Compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la Ville pouvait armer trois cens hommes. Mais, comme le dessein du Chef d'Es-

Anson.

Anfon.

cadre était d'employer la surprise, il ne défera point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses vaisseaux étaient à douze lieues de la Côte; distance qui les assurait de n'être pas découverts, & qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles, ils ne pussent arriver dans la Baie avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros, pour n'être pas aperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de transpotter leurs meilleurs effets dans les terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paraissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis; & pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement, ils seraient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auraient la tête cassée, & que tous leurs compagnons seraient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes

avait été
Clipper
guide,
dans les
fort l'ava
les deux f
sur cette
Ce ne
Brett arri
entra sans
prochait d
vaisseau q
nerent l'a
les Anglai
entendus d
dans toute
se promeni
d'une extr
ramer viv
de se mett
pussent ga
quelques
les pointer
ment, qu'u
Anglais.

Mais Br
envoyer un
urent à te

avait été pris vingt auparavant par le Capitaine Clippetton, qui l'avait forcé de lui servir de guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les terres au Sud de Paira. Ainsi, son mauvais sort l'avait destiné à faire réussir, contre la Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette côte, pendant un si long intervalle.

Ce ne fut pas avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baie avec les chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais, lorsqu'il s'approchait du rivage, quelques gens, à bord d'un vaisseau qui était à l'ancre, l'aperçurent & donnèrent l'alarme, en criant de toutes leurs forces; *les Anglais, les chiens d'Anglais!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumières qui se promenaient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs guides les conduisit à

Anfon.

l'entrée d'une rue étroite, à ci-quanté pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettait, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étaient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes & le son de leurs tambours, qui se faisaient entendre de toute leur force, persuaderent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, & qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglais n'essayerent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entourait la maison du Gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur poste, & laisserent la Place à la discrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglais se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte que d'un homme tué & deux de blessés.

Brett plaça une garde dans le Fort; une autre, à la maison du Gouverneur, qui s'était enfui, un

D
 pied chaussé
 qui n'était à
 vait épousée
 des, ou du
 mes de la
 prendre po
 des Marchan
 galins remp
 étaient tout-
 suivant, lors
 toutes ses fo
 plus exact d
 suffirent à p
 apprit, dans
 fait monter
 piaîtres; &
 pas exagérée
 glais emport
 noyé montai
 lings. Les jo
 lets, &c. éra
 fixer. D'aille
 compris dans
 fixer la sonn
 plus grand b
 cette Côte.

Mais ils n
 par la résolu

un pied chaussé, l'autre nu, abandonnant sa femme
 qui n'était âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'a-
 vait épousée que depuis trois jours; il mit gar-
 des, ou du moins des sentinelles, à toutes les ave-
 nues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de
 prendre possession de la douane, où les trésors
 des Marchands étaient déposés. Il trouva des ma-
 gasins remplis de marchandises précieuses, qui
 étaient tout-à-fait inutiles à l'Escadre; mais le jour
 suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec
 toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte
 plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes
 suffirent à peine pour le transport du butin. On
 apprit, dans la suite, que les Espagnols avaient
 fait monter leur perte à un million & demi de
 piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est
 pas exagérée. A ne compter que ce que les An-
 glais emportèrent, la vaisselle & l'argent mon-
 noyé montoient à plus de trente mille livres ster-
 lings. Les bijoux, tels que les bagues, les brace-
 lets, &c. étaient d'une valeur qu'il est difficile de
 fixer. D'ailleurs le pillage particulier n'est pas
 compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à
 fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le
 plus grand butin que les Anglais eussent fait sur
 cette Côte.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses;
 par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville,

Anson.

à l'exception des deux églises qui se trouvaient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs édifices, de la poix & du goudron dont les magasins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étaient des draps fins, des soieries, des batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq vaisseaux, qui étaient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé les mâts. Pendant cette exécution, les habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglais.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avait, parmi les prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avait distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du vice-Président du Conseil du Chili. L'impression qu'il avait reçue en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'était renouvelée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avait fait passer sur un vaisseau de l'Escadre, qu'il avait paru prêt à s'évanouir

D
 effroi. Il
 les plus tou
 les freres,
 croyait sép
 de plus fav
 tous les aut
 de leur sort
 faire perdre
 tour-à-tour,
 distinction:
 non seuleme
 Aussi parure
 même à leur
 de respect &
 & prit tant
 Anglais, que
 leur doute s
 voyage en A
 famille. Les
 quelles on n
 tentions, sur
 moment de l
 menées à bo
 elles-mêmes
 ete. Un Jésu
 Espagnols, n
 sienne. Il ma
 pour la con
 Dames.

e trouvaient
 L'ordre en
 blit, en diffé
 poix & du
 bien fournis
 z l'action en
 out l'art de
 l'arrêter. Une
 onsumés par
 des soieries,
 On encloua
 , qui étaient
 après qu'on
 écution, les
 , firent plus
 t la Ville &
 idit, jusqu'à
 fidélité des
 oint à leur
 avait, parmi
 e considéra
 é un jeune
 résident du
 avait reçu
 Boucaniers
 avec tant
 r un vais-
 s'évanouir

effroi. Il avait déploré son sort dans les termes
 les plus touchans, en regrettant son pere, sa mere,
 ses freres, ses sœurs, sa terre natale, dont il se
 croyait séparé pour jamais; & n'envisageant rien
 de plus favorable qu'un éternel & dur esclavage;
 tous les autres Espagnols avaient la même opinion
 de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur
 faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger
 tour-à-tour, à sa table, ceux qui méritaient cette
 distinction: il ordonna qu'ils fussent tous traités,
 non seulement avec humanité, mais avec décence.
 Aussi parurent-ils se rassurer, & la joie succéda
 même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant
 de respect & de tendresse pour son bienfaiteur,
 & prit tant de goût à la maniere de vivre des
 Anglais, que lorsqu'on eut relâché à Paita, l'Au-
 teur doute s'il n'aurait pas mieux aimé faire un
 voyage en Angleterre, que de retourner dans sa
 famille. Les trois Dames de la Thérèse, pour les-
 quelles on n'avait cessé d'avoir toutes sortes d'at-
 tentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au
 moment de leur liberté, elles demanderent d'être
 menées à bord du Centurion, pour témoigner
 elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Esca-
 dre. Un Jésuite, qui paraissait fort considéré des
 Espagnols, ne pouvait se lasser de lui exprimer la
 sienne. Il marqua, sur-tout, une haute admiration
 pour la conduite qu'on avait tenue à l'égard des
 Dames.

 Anson.

Anfon.

L'Auteur termine ce récit par des réflexions fort sensées. « La maniere, dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de notre Nation, n'est pas une chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus que celle de tout le reste du monde. Le commerce que nous avons fait avec eux, & que nous pouvons faire encore, est non seulement fort considérable, mais il est d'une nature toute particuliere, qui exige de part & d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Ainsi, M. Anfon joignait une considération politique à son propre penchant, qui le portait à ne pas traiter avec dureté ceux que le sort des armes livrait entre ses mains. »

Pendant l'expédition de Paita, le Gloucester, commandé par Mitchel, avait continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'était saisi de deux bâtimens Espagnols, l'un, chargé de vins & d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterlings en espèces ; l'autre, n'était qu'une grande barque, dont la charge consistait en coton. L'Escadre, ayant rennis en mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux prises. Les prisonniers de la dernière avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très pauvres ; & les Anglais ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient d'abord à la crédulité : mais lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du Glo

er, ils furent
ere que ce coto
qu'il y avait d
bles pistoles &
à douze mille
Après avoir rej
mer vers le N
il serait possible
rie, ou le Ca
rique. En parta
s'était propose
ama, & d'y cho
e correspondance
n, qu'il supposa
ait qu'elle deva
quelqu'un des Etab
paraissait possib
coupé par une ga
ant qu'en arriva
er l'occasion de
glais, qu'il suppo
it par les habitan
posés pour l'An
me de quelque
ande récompense
elligence une fo
e la continuer. Pa
fiattait de receve

er, ils furent agréablement surpris de recon-
 re que ce coton n'était qu'un faux emballage,
 qu'il y avait dans chaque jarre un paquet de
 bles pistoles & de piaftres, dont le total mon-
 à douze mille livres sterlings.

Après avoir rejoint le Gloucester, on résolut de
 mer vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt
 il serait possible, le Cap de Saint-Lucar en Ca-
 rnie, ou le Cap de Corientes sur la côte du
 que. En partant de Juan Fernandez, M. An-
 s'était proposé de toucher aux environs de
 ma, & d'y chercher les moyens de lier quel-
 correspondance avec la flotte de l'Amiral Ver-
 n, qu'il supposait aux Indes Orientales, où il
 it qu'elle devait employer ses forces contre
 qu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il
 paraissait possible que Porto-Bello fût déjà
 upé par une garnison Anglaise, il ne doutait
 int qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se pro-
 er l'occasion de donner de ses nouvelles aux
 glai-, qu'il supposait sur la Côte de l'autre mer,
 par les habitans du pays, qui sont assez bien
 posés pour l'Angle-terre, soit par le ministère
 me de quelque Espagnol, que l'espoir d'une
 ande récompense aurait pu gagner; & cette
 elligence une fois établie, il devenait fort aisé
 la continuer. Par une voie si courte, M. Anson
 fiait de recevoir du renfort. Il n'espérait pas

Anson;

Anfon.

moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandaient les forces Anglaises dans la partie du Nord, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, aurait rendu proprement les Anglais en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'autre branche de la Maison de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues de M. Anfon, malgré la faiblesse de son Escadre. Mais, en examinant les papiers qui s'étaient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagène avait manqué. Ce désastre le fit renoncer à ses espérances. Il ne restait que celle de voir arriver à la pointe méridionale de la Californie, ou sur la côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devait être en route pour Acapulco ; & cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il voyait le double du temps dont il avait besoin, parce que ce vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençait à manquer sur tous les bâtiments de l'Escadre, il ne fallait pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvaient devenir plus pressantes. Paitan avait à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux

DES

pageurs, il chercha à se rendre à Quibo, située vers le Nord, où les Cocos étaient en abondance. Elle soit vantée pour ses fruits, l'expérience en a fait un témoignage. Quibo, il n'était pas éloigné de tomber entre ses mains. Il porta donc vers le Nord, et donnaient à l'attaque une considérable assistance, il découvrit le Sud-Sud-Est à quatre degrés quinze minutes de latitude méridionale ; & tous les bâtiments descendirent le long du point de vent pour une excellente rade. L'Isle de Plata, à six heures après midi, se présenta au Sud-Est vers l'Est, comme la ville de Mexico. Le Gloucester sortit de ses prisons, et se rendit à l'Isle de Gallo, à l'Est de quatre lieues de distance de Panama, et

rangers, il choisit pour Aiguade l'Isle de ~~Quibo~~
 Quibo, située vers l'entrée de la Baie de Panama. Anfon.
 Elle des Cocos était plus sur sa route; mais, quoi-
 quelle soit vantée par les Relations de quelques
 buftiers, l'expérience lui avait appris à se défier
 un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant
 Quibo, il n'était pas sans espérance de voir
 tomber entre ses mains quelque vaisseau de Pa-
 ma.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens;
 il donnaient à son escadre l'apparence d'une
 forte considérable; & le 19, à sept milles de
 distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restait
 Sud-Sud-Est-demi-quart à l'Est. Ce Cap est à
 quatre degrés quinze minutes de latitude Méridi-
 onale; & tous les vaisseaux, qui remontent ou
 descendent le long de cette Côte, ne man-
 quant point de venir le reconnaître, il peut passer
 pour une excellente croisiere. Le 22 au matin, on
 vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers
 trois heures après midi, on eut la pointe de Manta;
 Sud-Est vers l'Est, à sept mille de distance.
 Comme la ville du même nom n'en est pas éloi-
 gnée, le Gloucester prit cette occasion pour se dé-
 livrer de ses prisonniers. Le 25, on eut la vue de
 l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-quart à l'Est, à
 quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la
 Baie de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest,

Anfon.

dans l'espérance d'aller directement rencon
 l'Isle de Quibo : mais on jugea bientôt qu'on
 rait du porter plus à l'Ouest. Les vents, qui te
 nerent vers ce quartier, rendirent l'approche
 cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa
 Ligne le 22. Comme on quitte alors le voisin
 des grandes montagnes, que les Espagnols
 nommées *Cordelieras*, & qu'on approche
 l'Isthme, où la communication libre de l'athu
 phere, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interromp
 par cette prodigieuse chaîne, on s'aperçut
 peu de jours, qu'on avait tout-à-fait changé
 climat. La chaleur devint aussi étouffante que
 les côtes du Breuil. On eut jusqu'au septi
 degré de latitude Septentrionale, des calmes
 quens & des pluies abondantes, qu'on attri
 moins au voisinage de la Ligne, qu'à la co
 uation des *vandevols*, quoique, suivant l'o
 nion commune, cette saison, qui commence
 Juin, finisse en Novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de calme
 pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens
 n'étaient pas bons voiliers ; & l'Escadre deme
 composée de cinq vaisseaux. Enfin, le 3 de
 cembre, on découvrit la pointe Orientale de l'
 de Quibo, au Nord-Nord-Est ; à quatre lieues
 distance, & l'Isle de Quicara à l'Ouest-Nord-Ou
 dans le même éloignement. Le fond, sur soixan

D

cinq brasses
 été de no
 as-fonds à
 mit le larg
 du matin, o
 demi-quart
 distance. Ap
 es, l'Isle de
 la distance
 repoussa sou
 tant, le lend
 pointe Sud-S
 près midi, o
 ant le tour d
 la pointe Mé
 moins de six
 passer à un mi
 rouverent un
 brasses d'eau,
 Méridionale d
 hauteur assez
 vers le Nord
 Nord.
 Ils n'eurent
 qui n'était élo
 mille, au Nor
 de Quibo est d
 l'eau & du bo

RALE
 ent rencon
 ntôt qu'on
 ents, qui t
 l'approche
 . Elle pass
 rs le voisin
 Espagnols
 approche
 e de l'ath
 us interrom
 s'aperçut
 fait chang
 uffante que
 qu'au septi
 des calmes
 qu'on attr
 qu'à la co
 suivant l'
 commence
 lles de cal
 bâtimens
 adre deme
 , le 3 de
 entale de l'
 atre lieues
 -Nord-Ou
 , sur foix

cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, mar-
 queré de noir. Comme on rencontre quelques
 bas-fonds à l'entrée du canal, on prit le parti de
 tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures
 du matin, on avait le Cap Masiaro, au Nord-Est
 demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de
 distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heu-
 res, l'Isle de Sebaco, au Nord-Ouest vers le Nord,
 à la distance de quatre lieues. Un vent contraire
 repoussa souvent les vaisseaux en arriere; cepen-
 dant, le lendemain, on porta heureusement sur la
 pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; &, vers trois heures
 après midi, on entra dans le canal Bueno, en fai-
 sant le tour d'un bas-fond qui s'avance en mer de
 la pointe Méridionale de l'Isle. Ce canal n'a pas
 moins de six milles de largeur, & l'on y peut
 passer à un mille & demi des brisans. Les Anglais
 trouverent un fort bon mouillage à trente-trois
 brasses d'eau, fond vaseux. Ils y avaient la pointe
 Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une
 hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest
 vers le Nord, & l'Isle de Sebaco, à l'Est vers le
 Nord.

 Anfon.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade;
 qui n'était éloignée d'eux que de trois quarts de
 mille, au Nord-Ouest-demi-quart au Nord. L'Isle
 de Quibo est d'une égale commodité pour faire de
 l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le ter-

Anfon.

rain par où la mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une forêt d'arbres toujours verts. On y trouve particulièrement quantité de Canificiers, ou d'arbres qui portent la casse, & quelques limoniers. Mais les Anglais furent surpris de ne pas apercevoir, dans un lieu si tranquille, d'autres oiseaux que des perroquets, des perriques & des aras. Les autres animaux qu'ils y virent en plus grand nombre, étaient des singes & des lézards, qu'ils tuaient pour les manger. L'épaisseur des bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul tigre, quoique leurs prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouvaient beaucoup. Mais ils les jugèrent moins redoutables qu'une espèce de serpens, que l'Auteur nomme *serpent volant*, parce qu'il s'élançe du haut des branches sur toutes sortes d'animaux. La mer y est aussi fort dangereuse autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands poissons plats qui s'élançant hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les pêcheurs de perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'assura, que pour s'en garantir, les plongeurs s'arment d'un couteau pointu qu'ils enfoncent

D

ans le vent
ent saisis.

Le Chef
piter une B

anger en sui
ne:oucha

art gras, &
ance. La po

ui caule de
plus pure, &

ente assez ra
de longueur,

de fond & les
quartiers de ro

épandant sur
nantes; &, d

elles cascades
elle forêt; &

ords du canal
ellus, sont c

endant que M
étaient les be

me volée d'ara
si ces oiseaux

& de releve
s'arrêterent à

nerent tout
la variété de

dan

Tome X

ans le ventre de cet animal, lorsqu'ils se trou-
 vent saisis.

 Anson.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de
 visiter une Baie qui se présentait au Nord, & de
 longer ensuite toute la Côte orientale de l'Isle.
 Il ne toucha nulle part, où le terrain ne lui parût
 fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abon-
 dance. La pointe du Nord-Est offre une cascade
 qui cause de l'admiration. Une riviere de l'eau la
 plus pure, & large de vingt toises, coule par une
 pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises
 de longueur, dans un canal fort irrégulier, dont
 le fond & les bords ne sont formés que de gros
 quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se
 répandant sur un talus égal, forme des nappes char-
 mantes; &, dans d'autres lieux, elle tombe en
 belles cascades. Les environs sont couverts d'une
 belle forêt; & les roches mêmes qui forment les
 bords du canal, ou qui s'avancent quelquefois au-
 dessus, sont couronnées de fort grands arbres.
 Pendant que M. Anson & ses Officiers contem-
 plaient les beautés naturelles de cette solitude,
 une volée d'aras passa au-dessus d'eux; « & comme
 si ces oiseaux avaient eu dessein d'animer la fête
 & de relever la magnificence du spectacle, ils
 s'arrêtèrent à faire mille tours en l'air, qui don-
 nèrent tout le temps de remarquer l'éclat &
 la variété de leur plumage. Ceux qui furent

Anfon.

« témoins de cette scène , ne peuvent encore
« décrire de sang froid. »

Ils ne virent aucun habitant ; mais ils trouverent quelques huttes sur le rivage , & de grands montceaux de coquilles & de belle nacre de perles que les pêcheurs de Panama y laissent pendant l'été. Quoique les huîtres perlières soient communes dans toute la Baie de Panama , elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que se baisser dans la mer , & les détacher du fond. La plupart sont fort grandes , mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent le plus de perles , sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'est nourrie ; si le fond est vaseux , la perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche sont des esclaves Nègres , dont les habitants de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre , & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des plongeurs parfaits , que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau , jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez , de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve , ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même , & jamais elle ne les reprend.

Les excellentes tortues de la mer de Quibo de

dommagerent
Celles qu'on
ment fort sa
ordinairement
pages de l'Es
leur séjour da
visions qui le
voyait souve
surface de la
dant la grand
se plaçait sur
ne se trouvaie
tue qu'il voul
tention de re
près d'elle. Al
il s'appuyait si
fait enfoncer d
mençait à se
Ce mouvement
l'homme & la
vint les pêche
L'Auteur ad
vres ne sont pas
les Espagnols qu
que la chair de
regardent com
que c'est à la t
faut attribuer c

dommagerent les Anglais de ses mauvaises huîtres. Celles qu'on nomme tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pesent ordinairement deux cens livres; & tous les équipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyait souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon plongeur se plaçait sur l'avant d'une chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur le derrière de l'animal qu'il faisait enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençait à se débattre des pattes de derrière. Ce mouvement suffisait pour soutenir sur l'eau l'homme & la tortue, jusqu'à ce que la chaloupe vint les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que sur ces côtes, où les vires ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent aient pu se persuader que la chair de tortue soit mal-saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singulière de l'animal qu'il faut attribuer ce préjugé. Les esclaves Indiens &

Anson.

Anfon.

Nègres, qui étaient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglais qu'ils voyaient manger librement de cette chair, & s'attendaient à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portaient mieux, ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience qui les assurait à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'Escadre remit en mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette ville. Les Anglais auraient pu se saisir, sans danger, d'un misérable village qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs dessein, ils se contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur croisière sans obstacle.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avait donné de nouveaux ordres aux Capitaines, il

devaient se rendre & reconnaître la huit & dix-neuf huit ou dix lieues du Cap de Corico croiser jusqu'au gagner l'Isle du cinq lieues de ce trouvaient pas le devaient se rendre de la Chine.

L'Espérance courait haute mer, on trouva. Cependant on fut trois mois, par des vents par des pluies extrêmement étouffant. Ce ne fut que la vue de l'Isle l'estime des Pilotes du Continent. Elle a un mont drain élevé qu'une pointe basse vers le Cap à l'Ouest vers Janvier, on ne fit que l'Isle, dont le soufflet plus l'Escadre jusqu'à douze degrés mais il fit place, le

devaient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnaître la terre entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés ; ranger ensuite la côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devait continuer de croiser jusqu'au 14 de Février ; de-là il fallait gagner l'Isle du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres vaisseaux ne trouvaient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devaient se rendre à l'Isle de Macao, sur la côte de la Chine.

L'espérance commune était qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié l'espace de près d'un mois, par des vents d'Ouest, par des calmes & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Isle des Cocos, qui n'est, suivant l'estime des Pilotes Anglais, qu'à cent lieues du Continent. Elle a, dans sa partie Occidentale, un mont drain élevé qui s'abaisse, & va se terminer à une pointe basse vers l'Est. De cette Isle, on voit le Cap à l'Ouest vers le Nord ; & jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 de Janvier. On se trouvait à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest ;

Anfon,

changement qui venait sans doute de ce qu'on s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on était au Nord d'Acapulco, & l'on changea de cours pour porter à l'Est vers la terre. Pendant les quinze derniers jours, on avait pris quelques tortues qui flottaient sur la surface de l'eau, plusieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'était le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du soleil fit appercevoir clairement que ce feu était allumé sur la côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On était sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier était si proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les prisonniers assuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu sur la côte, qu'il était encore en mer, parce que c'était l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraître. On n'avait que trop de penchant à les croire; &, pendant

quelques jours, de la côte, dans permis de passer recommencerent. avaient besoin d'un son prit le parti d'une chaloupe dans quelques Américains se procurer des perrete. L'Officier, jours après. Il n'avait un Port, dans l'Espagnol plaçaient Acapulco découvrir ce Port trente-deux lieues il n'avait vu que où la mer se brisait chaloupe n'y pouvait perçu de loin, à leur figure & leur d'Acapulco; mais visions, il avait l'Escadre.

Sur la dernière sa voile vers l'Est. Le 13 de Février qu'on prit d'abord mais qu'on recon

quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas permis de passer sans être apperçue. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les équipages avoient besoin d'un Port pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Américains qui assurèrent qu'elle pouvait se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandait, revint cinq jours après. Il n'avait rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les prisonniers Espagnols plaçaient Acapulco. Il avait tiré à l'Est, pour découvrir ce Port : il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues, &, dans toute cette étendue, il n'avait vu que de grandes plages sablonneuses où la mer se brisait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin il avait apperçu de loin, à l'Est, deux mammelles qui, par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco ; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avait été forcé de retourner vers l'Escadre.

Sur la dernière partie de ses observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vue d'un pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut pays

Anfon,

de Seguaténeio. Une seconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'était pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'était avancée jusqu'au-dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Américain, qu'elle avait pour guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs Nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris, que les trois Nègres avaient été submergés.

Ces prisonniers assurent qu'il avait manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il était arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolèrent toute l'Escadre, en ajoutant que ce vaisseau était déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devait remettre à la voile pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la prise du Galion devait leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa cargaison ne leur aurait pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de

donner une juste Manille & le M
es mêmes occasi
es recherches ju
comme on a pri
ines, de recuei
erte, la conqu
elles, il suffira d
upplément à cet
Le commerce
fait autrefois ent
alités étaient touj
& trois ou quatre
aient souvent en
retour de Manille
ennuyeux. On y e
année, parce que
assez ignorans p
route, entre les
ent l'obligation
Jésuite, qui leur
jusqu'à ce qu'ils
de porter vers le
des vents d'Oues
des latitudes plu
d'abrèger le voy
lieu de l'étape

qui fut donner une juste idée du commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'instruire. Il fait remonter les recherches jusqu'au voyage de Magellan ; mais comme on a pris soin, dans l'article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la découverte, la conquête & le Gouvernement de ces îles, il suffira d'adopter ici ce qui peut servir de supplément à cet article.

Le commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toujours favorables pour ce voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-dangereux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui régnoient ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vue d'abrégér le voyage & le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce ; & de Callao au

Anson,

Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un
Anson. Port du Mexique.

Manille tire principalement de la Chine, & autres pays des Indes, les marchandises qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles sont les épiceries, les soieries de la Chine, & sur-tout de bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an ; quantité d'étoffes des Indes, de mousselines, de toiles peintes & d'autres espèces, sans parler des ouvrages d'orfèvrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domestiques & ouvriers. Toutes ces marchandises sont transportées par un grand vaisseau qui se nomme *le Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il est restreint à certaines personnes, par diverses ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les vaisseaux de registre, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paie les Officiers & l'équipage. La charge est divisée en un certain nombre de balles, d'égale grandeur, qui est distribué entre les maisons religieuses de

Manille, à titre de
des Missions Eva
voit de charger
marchandises, pro
qui lui est assigné
avantage, il a la
payer ce droit. C
betent ne sont p
pour le faire valo
ent s'accommode
vances considérab
ordonnances du R
me certaine valeu
es permis d'excéd
reformé que cette v
d'istres. Mais cette
y a pas d'année o
oup plus haut ; &
moins de trois m
On se persuadera
partie de ces retou
ille, & qu'elle se
Orientales. C'est un
par toutes les nat
ent les Colonies d
ance absolue de
voit leur permettre
d'autres nations co

anille, à titre de gratification, pour le soutien
 des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a
 droit de charger sur le Galion une quantité de
 marchandises, proportionnée au nombre de balles
 qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus
 d'avantage, il a la liberté de vendre & de trans-
 porter ce droit. Comme les Marchands qui l'a-
 cquiescent ne sont pas toujours assez bien fournis
 pour le faire valoir de leur propre fond, le Cou-
 vent s'accommode avec eux, & leur fait des
 avances considérables à la grosse aventure. Les
 ordonnances du Roi ont limité ce commerce à
 une certaine valeur de marchandises qu'il n'est
 permis d'excéder. L'Auteur se croyait bien
 informé que cette valeur est fixée à six cens mille
 piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il
 y a pas d'année où la cargaison ne monte beau-
 coup plus haut; & les retours montent rarement
 moins de trois millions de piastres.

On se persuadera facilement que la plus grande
 partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Ma-
 dille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes
 orientales. C'est une maxime de politique admise
 par toutes les nations Européennes, qu'on doit
 tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépen-
 dance absolue de leur Métropole, & qu'on ne
 doit leur permettre aucun commerce lucratif avec
 d'autres nations commerçantes. Aussi n'a-t-on pas

Anfon.

manqué de faire souvent des représentations au conseil d'Espagne, sur le commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les soieries de Chine, transportées directement à Acapulco, donnaient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres villes d'Espagne; & que l'usage des toiles de coton de la côte de Coromandel, réduisait presque à rien le débit des toiles de l'Europe, transportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes qui passeraient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires: au-lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques particuliers, à l'extrémité du monde. Don Joseph Patinho, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce commerce, & de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des vaisseaux de Registre. Mais le crédit de ceux auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce dessein.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille un vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le

temps du départ du Port d'Acapulco, ou de la voile, ou de la voile disposé de la voile, on y arrive, le voyage est à-peu-près de six semaines, on n'y va toujours un jour du premier jour y suppléer, il est interrompu, les Indes sont égales, terre du premier jour, jusqu'à douze cents lieues inférieures, environ douze cents lieues, & de cinq cents lieues pendant prend le dard royal d'Espagne. Cette navigation est si observée, que l'on ne s'observe point de Cavite, dans la mer Orientale, qui conduit les yeux vers le Nord, que la r

temps du départ est le mois de Juillet. On arrive
 Port d'Acapulco dans le cours du mois de Dé-
 cembre, ou de Janvier, ou de Février. Après
 avoir disposé des marchandises, on remet ordina-
 irement à la voile pour Manille au mois de Mars,
 l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi, le
 voyage est à-peu-près d'un an. Quoique le plus
 souvent on n'y emploie qu'un seul vaisseau, il y
 a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au
 bout du premier, & deux ou trois en réserve,
 pour y suppléer dans les cas d'accident, qui pour-
 roient interrompre le commerce. Les principaux
 vaisseaux sont égaux en grandeur, aux vaisseaux de
 terre du premier rang, & peuvent avoir à bord
 jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique
 moins inférieurs, sont des vaisseaux considérables
 de environ douze cens tonneaux, montés ordina-
 irement de trois cens cinquante à six cens hom-
 mes, & de cinquante pièces de canon. Le Com-
 mandant prend le titre de Général, & porte l'E-
 tendard royal d'Espagne au haut du grand mâ-
 t. Cette navigation a des règles, ou des usages,
 qui s'observent fidèlement. Le Galion, quittant le
 port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance
 dans la mer Orientale à la faveur de la mousson
 d'Ouest, qui commence au même temps. Si l'on
 jette les yeux sur la carte des Philippines, on
 verra que la route par l'Embocadero, jusqu'à la

 Anfon.

Anfon.

pleine mer, doit être fort incommode. Le Galion d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des terres. Alors il porte à l'Est & le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le menent droit à la côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans ce vaste étendue de mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajouter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. Le voyage ne prenant gueres moins de six mois, le Galion se trouvant chargé de marchandises de monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce; mais l'industrie des Espagnols y supplée. On fait que leur usage, dans la mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les ponts; & les jarres qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux hauts bords & aux étais. Cette méthode fait gagner beau-

coup de place. Les jarres sont de différentes variétés, plus faibles & plus fortes, qui coulent que les autres. Les provisions sont en grande quantité, & il n'y a pas d'autre nourriture que le pain, qui se trouve assez régulièrement. On ne descend pas au-dessous de quarante degrés de latitude, pour aller recueillir, on prend les jarres de nattes, qui sont de différentes variétés, qu'on met aux bords, aussi-tôt qu'on descend. Les nattes s'étendent sur le pont, & les jarres s'étendent sur les nattes. Le côté le plus élevé de la jarre est en dehors, & le bambou fendu, qui sert de couvercle, est en dedans. L'eau dans les jarres se conserve sans danger, sans le secours du hasard, & sans le secours de la glace. Souvent ils renouvellent l'eau, dans le cours du voyage. Le scorbut leur est inconnu, & les maladies, qui sont si terribles ravages, ne se voient point. L'Auteur en a vu plusieurs de cette nature, & les maladies, viennent de la chaleur des climats. Les marins Espagnols ne tendent jamais de la voile, & qu'ils amènent la voile, & qu'ils amènent la voile sans nécessité. Le Galion, quoique fait pour un long voyage, n'est pas fait pour une longue navigation.

trop de place. Les jarres, d'ailleurs, sont plus
 maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes
 à couler que les futailles. Mais les plus abon-
 dantes provisions durant à peine trois mois, on
 n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on
 recueille assez régulièrement entre les trente &
 quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour
 recueillir, on prend à bord une grande quan-
 tité de nattes, qu'on place de biais le long des
 bords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir.
 Les nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à
 l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large
 bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire
 l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépen-
 sant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols;
 & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jar-
 res, dans le cours d'un voyage.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses
 terribles ravages, & par la difficulté d'y remé-
 dier. L'Auteur est persuadé que l'extrême lon-
 gueur de cette navigation, qui est la première cause
 des maladies, vient de la paresse & de l'ignorance
 des marins Espagnols. On dit, par exemple, qu'ils
 ne tendent jamais leur grande voile pendant la
 nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voi-
 les sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop
 fort, quoique favorable, que les inconvéniens
 d'une longue navigation. On ordonne expressé-

 Anson.

ornie. Après avoir couru quatre-vingt-seize
 degrés de longitude, à compter du Cap Spiritu
 Sancto, trouve ordinairement la mer couverte
 d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment
Porra. Cette vue est pour eux un signe certain
 qu'ils sont assez près de la Californie. Aussi-tôt en-
 voyant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin
 du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne
 cherchant la vue de la Côte qu'après être parve-
 nus à une latitude beaucoup moins avancée, ils
 ne donnent pour raison, qu'en cet endroit la
 mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles
 de bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas
 s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité
 Méridionale de cette presqu'Isle, qu'ils osent
 chercher la terre, autant pour prendre langue &
 savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui
 croissent dans ces mers, que pour vérifier leur
 opinion à la vue du Cap Saint-Lucar. Ils y tirent
 des rafraîchissemens d'une Colonie Américaine,
 formée dans l'intérieur de ce Cap par les
 Missionnaires, qui allument certains feux pour leur
 servir de signaux. L'Auteur regarde ce lieu comme
 la meilleure croisiere qu'on puisse choisir pour les
 prendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap
 de Corientes, pour ranger ensuite la côte jusqu'au
 Port d'Acapulco.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à

Anfon.

deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville qui n'est qu'un désert dans d'autres temps, se remplit de marchands de toutes les provinces du Mexique. Aussi-tôt que la cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que, par des ordres exprès, le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. La plus grande partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de cochonille, de confitures de l'Amérique Espagnole, de merceries & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, & de feul vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la batterie d'en-bas, qui demeure au fond de calle en venant de Manille. L'équipage est augmenté d'un bon nombre de Marelors, d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les garnisons des Philippines. On s'y joint toujours plusieurs passagers; de sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue à faire voile, dans ce parallele, jusqu'à la vue de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructio-

vertissent soign
as-fonds de Sai
nico. Un autre
empêcher qu'il n
Marianes, c'est qu
est ordonné aux
entretenir pend
sur quelque haut
L'Isle de Gua
Espagnole, dans l
Galion. Cepen
ne s'y arrête pas
voir pris de l'ea
part pour gouvern
Sancto, dans
et les signaux de
Marianas, de Batufa
de Manran. Tous ce
ordre d'allumer u
le Général, aprè
voit allum
quatre, il peut co
dans ces parages;
mettre à terre, p
ennemi, & de tou
à régler sur les a
quelque Port sûr.
qu'il choisit, & s'i

vertissent soigneusement de prendre garde au
 fonds de Saint-Barthélemi & de l'Isle de Gaf-
 nico. Un autre avis qu'on donne au Galion, pour
 empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité les Isles
 Marianes, c'est que, pendant tout le mois de Juin,
 est ordonné aux Espagnols de Guam & de Rota,
 d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé
 sur quelque hauteur.

L'Isle de Guam est gardée par une garnison
 Espagnole, dans la vue d'assurer un lieu de relâche
 au Galion. Cependant la rade y est si mauvaise, qu'il
 ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y
 avoir pris de l'eau & des rafraîchissemens, il en
 part pour gouverner directement vers le Cap Spi-
 ritu Sancto, dans l'Isle de Samal. Il doit obser-
 ver les signaux de ce Cap, comme ceux de Catan-
 mas, de Batusan, de Birriborongo, & de l'Isle
 de Moran. Tous ces lieux ont des sentinelles, avec
 ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'aperçoivent.
 Le Général, après avoir vu manquer le premier
 feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de
 quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis
 dans ces parages; & son devoir l'oblige de faire
 mettre à terre, pour s'informer de la force de
 l'ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit
 régler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans
 quelque Port sûr. S'il est découvert dans l'asyle
 qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit

Anfon.

envoyer le trésor à terre, y débarquer l'artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les sentinelles n'ont allumé que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille.

Les espérances de l'Escadre n'avaient fait que changer d'objet; mais elles semblaient demander d'autres mesures, depuis qu'on avait appris, par le récit des prisonniers, qu'on était informé de la ruine d'Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nouvelle avait fait augmenter les fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi que cette Garde avait été retirée deux jours avant l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut, non seulement que l'Escadre n'avait pas encore été découverte, mais que l'ennemi ne la croyait plus dans ces mers, & que depuis la prise de Paita il se flattait qu'elle avait pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché jusqu'à la vue des montagnes qui se nomment *les Mammelles*, au dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position qui ne laissait point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'aurait pas rebuté les An-

mais, s'ils n'étaient
M. Anfon, désespé
étra s'il n'entrepre
Acapulco: mais, lorsq
Hefflein, il y trouva
Les prisonniers, qu'
seignaient près de la
médiocre distance d
sur un plat pendant
mit, & que vers le
en vent de terre. A
ait à la voile, pou
ait devant la plac
impossible.

Les Anglais se fe
comparaisons & d'inuti
ou savoir, comme
que l'ennemi avait
côte, & qu'il avait n
jusqu'à l'année suiva
ours persuadés qu'i
ne fut que la né
leur fit prendre le p
résolurent de se ren
parce qu'il était le m
qu'ils avaient envoyé
vinrent le 5 d'Avr
eau excellente, en

mais, s'ils n'étaient retombés dans le besoin d'eau. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendrait pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui régnent près de la côte, l'assurèrent, qu'à une médiocre distance du rivage, on avait un calme plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevait toujours un vent de terre. Ainsi, le projet de mettre le vent à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit devant la place, devenait une entreprise impossible.

Les Anglais se seraient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avaient eu sçavoir, comme ils le furent dans la suite, que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient sur la côte, & qu'il avait mis un embargo sur le galion, jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant toujours persuadés qu'ils n'étaient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au port de Seguaranéo, parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes, qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente, environ sept milles à l'Ouest de

Anfon.

rochers de Seguatánio. On jugea , par les descriptions, que ce devait être le Port que Dampierre nomme *Chequetan*. M. Anfon renvoya les chaloupes pour le sonder, & s'y rendit à leur retour après avoir appris que c'était une rade, où l'Embarcadere pouvait être sans danger.

L'Auteur croit en devoir une description exacte de ce Port. Le Port ou la rade de Chequetan, est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, comptant d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la mer y est si net, que dans la belle saison, les vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le pays est assez bon. Il paraît bien planté, rempli de villages; &, sur quelques éminences, on voit des tours, qui servent apparemment d'échauguette. Cette perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglais furent surpris seulement, que, dans un espace de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une seule barque, ni le moindre canot

pour le commerce au-delà, & toujours le même, qui se nomme : trois milles plus loin un grand rocher blanc, assez près du rivage, dans une ouverture. Sa pointe s'appelle *la Pêche*, qui se nomme *la Pêche*, une presqu'Isle, une langue de terre basse & de petites collines & de petites collines de Seguatánio, de celle de Petaplan. A l'entrée de la rade, à une distance de la mer, il y a de grands rochers, blancs & de grands rochers. Quatre de ces rochers sont plus gros que les autres, & sur l'un d'eux il y a une croix, s'appelle *la Croix* à l'Ouest, & à l'Ouest sept milles à l'Ouest de Chequetan, qui est un grand rocher, à un quart de lieue au Sud-demi-quart de l'Ouest. Si l'on côtoie la rade, il est possible de ne pas aborder à Chequetan à toutes les côtes, & sans danger, depuis l'

pour le commerce ou pour la pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Ouest, on trouve un montain, qui se présente d'abord comme une île: trois milles plus loin, à l'Ouest, on voit un rocher blanc, assez remarquable, à deux cables du rivage, dans une baie d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa pointe occidentale forme une montagne, qui se nomme *Petaplan*. C'est proprement une presqu'île, jointe au continent par une langue de terre basse & étroite, couverte de corailles & de petits rochers. Ici commence la baie de Seguanéio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baie, & à quelque distance de la montagne, on découvre un amas de rochers, blanchis des excréments de divers poissons. Quatre de ces rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une croix, s'appellent *les Moines blancs*. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan, & sept milles à l'Ouest, on entre dans le port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros rocher, à un mille & demi de son entrée, au Sud-demi-quart à l'Ouest.

Si l'on côtoie la terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnaître le port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre, jusqu'au

—
Anson.

Anson.

commencement de Mai, quoique dans le reste de l'année, elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendraient à une distance considérable de la Côte, n'auraient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par la latitude. Le dedans du Pays a tant de montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues prises d'un peu loin en mer. Chaque point de vue découvre de nouvelles montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de place qu'on puisse compter de reconnaître. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deux pointes qui la forment, & qui présentent deux rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre de quelque côté qu'on veuille passer du rocher qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres, mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarder les grosses houles que la mer y pousse quelquefois. Les Anglais observerent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à-peu près Est & Ouest.

L'Aiguade ne se décharge, & est rempli par un demi-mille plus un peu saumâtre, plus on avance, & fraîche. Les Anglais de remonter pour remplir leurs peu d'embarcations tiraient fort peu de rivières, qu'ils ramènent au rivage, où ils se jettent dans les grandes. Quoique la communication avoit été interrompue pendant la saison de la mousson, elle se rétablit comme d'habitude. Le terrain est si bas, qu'on ne peut presque entièrement déborder par-dessus. Le pays voisin, n'avoit paru si peu fertile, les Anglais s'étoient retirés, & le Chef d'Escadre étoit accompagné de quelques hommes bien armés, & formé un détachement de environ dix mille

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand étang , dans lequel est rempli par une source , qui sort de terre à un demi-mille plus loin dans le pays. L'eau en est un peu saumache , sur-tout du côté de la mer ; mais plus on avance vers la source , plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglais de remonter le plus haut qu'il fut possible , pour remplir leurs tonneaux , & ne leur causa pas peu d'embaras. Ils employèrent des pirogues , qui tiraient fort peu d'eau , & de très-petites barques , qu'ils rapportaient par la même voie , jusqu'au rivage , où elles étaient vidées dans les grandes. Quoique cet étang n'eût alors aucune communication avec la mer , il peut en avoir pendant la saison des pluies , & Dampier en parle comme d'une grande riviere. Cependant le terrain est si bas aux environs , qu'il doit être presque entièrement inondé , avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage.

Le pays voisin , sur-tout celui qu'on a décrit , paraît avoir été autrefois très-peuplé & si bien cultivé , que les Anglais s'étaient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un parti de quarante hommes bien armés , pour découvrir quelque village , & former quelque liaison avec les habitans. Ce détachement revint le soir , après avoir fait environ dix milles , dans un chemin inconnu ,

Anfon.

où il trouvait souvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin se divise entre des montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglais leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande savanne, où ils ne cessèrent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcerent enfin de retourner vers l'Escadre; mais ils attachèrent à quelques piques, qu'ils plantèrent sur la route, des billets en langue Espagnole par lesquels ils invitaient les habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettaient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auraient bientôt découvert une Ville ou un bourg, qui n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulers, des soles & des hommars. C'est le seul endroit de ces mers où ils pêchèrent des torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raie, & qui tire son nom d'une propriété singulière, qu'il a dans la mer du

Sud, comme dans l'Auteur éprouva marcher dessus, d'ordinaire par torpille qui a touché mais, qu'en appuie poisson, le bras que-temps engend jusqu'au lendemain pille n'a cette vertu on la mange sans On cessa ici de loupes étaient obla Baie de Petap d'autres animaux en grand nombre mangeaient avec Tous les jours, a sable de l'Aiguade de tigres; mais, dans l'Afrique & jamais les hommes dance, & de p offrirait une recherche chair n'était sèche leurs une grande dite grosseur, p que les Anglais t

Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva que, non-seulement ceux qui marchent dessus, ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais, qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient, demeure quelque-temps engourdi, & qu'on s'en ressent jusqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger.

On cessa ici de voir des tortues, & les chaloupes étaient obligées d'en aller prendre devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit gueres d'autres animaux que des lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plupart des matelots mangeaient avec goût. Les alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on apercevait, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tigres; mais, loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offraient une ressource toujours présente, si leur chair n'était sèche & sans goût. On y voit d'ailleurs une grande variété d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulièrement des perroquets, que les Anglais tuaient souvent pour s'en nourrir.

Amfon.

Anfon.

Les fruits , les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les bois fournissaient-ils assez de limons pour l'usage journalier de l'Escadre , avec quelques papas , & cette espèce de prune , qui porte à la Jamaïque le nom de *prune à cochon*. La seule herbe , qui mérite d'être nommée , est la morgeline. Elle croît sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les matelots d'en manger avidement , parce qu'elle passe pour un antiscorbutique.

M. Anfon , toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteraient ces mers après lui , remarqua , vers l'Ouest du Port , un pays assez étendu , avec une espèce d'ouverture , à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une chaloupe ; mais on trouva que les deux montagnes , qui forment ce pays double , sont jointes par une vallée , & ne laissent entr'elles ni Port , ni rade. En général , quoique le port de Chequetan ne fournisse que des rafraichissemens médiocres , sa connaissance est importante pour la navigation. C'est le seul mouillage sûr , dans une grande étendue de côtes , à l'exception d'Acapulco , qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois , malgré les habitans du pays. Les bois , qui l'environnent , n'ont qu'un chemin étroit , du

ivage aux terres
gardé par un par
les forces que les
nables de rassembl

La saison ne p
nourrir une vaine
se délivrer de to
navigation jusqu'
Espagnols , qu'ils
à la sûreté du Cen

prit le parti de les

équipages & leurs
qui n'auraient pu
mers orageuses de

river vers le com
détermina aussi de

à la réserve des m
des plus vigoureux

cette Commission ,
Acapulco , en prit occ

entrée & de la C

En quittant la
l'Escadre se prome

Mexique aux Côte
de deux mois. El

desssein de tomb
viennent du Nord
naux des Naviga

rivage aux terres voisines ; & ce passage peut être regardé par un parti peu considérable , contre routes les forces que les Espagnols du pays seraient capables de rassembler.

La saison ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine espérance , ils ne penserent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation jusqu'à la Chine. Les trois bâtimens Espagnols , qu'ils avaient équipés , furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Gloucester. M. Anson prit le parti de les brûler , pour faire passer leurs équipages & leurs agrêts sur ces deux vaisseaux , qui n'auraient pu résister , sans ce secours , aux mers orageuses de la Chine , où il comptait d'arriver vers le commencement des moussons. Il se détermina aussi de renvoyer tous les prisonniers , la réserve des mulâtres , & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Brett , qui s'avança pour cette Commission , jusqu'à l'entrée du port d'Acapulco , en prit occasion de lever le plan de cette entrée & de la Côte voisine.

En quittant la Côte d'Amérique , le 6 Mai , l'Escadre se promettait de faire la traversée , du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie , en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest , dans le dessein de tomber sous les vents alisés , qui viennent du Nord-Est , & qui , suivant les Journaux des Navigateurs précédens , doivent se faire

Anson.

sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglais voulaient gagner le treize ou quatorzième degré de latitude du Nord, qui est le parallèle qu'on suit ordinairement dans la mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchaient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs les deux vaisseaux souffraient déjà beaucoup du scorbut, & des divers accidens qui menaçaient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut: ces deux secours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui consistaient à nettoyer soigneusement leurs vaisseaux, & à tenir les écoutilles & les sabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps; mais un climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a

ris une certaine
à terre, ou d
ivage. « On n'acqu
naissance exacte
paifément, qu'il
frais pour entre
cet air, sans pe
de ses propriétés
altéré par les va
qu'il en devien
la vie des anima
ne soient corrigé
que la terre seul
Les malheurs d
d'observer, qu'il
de suite, sans qu'on
eaux, signe certain
plus grand nombre
chers, qu'on en a
plupart de ces ois
leur séjour à terre
temps de leur ar
qu'ils ne vinssent
peu éloigné, & q
L'heure de leur pa
qui variaient par c
différence ne pouv
d'éloignement de

pris une certaine force , il ne peut être guéri qu'à terre , ou du moins à peu de distance du rivage. « On n'acquerra jamais, dit-il, une connoissance exacte de sa cause ; mais on conçoit aisément , qu'il faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des animaux , & que cet air , sans perdre son élasticité , ni aucune de ses propriétés connues , peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan , qu'il en devienne moins propre à conserver la vie des animaux terrestres , à moins qu'elles ne soient corrigées par une sorte d'exhalaisons ; que la terre seule est capable de fournir. »

Les malheurs communs n'empêcherent pas d'observer , qu'il se passait rarement trois jours de suite , sans qu'on vît une grande quantité d'oiseaux , signe certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'Isles , ou du moins de rochers , qu'on en a découvert jusqu'à présent. La plupart de ces oiseaux étaient de ceux qui font leur séjour à terre ; & la manière , comme le temps de leur arrivée , ne laissait pas douter qu'ils ne vissent le matin de quelque endroit peu éloigné , & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage , & celle de leur retour , qui variaient par degrés , firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Anson.

Anten.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'estime, on n'était pas à plus de trois cens lieues des Isles Marianes, il tourna malheureusement l'Ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgrâces irréparables, qui arriverent au Gloucester firent prendre la résolution de détruire ce vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer sur le Centurion l'argent & les vivres; seules richesses qu'on put sauver d'un malheureux bâtiment qui était prêt à s'enfoncer, & dont l'équipage ne consistait plus qu'en soixante-dix-sept hommes, dix-huit garçons & deux prisonniers. Les malades, qui étaient au nombre de soixante-dix furent transportés dans la chaloupe, avec tout le soin qu'on devait leur faire. Cependant il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hissait pour les faire entrer dans le Centurion.

Ce renfort ne laissait pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique vaisseau qui restait de l'Escadre. Mais il avait été détourné de son cours & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avait été si fatale au Gloucester. Le courant, qui avait la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvait à dix-sept degrés

un quart de latitude & demi, qui n'eût pu servir pour arriver à destination. Ils appréhendaient le courant ne les eût emportés. Dans cette situation, ils appréhendaient de courir vers quelques-unes de l'Asie, où trouvant toute sa force, ils allaient aborder; & cette distance de cinq cens lieues de vue respectif de voir point de jour, douze hommes; &, on avait à boucher un centiers désespéraient que qu'on eût mort. Au milieu de ces alarmes, le vaisseau se tourna au Sud, & recevoit, le lendemain, le vent du côté de l'Ouest. On l'apprit dans la suite, on ne se crut qu'au

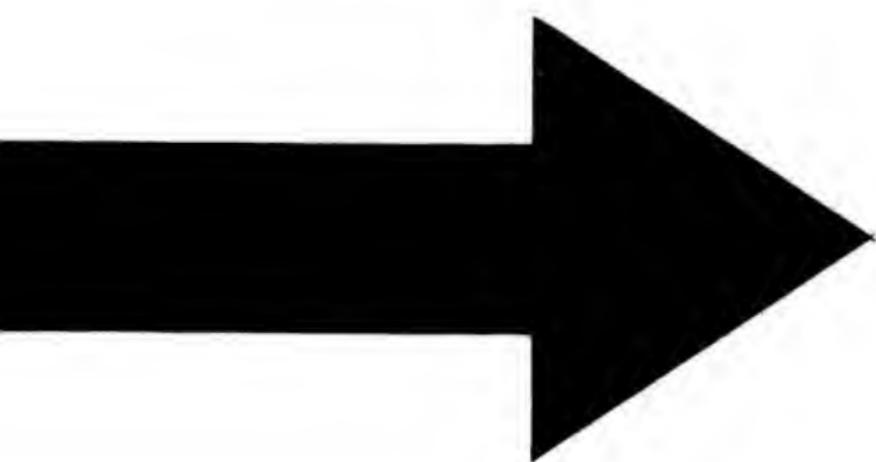
Tome XVI.

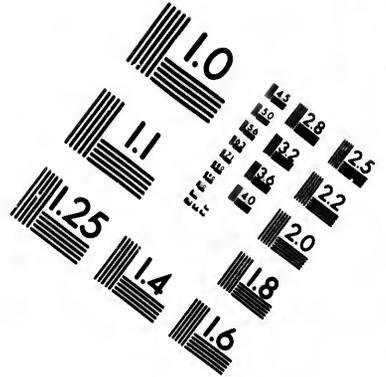
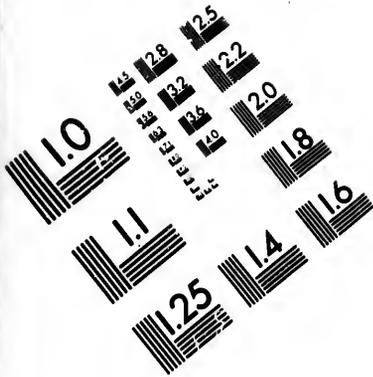
un quart de latitude au Nord, au-lieu de seize & demi, qui était le parallèle qu'il devait suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes ignorèrent à quelle distance ils étaient du Méridien des Isles Mariannes; &, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, sans en être secourus, le courant ne les eût portés sous le vent des Isles. Dans cette supposition, ils n'avaient pas d'autre parti à choisir, que de diriger leurs courses vers quelques-unes des parties Orientales de l'Asie, où trouvant la mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur aurait pas été possible d'aborder; & cette côte d'ailleurs étant à quatre ou cinq cens lieues d'eux, ils n'avaient que la triste perspective de voir périr tout l'équipage du scorbout, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se faisait point de jour, où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes; &, pour comble de désolation, on avait à boucher une voie d'eau que les Charpentiers désespéraient de fermer entièrement, tant qu'on eût mouillé dans un Port.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à se détacher au Nord-Est, & la direction du courant étant tournée au Sud, on eut la satisfaction d'apercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, était celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut

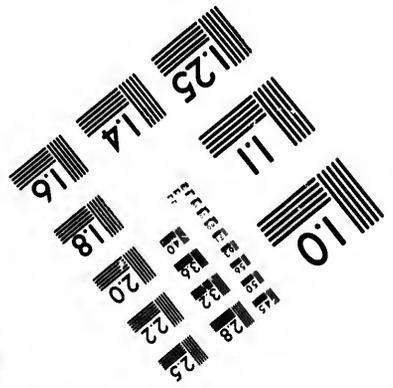
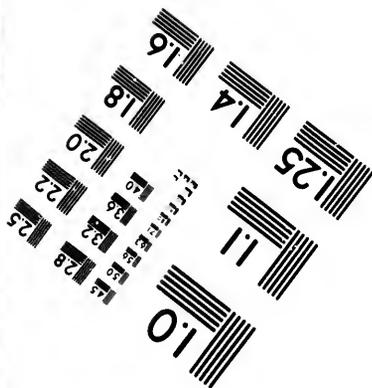
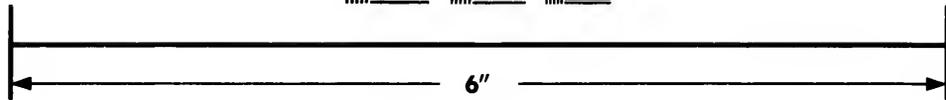
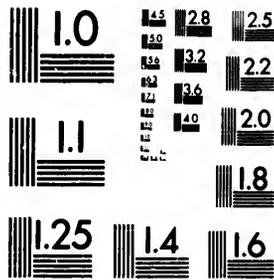
Anfon.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199

Anfon.

montueuse , & de médiocre grandeur. L'autre était celle de Serigan , qui avait l'apparence d'un rocher , plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe qu'on y envoya , ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan , on perdit cette Isle de vue le 26 d'Août ; mais le matin du jour suivant , on découvrit celles de Saypan , de Tinian , & d'Agnigan. M. Anfon gouverna vers Tinian , qui est entre les deux autres. Comme il n'ignorait pas que les Espagnols avaient une garnison à Guam , il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information sur les propriétés de l'Isle , lui fit arborer le pavillon Espagnol dans l'espoir que les Insulaires prenant son vaisseau , pour le galion de Manille , s'empresseraient de venir à bord. En effet , on vit paraître après midi un *pros* , qui portait un Espagnol & quatre Américains , & qui fut arrêté par la pinace Anglaise tandis que le canot s'approchait de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Espagnol , interrogé sur l'état de l'Isle , fit aux Anglais un récit qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle était sans habitans ; ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur situation ; qu'on y trouvait en abondance tous les vivres des pays les mieux cultivés ; que l'eau était

D

excellente , & que les d'animaux n'avaient pas de citrons ; le pompier ne profitait de son de Guam pas de cette man avec vin creux qu'il d'ion quinze près de la C. Ce détail de la distance entre de non armé par la b'une Isle de que habitati sans , avec c'aurait prises p'Espagnol aya menés , étai circonstance f'important de l'issent inform'ivée du vaill'et de la bar'Ce ne fut

deur. L'autre
 apparence d'u
 on pût mouir
 ne revint qu
 ent de terre
 Anatacan, o
 goût; mais
 prit celles d
 M. Anson f
 ntre les deu
 les Espagno
 prit divers
 tience de re
 les propriété
 on Espagno
 son vai
 presseraien
 paraître apr
 nol & quat
 nace Anglaï
 tre pour che
 de l'Isle,
 me leurs de
 habitans; c
 eur dans leu
 ance tous l
 ue l'eau éta

excellente, & l'Isle même remplie de toutes sor-
 es d'animaux d'un goût exquis; que les bois pro-
 duisaient naturellement des oranges, des limons,
 des citrons; des noix de cocos, & le fruit que
 les Indiens nomment *fruit à pain*; que les Espagnols
 profitaient de cette fertilité pour nourrir leur gar-
 nison de Guam; qu'il était lui-même un des Ser-
 vants de cette garnison; & qu'il était venu à Ti-
 man avec vingt-deux Américains, pour tuer des
 bœufs qu'il devait charger dans une barque d'en-
 viron quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort
 près de la Côte.

Ce détail causa une joie fort vive aux Anglais:
 à la distance où ils étaient de la terre, ils voyaient
 à l'horizon un grand nombre de troupeaux. Le reste était con-
 tinué par la beauté du pays, qui avait moins l'air
 d'une Isle déserte & inculte, que d'une magni-
 fique habitation. On y appercevait des bois char-
 mant, avec de grandes & belles clarières, qu'on
 aurait prises pour un ouvrage de l'art. Le Sergent
 Espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait
 amenés, étaient occupés à tuer des bœufs, cette
 circonstance fit sentir à M. Anson combien il était
 important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'al-
 lissent informer le Gouverneur Espagnol de l'ar-
 rivée du vaisseau. Il donna des ordres pour s'assu-
 rer de la barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que le

 Anson:

Anfon.

Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entières à charger les voiles. Tout ce qu'il y avait de gens en état de servir, ne montait qu'à soixante-onze personnes, le misérable reste des équipages réunis de trois vaisseaux, qui faisaient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Américains ayant conclu de la prise de leur barque, qu'ils avaient des ennemis à craindre, ils se retirèrent dans les bois de l'Isle, & laisserent plusieurs cabanes, qui épargnerent aux Anglais la peine & le temps de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avait servi de magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en infirmerie pour les malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Escadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à sortir du vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes la veille & le jour du débarquement.

Tinian.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrain en est sec & un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des prés & des bois plus fin & plus

mi qu'il ne l'
chauds ; le pays
made des Angl
tant que d'arr
ouve plusieurs
ertes d'un tre
ertes sortes de
ont les arbres
rin des plaines
de brossailles.
dans les endroit
la disposition d
Ce mélange, jo
ballons, forme
Les animaux, qu
année, sont les
font partie de
contribuent pas
veilleux. On y
bœufs paître en
spectacle d'auta
maux sont d'un
tion des oreille
Quoique l'Isle
la vue d'un gran
qui courent en
vellent les idé
bœufs sont si p

ni qu'il ne l'est ordinairement dans les climats chauds ; le pays s'élève insensiblement depuis l'Arrière des Anglais, jusqu'au milieu de l'Isle ; mais, avant que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs clarières en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est fort uni, & les bois ont peu de brossailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que si la disposition des arbres était l'ouvrage de l'art. Ce mélange, joint à la variété des collines & des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce beau séjour, sont partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble, dans une grande prairie ; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vue d'un grand nombre d'animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les bois, renouvellent les idées de Fermes & de Villages. Les bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'a-

Anson,

bord approcher. M. Anson en fit tuer quelques uns à coup de fusil ; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenait aisément à la course. La chair en est bonne & facile à digérer. On n'avait pas plus de peine à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignait-elle de cent pas, du premier vol ; & cet effort la fatiguait, jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglais trouverent, dans les bois, une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces animaux étaient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre quelques grands chiens, qui étaient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étaient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les cochons pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirerent plusieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol, les Anglais admirerent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre qui s'élève assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes &

D
 langues bra
 oncé, & l
 ouces. Le
 les parties
 que ronde
 ueur. Il e
 Chaque fru
 que dans
 verd encor
 pas mal, e
 d'artichaud
 mou, jaune
 agréable, q
 mûre : mais
 lain pour c
 l'Isle avait
 de la ment
 l'oseille, qu
 dité que la
 mens, dans
 Deux gran
 titude de
 pluviens sif
 Il doit
 du Ciel, se
 de distanc
 en tirer u
 Anglais ap

uer quelques
raisons l'aya
re, on les pre
en est bon
plus de peir
d'un excellen
cent pas, d
it, jusqu'à n
dans l'air. Le
une grand
furent pou
aux étaient
les prendre
t venus dan
& qui étaien
anglante. Le
, se défen
ent plusieurs

dans le réci
mirèrent l'a
e limons &
lis. Le fruit
ans ces Isles,
e fruit, dont
Journal de
assez haut,
grandes &

longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd
foncé, & leur longueur est d'un pied à dix-huit
pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes
les parties des branches. Sa figure est plutôt ovale
que ronde, & de sept ou huit pouces de lon-
gueur. Il est revêtu d'une épaisse & forte écorce.
Chaque fruit vient séparément. On ne le mange
que dans toute sa grosseur, mais lorsqu'il est
vert encore; &, dans cet état, il ne ressemble
pas mal, en goût comme en substance, à un cul
d'artichaud. En mûrissant tout-à-fait, il devient
mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur
agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche
mûre: mais on prétend qu'alors il est assez mal
sain pour causer la dysenterie. Outre ces fruits,
l'Isle avoit des melons d'eau, de la dent de lion,
de la menthe, du pourpier, du cochléaria & de
l'oseille, que les Anglais dévorèrent avec l'avi-
dité que la nature excite pour ces rafraîchisse-
mens, dans ceux qui sont attaqués du scorbut.
Deux grands Lacs d'eau douce offraient une mul-
titude de canards, de sarcelles, de corlieux, &
pluviers siffians.

Il doit paraître étrange qu'un lieu si favorisé
du Ciel, soit entièrement désert, sur-tout à si peu
de distance de quelques autres Isles, qui doivent
en tirer une partie de leur subsistance. Mais les
Anglais apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans

Anfon.

Anfon.

qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille ames, lorsqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcerent le reste de passer dans l'Isle de Guam, qui avait souffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les morts; mais après cette transmigration, la plupart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des prisonniers fut confirmé par la vue de plusieurs ruines, qui prouvaient assez que l'Isle avait été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour base un carré, & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre, par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds carrés, & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi-globe, à surface plate; & toute la masse, c'est-à-dire les piliers & les demi-globes, est de sable & de pierre, cimentés ensemble & revêtus de plâtre. Ces monumens, suivant le témoignage des prisonniers, sont les restes de plusieurs Monasteres Américains. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui soufflent continuellement dans l'Isle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient

D
 Suppléé à
 qu'on trou
 On y voit
 dormante,
 La princip
 infinité de
 que des m
 pourmenté
 hommes c
 tère sous l
 inflammatio
 Les Ang
 la compara
 ils ignoraie
 dans certain
 terrible acc
 leur situat
 est au Sud-
 que le Cen
 brasses d'ea
 un mille &
 est rempli
 depuis le n
 bre, expos
 Cette saiso
 Aussi long
 temps de
 de la nouv

contenait plu
maladie épidé
e partie, le
er dans l'Isle
êmes perres
morts; mais
rt tomberent
rent de cha
it des prison
ieurs ruines,
été fort peu
n deux rangs
ont pour baf
istance d'en
ré de l'autre,
les piliers est
ur de treize.
e, à surface
les piliers &
erre, cimen-
Ces monu-
nniers, font
icains. Avec
ui soufflent
s, quoique
fois abreu-
Mais elle
ans avaient

suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits
qu'on trouve par - tout, assez près de la surface.
On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau
dormante, qui paraissent formées par des sources.
La principale incommodité de Tinian vient d'une
infinité de moucherons & d'autres insectes, tels
que des millepèdes, des scorpions, &c. On y est
tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux
hommes comme aux bêtes, & qui, cachant leur
tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse
inflammation.

 Anfon.

Les Anglais trouvaient cette peine légère, en
la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais
ils ignoraient que le mouillage n'y étant pas sûr
dans certaines saisons, ils étaient menacés du plus
terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meil-
leure situation, pour les vaisseaux considérables,
est au Sud-Ouest de l'Isle. C'était dans cette partie
que le Centurion avait jetté l'ancre sur vingt-deux
brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baie sablonneuse, à
un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade
est rempli de rochers de corail, fort pointus, qui
depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octo-
bre, exposent un bâtiment à de grands dangers.
Cette saison est celle de la mousson de l'Ouest.
Aussi long - temps qu'elle dure, le vent, vers le
temps de la pleine lune, & sur - tout dans celui
de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il

Anson,

fait quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud - Est, entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est - à - dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le temps est égal & constant.

Ces connaissances manquaient aux Anglais. Après s'être occupés à radouber leur vaisseau, ils donnèrent tous leurs soins aux malades, qui commençaient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une tente sur le rivage, où il vivait sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni de chaînes des grappins, dans l'endroit où il tient aux ancrés. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancrés, & à sept depuis les écubiers d'une bonne hanziere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta celle d'abaisser entièrement la grande vergue & la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le vaisseau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passerent sans disgrâce; &, qu'on

D
que le temps
mesures auxq
mais le 22, u
coup, avec u
pit tous les
La nuit devin
redoubler. Il
variable de t
pas même les
devait suppos
à bord, aurai
avertir ceux qu
part des Offici
page, au nomb
erent privés,
moyen qui leu
c'est dans les t
fenter leur situa
« A la point
du rivage, q
consternation
suadés qu'il a
cadre d'envo
l'Isle, pour
croyaient cap
n'osaient se
regagner l'Is
avec une ext

LE que le temps fût orageux, on se reposait sur des
 uffle alors mesures auxquelles il ne paraissait rien manquer;
 e fier aux mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-
 encore pa coup, avec une impétuosité surprenante, rom-
 Est, entre pit tous les cables & jeta le vaisseau en mer,
 pendant le La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que
 le milieu redoubler. Il était accompagné d'un bruit épou-
 temps eff redoutable de tonnerre & de pluie. On n'entendit
 pas même les signaux de détresse, auxquels on
 devait supposer que Saumarez, qui commandait
 à bord, aurait recours. On ne vit aucun feu, pour
 avertir ceux qui étaient à terre. M. Anson, la plu-
 part des Officiers, & une grande partie de l'Equi-
 page, au nombre de cent treize personnes, se trou-
 verent privés, sans le savoir encore, de l'unique
 moyen qui leur restait pour sortir de l'Isle. Mais
 c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repré-
 senter leur situation.

« A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquerent;
 du rivage, que le vaisseau avait disparu, leur
 consternation fut inexprimable. La plupart, per-
 suadés qu'il avait péri, supplierent le Chef d'Es-
 cadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de
 l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui le
 croyaient capable d'avoir résisté à la tempête,
 n'osaient se flatter qu'il fût jamais en état de
 regagner l'Isle; car le vent était toujours à l'Est;
 avec une extrême violence, & l'on savait qu'il

Anfon. Il y avait trop peu de monde à bord, pour lutter contre un temps si orageux. Dans l'une & l'autre supposition, il n'y avait pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de Tinian. Ils se trouvaient à plus de six cens lieues de Macao, Port le plus voisin pour leur Nation. Ils n'avaient pas d'autre ressource que la petite barque Espagnole, dont ils s'étaient saisis, & qui ne pouvait contenir le quart de leur nombre. Le hasard de quelque vaisseau, qui relâcherait dans l'Isle, était sans aucune vraisemblance. Peut-être le Centurion était-il le premier bâtiment Européen qui en eût approché. Il ne fallait pas espérer, de plusieurs siècles, les accidens qui l'y avaient conduit. Il ne leur restait donc que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette Isle. Encore n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils devaient appréhender que le Gouverneur de Guam, instruit de leur malheur, n'envoyât contre eux toutes ses forces; & le plus favorable traitement qu'ils pussent envisager, était de passer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avaient-ils à redouter une mort infâme, en qualité de Pirates; car leur commission était à bord du vaisseau.

Quoique ces cruelles idées fissent leur impression sur le Chef d'Escadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premières réflexions étaient

tombées sur
tion si dése
relligens de
sible; & le v
il assembla t
ter qu'il y av
tion fût subm
attention la f
draient qu'il
fortes tempê
dans peu de j
la moins favo
été jetté assez
l'impossibilité
la route de M
moins à tour
s'occuper des
en avait déjà
deux la barq
douze pieds;
tion quarante
porter tous à l
avait consulté
mettaient le f
les efforts réu
voulait parrag
exigerait rien d
ner l'exemple

tombées sur les moyens de se délivrer d'une situa-
 tion si désespérée. Il communiqua aux plus in-
 telligens de sa troupe, un plan qu'il jugea pos-
 sible; & le voyant confirmé de leur approbation;
 il assembla tous les autres, pour leur représen-
 ter qu'il y avait peu d'apparence que le Centu-
 rion fût submergé; que, s'ils considéraient avec
 attention la force d'un tel vaisseau, ils convien-
 draient qu'il était capable de soutenir les plus
 fortes tempêtes; que peut-être réparaitrait-il
 dans peu de jours: mais que, dans la supposition
 la moins favorable, on devait juger qu'il aurait
 été jetté assez loin de l'Isle, pour se trouver dans
 l'impossibilité d'y retourner, & qu'il aurait pris
 la route de Macao; que, pour se préparer néan-
 moins à toute sorte d'événemens, on pouvait
 s'occuper des moyens de sortir de l'Isle; qu'il
 en avait déjà trouvé un, qui consistait à scier en
 deux la barque Espagnole, pour l'allonger de
 douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'envi-
 ron quarante tonneaux, & capable de les trans-
 porter tous à la Chine; que les Charpentiers qu'il
 avait consultés sur cette entreprise, lui en pro-
 mettaient le succès, & qu'il ne demandait que
 les efforts réunis de l'assemblée. Il ajoura qu'il
 voulait partager le travail avec eux, & qu'il n'exi-
 gerait rien d'autrui, dont il ne fût prêt à don-
 ner l'exemple, mais qu'il était important de ne

 Anson.

pas différer l'ouvrage, & de se persuader même
 Anson, que le Centurion ne pouvait revenir, parce qu'en
 supposant son retour, il n'en résultait pas d'au-
 tre inconvénient, que l'inutilité du travail; au lieu
 que s'il ne reparaisait pas, leur infortune & la
 saison exigeaient d'eux toute la diligence, &
 par conséquent toute l'activité possible.

Ce discours releva leur courage; mais il ne
 produisit pas d'abord tout l'effet que leur Chef
 en avait attendu. La ressource même qu'il leur
 offroit, diminuant leur premier effroi, ils com-
 mencèrent à se flatter que le retour du Centu-
 rion les dispenserait d'un travail pénible, auquel
 ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Ce-
 pendant quelques jours d'une vaine attente, leur
 ayant ôté l'espérance de revoir le vaisseau, ils se
 livrèrent avec ardeur au projet de leur déli-
 vrance. Si l'on considère combien ils étaient mal
 pourvus de tout ce qui était nécessaire à l'exé-
 cution, il paraîtra surprenant que M. Anson
 pût se promettre, non-seulement d'allonger la
 barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en
 état de parcourir un espace de six ou sept cens
 lieues, dans des mers qui lui étaient inconnues.
 Aussi croit-on devoir ici le détail de quelques
 circonstances, qui feront admirer l'industrie des
 gens de mer.

Par un bonheur, dont les Anglais remer

brierent la fo
 orte avec le
 vaisseau fut j
 vait aussi, a
 mais ses souf
 miet soin fut
 quait de cuir
 Les Américain
 un amas de
 ranner quelqu
 dont le tuyau
 pas d'autre dé
 cuir mal prépa
 Pendant qu
 travail, d'aur
 sciaient des pl
 cet ouvrage, c
 on n'avait ni
 nécessaire de c
 orte, on prop
 La tige des coc
 parut propre à
 uns de ces a
 pratiqua des
 barres. Dans l
 bassin sec, où
 un chemin fai
 bassin. D'un au

r même
 ce qu'en
 as d'au-
 ; au lieu
 ne & la
 ence, &
 ais il ne
 eur Che
 qu'il leur
 ils com-
 i Centu-
 , auquel
 ent. Ce-
 nte, leur
 au, ils se
 eur déli-
 ient ma
 à l'exé-
 Anson
 onger la
 ettre en
 ept cens
 onnues
 quelques
 trie de
 remer

rierent la fortune, les Charpentiers étaient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le vaisseau fut jetté en mer. Le Serrurier s'y trouvait aussi, avec sa forge & quelques outils, mais ses soufflets étaient restés à bord. Le premier soin fut d'en fabriquer une paire. On manqua de cuir; mais on y suppléa par des peaux. Les Américains, ou les Espagnols, avaient laissé un amas de chaux, dont on se servit pour tanner quelques peaux de bœuf. Les soufflets, dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

 Anson.

Pendant que le forgeron s'occupait de son travail, d'autres abattaient des arbres, & sciaient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme on n'avait ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouëaux. La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même-temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la barque, par un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au bassin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, &

Anfon.

» l'on amassait toutes sortes de provisions. Après
 » avoir délibéré sur ce qui pouvait être employé
 » l'équipement de la barque, on trouva que les
 » tentes qui étaient à terre, & les cordages qui
 » le Centurion avait laissés par hasard, pourraient
 » suffire, avec les voiles & les agrêts de la barque
 » même. Comme on avait quantité de suif, on résolu
 » de le mêler avec de la chaux, & de servir
 » la barque de ce mélange. »

Il restait l'embaras de se procurer les vivres
 nécessaires, pour un long voyage. On n'avait, sur
 terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le
 fruit à pain en avait tenu lieu, depuis qu'on était
 dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvait se con-
 server en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail pour
 vivre, on n'avait pas de sel pour le saler; & dans un
 climat si chaud, le sel n'aurait pas pris. On résolut
 enfin de prendre à bord autant de noix de coco
 qu'il serait possible, & de suppléer au pain par
 du riz. L'Isle fournissait des cocos. Pour se pro-
 curer du riz, on résolut d'attendre que la barque
 fût achevée, & de tenter une expédition entre
 l'Isle de Rota, où l'on savait que les Espagnols ont
 de grandes plantations, confiées au soin des habi-
 tans Américains. Mais cette entreprise ne pouvant
 être exécutée que par la force, on examina
 qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouva
 malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups
 de fusil.

D E

le fusil; faible
 aient être pri
 in & de tout
 s'en procura
 Mais on a m
 tous les emb
 accidens fort
 de la barque ab
 glé tout ce q
 quipement, il e
 ns quel temps
 on devait nat
 qu'il fallait su
 aborder. Ces i
 facheuse réflex
 ni bouffole ni
 passé huit jours,
 disgrâce, lorsqu
 appartenait à la
 une petite bouff
 que celles qui
 mais qui n'en fu
 réfor inestimab
 le bonheur de t
 de-cercle, qui a
 de l'équipage. C
 les pinules y m
 inutile; mais un

Tome XV

de fusil; faible ressource pour des gens qui de-
 raient être privés, pendant plus d'un mois, de
 tout & de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils
 ne s'en procuraient par les armes.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel
 de tous les embarras, celui qui, sans un concours
 d'accidens fort singuliers, aurait rendu le départ
 de la barque absolument impossible. Après avoir
 réglé tout ce qui regardait la fabrique & son
 équipement, il était aisé de calculer, à-peu-près,
 dans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite,
 on devait naturellement considérer le cours
 qu'il fallait suivre, & la terre où l'on devait
 aborder. Ces idées menerent les Officiers à la
 fâcheuse réflexion qu'ils n'avaient, dans l'Isle,
 ni boussole ni quart-de-cercle. Il s'était déjà
 passé huit jours, sans aucune ressource pour cette
 disgrâce, lorsqu'en fouillant dans une caisse, qui
 appartenait à la barque Espagnole, on y trouva
 une petite boussole, qui ne valait guères mieux
 que celles qui servent de jouer aux écoliers,
 mais qui n'en fut pas moins regardée comme un
 trésor inestimable. Peu de jours après, on eut
 le bonheur de trouver sur le rivage un quart-
 de-cercle, qui avait appartenu à quelque mort
 de l'équipage. On s'aperçut, à la vérité, que
 les pinules y manquaient, ce qui le rendait
 inutile; mais un matelot ayant tiré par hasard

» la layette d'une vieille table , que les flo
 Anfon. » avaient poussée à terre , y trouva quelques p
 » nules , qui convenaient fort bien au quar
 » de-cercle , & qu'il servirent sur-le-champ
 » déterminer , avec assez de précision , la la
 » tude de Tinian. Le travail , animé par tout
 » ces faveurs de la fortune , avança si heureu
 » ment que , le 9 Octobre , on se crut assez maî
 » de l'exécution pour en régler la durée ; &
 » départ fut fixé au 5 de Novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plutôt
 & par une conclusion plus heureuse. Deux jours
 après , un matelot qui se trouvait sur une hauteur
 au milieu de l'Isle , aperçut le Centurion de
 l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage
 en criant de toute sa force , *le vaisseau , le va
 seau !* Ceux qui l'entendirent , jugeant par
 manière dont cette nouvelle était annoncée , qu'elle
 devait être vraie , la porterent avec le même
 empressement au Chef d'Escadre. Il était dans l'ac
 deur du travail. Un bonheur , qu'il espérait
 peu , lui fit jeter sa hache ; « & sa joie , suivie
 » l'expression de l'Auteur , parut altérer , pour
 » première fois , cette parfaite égalité d'ame
 » qu'il avait conservée jusqu'alors. Tout le monde
 » l'accompagna jusqu'au rivage , avec des tra
 » ports qui approchaient de la frénésie , pour
 » repaître d'un spectacle dont on s'était cru privé
 » pour jamais. »

L'absence de
 » pendant
 » horreurs d'
 » bord été pou
 » s'y briser mill
 » suite les cou
 » arante lieues
 » la vue de Tini
 » ges incroyables
 » s'était brisée
 » d'orage , jetta
 » rras. Il fut obl
 » ailles sur des
 » ent l'exposerent
 » tant on parvint
 » de l'Isle put en
 » en état de m
 » La mousson de
 » en poupe un ve
 » fit d'abord qua
 » restait des crai
 » qui n'avait pas été
 » ner violente ne p
 » age était dans u
 » mettrait sans plain
 » de la manœuvre
 » Le 3 de No
 » qu'on prit , à la p

L'absence du Centurion avait duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avait éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable élément. Il avait été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de se briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Les courans l'avaient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'était revenu à la vue de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double chaloupe, qui s'était brisée dès la première nuit contre le rochers, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les marchandises sur des radeaux; & de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles alarmes. Cependant on parvint à charger autant de provisions que l'Isle put en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile.

La mousson de l'Est semblait bien fixée. On eut en poupe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restait des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avait pas été réparée si parfaitement, qu'une mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'équipage était dans une si parfaite santé, qu'il se soumettait sans plaintes & sans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Le 3 de Novembre, on découvrit une Isle qu'on prit, à la première vue, pour celle de Betel;

Anson.

Anfon.

Tobago-Xima; mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après on en vit une seconde, cinq ou six milles plus l'Ouest; les Cartes & les Journaux de Marin qu'on avait à bord, ne faisant mention d'aucune autre Isle, à l'Est de Formose, que celle de Bertog Tobago-Xima, l'impossibilité où l'on se trouva de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le vaisseau n'eût été poussé par quelque courant dans le voisinage des Isles de Bachi. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit, & l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain que le jour fit revoir les deux mêmes Isles. Alors M. Anfon fit porter à l'Ouest; &, deux heures après, on découvrit la pointe Méridionale de l'Isle de Formose. On eut bientôt la vue des côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large pour attendre le jour.

La surprise des Anglais fut extrême, au lever du Soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de bateaux qui couvraient toute la mer. L'Auteur ne croit point exagérer, en le faisant monter à six mille, dont chacun portait trois ou quatre ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Ce essaim de pêcheurs est le même sur toute cette Côte, jusqu'à Macao. M. Anfon se flatta que parmi tant de marins, il se trouverait un Pilote

consentirait
mais il n'y eut
seul à venir
struction. Lor
Macao, ils pré
ponse, sans n
spectacle ault
vaisseau de l'Eu
moment de leu
accordait si peu
génie de le
Anglais en leur
conduire par la
eurs Côtes.

Cependant un
services en mau
maîtres, qui lui
On apprit de lui
que la riviere
qu'elle cette Is
vaisseaux Europé
tais. Anfon alla
Macao.

Depuis plus d
aient en mer, c
oyaient dans un
sibilité, où ils pou
commodités de l

LE
 te qu'on
 te après
 les plus
 Marin
 d'aucun
 de Ber
 e trouva
 tre que
 rant da
 re préca
 t, & l'
 ndemai
 les. Al
 ux heur
 de de l'
 ères de
 lieues
 tendre
 au lev
 nomb
 e la me
 le faisa
 ait trois
 cinq. C
 ute ce
 tta qu
 a Pilot

ni consentirait à servir de guide au vaisseau.
 Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager
 seul à venir à bord, ni à donner la moindre
 instruction. Lorsqu'on leur répétait le nom de
 Macao, ils présentaient du poisson pour seule-
 réponse, sans marquer la moindre curiosité pour
 spectacle aussi nouveau pour eux, qu'un grand
 vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un
 moment de leur travail. Une insensibilité, qui
 accordait si peu avec les éloges qu'on a donnés
 au génie de leur Nation, ne prévint pas les
 Anglais en leur faveur. M. Anson fut réduit à se
 conduire par la foible connaissance qu'il avait de
 leurs Côtes.

 Anson.

Pendant un Pilote Chinois vint offrir ses
 services en mauvais Portugais. Il demanda trente
 lieues d'argent, qui lui furent comptées sur-le-champ.
 On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao,
 que la riviere de Canton, à l'embouchure de
 laquelle cette Isle est située, avait alors onze
 vaisseaux Européens, dont quatre étaient An-
 glais. Anson alla mouiller dans la rade de
 Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais
 étaient en mer, c'était la première fois qu'ils se
 voyaient dans un Port ami, & dans un Pays ci-
 vilisé, où ils pouvaient se promettre toutes les
 commodités de la vie, & tous les secours né-

Anson,

cessaires à leur vaisseau. L'Auteur donne une légère idée de l'état où ils trouverent la ville Portugaise de Macao. « Cette Ville , dit-il , autrefois très-riche & très-peuplée , & capable de se défendre contre les Gouverneurs Chinois de son voisinage , est extrêmement déchue de son ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portugais , & commandée par un Gouverneur que le Roi de Portugal nomme , elle est à la discrétion des Chinois qui peuvent l'affamer , & s'en rendre Maître. Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de les choquer. »

La rivière de Canton , seul Port de la Chine qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens est un lieu de relâche , plus commode que Macao mais les usages de la Chine , à l'égard des étrangers n'étant établis que pour des vaisseaux Marchands M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Anglaise des Indes à quelque embarras , de la part du Gouvernement de Canton , s'il prétendait être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération qui l'obligeait de relâcher à Macao , le porta à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais , pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devait tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardait les droits qu'on fait pay

pour les vaisseaux de Canton ; imposer sur chaque bâtiment une taxe fixe , & sur le tonnage , un vaisseau de guerre , une contribution ; & sur le point d'hourner en Chine.

Deux Officiers de Canton avec le Député du Gouverneur de Canton , & les Chinois qui les accompagnent , les droits ; mais un Pilote , pour servir de guide , & proprement dit , & proprement dit , semblablement pour l'impôt.

Les Anglais ne furent pas admis à lever l'ancre de Canton formé par plusieurs vaisseaux de Macao. Ils saluèrent le Gouverneur de Canton , qui leur permit de le lendemain pour se procurer des provisions Portugais , dans les provisions. Il en fallut une somme de fourniture pour porter sous un pavillon ouvertement ,

tous les vaisseaux , qui entrent dans la riviere
 de Canton ; impôt qui se règle sur la grandeur de
 chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du
 monde, un vaisseau de guerre est exempt de cette
 servitude ; & le Chef d'Escadre Anglais se faisait
 un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la
 Chine.

Anson.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir
 avec le Député de M. Anson, lui dirent, de la
 part du Gouverneur, qu'il ne fallait pas espérer
 que les Chinois se relâchassent sur le paiement
 des droits ; mais que le Gouverneur lui offrait
 un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voisin,
 sûr, & propre au radoub du vaisseau, où vrai-
 semblablement les Chinois ne lui demanderaient
 pas l'impôt.

Les Anglais, ayant goûté cette proposition,
 leverent l'ancre, & se rendirent à Tipa, Port
 formé par plusieurs Isles, & situé à six lieues de
 Macao. Ils saluerent le Château d'onze coups de
 canon, qui leur furent rendus au même nombre.
 Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre,
 pour se procurer un entretien avec le Gouverneur
 Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des pro-
 visions. Il en fut reçu fort civilement, avec pro-
 messe de fournir au vaisseau tout ce qu'on y pour-
 rait porter sous main ; mais loin de pouvoir l'aider
 ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne

Anfon.

recevaient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étaient absolument dans sa dépendance. M. Anfon prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Vice-Roi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des vaisseaux Anglais, sur la conduite qu'il devait tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voie. De son bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Vice-Roi, pour lui représenter, « qu'il était Commandant en Chef » d'une Escadre de Sa Majesté Britannique, envoyée, depuis deux ans, dans la mer du Sud, » pour croiser sur les Espagnols qui étaient en » guerre avec le Roi son Maître; qu'en retour- » nant dans sa patrie, une voie d'eau, & la né- » cessité de se pourvoir de vivres, l'avaient forcé » d'entrer dans le port de Macao; qu'il s'était » rendu à Canton, pour y demander les secours » dont il avait besoin; mais, qu'ignorant les » usages du Pays, il n'avait pu trouver d'accès à la

Cour, & c
fermer ses d
consistaient
Ouvriers né
& d'acheter
de partir av
Cette lettre
effert qu'il en
un Mandarin
de la ville de
Mandarins, d'u
preuse suite d
ordre de dix-
navillons & de
ciens & de sold
du Centurion.
d'Escadre, qu'
Canton, d'exa
Compse Anglaise
à bord. On fit
ception. Cent d
se revêtirent de
rine, prirent l
Billac. Il monta
& de toute la
passant devant
sur le demi-po
conduisit dans

Cour, & qu'il se voyait réduit à faire renfermer ses demandes dans une lettre; qu'elles consistaient dans la permission de prendre les Ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau, & d'acheter des vivres, pour se mettre en état de partir avant la fin de la mousson.»

—
Anfon.

Cette lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avait attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la ville de Janson, accompagné de deux Mandarins, d'une classe inférieure, & d'une nombreuse suite de domestiques, parut sur une Escadre de dix-huit demi-galeres, décorées de pavillons & de flammes, & chargées de Musiciens & de soldats. Il fit jeter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite il envoya déclarer au Chef d'Escadre, qu'il avait ordre du Vice-Roi de Canton, d'examiner l'état du vaisseau. La troupe Anglaise partit sur-le-champ, pour l'amener au bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'équipage se revêtirent de l'uniforme des soldats de la marine, prirent les armes, & se rangerent sur le tillac. Il monta sur le bord, au son des tambours & de toute la musique militaire des Anglais; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-pont, par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la chambre de Poupe. Il y répéta

Anson.

la Commission. Elle consistait à vérifier les articles de la lettre, & particulièrement celui de la voie d'eau. Deux charpentiers Chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, se disposerent à l'exécution de ses ordres. Il avait mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devait écrire ses observations.

Ce Mandarin paraissait non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux, deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avait représentée, & conclurent qu'il était impossible de mettre le vaisseau en mer, avant qu'il fût radoubé. Alors le Mandarin témoigna au Chef d'Escadre, qu'il reconnaissait la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaisseau; & sa principale attention tomba sur les pièces de batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueraient de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la douane, & feignit de les croire bien convaincus que le Centurion seul était capable de détruire tous les bâtimens Chinois qui

D E

se trouvaient
que, si les pr
nables entre
pas non plus
dans un Port,
tout ce qui le
connut la just
ment, que la
obligé de
vaisseau Anglai
on tiendrait un
que, sur ses rep
toutes les dema
accordées. Enfi
toutes les pro
écrivit au bas
committ un O
fournir chaque

Après cette
d'Escadre invit
s'excusant, sur
faire aussi bon
plusieurs met
les Chinois n
M. Anson ign
ils ont adopté
Mais ils se
de volaille,

se trouvaient dans la riviere de Canton, il ajouta que, si les procédés violens n'étaient pas convenables entre les Nations amies, il ne convenait pas non plus de laisser périr ses amis de misere dans un Port, sur-tout lorsqu'ils offraient de payer tout ce qui leur serait accordé. Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement, que la Commission dont on l'avait chargé, s'obligeait de se regarder comme l'Avocat du vaisseau Anglais. Il assura qu'à son retour à Canton, on tiendrait un Conseil dont il était membre; & que, sur ses représentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accordées. Enfin s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il commit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin.

Après cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excusant, sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chere qu'il le desirait. « Entre plusieurs mets, on leur servit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignorait que depuis plusieurs siècles, ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jetterent sur quatre grosses pièces de volaille, qu'ils mangerent presque entiere-

Anson.

Anson.

ment. Ils parurent fort embarrassés de leurs
 » couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir
 » essayé en vain de s'en servir ; & , d'un air for
 » gauche , ils furent obligés d'en revenir à leur
 » usage ; c'est-à-dire , de se faire couper leur
 » viande en petit morceaux , par quelques gens
 » de leur suite. A la vérité , ils se montrèrent
 » moins novices dans l'art de boire. M. Anson
 » prenant droit de ses incommodités pour se dis
 » penser de boire beaucoup , le grand Mandarin
 » qui avait remarqué le teint vif & l'air frais d'un
 » jeune Officier du vaisseau , lui frappa sur l'é
 » paule , & lui dit , par la bouche de l'Interprete,
 » qu'il ne lui croyait pas les mêmes raisons de
 » sobriété qu'au Chef d'Escadre , & qu'il le pria
 » de lui tenir compagnie à boire. Le jeune An
 » glais , voyant que quatre ou cinq bouteilles de
 » vin Français n'altéraient pas la sérénité du Man
 » darin , fit apporter un flacon d'eau des Bar
 » bades , auquel ce Magistrat Chinois ne fit pas
 » moins d'honneur ; après quoi , il se leva de table ,
 » avec tout le sang-froid qu'il y avait apporté.

Malgré ses promesses , la patience des Anglais
 fut exercée par des difficultés & des lenteurs qui
 prolongerent le retardement de la permission du
 Conseil , jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain ,
 quantité d'ouvriers Chinois vinrent à bord , &
 le travail fut poussé avec vigueur. Il ne laissa pas

l'être trouble
 craindre aux
 de Tipa. Ils
 que le Consei
 à caréner leur
 le projet d'y
 Espagnol , qui
 pour la somme
 ce dessein n'a
 intelligence du
 Manille. Ils au
 car on vit arr
 radoub ; le cha
 pement du vai
 énuoyaient de
 envoyées de M
 de partir. Ce m
 fois , lui parut
 pondre d'un to
 & qu'il partirai
 Mais sa réponse
 Ils défendirent
 vivres au vaisse
 trop fidèlemen
 lever l'ancre , a
 ouvriers.

Ils firent voir
 vil. Heureusem

être troublé par différens bruits , qui firent
 craindre aux Anglais d'être attaqués dans le Port
 de Tipa. Ils apprirent en effet , dans la suite ,
 que le Conseil de Manille , informé qu'ils étaient
 à caréner leur vaisseau dans ce Port , avait conçu
 le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine
 Espagnol , qui s'était chargé de cette entreprise ,
 pour la somme de quarante mille piaftres ; & que
 ce dessein n'avait manqué , que par la mauvaise
 intelligence du Gouverneur & des Marchands de
 Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter ;
 car on vit arriver le mois d'Avril , avant que le
 radoub , le chargement des provisions , & l'équi-
 pement du vaisseau fussent achevés. Les Chinois
 ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes
 envoyées de Macao , vinrent presser M. Anson
 de partir. Ce message , qui fut renouvelé plusieurs
 fois , lui parut assez injurieux pour lui faire ré-
 pondre d'un ton ferme , qu'il en était importuné ,
 & qu'il partirait quand il le jugerait à propos.
 Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois.
 Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des
 vivres au vaisseau ; & cet ordre , qui ne fut que
 trop fidèlement observé , força les Anglais de
 lever l'ancre , aussi-tôt qu'ils eurent congédié les
 ouvriers.

 Anson.

Ils firent voile , vers la haute mer , le 19 d'A-
 vril. Heureusement ils se retrouvaient avec un

Anfon.

vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avaient faits à Macao, la plupart Lascarins ou Matelots Indiens, & quelques Hollandais. Le Chef d'Escadre avait publié qu'il partait pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'Ouest fût commencée, & que le voyage, qu'il paraissait entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avait témoigné tant de confiance dans la force de son vaisseau & dans l'habileté de son équipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étaient persuadés qu'il voulait se signaler par une expérience si hardie, & plusieurs habitans de Macao & de Canton s'étaient servi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia,

Mais ce n'était qu'un voile, qui cachait des desseins beaucoup plus importants. M. Anfon considérait que le vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année, il en partirait deux du même Port. Il avait pris la résolution d'aller le attendre au Cap Spiritu Sancto, dans l'île de Samal, première Terre que les Espagnols viennent reconnaître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent, il se promettait d'y être assez-tôt pour les

entendre. A la
comme de gros
de quarante-c
de cinq cens h
qu'ils s'escorter
avait à bord
bonnes, dont
hommes faits. M
as capable de
avait beaucoup
salions; l'imme
ever, lui repor
Il avait forme
ôte du Mexique
delàs qu'il avait
que de la crainte
gardé un profon
pouvait appréhe
Ville avec Man
lorqu'il se vit
les gens sur le c
pliqué son des
choisir une c
échapperaient
deux bâtimens
qu'il n'ignorait
posés; que si
espagnoles, ils

nitions entendre. A la vérité, on représentait les Galions
 enager, comme de gros & forts bâtimens, montés chacun
 avaient de quarante-quatre pièces de canon, & de plus
 matelors de cinq cens hommes. Il devait même compter
 f d'Ef- qu'ils s'escorteraient mutuellement; au-lieu qu'il
 avia, & avait à bord, que deux cens vingt-sept per-
 sson de sonnes, dont plus de trente n'étaient pas des
 e, qu'il hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut
 possible pas capable de l'arrêter. Il savait que son vaisseau
 de con- était beaucoup plus propre au combat que les
 ns l'ha- Galions; l'immense trésor, qu'il se flattait d'en-
 Ville de lever, lui répondait du courage de ses gens.
 dès qu'il Il avait formé ce grand projet, en quittant la
 hardie côte du Mexique; & son chagrin, dans tous les
 nton s'é- délais qu'il avait essuyés à la Chine, n'était venu
 à leurs que de la crainte de manquer les Galions. Il avait
 gardé un profond secret à Macao, parce qu'il y
 pouvait appréhender que le commerce de cette
 Ville avec Manille, ne servît à le trahir. Mais,
 lorsqu'il se vit en pleine mer, il assembla tous
 les gens sur le demi-pont. Après leur avoir ex-
 pliqué son dessein, «il les assura qu'il saurait
 choisir une croisiere, où les Galions ne lui
 échapperaient pas; que, malgré la force de ces
 deux bâtimens, il croyait sa victoire certaine;
 qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient com-
 posés; que si l'on s'en rapportait aux fables Es-
 pagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets

 Anson.

Anfon.

» de canon ; mais que pour lui , il répondait sur
 » sa parole , que pourvu qu'il les pût joindre
 » il les combattrait de si près , que ses boulets
 » loin de rebondir contre un des flancs , les per
 » draient tous deux de part en part. »

Ce discours fut reçu avec des transports de
 joie. Tout le monde promit solennellement de
 vaincre ou de périr , & la confiance monta tout
 d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Au
 teur confirme cette observation par un trait par
 ticulier. « M. Anfon, dit-il , ayant fait provision
 » à la Chine , de moutons en vie , demanda , un
 » jour , à son boucher , pourquoi il n'en voyait
 » plus servir sur sa table , & s'ils étaient tous tués.
 » Le Boucher répondit , du ton le plus sérieux
 » qu'il en restait deux encore ; mais que si M. l'
 » Chef d'Escadre le permettait , il avait dessein
 » de les garder pour en traiter le Général de
 » Galions. »

Toutes les attentions , avec lesquelles on s'effor
 ce de se dérober à la vue des Sentinelles de Terre
 ne purent empêcher que le vaisseau ne fût ap
 perçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille.
 Les Marchands y prirent l'alarme , & s'adresserent
 au Gouverneur , qui entreprit d'équiper une
 Escadre de cinq vaisseaux ; deux de trente-deux
 pièces de canon , un de vingt , & deux de dix
 pour attaquer les ennemis de l'Espagne. Quel

ques-uns

es-uns de
 cre ; mais de
 l'armement ,
 meur ; & la m
 e une fois leu
 surpris d'avo
 e , parce que
 éte , & que l
 ou quinze lie
 le mois de
 plais allait en
 -neuf.

Le 20 de Ju
 s leur arrivés
 elle incertitud
 vrit une voile
 et fait porter a
 connut pour un
 qu'il ne chan
 ait toujours su
 vait se persuad
 annu à son tour
 long-temps
 n'eussent pu
 re.

ers le Midi , l
 e du Galion ,
 ad , ils conclu

Tome XVI.

E
 daît fu
 oindre
 boulers
 les pe
 ports d
 ment d
 ata tou
 e. L'At
 trait par
 rovision
 anda, u
 en voya
 tous tué
 sérieux
 e si M.
 t dessei
 néral de
 s'effoto
 e Terre
 fût ap
 Manille
 resseren
 per un
 te-deu
 de dix
 e. Que
 ues-un

es-uns de ces bâtimens avaient déjà levé
 cre; mais de nouvelles disputes, pour les frais
 l'armement, entre les Marchands & le Gou-
 neur, & la mousson contraire, arrêterent en-
 re une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson
 surpris d'avoir été découvert si souvent de la
 e, parce que la pointe du Cap n'est pas fort
 ée, & que le vaisseau fut presque toujours à
 ou quinze lieues au large. Cependant, à mesure
 le mois de Juin avançait, l'impatience des
 plais allait en augmentant. Ils se voyaient au
 neuf.

 Anson.

Le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois
 leur arrivée, ils furent délivrés de cette
 incertitude. A la pointe du jour, on dé-
 vrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre
 fit porter aussi-tôt vers ce bâtiment, on le
 connut pour un des Galions; mais on fut sur-
 pris qu'il ne changeât point de route, & qu'il
 restât toujours sur le Centurion. M. Anson ne
 put se persuader que les Espagnols l'eussent
 connu à son tour. Cependant il ne put demeu-
 rer long-temps en balance, ni douter même
 qu'ils n'eussent pris la résolution de le com-
 battre.
 vers le Midi, les Anglais se trouverent à une
 distance du Galion, & ne voyant pas paraître le
 bâtiment, ils conclurent qu'il en avait été séparé.

Anfon.

Bientôt les Espagnols hisserent leur voile
 misaine, & s'avancerent sous leurs huniers,
 Cap au Nord, avec le pavillon & l'étendard
 d'Espagne au haut du grand mâ. M. Anfon s'étoit
 préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé
 ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses
 forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles
 fusiliers, qui furent distribués dans les hunes,
 & dont les services répondirent à son attente.
 Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner
 un nombre suffisant d'hommes à l'artillerie, chaque
 pièce de la batterie d'en-bas n'en eut que deux,
 pour la charger. Le reste étoit divisé en petites
 troupes de dix ou douze, qui parcouraient l'entre-
 deux des ponts, pour mettre le canon aux sabords,
 & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet
 ordre le mit en état de se servir de toutes ses
 pièces; & ne pensant point à tirer par bordées,
 entre lesquelles il y auroit eu nécessairement
 des intervalles, il ordonna de tenir un feu
 continuel, dont il se promettoit d'autant plus
 d'avantages, que l'usage des Espagnols est de
 se jeter ventre à terre, lorsqu'ils voient une
 bordée prête à partir, & d'attendre dans cette
 posture, qu'elle soit lâchée; après quoi ils se
 relevent, pour servir assez vivement le canon
 & la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils croient
 menacés d'une autre bordée. En tirant

groupe sur coup
 tous les avanta
 Le Centurie
 canon ennemi
 observer que
 qu'alors de dé
 étaient occupés
 & tout ce qui
 sur eux ses piè
 général fût de
 Le Galion répo
 rière, & le Cen
 les Espagnols at
 le plaça sous le v
 pour les empêch
 se jeter dans le
 éloignés que de
 combat devint f
 Pendant une
 rent le vaisseau en
 La largeur de
 de faire jouer to
 Galion ne pouv
 nannes. Dès le
 mantes, dont ses
 rent feu, & jett
 jusqu'à la moitié
 Cet accident, qu

goup sur coup , on comptait de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode. Anson.

Le Centurion , se trouvant à la portée du canon ennemi , arbora pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau , & qu'ils étaient occupés à jeter dans les flots leur bétail , & tout ce qui leur était incommode , il fit tirer sur eux ses pièces de chasse ; quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'arrière , & le Centurion se disposant à l'abordage , les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des ennemis , & côte à côte , pour les empêcher de gagner de l'avant , & de se jeter dans le port de Jalapay , dont ils n'étaient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure , les Anglais dépassèrent le vaisseau ennemi , & foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces , tandis que le Galion ne pouvait employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action , les matras , dont ses bastingues étaient remplies , prirent feu , & jetterent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mâc de misaine. Cet accident , qui parut causé par la bourre du

Anfon.

canon des Anglais , jetta leurs ennemis dans une extrême confusion ; mais il fit craindre aussi au Chef d'Escadre , que le Galion n'en fût consumé , & que le feu ne se communiquât même à son vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras , en coupant leurs bastingues , & faisant tomber dans la mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon était servi avec autant de régularité que d'ardeur , tandis que ses fusiliers , placés dans les hunes , découvraient tout le pont du Galion , & qu'après avoir nettoiyé les hunes ennemies , ils tuaient , ou mettaient hors de combat , tout ce qui se montrait sur le demi-pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même fut blessé. Cependant , après une demi-heure de combat , le Centurion perdit l'avantage de sa situation , & l'ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure ; mais enfin le canon Anglais , chargé à mitrailles , fit une si terrible exécution , qu'ils commencèrent à perdre courage, M. Anfon s'aperçut de leur désordre. Il voyait de son bord , les Officiers Espagnols , qui parcouraient le Galion , pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré , pour dernier effort , cinq ou six coups de canon avec assez de justesse,

ils se reconno
été emporté
amenerent l'é
mât. Celui q
Commission ,
Chef d'Escad
question , ne
victoire ne co
Le Galion
badonga. Il éta
roninio de Mo
plus brave & l
eût aux Philip
grand que le C
cens cinquante
canon , & vin
bien pourvu d
muni contre l'a
plats - bords ,
deux pouces ,
défendait par c
soixante-sept
quatre-vingt-q
que deux hom
entre lesquels c
conclut que le
entre des main
On n'entrep

ils se reconnurent vaincus, & leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'étendard qui était au sommet du grand mâc. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission, aurait été tué par les fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il était question, ne les eût empêchés de tirer. Ainsi, la victoire ne coûta plus rien aux Anglais.

Le Galion se nommait *Nostra Signora de Cabadonga*. Il était commandé par le Général Don Géronimo de Montero, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il était plus grand que le Centurion, mais il avait à bord cinq cents cinquante hommes, trente-six pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, & le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, & qui se défendait par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptait un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet entre des mains mal exercées à s'en servir.

On n'entreprend point de représenter les transf-

Anfon.

Anfon.

ports de l'équipage Anglais, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avait fait depuis si longtemps l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avait tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'ennemi eut-il baissé pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anfon s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avait pris au Centurion, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de haut bord. Tous les prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du vaisseau Anglais, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglais avaient empêché, l'année d'au paravant, de sortir d'Acapulco, n'avait point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devait être arrivé à Manille, avant que le Centurion se fût posté au Cap Spiritu Sancto. Les Anglais regretterent beaucoup que le temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre

moment po
Anton. Cepen
bligé de faire
bord du Cen
une extrême in
fort mauvais
avait se faire
fallait qu'un
es yeux du Ch
contre toutes so
équipage & pa
as moins impo
Delà dépendaien
la vie même des
plus nombreux
pris; & quelq
faiblesse de l'éq
n'était composée
avec plusieurs n
vaincus, disaien
Pour leur ôter
furent tous mis
tion que les C
écoutilles ouver
On fit, de quel
de tuyaux, do
premier pont
l'entrée de l'ai

moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anfon se crut obligé de faire transporter les trésors Espagnols sur le bord du Centurion ; & cette précaution était d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une navigation qui devait se faire à travers des mers peu connues, il fallait qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré, contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'équipage & par la bonté du vaisseau. Il n'était pas moins important de s'assurer des prisonniers. Delà dépendaient non-seulement les trésors, mais la vie même des vainqueurs. Les Espagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris ; & quelques-uns d'entr'eux, observant la faiblesse de l'équipage Anglais, dont une partie n'était composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les blessés, avec deux écoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air : On fit, de quelques grosses planches, deux espèces de tuyaux, dont le vuide joignait l'écoutille du premier pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux assu-

Anfon.

raient les Anglais contre toutes les entreprises de leurs prisonniers, qui n'auraient pu déboucher par un canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on braqua contre cette ouverture, quatre pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des sentinelles la meche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la chambre du premier Lieutenant avec une garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les prisonniers étaient bien avertis que le moindre trouble serait puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'équipage Anglais ne se tint prêt à la moindre alarme. Tous les fusils étaient chargés, & placés à vue d'œil; les Matelots ne quittaient pas leurs sabres ni leurs pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus, dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était excessive, ils souffraient, à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordait par jour, suffisait à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'était que d'une

ainte. On ne dans un temps moitié de plus assez long voy pas mourir un prison les métar aru frais & vi ls en sortirent entes ou de fa Pendant qu'o sùreté des tr faisait gouverne e 30 de Juin, de Langano, à endemain, on en compte pas Anglais en remar Delà, continuar découvrirent, le plus Occiden s prirent à bor our le Centuri encontrant auc eusement devar Ils avaient eu alle, de compr it à un million quarante-trois pi

reprise. On ne pouvait leur en donner davantage, dans un temps où l'équipage même n'avait que la moitié de plus. Il parut surprenant que, dans un si long voyage, cette affreuse misère n'en fit pas mourir un seul ; mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singulièrement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étaient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de squelettes ou de fantômes.

Pendant qu'on prenait toutes ces mesures pour la sûreté des trésors & des prisonniers, M. Anfon fit gouverner vers la rivière de Canton ; & le 30 de Juin, au soir, on eut la vue du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglais en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. Delà, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata, la plus Occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la Ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille

Anfon.

fix cens quatre-vingt deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de cochenille , & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette prise , jointe aux autres , faisait à-peu-près la somme totale de quatre cens mille livres sterlings , sans y comprendre les vaisseaux , les marchandises , &c. que l'Escadre Anglaise avait brûlés ou détruits aux Espagnols , & qui ne pouvaient aller à moins de six cens mille livres sterlings. Ainsi , l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoute , dit-il , les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'escadre de Dom Pizarro , les frais extraordinaires où l'escadre Anglaise la jeta dans ses ports d'Amérique , & la ruine de ses vaisseaux de guerre , le total doit monter à des sommes excessives.

On trouva , sur le Galion , des desseins , des Journaux , & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines.

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca Tigris* , passage étroit qui forme l'embouchure de la riviere de Canton , le dessein du Chef d'Escadre était d'entrer le lendemain dans ce canal , & de remonter jusqu'à l'Isle du Tigre où la rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver , avant la nuit , une chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca

gris , pour s'insinuer dans les vaisseaux. M. Anfon le Centurion de la Grande prise qu'il voulait entreprendre pour se faire un abri contre les ennemis. Il se proposait de faire pour de la bonne fortune un état de la perte des munitions de guerre que son commandement avoit emporté au Gouvernement. Il eut entendu parler de ces vaisseaux , & trois fois parut si effrayé qu'il se hâta de se rendre à la diable de mettre la crainte de la mort dans les esprits. Les Anglois ne savaient pas que l'usage de la poudre il défendit de passer le passage de Bocca-Tigris. Ce passage n'a que six toises de largeur. Il est défendu de passer sur chacune des rives. Celui qui se présente sans être accompagné d'un commandement qu'une batterie de huit embrasur

en lin-
 quelques
 or, en
 te aux
 quatre
 dre les
 Escadre
 agnols,
 ix cens
 time la
 sterling
 ue cette
 adre de
 l'escadre
 ue, & l
 otal doi
 ins, de
 ue entr
 e Bocca
 ouchur
 du Che
 dans c
 Tigre
 ts. Ma
 upe en
 e Bocca

pris, pour s'informer d'où venaient les deux
 vaisseaux. M. Anfon répondit à l'Officier Chinois,
 le Centurion était un vaisseau de guerre du
 de la Grande-Bretagne, & l'autre bâtiment,
 de prise qu'il venait de faire sur les Espagnols;
 il voulait entrer dans la riviere pour y trouver
 un abri contre les ouragans de cette saison, &
 il se proposait de partir pour l'Angleterre au
 commencement de la bonne mousson, L'Officier lui de-
 manda un état des hommes, des armes & de
 toutes les munitions de guerre qu'il avait à bord,
 & que son devoir l'obligeait d'en rendre
 compte au Gouvernement de Canton. Mais lors-
 qu'il eut entendu que les Anglais avaient quatre
 cents fusils, & trois à quatre cents barils de poudre,
 il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la
 hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste,
 & que la crainte de causer trop d'alarme à ses
 compatriotes. Les Anglais s'imaginèrent qu'à cette
 occasion il défendit, en particulier, au Lameur
 Chinois, de conduire les deux vaisseaux au-delà
 de Bocca-Tigris.

Ce passage n'a gueres qu'une portée de fusil
 de largeur. Il est formé par deux pointes de
 terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un
 canon. Celui qui se présente à gauche n'est pro-
 presément qu'une batterie, au bord de l'eau, avec
 huit embrasures; mais on n'y voyait alors

Anfon.

Anson.

que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un rocher élevé ; mais les Anglais n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étaient les fortifications qui défendaient l'entrée de la rivière de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson pouvait être arrêté par de si faibles obstacles quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canonniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Commandant d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivait que l'un ou l'autre des deux vaisseaux touchât le rocher. On passa le détroit sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par le Commandant Anglois ; & le Commandant même des Forts fut pas traité avec moins de rigueur, pour le mal auquel il n'avait pu s'opposer.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une lettre pour le Vice-Roi, dans laquelle il lui expliquait les raisons qui l'avaient obligé de passer le détroit de Bocca Tigris, & le dessein où il était d'aller lui rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement & le Vice-Roi promit d'envoyer le lendemain

réponse. Dans le cas où les Espagnols n'auraient pas obtenu la liberté d'aller à Canton, il fut accordé aux Anglois, apprenant que les Espagnols firent appel à la justice, qu'ils fussent libérés. Ces généraux ne firent rien. Ce n'est que par une voie indirecte que le Commandant Anglois fut en guerre avec le Centurion. On ne put pas voir cette vue ; mais on vit à l'égard de leurs vaisseaux, puis leur infanterie, l'Escadre un traître qui se présenta une bouche ouverte, l'esprit des Centurions qu'alors à présent, mais quoiqu'ils ne fussent pas des Espagnols, il n'était possible qu'ils ne les égalassent. Les Anglois ne les avaient pas vu. Les deux Nations étaient en guerre. Ces deux questions furent le Centurion et son équipage, était par conséquent

réponse. Dans le même-temps, quelques Offi-
 ciers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre
 la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle
 leur fut accordée pour deux jours. Les Manda-
 rins, apprenant qu'ils étaient dans cette Ville,
 firent appeler, pour savoir d'eux-mêmes
 comment ils étaient tombés au pouvoir des An-
 glais. Ces généreux prisonniers déclarerent de
 bonne-foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre
 étant en guerre ouverte, ils avaient résolu de
 prendre le Centurion, & qu'ils l'avaient attaqué
 avec cette vue; mais que l'événement avait été
 contraire à leurs espérances. Ils ajouterent que
 depuis leur infortune, ils avaient reçu du Chef
 d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu;
 d'une bouche ennemie, fit une juste impression
 sur l'esprit des Chinois, qui avaient été portés
 à prendre M. Anson pour un Pirate.
 Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage
 des Espagnols, ils leur demanderent comment il
 était possible qu'ils eussent été vaincus par un ennemi
 qui ne les égalait pas en forces, & pourquoi les
 Anglais ne les avaient pas tués tous, puisque les
 deux Nations étaient en guerre. A la première
 de ces deux questions, les Espagnols répondirent
 que le Centurion, quoique beaucoup plus faible
 en équipage, était un vaisseau de guerre, qu'il
 avait par conséquent beaucoup d'avantages sur le

 Anson.

Anfon.

Galion, qui n'était qu'un vaisseau marchand. seconde difficulté s'expliquait d'elle-même, l'usage établi entre les Nations Européennes, ne pas donner la mort à ceux qui rendent armes. Mais ils reconnurent que M. Anfon, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avait traités avec plus de douceur qu'il n'y était obligé par les Loix de la guerre. Cette réponse inspira aux Mandarins beaucoup de respect pour lui, quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit de ces trésors, dont il était en possession, n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avaient conçue de son caractère.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une flotte de chaloupes vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Escadre, un ordre du Vice-Roi, qui leur accordait, chaque jour, une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux vaisseaux jusqu'à la seconde barre. Ils ajoutèrent en réponse à sa lettre, que le Vice Roi s'excusait de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs parce que les Mandarins & les Soldats, qui devaient nécessairement assister à cette cérémonie ne pouvaient s'assembler sans beaucoup de fatigue, mais que vers le mois de Septembre, lorsque la saison commencerait à s'adoucir, il le recevrait avec joie. M. Anfon était informé qu'on avait

déjà fait partir le Pékin, avec deux vaisseaux. Il reçut du Vice-Roi de recevoir les parties de la plus importante des deux vaisseaux. Le cadre rejeta et répondit que les dîners dans leur empporter, il y avait des Loix de garder que les jamais exigé la guerre, dans cevoir, & que défendaient ex point. Une rédarins. Ils par Commission; de relâcher l parce que le son Maître, n' captifs, dans d'une Nation un grand con souhaitait ard

déjà fait partir de Canton un courier pour la Cour
 de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux
 vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais
 du Vice-Roi, ne fût de gagner du temps, pour
 recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette
 partie de la Commission des Mandarins, n'était
 pas la plus importante. Ils parlèrent des droits que
 les deux vaisseaux devaient payer. Le Chef d'Es-
 cadre rejeta cette proposition d'un ton ferme. Il
 répondit que, n'ayant point apporté de Marchan-
 dises dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en
 emporter, il ne devait pas être compris dans le
 cas des Loix de la Chine, qui ne pouvaient re-
 garder que les vaisseaux Marchands; qu'on n'avait
 jamais exigé de droits pour les vaisseaux de
 guerre, dans les Ports où l'usage était d'en re-
 cevoir, & que les ordres du Roi son Maître, lui
 défendaient expressément de se relâcher sur ce
 point. Une réponse si décisive arrêta les Man-
 darins. Ils passerent au dernier article de leur
 Commission; c'était de prier le Chef d'Escadre
 de relâcher les prisonniers qu'il avait à bord,
 parce que le Vice Roi craignait que l'Empereur
 son Maître, n'apprît avec chagrin, qu'on retenait
 captifs, dans son propre Domaine, des gens
 d'une Nation qui lui était alliée, & qui faisait
 un grand commerce avec ses sujets. M. Anson
 souhaitait ardemment d'être délivré de ses pri-

 Anson.

Anfon.

sonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avait dessein d'accorder, il fit quelques difficultés, après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Vice-Roi. Les Mandarins partirent; &, quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux vaisseaux allerent jeter l'ancre au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols, que les Anglais essayent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avaient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. « En fait d'artifice, dit-il, de fausseté & d'attachement pour le gain, il serait difficile de trouver dans aucun autre pays du monde, des exemples comparables à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine. Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoute-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation qu'on préfère souvent au reste des humains, comme le modèle des plus excellentes qualités. »

Mais le Chef d'Escadre était moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presque à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message

D E

message de la
qui firent pas
l'embaras, qu
roya un de se
au Mandarin
de son vaisseau
de se rendre à
le lendemain
Vice-Roi de
Mandarin se c
voir au Vice-
cadre.

On n'en fit p
aient à ce Vo
un nombre de
proprement. L'h
les vestes d'un
boutons d'argen
sur l'habit & sur
également, M
Capitaine au pr
de lui laissa ses
il était retenu
Galion serait d
prendrait la rivie
& s'arrêterait a
de nouveaux or
Tous les Offi
Tome X V

Message de la part du Vice-Roi. Ses réflexions ne firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, un Mandarin qui avait été chargé de l'inspection de son vaisseau, pour l'informer qu'il était résolu de se rendre à Canton dans sa chaloupe, & que le lendemain de son arrivée, il ferait prier le Vice-Roi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il ferait savoir au Vice-Roi les intentions du Chef d'Escadre.

Anfon.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce Voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anfon donna Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portaient que, s'il était retenu pour la querelle des droits, le vaisseau serait détruit, & que le Centurion descendrait la rivière au-dessous de Bocca-Tigris, & s'arrêterait au-delà du détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Tous les Officiers des vaisseaux Anglais, Danois

Anfon.

& Suédois, se rendirent à bord du Centurion pour servir de cortège au Chef de la Nation Anglaïse. Le même jour, il s'embarqua dans une chaloupe, suivi de celles des vaisseaux Marchands. En passant devant la rade de Wampo, où les Européens étaient à l'ancre, il fut salué par tous leurs vaisseaux, à l'exception de ceux des Français & le soir il entra dans Canton. A son arrivée, il reçut la visite des principaux Marchands Chinois qui le féliciterent d'être venu sans obstacle, & qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'était un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du Vice-Roi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que de mouvemens qu'on se donnait pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyait pas la fin, lui faisant reconnaître qu'il était joué par ces faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Vice-Roi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandait la Garde, à la principale porte de Canton. Un jeune Facteur

Comptoir
langue Chinoise
intervalle, on
étés par le fe
tièrent aux h
ete de la Ville
it du Vice-R
u 3 de Novem
Cette nouve
l. Anfon, que
iner là-dessus,
tois, & sans av
ux ce qu'il avait
is n'ignoraient
itique ne leur
audience pour
te, il se prépar
d'ailleurs de
répéter hardi
jour marqué,
in vint l'averti
recevoir. Il se
porte de la Vil
bon ordre, c
ande Place du I
ait dix mille so
els il fut condu
trouva le Vice-

Comptoir Anglois , qui parlait fort bien la
 langue Chinoise , lui servit d'Interprete. Dans
 l'Intervalle , onze rues de Canton furent consu-
 mées par le feu ; & le secours que les Anglois
 prêtèrent aux habitans , pour la conservation du
 reste de la Ville , disposerent si favorablement l'es-
 prit du Vice-Roi , qu'enfin l'audience fut fixée
 le 3 de Novembre.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à
 M. Anson , que le Conseil n'avait pu se déter-
 miner là-dessus , sans renoncer à la prétention des
 Droits , & sans avoir pris la résolution de lui accorder
 tout ce qu'il avait demandé ; car les Magistrats Chi-
 nois n'ignoraient pas ses dispositions , & leur fine
 politique ne leur aurait pas permis de l'admettre à
 l'audience pour contester avec lui. Dans cette
 vue , il se prépara gaiement à se rendre au Palais ;
 accompagné d'ailleurs de son Interprete , qui lui promit
 de répéter hardiment tout ce qui lui serait dicté.
 Le jour marqué , à dix heures du matin , un Man-
 chin vint l'avertir que le Vice-Roi était prêt à
 le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A
 la porte de la Ville , il trouva deux cens soldats ,
 en bon ordre , qui l'accompagnerent jusqu'à la
 grande Place du Palais. Dans cette Place , il y en
 avait dix mille sous les armes , au travers des-
 quels il fut conduit jusqu'à la salle d'Audience. Il
 trouva le Vice-Roi , dans un fauteuil de parade ,

 Anson,

Anson.

sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avait laissé pour le Chef d'Escadre un siège vide, qu'il occupa, n'ayant entre le Vice-Roi & lui, que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémoniel Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Vice-Roi, qu'il s'était par sa lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avait pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnaître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandait; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le Vice-Roi lui fit des remerciemens fort vifs de l'important service qu'il avait rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avait bien long-temps que le Centurion était sur les Côtes de la Chine; & pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avait préparé des rafraîchissemens pour lui; mais apprenant que le Vice-Roi n'y devait pas être, il s'en excusa civilement. A son retour il fut salué de trois coups de canon, nombre que

les Chinois ne
monie. Sa joie
obtenus des pe
le partir au con
river en Angle
rope, qu'il éta
encore plus d'av
l'exemption de
dans les Ports
Les ordres d
tant de diligen
ours, M. Anso
qu'il ne lui
descendre la riv
étaient Bocca-T
rouillèrent le
de cette Ville a
de Galion, prix
souhaitaient de
s n'ignoraient
impatience de p
leurs offres. M.
elles de l'Europ
que la guerre en
ait encore, &
l'Espagne. Il sava
formé de sa vict
des vaisseaux M.

Les Chinois ne passent jamais, dans aucune céré-
 monie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir
 obtenu des permissions qui le mettaient en état
 de partir au commencement de la mousson, & d'ar-
 river en Angleterre, avant qu'on pût savoir en Eu-
 rope, qu'il était en route pour le retour, mais
 encore plus d'avoir établi par un exemple éclatant,
 l'exemption des vaisseaux de guerre de sa Nation
 dans les Ports de la Chine.
 Les ordres du Vice-Roi furent exécutés avec
 tant de diligence, que dans l'espace de quatre
 jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord,
 & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour
 descendre la riviere. Le Centurion & sa Prise pas-
 sèrent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils
 mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands
 de cette Ville avaient offert six mille piaftres pour
 le Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils
 souhaitaient de conclure le marché: mais, comme
 ils n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans
 l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter
 à leurs offres. M. Anson avait trouvé assez de nou-
 velles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé
 que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre du-
 rait encore, & que la France se déclarerait pour
 l'Espagne. Il savait aussi qu'on ne pouvait être in-
 formé de sa victoire, en Europe, avant le retour
 des vaisseaux Marchands qu'il avait trouvés à la

Anfon.

Chine. Ces deux raisons, qui devaient lui faire hâter son voyage, le déterminèrent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile, pour son retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 de Janvier dans la rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en mer le 8, & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandaise, qui lui rappella les charmantes vallées de Juan Fernandez & les belles clarières de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte-Hélène le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin il eut la vue du Cap Léopard; & le 15 au soir, arriva, sans perte & sans danger, à la rade de Spithéad, après un voyage de trois ans & neuf mois.

Fin du Livre premier.



A B

L'HISTOIRE

DES

QUATRE

VOYAGES

ET

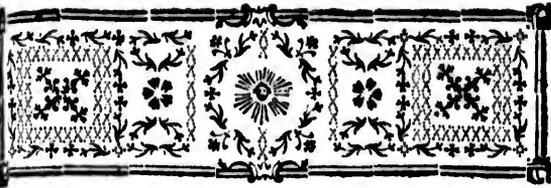
L

Voyages au

LA PLUPART

leurs pensent

deux Pôles; &c.



ABRÉGÉ

DE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX PÔLES.

LIVRE II.

Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est.

LA PLUPART des Physiciens & des Naviga-
teurs pensent que la mer est ouverte jusqu'aux
deux Pôles; & si les glaces qu'on trouve dans les

Introduc-
tion.

Introduc-
tion.

Latitudes élevées empêchent d'y arriver, ils répou-
ndent qu'on ne doit pas en être surpris, puisque
les vaisseaux ne connaissent point encore la route
qu'il faudrait suivre, & que l'on ignore d'ailleurs
qu'elle est la saison convenable pour mettre à la
voile. Mais les tentatives qu'on a faites jusqu'à
présent pour décider cette question, n'ont point
réussi. Depuis près de trois siècles, on cherche
inutilement un passage aux Indes Orientales par
le Nord. Les Anglais, les Hollandais, les Danois,
les Espagnols & les Russes ont suivi cette grande
entreprise, avec l'ardeur qu'inspire à tous les
Peuples le desir d'étendre leur commerce.

Il semble qu'il ne reste plus de nouveaux moyens
à mettre en usage. On a pris des points de départ
de toutes les parties du globe. Les uns ont fait
voile des Iles Britanniques ou de la Hollande;
les autres de la Norwège ou de la Laponie; ceux-
ci, du pays des Samoyedes & du Kamtchatka;
ceux-là, de la Californie, du nouveau Mexique,
ou de différens Ports à l'Ouest de l'Amérique
Septentrionale; enfin de la Baie d'Hudson & des
autres Ports de la partie Orientale de l'Amérique.
On a longé les côtes Est & Ouest de Groënland.
Les Modernes ont profité de l'expérience des
premiers Navigateurs. Les Physiciens & les Géo-
graphes ont tâché de deviner, par la théorie, en
quel temps & de quel côté on peut aborder au

D I
Pôle; mais si
utilité, ils l
problème da
le proposa p
Des papier
années, que
cherché, & q
de l'Amériq
découverte ca
un moment fa
Mais l'autorit
forcer au file
si important
l'Europe.
Les Lettres
sistent encore
laissent aucun
Cabots n'ait ét
passage aux gr
de l'Amérique
partit de Bristo
l'année 1497,
du Roi & trois
quelques Marc
Juin, à cinq h
terre, à laquell
comme la pre
saisait partie de

Pôle; mais si ces travaux ont eu d'ailleurs quelque utilité, ils laissent cependant le point capital du problème dans l'obscurité où il était, lorsqu'on le proposa pour la première fois.

Des papiers publics annoncent, il y a quelques années, que les Russes ont trouvé ce passage tant cherché, & que se proposant d'envahir une partie de l'Amérique Septentrionale, ils tiennent leur découverte cachée, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un moment favorable pour exécuter leur projet. Mais l'autorité des Gouvernemens ne peut pas forcer au silence sur un pareil fait, & un secret si important serait bientôt répandu dans toute l'Europe.

Les Lettres-Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Anglaises, ne laissent aucun doute que le premier voyage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il paraît certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vue, au printemps de l'année 1497, avec un vaisseau équipé aux dépens du Roi & trois ou quatre petits navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à cinq heures du matin, il aperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima-Vista*, comme la première qu'il eut rencontrée, & qui faisait partie de l'île de Terre-Neuve; mais, ayant

Introduc-
tion.

Cabots.

Cabors.

tourné au Sud, & s'étant avancé jusqu'à la hauteur
 du Cap de Floride, il revint en Angleterre, sans
 avoir tiré d'autre fruit de son entreprise. On a
 déjà remarqué, sur le témoignage de quelques
 anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en
 aucun endroit ni de l'Isle, ni du Continent. Ra-
 musio cite une Lettre de Sébastien Cabot, fils
 de Jean, où l'on trouve, « qu'ayant dirigé long-
 » temps leur course Ouest au Nord, jusqu'à la
 » Latitude de soixante-sept degrés trente minutes,
 » & trouvant, le 11 de Juin, la mer ouverte,
 » sans glace & sans aucun autre obstacle, ils n'au-
 » raient pas fait difficulté de continuer leur route
 » droit au Catay, dans les Indes Orientales, si la
 » révolte de leur équipage ne les eût forcés de
 » revenir en Europe : » confirmation assez claire
 de l'espérance & du dessein qu'ils avaient conçu,
 de trouver un passage au Nord-Ouest. Mais Sé-
 bastien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup
 plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du
 Pape en Espagne : c'était, dit-il, la structure du
 Globe terrestre, qui lui avait fait naître l'idée
 d'aller aux Indes, en dirigeant sa navigation au
 Nord-Ouest. Il ajoute, « qu'ayant rencontré la
 » terre, contre son attente, & lorsqu'il comptait
 » de n'en pas trouver jusqu'à la hauteur des côtes
 » de Tartarie, il l'avait suivie jusqu'à la lati-
 » tude de cinquante-six degrés, & que, trou-

D

vant qu'elle
 » donné son
 » le Sud. »
 Il y a beau-
 » découragés p
 » dition, reno
 » sage au Nord
 » autre partie
 » proposant pe
 » Sud, passa au
 » ration lui fit
 » Castille, & q
 » de Magellan
 » quel il para
 » quelques Né
 » une Escadre a
 » que Magellan
 » suivre cette ro
 » Plata, où il
 » établissemens.
 » reçut à la Co
 » Angleterre, e
 » veur qu'on a
 » lorsqu'à l'anci
 » au Nord-Oue
 » les recherche
 » tentative n'e
 » mais les An

avant qu'elle s'étendait vers l'Est, il avait abandonné son entreprise & dirigé sa course vers le Sud. »

Cabots.

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés par le mauvais succès de cette expédition, renoncèrent à l'espoir de trouver un passage au Nord-Ouest. On a vu du moins, dans une autre partie de ce Recueil, que Sébastien, se proposant peut-être d'en chercher un du côté du Sud, passa au Service des Espagnols, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille, & qu'après le retour du fameux vaisseau de Magellan, qui lui avait enlevé l'honneur auquel il paraissait aspirer, il fut employé par quelques Négocians de Séville, pour conduire une Escadre aux Indes Orientales, par le détroit que Magellan avait découvert. Mais, au-lieu de suivre cette route, il entra dans la rivière de la Plata, où il passa plusieurs années à faire des établissemens. Ensuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Espagne, le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avait accordée à son pere, sur-tout lorsqu'à l'ancien dessein de chercher un passage au Nord-Ouest, il eut substitué celui de tourner les recherches au Nord-Est. A la vérité, cette tentative n'eut pas plus de succès que l'autre; mais les Anglais reconnaissent qu'ils lui doi-

vent leur Commerce de Russie, & la pêche de
 Cabots. Groënland, dont ils ont tiré de grands avan-
 tages.

Un de leurs plus célèbres Voyageurs fait là-
 dessus la réflexion suivante. « Quoique les pre-
 » mieres entreprises, pour découvrir ces passages
 » au Nord-Ouest & au Nord Est, aient coûté quel-
 » ques dépenses, & que, jusqu'à présent, elles
 » n'aient pas conduit au but qu'on s'est proposé,
 » les résultats en ont été si favorables à la Nation
 » Anglaise, que, loin de se refroidir dans cette
 » recherche, elle doit, aussi long-temps qu'il lui
 » restera quelque espérance de réussir, continuer
 » des efforts dont elle ressent l'utilité. » D'ailleurs
 il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons
 qui ont fait abandonner long-temps le projet de
 la recherche; c'est que Sébastien Cabor, Cheva-
 lier, & Gouverneur de la Compagnie Anglaise
 de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Com-
 merce, & seul conducteur de toutes les expédi-
 tions pour la découverte d'un passage, non-seu-
 lement le premier de ces deux Offices nuit au
 succès de l'autre, mais l'influence d'un homme si
 respecté, qui avait désespéré du passage au Nord-
 Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les
 projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut
 qu'après sa mort, c'est-à-dire, en 1576, qu'un Anglais,
 nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un voyage,

pour la décou
 Ce fameux
 prise depuis q
 Dudley, Com
 Elisabeth. On
Gabriel & le
 neaux, avec un
 val le 15 Juin
 lution de just
 les espérances
 Les collections
 journaux de tr
 ment, & dont
 & la moins heu
 Cour d'Angleter
 vantes. On ne
 monumens, ou
 constances, un
 prit un intérêt
 ditions, que se
 bishier y passa,
 Gentilhomme
 reux voyage, c
 rendit lui-mêm
 quipage à suiv
 ordres du Com
 C'est à la p
 que l'Auteur

pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest.

Cabots.

Ce fameux Aventurier, qui méditait son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une pinace de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa patrie. Les collections Angloises nous ont conservé les journaux de trois navigations, qu'il fit successivement, & dont la première, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célèbres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la première des trois expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoyer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux voyage, & que *Wolly*, Secrétaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'équipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

Frobisher.

C'est à la pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. « Nous prîmes,

Frobisher.

» dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante
 » neuf degrés quarante-six minutes, la distance du
 » soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés
 » Le 11 Juillet, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande
 » Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se
 » présentait comme une haute pointe, couverte
 » de neige. Nous étions à la hauteur de soixante
 » degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne
 » trouva point de fond sur cent cinquante brasses
 » d'eau. La chaloupe, qui se mit en mer, se vit for-
 » cée de revenir à bord, par la quantité de glaces
 » qui bordaient les côtes. Une forte brume y mit
 » nos bâtimens mêmes en danger; mais nous ne
 » lâisâmes point, du jeudi à huit heures du matin
 » jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt-lieues
 » au Sud-Ouest. Le 16, le soleil était Sud-Est à
 » trente-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est
 » à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus
 » grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux
 » rhumbs & demi à l'Est.

» Le 20, nous aperçûmes une terre haute, à
 » laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth*
 » *Forelad*, ou *Cap de la Reine Elizabeth*; &, ran-
 » geant la côte au Nord, nous découvriâmes une
 » autre pointe, avec un enfoncement, ou peut-être
 » même un détroit entre les deux pointes. Il fut
 » nommé le *Détroit de Frobisher*. Nous trouvâmes
 » beaucoup de glaces; & nous tinmes le Nord, sans

pouvoir arriver
 vent nous éca
 ses de glace,
 l'Ouest, pour
 soixante-deux
 vîmes une te
 matin, le tem
 étant venu à s
 entouré de g
 celles de Labr
 côte; mais, ne
 brasses, nous d
 nait pas de la
 dans le 30, ne
 nous nous appr
 pour chercher
 de glace; & la
 la côte, à la lo
 ver de fond sur
 de la côte Ou
 ment de cette
 rapides, & no
 pouvait dériver
 au moins dans l
 tre heures du
 nous vîmes une
 de nous. Nous
 de cette terre;

pouvoit arriver au Détroit, dont la pointe du
 vent nous écartait. Le 21, nous vîmes des mas-
 ses de glace, qui nous obligèrent de porter à
 l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les
 soixante-deux degrés deux minutes, nous décou-
 vrimus une terre couverte de glace. Le 28, au
 matin, le temps se trouva fort embrumé; mais
 étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre
 entourée de glaces, que nous prîmes pour
 celles de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la
 côte; mais, ne trouvant point de fond sur cent
 brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'é-
 toit pas de la glace, sans aucune côte. Cepen-
 dant le 30, nous découvrîmes un rivage dont
 nous nous approchâmes à la distance d'une lieue,
 pour chercher un havre. La baie se trouva pleine
 de glace; & la chaloupe, qui s'avança près de
 la côte, à la longueur d'un cable, ne pût trou-
 ver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long
 de la côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gisse-
 ment de cette terre. Les courans y étaient fort
 rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on
 pouvait dériver en avant, trois lieues & demie
 au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à qua-
 tre heures du matin, & d'un temps fort clair,
 nous vîmes une terre haute, Nord-quart-à-l'Est
 de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est
 de cette terre; mais étant plus près, nous trou-

Frobisher.

» vâmes que les glaces s'étendaient le long de
 » côte, dans une largeur d'environ cinq lieues
 » ce qui la rendait inaccessible. Le 1 d'Août, ayant
 » été pris d'un calme, on mit la chaloupe en mer
 » & la sonde fut jettée à la distance d'environ deux
 » cables d'une grande Isle de glace. Elle donna
 » seize brasses, sur un fond pierreux : mais, en son-
 » dant une seconde fois, on eut cent brasses sur
 » un fond de sable. Le 2, un quart de lieue plus
 » loin, la sonde fit trouver soixante brasses, sur un
 » fond ferme. L'Isle de glace se divisa tout-d'un-
 » coup en deux pièces, avec un épouvantable fra-
 » cas. A quatre heures après midi, on trouva qua-
 » tre-vingt-dix brasses de fond noir, mêlé de pe-
 » tres pierres de la blancheur des perles. Le 10,
 » chaloupe s'avança vers une Isle éloignée de
 » grande. Le courant y portait au Sud-Ouest. Qua-
 » tre hommes y descendirent en marée basse, & en-
 » monterent au haut de l'Isle : mais la crainte d'être
 » surpris de la brume les fit retourner à bord. Le
 » 11, on entra dans le Déroit, qui avait reçu
 » nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une
 » Isle, qui fut nommée l'Isle *Gabriel*, à dix lieues
 » de nous, & l'on mouilla dans une baie sablon-
 » neuse, à huit brasses d'eau. On voit la terre
 » l'Ouest-Sud-Ouest : cette mauvaise baie, à dix
 » lieues de l'Isle Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*
 » la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva
 » l'ancre

l'ancre, pour
 sur huit bras
 noire. On y
 Prior's-Bay ;
 ques heures
 de l'épaisseu
 d'une Isle n
 lieues de laq
 tre qui reçut
 Le 19, d'
 s'approchere
 avec huit ho
 point d'habita
 curent sept ca
 tal. Une juste
 bord, on dél
 fut d'avis de
 hommes, por
 de leurs cano
 mit à la suivr
 tôt la vue d'
 Sauvages & le
 sautant sur le
 fut amené à bo
 lorsqu'on le cr
 le remit à terr
 dix-neuf, s'ap
 Tome XI

l'ancte, pour aller mouiller dans une autre baie, sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay; & le 16, après un calme de quelques heures, on se trouva pris dans les glaces, de l'épaisseur d'un pouce. Le 17, on s'approcha d'une Isle nommée *Thomas William's*; à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une ancre qui reçut le nom de *Burchard's*.

Le 19, d'un fort beau temps, deux Officiers s'approcherent de cette Isle, dans une chaloupe, avec huit hommes, pour observer s'il n'y avait point d'habitans. En abordant à la côte, ils apperçurent sept canots, qui venaient du côté Oriental. Une juste défiance les ayant fait retourner à bord, on délibéra sur cet incident; & le conseil fut d'avis de renvoyer la chaloupe avec cinq hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un de leurs canots, ayant apperçu la chaloupe, se mit à la suivre le long de la côte; mais bientôt la vue d'un des navires parut effrayer les Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglais; s'autant sur le rivage après eux, en saisit un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger; & lorsqu'on le crut appriivoisé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au nombre de dix-neuf, s'approcherent du vaisseau dans leurs

Frobisher.

» canots. Ils parlaient tous avec assez de chaleur
 Frobisher. » mais nous n'entendimes pas un mot de leur
 » langage. De grands cheveux noirs, une face large
 » un nez plat & un teint basané, leur donnaient
 » beaucoup de ressemblance avec les Tartares: Ils
 » étaient vêtus, hommes & femmes, d'une sorte
 » de robes, que nous prîmes pour des peaux de
 » chiens marins. Les hommes avaient les joues
 » le tour des oreilles peints de raies bleues. Leur
 » canots étaient des mêmes peaux que leurs robes
 » & la quille de bois: ils nous parurent de la grandeur
 » d'une chaloupe Espagnole.

» Sur des apparences si tranquilles, nous n'eûmes
 » aucune difficulté de nous avancer au côté
 » Oriental de l'Isle, & d'envoyer quelques hommes
 » mes à terre. Ils virent les huttes des Sauvages;
 » quelques-uns de ces Barbares ramerent vers
 » la chaloupe. Nos gens en prirent un, qu'ils amenèrent
 » à bord. On lui donna une sonnette & un
 » couteau, dans l'espérance, non-seulement de
 » rendre ses compagnons plus familiers, mais de
 » le connoître, par l'impression que ce présent feroit
 » sur eux, s'ils avaient déjà vu des Européens. Frobisher
 » chargea cinq hommes de le reconduire non sur le rivage
 » même, mais sur un rocher qui n'en était qu'à quelques
 » pas. Il ne fut pas obligé de s'en aller. Les cinq Anglais,
 » affectant de ne rien craindre, allèrent jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec

la chaloupe
 Comme la
 connaissance
 vit arriver le
 ita un coup
 pette, & tou
 seil jugea qu
 lence pour sa
 de sortir de l
 Bay, c'est-à
 l'on alla jette
 passa le reste
 Le 22, au m
 même, où les
 dence de desc
 rent de la côte
 mais nos signe
 faire venir à
 qu'on leur mo
 pris avec le
 autres ayant c
 l'espérance de
 & nous allâmes
 William's. »
 Cette disgrâce
 si se trouvaient
 le tillac, ne la
 pour leur r

la chaloupe, par une troupe de Sauvages armés. Comme la nuit s'approchait, on n'eut aucune connaissance de leur malheur: mais, lorsqu'on vit arriver le jour sans les avoir vu paraître, on tira un coup de fauconneau, on sonna de la trompette, & tous ces soins furent inutiles. Le conseil jugea qu'il ne fallait rien espérer de la violence pour sauver nos hommes. On prit le parti de sortir de la baie, qui fut nommée *Five Men-Bay*, c'est - à - dire Baie des cinq hommes; & l'on alla jeter l'ancre sur quinze brasses. On y passa le reste du jour & toute la nuit suivante.

Le 22, au matin, on retourna dans l'endroit même, où les cinq hommes avaient eu l'imprudence de descendre. Quatorze canots se détachèrent de la côte, & vinrent assez proche de nous: mais nos signes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une sonnette qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le Sauvage qu'il portait. Tous les autres ayant disparu aussi-tôt, nous perdîmes l'espérance de retrouver nos cinq hommes, & nous allâmes mouiller sous l'Isle *Thomas William's.* »

Cette disgrâce, jointe à l'abondance des neiges; si se trouvaient, dès le matin, épaisses d'un pied de tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglais pour leur retour, Ils leverent l'ancre le 26;

~~_____~~
Frobisher.

Frobisher. & le jour suivant, ils étaient à la hauteur de l'Isle Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vue de l'Islande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils passerent les Arcades; & le 9 d'Octobre, ils entrèrent dans le Port d'Harwick.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de son expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un matelot lui avoit donné à bord. Mais le hasard, ou la curiosité, ayant fait jeter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougissait, on l'éteignit dans du vinaigre, & l'on crut y reconnaître de petites veines d'or. Elles furent mises à l'essai. On jugea que c'était de l'or réel. C'était assez pour se promettre d'immenses richesses, & l'on pouvoit se procurer une grande quantité de mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du passage. Il se forma une compagnie, qui sollicita des privilèges exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par de si belles espérances. On fit aussi-tôt des préparatifs pour un second voyage. Frobisher obtint un vaisseau de Roi, nommé l'*Aide*, sur lequel il monta à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux navires le Gabriel & le Michel. Le journal de cette seconde entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin qu'

dans le premier
prendre à bord
d'une mine d'or
pour retrouver
plus, il reprit
Sauvages qu'il
Il arriva au port
dans le vaisseau
navires s'étant
à Bristol; &
de l'Ecosse, et
Il parait qu'il
ne se trouva
pression qui re
& l'espoir de l
servait encore
d'engager la F
nombreuse. A
incognita aux p
fit faire une r
parties pouvaie
vingt hommes
relots, trente,
Ils devaient hiv
avait tiré ses p
provision de m
cette flotte fut
sur la côte; &

dans le premier voyage. Frobisher se contenta de Frobisher.
 prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq hommes qu'il avait perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux Sauvages qu'il avait enlevés; &, le 24 Septembre; il arriva au petit Port de Padstou en Cornouailles, dans le vaisseau de la Reine. Les deux autres navires s'étant séparés de lui, le Gabriel se rendit à Bristol; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth.

Il parait que les cinq cens quintaux de mine ne se trouverent bons à rien; cependant l'impression qui restait du premier morceau de pierre; & l'espoir de la découverte du passage, qui conservait encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux pays nouvellement découverts, elle fit faire une maison portative, dont toutes les parties pouvaient se démonter, pour loger cent vingt hommes, dont quarante devaient être maîtres, trente, soldats, & le reste pour les mines. Ils devaient hiverner dans le canton d'où Frobisher avait tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de marcaffites. De quinze navires, dont cette flotte fut composée, trois devaient demeurer sur la côte; &, pour donner plus de poids à l'ex-

treprise, la Reine honora Frobisher d'une chaîne
 Frobisher. d'or. Il sortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578.
 Mais le Journal de cette troisième navigation n'est
 d'intéressant que les disgrâces de la flotte. En ar-
 rivant sur les côtes du pays où l'on voulait s'établir,
 elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le
 vaisseau chargé de la maison mobile & des provi-
 sions de la nouvelle Colonie. D'autres bâtimens
 furent endommagés ou dispersés. On ne put même
 retrouver le Détroit de Frobisher, ni la mine. Enfi-
 tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à
 retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin
 de Septembre de la même année.

On assure que le Capitaine Frobisher conserva
 jusqu'au dernier moment de sa vie, l'espérance
 de découvrir un passage au Nord-Ouest; mais la
 Cour l'ayant employé d'un autre côté, son troisième
 voyage fut la dernière entreprise qu'il tenta dans
 cette vue.

Dans le second de ses trois voyages, le Gabriel
 était commandé par Edouard Fenton, homme de
 naissance, & fort aimé du Comte de Warwick.
 Au troisième voyage, Fenton commandait *la Ju-
 dith*, avec le titre de Contre-Amiral de la flotte.
 Il était si prévenu des avantages de cette entre-
 prise, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une ex-
 pédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans
 sa Commission, un article qui l'autorisait à tenter

la découverte
 la mer du Sud
 voyage était
 Nation, il pri
 vint en Ang
 cadre Espagnol
 navales de Mo
 Détroit de Ma
 expédition qu'
 leur d'avoir in
 Jean Davis.

Davis était h
 reconnue dans
 autorité de Fenton
 pour la probabili
 fut choisi en 15
 une Compagnie
 sous la prote
 premier rang.
 nommé le *clair*
 & l'autre le *clair*
 de Portsmouth
 suivant, il déco
 troit qui a pris
 Désolation. Le
 d'autres terres
 minutes de lati
 Peuple bon &

la découverte d'un passage au Nord-Ouest vers
 mer du Sud. Comme le principal objet de son
 voyage était de croiser sur les ennemis de sa
 Nation, il prit sa route vers le Brésil, d'où il
 revint en Angleterre, après avoir défait une Es-
 cadre Espagnole : mais on lit, dans les recherches
 navales de Mouson, qu'un de ses navires alla au
 Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une
 expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'hon-
 neur d'avoir inspiré ses grands desseins au célèbre
Jean Davis.

 Frobisher.

Davis était homme d'esprit, & d'une habileté
 reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'au-
 torité de Fenton lui firent prendre si vivement parti
 pour la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, qu'il
 fut choisi en 1585, pour cette découverte, par
 une Compagnie de riches Négocians de Londres,
 sous la protection de plusieurs personnes du
 premier rang. On lui équipa deux navires, l'un
 nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux,
 & l'autre le *clair de Lune*, de trente cinq. Il partit
 de Portsmouth le 7 de Juin; & le 20 du mois
 suivant, il découvrit, proche de l'entrée du Dé-
 troit qui a pris son nom, le pays qu'il nomma
Désolation. Le 29 du même mois, ayant reconnu
 d'autres terres à soixante-quatre degrés quinze
 minutes de latitude, il y aborda, & trouva un
 Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup

 Davis.

Davis.

de carettes. Il se trouva, le 6 d'Août, par les 6 degrés quarante minutes en pleine mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une montagne dont les pentes paraissaient de couleur d'or, & qui fut nommée le *Mont Raleigh*. La rade reçut le nom de *Totness*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la Méridionale celui de *Cap Walsingham*. Le 11 du même mois, il donna le nom de *Cap de la Merci de Dieu* à la Pointe la plus Méridionale du pays. Ensuite il entra dans un beau Détroit dans lequel il s'avança de 60 lieues au Nord-Nord-Ouest, trouvant des Isles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, & des marques d'habitation sur les bords. La marée y montait de six ou sept brasses ; mais il ne put découvrir de quel côté elle venait. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Les Anglais sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la côte Occidentale de Groënland, & que ce fut sur cette côte qu'il s'avança jusqu'aux soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, comme il monta de l'autre côté jusqu'aux soixante-neuf degrés quarante minutes. Cette expédition lui fit tant d'honneur, que, dès l'année suivante, on lui proposa un second voyage, avec les mêmes navires & deux autres, nommés *la Sirène* & *l'Etoile* d'

Nord, dont il fit voile de & le 15. de Juin soixante degrés de longitude mais les glaces cher, il fut occupé quatre-sept de doubler la pointe il découvrit un quatre degrés de degrés trente de Londres. les habitans du peu différente Esquimaux ou entrecoupé de il renvoya *la Sirène* de Juillet ; mais *clair de Lune*, un nouveau par trente-trois minutes dix degrés de latitude il vit plusieurs pendant la route de reurement au cap Dans une le compagnie, il ne

Nord, dont le premier était de cent tonneaux. ~~_____~~
 il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586 ;
 & le 15. de Juin, il découvrit la Terre, par les
 soixante degrés de latitude, & les quarante-sept
 degrés de longitude Occidentale de Londres ;
 mais les glaces ne lui permettant point d'en appro-
 cher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cin-
 quante-sept degrés de latitude, pour gagner &
 doubler la pleine mer. Le 29 du même mois,
 il découvrit une autre Terre, par les soixante-
 quatre degrés de latitude & les cinquante-huit
 degrés trente minutes de longitude Occidentale
 de Londres. Il y fit quelque commerce avec
 les habitans du pays, dont il fait une peinture
 peu différente de celle qu'on a déjà donnée des
 Esquimaux ou des Nodwais. Le pays lui parut
 entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables.
 Il renvoya *la Sirène* en Angleterre, vers le milieu
 de Juillet ; mais, continuant son voyage dans *le*
dair de Lune, il découvrit, le premier d'Août,
 un nouveau pays par les soixante-six degrés de
 trente-trois minutes de latitude, & les soixante-
 dix degrés de longitude Occidentale de Londres.
 Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer ; & repre-
 nant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heu-
 reusement au commencement d'Octobre.

Dans une lettre qu'il écrivit aussi-tôt à la Com-
 pagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer « qu'il

Davis.

Davis.

» avait réduit le passage à une espèce de certitude, c'est-à-dire, qu'il devait être dans un des endroits qu'il avait reconnus, & qu'il marquait au nombre de quatre, ou qu'il n'y en avait aucun. Il ajoutait qu'à l'avenir, on pourrait tenter cette découverte sans dépense, parce que la pêche suffisait seule pour fournir aux frais des expéditions. L'opinion qu'on avait de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisième Escadre, composée du *Clair du Soleil*, de l'*Elisabeth de Darmouth*, & de l'*Hélène de Londres*. Il partit de Darmouth, avec ces trois bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques terres, dont on ne marque ni le nom, ni la hauteur; & le 16, il y mouilla dans un bon havre, où les habitans du Pays ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du Groënland, il donna le nom de *Sanderson's hope*, Espérance de Sanderfon, à la pointe la plus Septentrionale du pays qu'il avait devant les yeux. De-là il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune terre. Le 17 de Juillet, il était à la vue du mont Raleigh, & le 23, il mouilla au fond du golfe, où il donna aux Isles le nom d'*Isles de Cumberland*. Une furieuse tempête, qu'il essuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30,

entre les soixante
de latitude, un
de *Lumley*. Enfin
de retourner à
septembre.

Quoiqu'on n'eût
pour la réalité
obtenir la proba-
rait donné son
jusqu'au tombeau
artisan du passa-
es argumens du
extrêmement p
Gilbert, Savant
traité fort curieu
écrits, qui furent
pendent témoig
celle des plus s
célèbres Marins
Cependant, apr
tives furent sus
quatorze ou qu
merce, occupés
Orientales, s'en
en se reposant,
bonne voit point

Mais, avant
landais conçure

entre les soixante-deux & les soixante-trois degrés de latitude, un autre golfe, qu'il nomma *Golfe de Lumley*. Enfin la saison trop avancée, l'obligea de retourner à *Darmouth*, où il arriva le 15 de septembre.

Davis.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en entretenir la probabilité, par le détroit auquel il avait donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. *Montfort*, qui n'était pas zélé artisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui semblaient extrêmement plausibles. Le Chevalier *Humfroi Gilbert*, Savant d'un ordre distingué, compota un traité fort curieux, pour les confirmer, & d'autres écrits, qui furent publiés dans le même-temps, tendent témoignage que cette idée était alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célèbres Marins d'Espagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans; & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tintent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

Mais, avant la fin du même siècle, les Hollandais concurent que, ce qui paraissait vraisem-

Barents.

moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-est, ils pouvaient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les mers Orientales, & aller aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines & aux Moluques.

C'est Jacques *Walt* & Christophe *Roelt*, l'un trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zélande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande entreprise. Ils s'unirent avec une société de Marchands, dont les principaux étaient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janfon*, Charles, & *Dirck Van Os*, pour demander aux Etats-Généraux, « la permission d'aller chercher, par le Nord, un passage aux Royaumes de Cathay & de la Chine. » Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt la Société fit équiper trois vaisseaux, un dans le port d'Amsterdam, un en Zélande, & le troisième à Enckuise. La conduite de l'entreprise fut confiée à Guillaume *Barenfz*, célèbre Pilote du bourg de Schelling, qui prit un pêcheur du même lieu, avec sa barque, pour suivre inséparablement le premier vaisseau, s'il arrivait aux deux autres de s'en écarter.

Cette petite Escadre ayant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le 23, à l'Isle de Kiduin, dépendante de la Moscovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, *Barenfz* prit hauteur, le soleil

Barenfz.

Barenz. étant alors au plus bas, c'est-à-dire, entre le Nord Nord-Est & l'Est-quart-de-Nord-Est. Il se trouva par les soixante-treize degrés vingt-cinq minutes à cinq ou six lieues de terre, sous la Nouvelle Zemble. De-là, gouvernant à l'Est, il fit cinq ou six lieues, qui l'approchèrent d'une pointe de terre assez basse, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de *Langenes*. A l'Est de cette pointe il découvrit une grande Baie déserte. Ensuite il remarqua deux anses, entre un cap, qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de *Langenes*, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée *Baie de Loms*. Le côté de l'Ouest offre un très-beau Port, qui a six, sept & huit brasses d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barenz fit élever. Le nom de *Loms*, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une espèce d'oiseaux qu'il y vit en abondance, & qui, suivant la signification Hollandaise du mot, sont extraordinairement lourds. Ils ont le corps si gros, en comparaison des ailes, qu'on est surpris qu'ils puissent enlever une si pesante masse. Ces oiseaux font leurs nids sur des montagnes escarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des hommes les effarouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent, ou quittent même leur situation.

De la Baie de *Loms*, on fit voile vers une Isle

qui fut nommée *Isle de Loms*. Cette Isle n'est qu'un rocher de terre, qui s'étend à l'Est, & à l'Ouest, à six degrés, & à quinze degrés de latitude. Elle est à plus loin, on l'appelle du nom de *Georgien*. A six degrés cinquante-cinq minutes de latitude, on vit une quantité de rochers monstrueux par leurs pointes & ses bords, nommés *Walujs*. Le 9, on arriva à cette Isle, qui n'est qu'un rocher, on ne put s'y tenir, & on y appercevant de la fumée, ils se jetterent dans les coups de fusil ; un d'eux fut blessé, donna le nom de *Isle de Loms* aux Hollandais. Il y a plusieurs fois sur l'eau. Le 10, on vint à l'Ange. Les matelots furent enroulés, & lui-même enroulé, & de le transporter avec des barres, & de le transporter avec des barres. On crut devoit

qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occi-
 dentale n'est pas nette, & ne permet d'appro-
 cher de terre, qu'avec beaucoup de précaution.
 Le 6, à minuit, on arriva sous un Cap, qui fut
 nommé *Swarhoek*, Cap noir, par les soixante-
 quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues
 plus loin, on se trouva sous une Isle, qui reçut
 le nom de *Guillaume*, par les soixante-quinze
 degrés cinquante-cinq minutes. La mer y avait
 été quantité de bois, & plusieurs de ces
 monstrueux poissons que les Français nomment
machés marines, les Russes *morfes*, & les Hol-
 landais *Walrusses*.

Le 9, on alla mouiller dans un havre de
 cette Isle, qui fut nommé *rade de Berensfort*, où
 on ne put se défendre de quelque frayeur, en
 appercevant un ours blanc. Plusieurs matelots
 se jetterent dans la chaloupe, & le percerent de
 coups de fusil; mais le furieux animal, se sentant
 blessé, donna une scène fort extraordinaire aux
 Hollandais. Il plongea d'abord, & revint plusieurs
 fois sur l'eau. Ensuite il voulut se mettre à la
 rade. Les matelots firent avancer vers lui la cha-
 loupe, & lui passerent au cou une corde à nœud
 coulant, dans l'espérance de le prendre en vie,
 & de le transporter en Hollande. Alors il se dé-
 battit avec des efforts & des mouvemens terribles.
 On crut devoit lui donner un peu de relâche,

Barensz.

Barenz. en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la chaloupe & le laisser par degrés ; mais, lorsqu'il en fut proche, il s'y élança ; il mit ses deux pattes sur l'arrière, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant ; & chacun crut sa vie fort en danger. L'aventure qui les sauva n'est pas moins singulière. Lorsque l'ours semblait prêt à se jeter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'était accrochée à la penture du gouvernail. Un matelot prit ce temps pour s'avancer avec une demi-lance & lui porta un si grand coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui se remua aussitôt à nager vers le vaisseau, l'entraîna facilement, & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Isle qui reçut le nom d'*Isle des Croix*, parce qu'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avait plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais remplie de rochers qui la rendent inhabitable, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demi-lieue de long de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrémités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, il y a les soixante-seize degrés & demi,

semi, on arriva à une, qui a des, assez éloigné cinq lieues à l'Est. Barenz crut Nord-Est-quarante dans l'opinion que au Nord de l'ent étant devenu par toutes les vagues, que pendant la navigation se fit la petite barque per. On continua heures après midi. Semble, fort près de la vue des mâts, le 14, par cinquante-cinq minutes de glace à la vue. Barenz alla à Nouvelle-Zélande, le 26, se rendant par les soixante plus Septentrionales, qu'il nomma Ymer. Il demeura droit à

er dou
 degrés
 lança ; i
 un autre
 orps. Le
 enfuiren
 fort en
 as moins
 se jette
 ui s'étai
 a marelo
 ni-lance
 animal re
 se remi
 aîna faci
 ellemen
 e peine à
 am.
 Ile qu
 on y en
 ue à la
 ées. Elle
 remplie
 , quoi
 ue de
 x extré
 au. Hui
 degrés &
 demi,

ni, on arriva au Cap de Nassau, Pointe basse
 unie, qui a devant elle un Banc de sept bras-
 es, assez éloigné de terre. De ce Cap, on fit
 cinq lieues à l'Est-quart-de-Sud-Est & à l'Est-Sud-
 Est. Barenz crut reconnaître alors une Côte au
 Nord-Est-quart-d'Est, & le Cap y fut mis aussi-tôt,
 dans l'opinion que c'était quelque Terre incon-
 nue au Nord de la Nouvelle-Zemble ; mais le
 vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'ame-
 ner toutes les voiles ; & bientôt la mer se trouva si
 grosse, que pendant plus de seize heures, la na-
 vigation se fit à mâts & à cordes. Le lendemain ;
 la petite barque fut coulée à fond par un coup de
 mer. On continua de dériver à sec ; & , vers trois
 heures après midi, on se trouva sous la Nouvelle-
 Zemble, fort proche de terre. Le 13, on vit, du
 haut des mâts, une grande quantité de glaces ;
 le 14, par les soixante-dix-sept degrés qua-
 rante-cinq minutes, on se trouva près d'une sur-
 face de glace fort unie, qui s'étendait à perte
 de vue. Barenz prit le parti de retourner sous
 la Nouvelle-Zemble, vers le Cap de Nassau. Il
 arriva, le 26, sous le Cap de *Troost* ; & le 29 ;
 passant par les soixante-dix-sept degrés, la Pointe
 la plus Septentrionale de la Nouvelle-Zemble,
 qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le *Cap des Glaces*, lui
 demeura droit à l'Est. Le 31, ayant couru des

Barenz.

Barentz.

bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Isles, qui furent nommées *Isles d'Orange*, près d'une desquelles il trouva plus de deux cens vaches marines, couchées au soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces amphibies ne pouvaient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents ; mais ils briserent leurs haches, leurs sabres & leurs piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étaient résolus de retourner à cette espèce de combat avec quelques pièces de canon, lorsque le vent devint impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand ours blanc, qui dormait. Plusieurs coups de fusil le blessèrent, mais ne l'empêchèrent pas de fuir & de se jeter dans l'eau, où la chaloupe le suivit. Il fut tué ; mais les glaçons, qui continuaient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barentz jugea qu'il était impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles terres, d'autant plus que les Matelots commençaient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paraissaient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on était venu

dans l'espérance de trouver des lieux qui avaient été découverts par le *Détroit de Nassau*. Les Caps de Troop & le 8, on se trouva à un Cap qui n'est éloignée de la terre de 10 lieues & qui fut nommée le Cap de cette couleur. Le 9, on donna soixante-onze heures de marche, & la vue d'une terre fut aperçue à Barentz que c'était la terre que le capitaine Nel avait abordé au Cap nommée *Constintfarch*. On découvrit une petite île qui avait une Croix, & qui avait rangé la Côte. On découvrit une autre petite île qui avait doublé une autre petite île. On découvrit une grande baie nommée le *cinquieme Cap*, & à six lieues au-delà, un autre Cap nommé le *Bastion*. Quelques Matelots trouvèrent un rivage, y trouverent une terre entourée d'un monde de rochers noirs, mais encore non nouvellement enterrés. On leur laissa leur laisser aucun des hommes, que leur curiosité les

dans l'espérance de rejoindre les deux autres vais-
 seaux qui avaient tourné vers le *Weigats*, ou le
Détroit de Nassau. On mit à la voile le 1^r d'Août.
 Les Caps de Troost & de Nassau furent doublés,
 & le 8, on se trouva sous une petite Isle basse,
 qui n'est éloignée que d'une demi lieue de terre,
 & qui fut nommée l'*Isle noire*, parce qu'elle parut
 de cette couleur. L'observation de la hauteur qui
 donna soixante-onze degrés quarante-cinq mi-
 nutes, & la vue d'une grande Anse, firent juger
 à Barenz que c'était à cette Isle qu'Olivier Beau-
 nel avait abordé avant lui, & qu'il avait nom-
 mée *Constinsarch*. A trois lieues delà, on dé-
 couvrit une petite Pointe sur laquelle il y avait
 une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite,
 ayant rangé la Côte pendant quatre lieues, on
 doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle
 on découvrit une grande Anse; elle fut nommée
 le *cinquieme Cap*, ou *Cap Saint-Laurent*. Trois
 lieues au-delà, un autre Cap fut nommé *Cap du*
Bastion. Quelques Matelots, qui descendirent au
 rivage, y trouverent non-seulement une croix
 entourée d'un monceau de pierres sur une roche
 noire, mais encore six sacs de farine de seigle,
 nouvellement enterrés. Cette découverte ne put
 leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des
 hommes, que leur arrivée avait peut-être fait
 fuir. La curiosité les ayant portés plus loin, ils

 Barenz.

Barenz. trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre croix & trois maisons bâties de bois, à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connoître qu'il y avait sur cette Côte une Pêcherie de saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port à l'abri de tous les vents, fut nommée *Port de la Farine*. L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie que Barenz nomma *Saint-Laurent*; & qui est aussi fort belle, mais à l'abri des seuls vents de Nord - Est & de Nord-Ouest.

Le 12, on découvrit deux petites Isles, dont la dernière, qui n'est qu'à une lieue de terre, fut nommée *Sainte-Claire*. Le 15, vers trois heures après midi, on était par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Isles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux hasard y fit arriver le même jour les deux autres navires qui revenaient du Détroit de Nassau, & qui voyant paraître celui de Barenz, jugerent d'abord qu'il avait fait le tour de la Nouvelle-Zemble, & qu'il était revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs aventures & leurs découvertes;

D
 Ils appareill
 ils arriveren
 d'Amsterdam
 Le rappo
 d'Enchuyse,
 sage par le
 célèbre Jean
 voyage en c
 poids à cette
 le Prince d'O
 équiper d'aut
 continuer la
 tenter même
 où l'on pour
 négocians eur
 marchandises qu'
 Commis pour
 exemptés de t
 de cette secon
 Plancius; Cof
 traça la route,
 Tartarie, du C
 La novell
 vaisseaux qui
 pour faire voi
 étaient d'Amst
 d'Enchuyse, &
 gea six de di

ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Barenz.

Le rapport du vaisseau de Zélande & de celui d'Enchuyse, donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célèbre Jean-Hugues *Linschot*, qui avait été du voyage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats-Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres vaisseaux; non-seulement pour continuer la recherche du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitans. Les négocians eurent la liberté d'y envoyer les marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

La nouvelle Escadre fut composée de sept vaisseaux qui devaient passer par le Weigats, pour faire voile vers les mers Orientales. Deux étaient d'Amsterdam, deux de Zélande, deux d'Enchuyse, & un de Rotterdam. On en chargea six de diverses sortes de marchandises, &

Barentsz.

d'argent. Le septieme, qui n'était qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres, lorsqu'ils auraient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la dernière Pointe de la Tartarie, ou du moins lorsqu'ils seraient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barentsz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux vaisseaux d'Amsterdam; mais on lui donna pour Conseil & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation en 1607, dans un combat entre les Espagnols & les Hollandais, sous le canon de la Forteresse de Gibraltar. Gérard de Veer s'embarqua aussi sur le même vaisseau, & c'est à lui qu'on doit le Journal de ce Voyage.

Cette belle Escadre partit du Texel le 2 de Juin 1595; & le 14, elle eut la vue des côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 14 d'Août, qu'ayant pris hauteur, elle se trouva par les soixante-dix degrés quarante-sept minutes. Le 18, on reconnut deux Isles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Nassau, & du Comte Frédéric son frere. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le Détroit de Nassau, à cinq lieues Est-Nord-Est.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au Détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces

ompues; mais
doles & la T
rempli, qu'il
prit le parti d
Baie de
beaucoup de
être à couvert
mais encore de
par-tout un for
qu'à trois brass
Est. Le 21,
hommes, pour
eurent-ils fait
sieurs traîneaux
baleine, & d'
ture. Ils obser
& de rennes I
couvrait sur le
que si le pays
était du moins
éloigné ou vo
de pénétrer, i
maisons, & q
qui leur appr
la navigation
après avoir
gerent d'avo
dant une par

ompues; mais le canal, qui sépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie qui fut nommée *Baie des Truvers*, parce qu'on y trouve beaucoup de baleines. Les vaisseaux y peuvent être à couvert, non-seulement des bancs de glace, mais encore de presque tous les vents. On y trouve par-tout un fond de bonne tenue, depuis cinq jusqu'à trois brasses d'eau, & plus même du côté de l'Est. Le 21, Barentz fit descendre cinquante hommes, pour reconnaître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent plusieurs traîneaux chargés de fourrures, d'huile de baleine, & d'autres marchandises de même nature. Ils observerent aussi des traces d'hommes & de rennes. D'ailleurs quelques Idoles qu'on découvrait sur le Cap, devaient leur faire juger que si le pays n'avait point d'habitans fixes, il était du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voisin. Ils se flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourraient découvrir enfin des maisons, & quelque être de forme humaine, qui leur apprendrait l'état de la mer & de la navigation dans ces horribles parages; mais, après avoir marché long-temps, ils s'affligèrent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Aventuriers, s'étant

avancée vers le rivage, trouva un chemin praticable dans un marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord jusqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de sentir un terrain ferme. Ensuite ils ne l'eurent que jusqu'au-dessus de leurs fouliers. Lorsqu'ils se virent au bord de la mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils se flatterent qu'on pourrait les traverser. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barenfz avait aussi fait avancer l'Yacht à force de rames, pour reconnoître si la mer de Tartarie était ouverte; mais ce bâtiment n'ayant pu vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous le Cap de la Croix, d'où quelques matelots de l'équipage gagnèrent par terre le *Twistoeec*, ou *Cap de Dispute*. Là, ils observerent que les glaces de la mer de Tartarie s'étaient amoncées le long de la côte de Russie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrèrent une barque de Pezora, construite d'écorces d'arbres cousues ensemble, qui revenait du Nord avec des dents de vaches marines, de l'huile de baleine, & des oies, pour en charger des bâtimens de Russie qui devaient venir par le Weigats. Les Russes, qui la conduisaient, firent entendre que ces bâtimens devaient prendre leur tour par la mer de Tartarie, & passer devant le fleuve Oby, pour aller hiverner, suivant leur usage annuel, à

Barenfz.

Ugolita, Plus la sortie du D par les glaces ou deux mois aller en Tartarie nommaient de

Ces Russes plusieurs oies g consentirent v leur vaisseau. E coup d'admira & de la manie visiterent curie dont ils ne vou gerent avideme tout entier, av menés, dans l'Y

Le 31, on trionale du We ces hommes à sous le nom de ayant fait près découvrirent t brouillard leur se disposer à l l'Interprete s'av Langue Russe; de votre Natio

Ugolita, Place de Tartarie. Ils ajoutèrent que la sortie du Détroit ne serait tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourrait aller en Tartarie, sur les glaces, par une mer qu'ils nommaient de *Marmara*.

Barenz.

Ces Russes firent présent aux Hollandais de plusieurs oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse; & de la maniere dont elle était équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent pas goûter; mais ils mangèrent avidement du hareng-pec, qu'ils avalaient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la côte Septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi-Sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïedes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, & qui semblaient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe; ne tirez pas, nous sommes amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à

Barentz.

terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandais par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la mer qui suivait à l'Est le Déroit du Weigars, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquait la position au Nord-Est, on trouverait une vaste mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devait pas cette connaissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avait été jusqu'à cette mer avec un corps de troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne paraissent avoir de barbare que leur habillement. Ce sont des peaux de rennes, qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de rennes, dont le poil est en-dehors, & qui prennent fort juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos, par dessus leur robe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en-dehors. Ils sont légers à la course, petits, rusés, & défiants pour les étrangers. Quoique, dans cette première entrevue, les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant

précautions
rivage, qu
observer de
passait point sa
lui, & qui
passait à q
étant approch
présent d'un p
mais la défiance
ent augmente
raîneaux, atte
d'une extrême
prêts à partir. U
elot tira vers
rieux parmi
pendant ils re
bruit eut cessé.
par l'Interprete
enaient lieu de
ques effets, de
ment. Il se fit
qu'on avait à b
les peaux. Enfi
satisfaction mut
vage, pour de
qu'un Holland
trouvant point
bord, où il fit

précautions, lorsqu'ils les revirent descendre
 rivage, qu'ils ne leur permirent pas même
 observer de près leurs arcs. Leur Roi ne pa-
 ssait point sans gardes, qui s'agitaient autour
 de lui, & qui semblaient veiller sur tout ce qui
 passait à quelque distance. Un Hollandais,
 étant approché civilement de ce Prince, lui fit
 présent d'un peu de biscuit, qui fut accepté ;
 mais la défiance & l'attention de ses gardes paru-
 rent augmenter. Ils avaient près d'eux quelques
 mâneaux, attelés d'un ou deux rennes, animaux
 d'une extrême vitesse, & qui semblaient toujours
 prêts à partir. Un coup de mousquet, qu'un ma-
 telot tira vers la mer, causa des mouvemens
 furieux parmi les Samoïedes & les rennes. Ce-
 pendant ils redevinrent tranquilles, lorsque le
 bruit eut cessé. Les Hollandais firent dire au Roi,
 par l'Interprete, que c'étaient les armes qui leur
 tenaient lieu de flèches, & lui en firent voir quel-
 ques effets, dont il marqua beaucoup d'étonne-
 ment. Il se fit divers échanges des marchandises
 qu'on avait à bord, pour de l'huile de baleine &
 des peaux. Enfin, lorsqu'on se fut séparé avec une
 satisfaction mutuelle, un Samoïede courut au ri-
 vage, pour demander une statue fort grossiere,
 qu'un Hollandais avait emportée ; & ne la re-
 trouvant point aussi-tôt, il sauta légèrement à
 bord, où il fit entendre que celui qui l'avait prise,

Barents.

Barentz.

s'était rendu fort coupable. On la lui rendit. Il déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fut la Religion de ces Peuples, les Hollandais jugerent que ces statues étaient leurs Divinités. On en avait déjà vu plus d'une centaine sur la Pointe du Weigats; & c'était cette raison qui l'avait fait nommer le *Cap des Idoles*: elle étaient un peu arrondies par le haut, avec une petite élévation qui servait de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquait devant elles, firent connaitre que les Samoïedes leur faisaient des sacrifices.

Les Hollandais ayant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après, à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrèrent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Isle, qu'ils nommerent l'*Isle des Etats*. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de lièvres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amusement fut suivi d'une scène si

D E

terrible, que ;
 distance, elle
 if du Voyage
 Le 6 de S
 quelques mat
 pour y cher
 lines, dont il
 ues. Pendan
 matelots étan
 un ours blanc
 ment d'eux,
 Le matelot n
 est-ce qui me
 pagnon, qui
 cher ami, c'e
 prit la course
 heureux en di
 ayant fracassé
 autres matelot
 de vingt, acc
 & leurs pique
 trait le corps,
 à eux avec u
 un d'entr'eux
 tôt en pièce
 furent pénétr
 faite.

• Ceux qui é

terrible, que, pour n'en supprimer aucune circonstance, elle doit être représentée dans le style
 if du Voyageur.

Barenz.

Le 6 de Septembre, dit Gérard de Veer, quelques matelots retournèrent à l'Isle des Etats, pour y chercher une sorte de pierres cristallines, dont ils avaient déjà recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un ours blanc fort maigre, s'approcha doucement d'eux, & saisit l'un par la nuque du cou. Le matelot ne se défiant de rien, s'écria : *qui est-ce qui me prend ainsi par derriere ?* Son compagnon, qui tourna la tête, lui dit : *hd, mon cher ami, c'est un ours ;* & se levant vite, il prit sa course & s'enfuit. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête, & la lui ayant fracassée, il se mit à lécher le sang. Les autres matelots, qui étaient à terre au nombre de vingt, accoururent aussi-tôt avec leurs fusils & leurs piques. Ils trouverent l'ours qui dévorait le corps, & qui les voyant paraître, courut à eux avec une fureur incroyable, se jeta sur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pièces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur firent prendre à tous la fuite.

Ceux qui étaient demeurés à bord, les voyant

~~_____~~ **Barenz.** » fuit & revenir vers la mer, se jetterent dans
 » les canots, pour les aller recevoir. En arriva
 » au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette pe
 » royable aventure, ils encouragerent les autres
 » retourner avec eux au combat, pour attaqu
 » tous ensemble le furieux animal; mais plusieurs
 » ne pouvaient s'y résoudre. *Nos compagnons sont*
 » *morts, disaient-ils; il ne s'agit plus de les*
 » *conserver la vie. Si nous pouvions l'espérer en*
 » *core, nous irions avec autant d'ardeur que vous*
 » *mais, qu'avons-nous à prétendre? une victoire*
 » *sans honneur & sans avantage, pour laquelle*
 » *faut braver un affreux péril.* Malgré ces raisons
 » il y en eut trois qui s'avancerent un peu pen
 » dant que l'ours continuait de dévorer sa proie
 » sans se mettre en peine de voir près de lui
 » trente hommes ensemble. Les trois étaient
 » *Cornelisz Jacobsz, Pilote, Hans van Uffelen*
 » *Ecrivain du vaisseau de Barenz, & Guillaume*
 » *Gysen, Pilote de l'Yacht.* Les deux Pilotes ayant
 » tiré trois coups, sans toucher l'animal, l'Ec
 » vain s'avança un peu plus, & lui en tira un dans
 » la tête, proche de l'œil. Sa blessure même ne
 » lui fit pas quitter prise; &, tenant le corps par
 » le cou, il eut encore la force de l'enlever tout
 » entier. Cependant on vit alors qu'il commen
 » çait à chanceler; & l'Ecrivain allant droit à lui
 » avec un Ecoisais, ils lui donnerent plusieurs

coups de fa
 pouvoir lui
 Gysen lui d
 de la crosse
 le côté; &
 lui coupa
 demi-dévor
 la peau de
 d'Amsterdam
 On leva l'a
 aient battre l
 chaient de tou
 voir de reveni
 nital & l'Yach
 ne laisserent pa
 ours après, o
 Tartarie, sans
 Enfin l'on prit
 en gouvernant
 parut que le t
 e rangea au N
 dirent, avec ra
 même jour, on
 vers la terre-fe
 entra jusqu'au
 qui fut nomm
 petite maison c
 on eut un affe

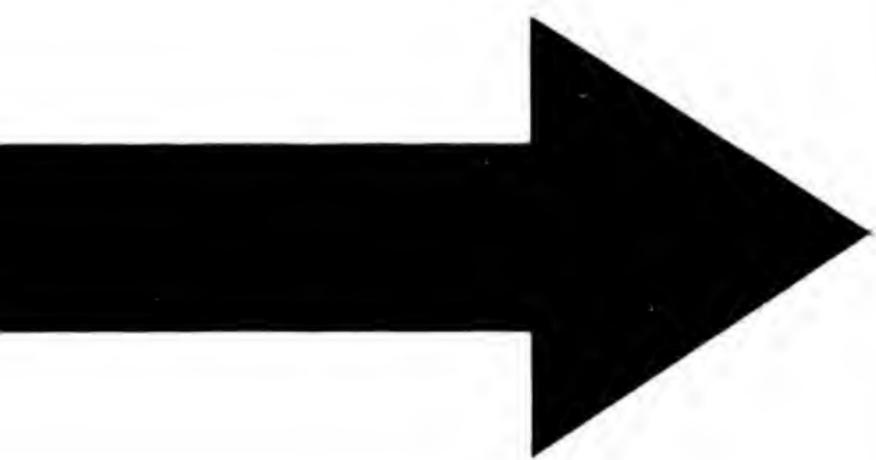
LE
 ent da
 arriva
 cette p
 s autres
 attaqu
 plusieurs
 nons fo
 s de le
 s'écarter et
 que vou
 e victoi
 laquelle
 s raisons
 peu per
 sa proie
 s de l
 s étaien
 Uffelen
 Guillaum
 tes ayat
 , l'Ecr
 a un dar
 même r
 corps pa
 ver tou
 commer
 voir à lu
 plusieurs

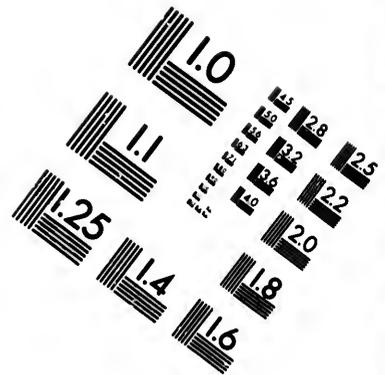
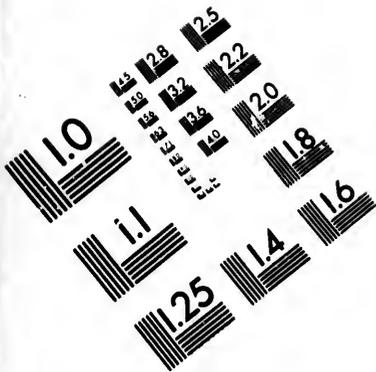
coups de sabre , & le couperent en pièces , sans
 pouvoir lui faire abandonner sa proie. Enfin
 Gysen lui donna sur le muffle un grand coup ;
 de la crosse de son fusil , qui le fit tomber sur
 le côté ; & l'Ecrivain , sautant aussi-tôt dessus ,
 lui coupa la gorge. Les deux matelots , à
 demi-dévorés , furent enterrés dans l'Isle ; &
 la peau de l'ours fut apportée à Compagnie
 d'Amsterdam. »

Barentz.

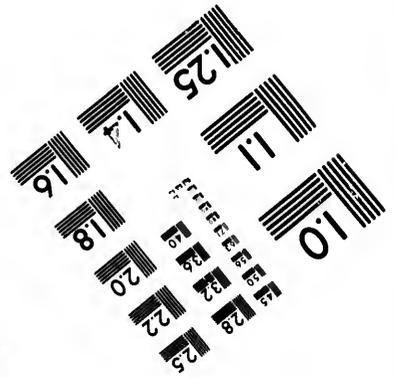
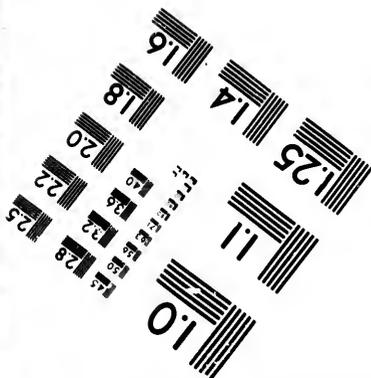
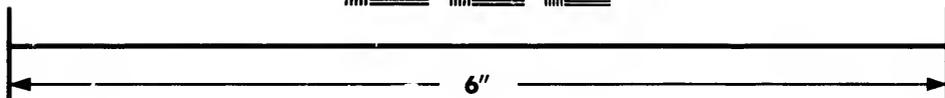
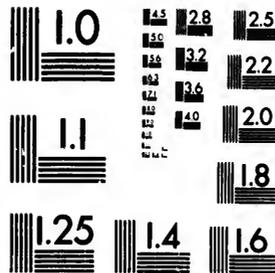
On leva l'ancre le 9 ; mais les glaces qui ve-
 naient battre les flancs des vaisseaux , & qui bou-
 chaient de toutes parts le passage , obligèrent le
 soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'A-
 miral & l'Yacht touchèrent sur des rochers , qu'ils
 ne laisserent pas de franchir heureusement. Trois
 jours après , on fit voile encore vers la mer de
 Tartarie , sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces ;
 enfin l'on prit le parti de retourner au Weigats ,
 en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14 , il
 parut que le temps devenait plus doux : le vent
 se rangea au Nord Ouest , & les courans descen-
 dirent , avec rapidité , de la mer de Tartarie. Le
 même jour , on traversa de l'autre côté du Weigats ,
 vers la terre-ferme , pour sonder le canal ; & l'on
 entra jusqu'au fond du golfe , derrière une Isle ,
 qui fut nommée *la Queue* , où l'on trouva une
 petite maison de bois , & un grand canal. Le 15 ,
 on eut un assez beau temps , pour se flatter de







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

6
18
20
22
25
28
32
36

10
11
15
18
28

Barenz. pouvoir continuer le voyage, & tenter une seconde fois d'entrer dans la mer de Tartarie; mais Barenz en jugea tout autrement, & demeura sur ses ancrs. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Est. Il fallut se hâter de mettre à la voile, & sortir par l'Ouest du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on se trouva sur une Ile, qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Escadre s'arrêta jusqu'au 10 d'Octobre, sans autre dessein que d'observer le cours des eaux & des vents; & le 18 de Novembre, après quatre mois & seize jours de navigation, elle rentra heureusement dans la Meuse.

Heems-kerke.

L'inutilité de ces deux Voyages refroidit si peu les Chefs de l'entreprise, qu'ils délibérèrent aussitôt sur les moyens d'en faire un troisième; mais leurs Hautes Puissances refuserent de l'autoriser par leur Commission. Elles se contenterent de faire publier, que si quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, voulaient faire les frais du Voyage, loin de s'y opposer, elles donneraient une récompense considérable à ceux qui se croyant sûrs d'avoir rempli leur objet, en apporteraient des preuves qui ne souffriraient pas d'objection; & la somme fut fixée.

Le Conseil de Ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avait fait qu'augmenter, profita aussi-tôt de cette permission

D
 e cette pe
 nisseaux; &
 onditions av
 ossible, on é
 a crainte qu'
 u leurs enfan
 Heemskerke f
 édent, pour M
 our premier
 Commis du f
 e trouverent
 e Mai 1596
 Ils partirent
 e trouverent
 egrés vingt
 eulement qu'
 uin, mais qu
 demie du ma
 strange. Le S
 elie; & ces tr
 re-en-ciel. En
 ueres arcs-en
 & l'autre qui t
 dont la plus
 mit degrés sur
 de la hauteur
 xante-onze deg

Tome X

de cette permission, pour faire équiper deux vaisseaux ; & les équipages furent engagés à des conditions avantageuses ; mais , autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés , dans la crainte qu'un excès d'affection pour leur femme ou leurs enfans , ne les fit trop penser au retour. Heemskerke fut choisi , comme dans le Voyage précédent, pour Maître & premier Commis, Barenz , pour premier Pilote , & Jean Corneliss Rijp , pour Commis du second vaisseau. Les deux bâtimens se trouverent prêts au commencement du mois de Mai 1596.

Ils partirent du Vlie , le 18 ; & , dès le 30, ils se trouverent par la hauteur de soixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin , mais que le jour suivant , à dix heures & demie du matin , ils virent un spectacle fort étrange. Le Soleil avait de chaque côté une parhelie ; & ces trois Soleils étaient traversés par un arc-en-ciel. En même-temps , on voyait deux autres arcs-en-ciel , l'un qui entourait les Soleils , & l'autre qui traversait la rondeur du vrai Soleil , dont la plus basse partie était élevée de vingt-huit degrés sur l'horizon. A midi , l'observation de la hauteur , faite avec l'astrolabe , donna soixante-onze degrés.

Hecmf-
kerke.

Le 5 de Juin , on fut si surpris de voir déja les glaces , qu'on les prit d'abord pour des cygnes. C'étaient de véritables bancs de glace, qui s'étaient détachés, & qui flottaient au hafard. Le 7 , on se trouva par les soixante-quatorze degrés , navigeant le long des glaces , que le mouvement du vaisseau écartait en avant , comme si l'on étoit couru entre deux terres , & l'eau était aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groënland. A mesure qu'on avançait , la glace devenait plus épaisse. Le 9 , on découvrit par les soixante-quatorze degrés trente minutes , une Isle , qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Aventuriers descendirent à terre , le 11 , & trouverent quantité d'œufs de mouettes. Ensuite ils monterent au sommet d'une montagne fort escarpée , d'où ils ne descendirent qu'avec une frayeur égale au danger , à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-dessous d'eux , & desquelles ils ne pouvaient tomber sans se briser mille fois. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre , pour se laisser couler dans cette posture. Barenz ; qui les voyait du rivage , où il était resté , doura long-temps de leur vie , & leur fit des reproches d'autant plus amers , que le fruit de leur témérité s'était réduit à voir des précipices & des lieux déserts. Un ours blanc , qu'ils tuerent après un combat de deux heures ,

fit donner
c'est-à-dire
sa peau n'
long.

Le 17 &
coup de g
passer pour
mais on fit
19 , on de
vation de l
onze ; minu
était fort va
jusqu'au six
trouva une
Nord-Est , q
permit pas
mer , s'étend

Le 21 , o
huit brasses
Barenz était
dentale , un
vers son bâ
donnant son
dans deux c
prit alors le
On le suivit
frappa , se b
de ses pattes

fit donner à l'Isle le nom de *Baeren Eilande*, c'est-à-dire, *Isle aux Ours*. Il fut écorché, & sa peau n'avait pas moins de douze piéds de long.

Heemskerke.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la pointe du Sud de l'Isle; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le pays dont on avait la vue, était fort vaste; on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'au soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de Nord-Est, qui soufflait de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la mer, s'étendait Nord & Sud.

Le 21, on jeta l'ancre à vue de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'équipage de Barenz était allé prendre du lest à la Côte Occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, & nagea vers son bâtiment. Aussi-tôt l'équipage, abandonnant son travail, se jeta dans la chaloupe & dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plupart des armes dont on le frappa, se briserent sur son corps. Enfin il frappa de ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un

Heemskerke.

des canots , que s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu , il l'aurait coulé à fond ; mais il fut tué dans ce moment , & porté à bord. Sa peau avait treize pieds de long .

Une lieue plus loin sur la Côte , on trouva un fort bon Port , de seize , douze & dix pieds de profondeur ; & plus loin , on eut la vue de deux Isles , qui s'étendaient à l'Est. Du côté opposé , c'est-à-dire vers l'Ouest , on découvrit un grand Golfe , qui avait , au centre , une Isle remplie d'oies sauvages & de leurs nids. Heemskerke & Barenz ne doutèrent point que ces oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre , dans les Provinces-Unies , surtout au *Wieringen* , dans le *Zuidersee* , dans la Nord-Hollande & dans la Frise , sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisaient leur ponte. Quelques mauvais Physiciens avaient écrit que les œufs de ces oiseaux étaient les fruits de certains arbres d'écoffes , qui croissaient sur les bords de la mer ; que ceux qui tombaient à terre , se cassaient , au-lieu que ceux qui tombaient dans l'eau , ne manquaient pas d'éclore aussi-tôt ; & que les jeunes oies nageaient en sortant de leur coque.

Heemskerke & Barenz se crurent sur les côtes du Groënland ; mais l'Editeur du Journal fait observer , d'après les connaissances qui ont succédé ,

D
que le pays
est une Isle
velle-Zemb
marchie , pa
& qu'elle s
jusqu'au-delà
en longueur
Nord-Ouest
climat , que
croire ; inhab
nuits sont le
d'été , on n'
lumiere ; &
lorsque le So
proportion de
que de douze
heure , il ne
nuit , étant pl
demi sur l'ho
de sorte que ,
voit la lumie
pour soit si lo
temps sans int
il n'en est pas
qui sont au I
été le plus c
quelquefois ,
si fortes à l'o

que le pays où ces deux navigateurs se trouvaient, est une Isle située entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble, droit, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwège, & qu'elle s'étend depuis le soixantieme degré, jusqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire, en longueur, plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Isle-aux-Ours : elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisait croire inhabitable, & celui du monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'été, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere ; & pendant deux des six mois d'hiver ; lorsque le Soleil est au-delà de la ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'horizon, par les quatre-vingt degrés ; de sorte que, toutes les vingt-quatre heures, on y voit la lumiere de l'aurore. Mais, quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si longtemps sans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en est pas moins vrai que, de tous les Pays qui sont au Nord de la ligne, c'est celui qui a été le plus court & le moins chaud. On y a vu quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des

Heemskerke.

Heemskerke.

Côtes, que les vaisseaux n'y pouvaient passer. La neige même, qu'on y voit toujours en certains endroits, était si peu fondue dans les autres, que les rennes n'y pouvant trouver à paître, y étaient tout décharnés. La cause de ce perpétuel hiver, est que le Soleil ne montant jamais plus haut sur l'horizon, que jusqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ses rayons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, glissent dessus, ne la pénètrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raison, ils n'ont pas la force de dissiper les vapeurs qui s'élèvent de la terre, & qui, demeurant sur les montagnes & sur la mer, empêchent souvent que la vue des navigateurs ne puisse s'étendre plus loin que la longueur du navire. Aussi ne connaît-on que les côtes de cette terre. Elle paraît semée de hautes montagnes, toujours couvertes de neiges; & dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buissons, ni de fruits. La seule production qu'on y connaisse, est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les seuls animaux qu'on y voie, sont des ours blancs, plus grands que des bœufs, des cerfs, des rennes, des renards blancs ou gris, & des orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des équipages étant descendue pour observer la variation de l'aiguille,

D
 on fut enco
 blanc, qui
 cris dont o
 firent pren
 trouva de
 les soixant
 un autre g
 Côte Occid
 s'éloigner d
 On revint
 quante mir
 la vue de
 autres Offic
 celui de Ba
 put s'accord
 prendrait c
 Cornelisz,
 jamais sorti
 dans l'opin
 terres qui
 au Nord.

Barenz
 glaces, à
 crut, par l
 ou *Candno*
 qui lui de
 ensuite au
 soixante-d

On fut encore alarmé par la vue d'un grand ours blanc, qui nageait vers les vaisseaux; mais les cris dont on fit retentir aussitôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la Côte par les soixante dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte Occidentale; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet, on eut encore la vue de l'Isle-aux-Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son vaisseau, se rendirent sur celui de Barenz. Dans un Conseil, où l'on ne put s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui serait conforme à ses lumières. Cornelisz, suivant des préventions dont il n'était jamais sorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourrait passer à l'Est des terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le Cap au Nord.

Barenz, au contraire, fut déterminé par les glaces, à courir la bande du Sud. Le 11, il se crut, par l'estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la mer blanche, qui lui demeurait au Sud; & portant au Sud, ensuite au Sud-quart-Sud-Est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvait

Heemf-
kerke.

être loin de la terre de Willoughby. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle-Zemble, vers la Baie de Saint-Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Isle de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Isle des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le passage. Huit de ses matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix; & s'assirent au pied de la première, pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils apperçurent deux ours, levés contre la Croix même, sur leurs pattes de derrière, qui semblaient les observer. Ils ne pensèrent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendrait la fuite, une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris qu'il fallait demeurer en troupe, pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barenz se trouva, par les soixante-seize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-six degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Nassau; & le 7, il se vit sous le Cap de Troost, qu'il cherchait depuis long-temps.

Une brume des plus noires, l'obligea d'amarrer son vaisseau à un banc de glace de cinquante-

D
deux brasses
qu'elle en e
l'eau, & se
qu'il était à
amarré au
souffler; &
cherchait à s
de monde ha
pont, qu'on
sur le batin
monter. Des
à la-fois, sem
mais ce fut p
le banc de g
sur les hauts
& les plus ha
leurs fusils. I
combait en a
suivre, pour
Cependant
suivant, & les
admira la pes
heurtaient san
crainte de de
masses, Baren
péril était dé
le vaisseau fai
de lui. Enfin

deux brasses d'épaisseur mesurée , c'est-à-dire , qu'elle en avait trente-six de profondeur dans l'eau , & seize au-dessus. Le lendemain , tandis qu'il était à se promener sur le pont , toujours amarré au même banc , il entendit un animal souffler ; & bientôt il vit un ours à la nage , qui cherchait à s'élaner dans le navire. Il cria ; *tout le monde haut*. L'équipage fut à peine sur le pont , qu'on vit l'ours , appuyant déjà ses griffes sur le bâtiment , & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans , qui furent poussés tout-à-la-fois , semblerent effrayer l'animal : il se retira ; mais ce fut pour revenir fierement , par derrière le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre , sur les hauts du navire , la voile de la chaloupe , & les plus hardis étaient proche du virevaut avec leurs fusils. L'ours fut blessé ; & la neige , qui tombait en abondance , ne permit point de le suivre , pour s'assurer de sa mort.

Pendant , les glaces s'étant séparées le jour suivant , & les glaçons commençant à flotter , on admira la pesanteur du grand banc , que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Mais , dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses , Barenz se hâta de quitter ce parage. Le péril était déjà pressant , puisqu'en faisant voile , le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc , où

Heemskerke.

Heemskerke.

l'on porta vite un ancre , pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le vaisseau avait le Cap au courant, qui chariait des glaçons; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros bancs de glace, qui étaient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avaient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti était de s'amarrer de banc en banc, on en vit un, dont le haut s'élevait en pointe, avec l'apparence d'un clocher; & s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau, & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avait dix-huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barenzcrut devoir employer toutes sortes d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorsqu'il ferait une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros bancs ne pourraient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avancait offrait une grande chute d'eaux qui descendaient des montagnes. Il ne put aller fort loin; & se voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le *petit Cap des glaces*. Le 13, au matin, on vit partir, de la pointe orientale, un

ours blanc
coups de
blessure ne
à terre, pl
chaloupe,

Le 15,
le vaisseau
glaces, ave
dégagea heu
Mais, pend
travail, le
peu de dista
& le trava
L'ours reçut
fuir de l'au
un banc de
chaloupe le
bord de l'Is
& d'un coup
profonde bl
voulut redon
levait sa hac
ment pour l
qu'on parvir

Le 16, d
mettre dans
vers la No
chemin, sur

ours Blanc, qui venait vers le navire. Quelques coups de fusil lui cassèrent une jambe; mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots y descendirent dans la chaloupe, le suivirent & le tuèrent.

Heemskerke.

Le 15, on s'approcha de l'Isle d'Orange, où le vaisseau se trouva presque aussitôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avancant vers la terre. Mais, pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours, qui dormait à peu de distance. Il courut d'abord vers le vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Isle, où il se plaça sur un banc de glace. Il y fut suivi; & la vue de la chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Isle à la nage. On lui coupa le passage, & d'un coup de hache sur la tête, on lui fit une profonde blessure. Le matelot qui l'avait frappé, voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levait sa hache, l'animal plongeait assez adroitement pour l'éviter; & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de se mettre dans la chaloupe, pour traverser les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formaient

Heemf-
kerke.

une petite montagne ; & là, ils prirent hauteur dans la vue de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le continent leur demeurerait au Sud-Sud-Est ; ensuite une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même-temps, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est, & ne doutant plus alors du succès de l'entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile ; mais, après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on était parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancrs. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il était couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'était pas non plus celle de la glace ; c'était un vrai bleu céleste. Sa hauteur était de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'Ouest

D
du Weigats.
Zemble, &
vert, l'espér
absolument
tourner en
des courans,
glace, qu'on
entré dans le
eu milieu de
parts. Trois h
faire des ouv
& ne durent
Cependant on
à l'Ouest du
étant rejoint
blement d'épa
plus favorable
d'hiverner dan
que commenc
exemple.
Le 27, les
& le vent, q
encore plus,
contre l'avant
longueur un r
gereux. Dans c
on mit la chal
pour l'extrémi

du Weigars. Comme on avait passé la Nouvelle-Zemble, & qu'on ne trouvait aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin, semblait absolument évanouie, & Barenz pensait à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la Baie des courans, le vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne durent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écartèrent un peu

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

le 28; mais, tandis qu'on observait les dommages que le vaisseau avait soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir on remarqua que les glaçons s'entassaient les uns sur les autres; & le 29, il s'en était accumulé de si grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublèrent autour du vaisseau; & la neige, qui tombait en abondance, haussait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnaient. On s'attendait à le voir crever bientôt, & se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés, sous le vaisseau, du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort panché; mais ensuite ils s'amoncellèrent aussi de l'autre côté; de sorte que le bâtiment se trouva droit, & monta sur ces bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passèrent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arrière était enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattait que cet incident pourrait servir à

D
conserver le
raient de le
rompu. Cep
heur même
vaisseau; cau
la proue, a
ils auraient
pu manquer
même aurait
dourait beau
déjà mis le
pour s'y reti
dans l'attente
glaces se sé
courant. On
ment dont o
& tous les e
gouvernail &
les démonter
se trouvait en
Le premier
s'entasser; &
de plusieurs p
fit les prépar
la chaloupe. L
encore le vaiss
& l'ouvrirent
enfin la résolut

conservé le gouvernail, & que les glaçons cesseraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eût été exposée comme la proue, aux glaçons qui flottaient sans cesse, ils auraient enlevé tout le bâtiment, & n'auraient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot & la chaloupe sur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étaient passées dans l'attente de ce qui pouvait suivre, lorsque les glaces se séparèrent & furent emportées par le courant. On rendit grâces au Ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail & la barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvait encore assiégé de glaçons.

Le premier de Septembre, ils recommencèrent à s'entasser; & le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot & la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on était déjà ferré. Alors le safran de l'étambord se sépara; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui était mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étaient de la hauteur des montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait résister long-temps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec de instrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots, ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avaient jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de rennes & d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnaître aux vestiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables,

que

D
que non-se
manquer d'
le dégager
chait pour
sur les seco
on ne voya
vérifié le ra
le promet d'a
nissait déjà
de se chauff
de soif : ain
résolution d'
er au prin
plus qu'à bâ
être à couver
il se trouvait
riviere, des
ment de Tart
par faire un tr
Le 15, pe
un matelot vi
le plus petit
& les autres c
l'équipage se c
ours alla port
mis de la vi
dans la tête ur
mort. L'autre

Tome XX

que non-seulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'hiver; qui s'approchait pour les augmenter, on avait tenu conseil sur les secours qu'on pouvait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissait déjà les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif: ainsi, chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au printemps dans sa Patrie; on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte, où l'on put être à couvert du froid & de l'insulte des ours; il se trouvait effectivement, sur les bords de la rivière, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment; un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, & les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande; & presque-aussi-tôt il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise: il se

Heemf-
kerke.

garda fixément son compagnon, qu'il voyait étendu sans mouvement; il le flaira; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derrière, pour observer mieux les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre, le fit retomber sur ses pieds. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barenz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avait point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts; & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chute d'eau: envain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avaient été traînés sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissaient pas d'une

D
bonne santé.
mettrait un c
souvent dans
sans emporte
ombée toute
ne permit po
chercher du
de l'édifice,
d'élever une
clôture: mai
ardeur du fe
manquer de b
Le 2 d'Octob
chute achevée
du Journal, u
de fanal à ceu
gater: mais le
hardis. Le 5,
verte; aussi l
sans que les gla
commencé à s
de Veer, qu
d'environ tr
& l'on reco
pait était ge
trois brasses d
la chambre de
couvrir la bu

bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettrait un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige, qui était tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la hutte, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart, qui eût servi de clôture : mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée ; & l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *mai* de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer : mais le souvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre ; sans que les glaces, où le vaisseau était pris, eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit Gérard de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ trois pieds de haut pour l'entourer ; & l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire, de trois brasses & demie. » Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la hutte, & cette couverture, qui reçut

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

la forme d'un toit à deux égouts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de poupe fut aussi dépecée, pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'aurait pu sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un matelot rencontra un ours, qu'il n'aperçut qu'à peu de distance; &, dans sa première frayeur, il se mit à courir vers le vaisseau. L'ours le poursuivit, & n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avait tué, & qu'on voulait faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder; ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier; *un ours, un ours*. Tous ses compagnons jetterent aussi-tôt de grands cris, & monterent armés sur le pont; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avaient eu peine à supporter dans le vaisseau, ils ne pouvaient retrouver tout-d'un-coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui aurait pu les dévorer dans cet état, s'il n'eût été chassé par leurs cris. Heemskerke profita d'un temps serein, qui continua le 10,

D
pour leur fa
provisions. L
passer la nu
tant plus rig
encore faite
une fumée i
un traîneau
Dantzick, po
au départ, il
matelots, for
charge de de
ils trouveren
force du fr
de colle-fo
hutte, & mi
biere, loin
dant, n'eut
jours suivans
dont on ne s
lorsqu'on rete
toute la biere
avait fait fer
excepter ceu
dont plusieurs
l'équipage pa
d'y traîner la
toute, pour le
il n'est pas s

pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvait allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de biere *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la hutte; mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laissèrent leur charge de dehors sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte, & mis près du feu pour dégeler: mais la biere, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau, pour transporter toute la biere qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont plusieurs s'étaient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau, & l'ancre de toue, pour les besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés.

 Heemskerke.

Heemf-
kerke.

Le Soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrès. Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barenz, levant les yeux, vit derrière le vaisseau trois ours, qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussi tôt; mais les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tout les matelots cherchèrent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur un traîneau, deux hallebardes, dont Barenz prit l'une, & Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau; d'un autre côté, Barenz & de Veer en firent le tour, pour entrer par derrière. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente. Mais les furieux animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitaient

D
chaque fois qu'on lui jetait des armes que l'on avait prises, un fusil, plusieurs poignées de couteaux, crainte, rien ne pouvait s'exécuter l'assaut avec eux, manquer d'être tués. Enfin les Hollandais, qu'au plus ils n'avaient qu'une extrémité, comblaient de tendresse, jettant sur le muffle du vaisseau apparemment un grand cri; & quoiqu'il n'y eût pas moins grand d'un pas aller.

Le 27, on se leva, & dont le grand vent du lapin. Les Hollandais firent divers soins, dont on se voyait & de monter une lampe, la graisse de laquelle on portait, sur des bûches de résines, pour

chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; &, dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barenz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jeta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussi-tôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir; & dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voyait condamné; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe, où l'on devait brûler, au-lieu d'huile, la graisse d'un des ours qu'on avait tués; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

couvert la hutte , afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le premier de Novembre , au soir , on vit paraître la Lune à l'Est ; & le Soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2 , il se leva au Sud-Sud-Est , & se coucha près du Sud-Sud-Ouest ; mais son globe ne se montra point en entier sur l'horizon. Le 3 , il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est , un peu plus vers le Sud , & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest , un peu plus aussi vers le Sud ; on ne vit , ce jour-là , que la partie supérieure de son globe à l'horizon ; quoique l'endroit de la terre , où l'on prit hauteur , fût aussi haut que la hune du vaisseau , dont on était assez proche. Le 4 , on cessa de voir le Soleil , quoique le temps fût calme & serein.

Si le Soleil avait quitté l'horizon , la Lune y était venue prendre sa place ; & , lorsqu'elle fut à son plus haut période , elle paraissait nuit & jour , sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre , qu'on ne put le distinguer de la nuit , d'autant plus que l'horloge , qu'on aurait pu consulter , s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il longtemps au lit , sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée ; & lorsqu'on prit le parti de se lever , personne ne put distinguer si ce qu'on voyait de lumière , était celle de la Lune , ou celle du jour ;

D
Le Journal
cette distinc
qu'on envi
vivres étant
du biscuit q
à quatre liv
provision de
assez abonda
de vin , & c
On prenait
se montrer ,
avec le Soleil
Barenz fit d
dans lequel
trouver pris ;
& l'animal d
grand nombre
à-la-fois , on
ses , qu'on ch
encore plus
ques-uns.

Le 12 , on
tion du vin à
nique boisson
de neige for
tout le mond
faire l'usage
le froid. Les

Le Journaliste n'ajoute point comment on fit enfin cette distinction. Entre mille maux présens & ceux qu'on envisageait dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restait, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La provision de poisson sec & de viande était encore assez abondante; mais on commençait à manquer de vin, & ce qui restait de biere, était sans force. On prenait quelques renards, qui venaient alors se montrer, au-lieu que les ours s'étaient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à son retour. Barenz fit disposer un cerceau, avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer, sans se trouver pris; & l'on pouvait tirer aussi-tôt le piège & l'animal dans la hutte. Ensuite il en vint un si grand nombre, que, pour en prendre plusieurs; à-la-fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres, pour les rendre encore plus pesantes; & l'on en prit ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de régler la distribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boisson, qu'on eut d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barenz fit distribuer à tout le monde, une pièce de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Les chemises & les linceuls n'étaient pas

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

plus ménagés ; mais on tomba dans une autre difficulté , lorsqu'il fut question de les laver. On n'avait pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant , il était impossible de le tordre. Il demeurait même gelé près du feu , du-moins par le côté du dehors ; & c'était une occupation fort pénible, que de le tourner sans cesse , ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante , pour le faire dégeler. Le 22 , il ne restait que dix-sept fromages , qui furent partagés. Le 26 , & les deux jours suivans , il tomba une si grande quantité de neige , que la hutte en étant tout-à-fait couverte , il fut impossible d'en sortir ; mais l'air s'étant éclairci le 29 , on se servit de pelle pour creuser dans la neige ; & l'on y fit un trou , par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvaient aussi couvertes : elles furent dégagées , & , dès le même jour , on y prit quelques renards , chasse d'autant plus précieuse , qu'avec la chair de ces animaux , qu'on mangeait avidement , elle fournissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre , la hutte se trouvant enlevée , pour la seconde fois , dans les neiges , on eut à souffrir une si terrible fumée , que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres , il fallut demeurer au lit pendant trois

jours , sans qu'on fût en état de se lever à-tour dans les glaces de ce monde dans l'espace qu'on s'imaginait qu'on avait vues. On moncelaiement sur la hutte avait obligé de rester trois jours sans plancher & sans doigts de pieds dans les lits. On demeura sur le poids , ce qui préparait lui-même que les matras conservent la gelée fut si forte que les robustes ne pouvaient tous la supporter dans l'opinion de ne plus être capable de résister jusqu'au vin de la nuit. Il fallait le faire avec attention ; & le re-

jours , sans autre soulagement que des pierres qu'on faisoit chauffer , & qu'on se donnoit tour-à-tour dans les lits. Le 3 , on entendit craquer les glaces de la mer , avec un bruit qui jeta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace , qu'il avoit vues pendant l'été , se détacheroient , ou s'amoncèloient les unes sur les autres , pour tomber sur la hutte. En même-temps , comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours , il gela si fort au-dedans , que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace , & qu'il s'en trouvoit jusques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu , quoiqu'on en eût augmenté le poids , ce qui mit Barenz dans la nécessité de préparer lui-même le sable de douze heures , que les matelots nomment l'*ampoulette* , pour conserver la connoissance des temps. Le 6 , la gelée fut si forte , & le froid si vif , que les plus robustes ne pouvant le supporter , ils se regardoient tous languissamment , & d'un œil de pitié , dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé , jusqu'au vin de Xeres , dont on connoît la chaleur. Il falloit le faire dégeler aux jours de distribution ; & le reste du temps , on étoit réduit à l'eau

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

de neige fondue, qui faisait craindre un surcroît de désastre par les maladies qu'elle pourrait causer. Le 7, un accident plus horrible encore, faillit d'emporter à-la-fois tous les misérables Hollandais. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du vaisseau, le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce que le feu en est ardent, & de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matière, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres, pour s'assurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils se trouverent tous attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtaient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut sortir, tomba sans connaissance, sur la neige. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurèrent persuadés qu'un quart d'heure plus tard, ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair, & le Ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on désespère de pouvoir l'ex-

D
primer. « L
» gela aux
» s'en serv
» fures du
» avaient ap
» de chauf
» étaient to
» quelque t
» lèvres, au
» gelaient a

Le 14, l
soixante-seiz
au vaisseau,
dix-huit jour
hutte, la gla
le jour eût p
point alors
d'assez loin,
quantité d'e
douterent po
lorsque le c
prendre. Le 2
de la hutte,
trappes. « Le
» ou du noir
» objets les p
» pour en sen
» & l'on n'au

primer. « Dans la hutte même, le cuir des souliers
 » gela aux pieds, & sa dureté ne permit plus de
 » s'en servir. Les Hollandais se firent des chaus-
 » sures du dessus des peaux de moutons qu'ils
 » avaient apportées, avec trois ou quatre paires
 » de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits
 » étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient
 » quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs
 » lèvres, au visage & aux oreilles, des pustules qui
 » gelaient aussi. »

Heemf-
herke.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna
 soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent
 au vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis
 dix-huit jours, qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la
 hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique
 le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût
 point alors de jour, on ne laissait pas de voir
 d'assez loin, & l'on découvrait, dans la mer,
 quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne
 doutèrent point que ce changement ne fût arrivé,
 lorsque le craquement des glaces s'était fait en-
 tendre. Le 25, ils entendirent des renards autour
 de la hutte, sans en trouver un seul dans les
 trappes. « Le feu semblait manquer de chaleur,
 » ou du moins elle ne se communiquait point aux
 » objets les plus proches : il fallait brûler ses bas,
 » pour en sentir un peu aux jambes & aux pieds;
 » & l'on n'aurait pas même senti la brûlure des

Heemf-
kerke.

» bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle
» fut la fin de Décembre ; & ce fut au milieu de
» ces souffrances , que le malheureux reste de
» l'équipage entra dans l'année 1597.»

Le commencement n'en fut pas moins rude ;
ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer
la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les
billets furent tirés ; & le sort favorisa un Canonnier,
« qui se trouva ainsi , remarque le Journaliste ,
» Roi de la Nouvelle - Zemble , c'est à-dire d'un
» pays qui a peut-être deux cens lieues de long
» entre deux mers.» Le 10 de Janvier , on trouva
que l'eau était montée de près d'un pied dans le
vaisseau , & qu'elle s'y était convertie en glace.
Le 12, la hauteur, prise de l'étoile nommée *l'ail
du Taureau* , s'accorda si bien avec les premières
observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans
la supposition des soixante-seize degrés , mais
plutôt au-dessus que plus bas. Le 13 , d'un temps
clair & calme , on observa que la lumière du
jour commençait à croître : en jettant une boule ;
on la voyait courir ; ce qu'on n'avait pas vu jus-
qu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement,
pour s'exercer le corps , & sur-tout les jambes, que
la plupart avaient engourdis. Bientôt on crut
remarquer aussi, dans l'air , une rougeur, qu'on
prit pour une espèce d'aurore , avant-cour-
rière du Soleil. D'un autre côté, le froid di-

D
tinua si se
qu'il y ava
tomber des
qui dégelai
pendant la
force. On fu
de biscuit &
nards deven
d'ailleurs aff
animaux ann
Le 24, H
d'un matelou
clair, pour a
ditional. Au m
de Veer appe
nèrent de p
tutte : mais B
rien voulut ri
ses supputatio
le soleil pût t
autres soutena
estation fut v
spais, qui ne
narenz dans so
e 27, tout l'éc
astre du jour
nilla aucun do
e 24.

tinua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégelaiement sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biscuit & de vin, parce que la chasse des renards devenait moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux; car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, de Veer aperçut un côté du globe solaire. Ils se hâtèrent de porter cette agréable nouvelle à la hutte: mais Barenz, dont on connaissait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en fallait de quinze jours que le soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenaient ce qu'ils avaient vu; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettait de rien voir, confirma Barenz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit, sur l'horizon, l'astre du jour dans toute sa sphère; ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie

Heemskerke.

Heemf-
kerke:

Cependant, comme cette découverte était opposée au sentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvait la juger contraire au cours de la Nature, parce qu'elle semblait détruire la rondeur qu'on attribuait aux cieus & à la terre, les Hollandais craignirent qu'on ne les accusât d'erreur; & qu'après avoir été si longtemps sans voir la lumière, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du temps, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raisonnemens & toutes les circonstances.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouît agréablement de la clarté du soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard & de neige qu'au cœur de l'hiver; mais le beau temps leur ayant succédé, le 8 de Février, on vit le soleil se lever au Sud-Sud-Est, & se coucher au Sud-Sud-Ouest, c'est-à-dire, par rapport au cadran de plomb qu'on avait posé près de la hutte, au midi de ce terrain; car la différence d'avec les compas ordinaires était au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avait passés sans voir d'ours, les avaient fait oublier, lorsque le 13, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand,

fort grand
lot, l'ayant
trine un c
& la balle
laisa pas d
ceux qui c
ber, le tro
la tête, con
l'avoit bleff
force de ce
tirer quelqu
tre, & l'on
de graisse,
y avait long
perdu la con

Le reste
miers jours
tinuelles de
lards & de g
de plaisir ap
descendit un
neige, jusqu'
ouverte; mai
sement le mo
derriere, po
Cependant il
sur la hutte,
fut effrayé. Il

Tome .

fort grand, qui venait droit à la hutte. Un matelot, l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avait eue de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avait long-temps que faite de matiere, on avait perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais temps, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avait faits à la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Hemskerke, qui apperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, & se mit derrière, pour la soutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de si grands efforts pour renver-

Hemskerke.

Heemskerke.

ser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle était entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandais allèrent visiter leur vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage, ils considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, & qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire, des maisons, entremêlées de tours, de clochers, de bastions & de remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou six mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiseau, qui plongea aussi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte, qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençait aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder, lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Ouest nettoya la haute mer & n'y laissa plus de gros glaçons. Alors tout le

monde par
Hollande
reste des
les qui en
belles app
de s'appar
seau, qui
dix pas de
cinq cens
que, dans
ques matel
nettement
tout l'équi
lieu. Les m
grau, com
où l'on av
pour suppo
lard pour t
Cependant
quer avec l
lui-même q
la fin de Ju
à qui l'on c
se contenta
ques jours
en conféra
pas dégagé
de mettre k

monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour suivant, que le vaisseau, qui n'était, au 15 de Mars, qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cens! Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés, proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençaient à manquer, dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barenz, à qui l'on connaissait beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceraient alors de mettre la chaloupe & la *soute* en état de partir :

 Heemskerke.

Heemskerke.

ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voyant les glaces ramenées par un vent du Nord-Est, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer. Mais la scute qui était enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes, affaiblis comme ils étaient par un genre de vie si triste, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrèrent aussi-tôt dans la hutte; & les plus habiles tireurs, se distribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fusils. Un autre monta sur la cheminée, avec le sien. L'ours marcha fierement vers la hutte, & s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas aperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré sa première frayeur, il perça l'ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblèrent pour lui; car, lorsqu'il avait tiré son coup, le monstre était si proche, qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer; & si l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait souvent dans un climat si rude, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux

animal
aurait fa
qu'il ava
loin; &
de le tu
morceau
& le po
suivans,
animaux
s'échappe
pour s'en
La cha
le 7 Juin
l'arriere;
laquelle d
côtés, pou
pour le m
jour suiva
accompag
pluie, obi
la hutte, c
qu'on en
mais cette
qu'on eur
à s'ouvrir.
les deux b
& le reste
& rendait

animal serait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; & lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres ours, qui parurent les jours suivans, eurent le même sort. Il semblait que ces animaux sentissent que leur proie était prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

La chaloupe & la scute se trouverent radoubées le 7 Juin. On avait coupé à la scute une partie de l'arrière; & l'on y avait fait une petite arcaffe, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour suivant, une violente tempête du Sud-Ouest, accompagnée de grêle, de neige, & sur-tout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de sec, parce qu'on en avait ôté les planches pour le radoub; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux commençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage, les deux bâtimens, les agrêts, les marchandises, & le reste des provisions. La neige s'amolissait, & rendait le chemin fort difficile. On fut obligé

Heemf-
keske,

Heemskerke.

de quitter les fouliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut très-pénible. Il était question, non-seulement d'écarter des neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance aurait soutenu le courage, si l'on eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours, maigres & décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, & qui obligeaient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, satisfait du temps & d'un bon frais de Sud Ouest, dit alors qu'il était résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barenz, dont la santé s'était affaiblie depuis long-temps, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte, qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après

eux dans
quelle ave
misérable
dix mois. L
allait entre
couverte,
Heemsker
signées de
la chaloup
« récit de
« souffert,
« dans l'es
« des glace
« vœux, &
« vivres,
« saison, qu
« ils avaien
« & d'entr
« à toutes
« avaient ju
« moire, a
« séparés pa
« ou par q
« trouver su
« malheure
« moignage

Après ce
les deux pe

eux dans le même lieu , & leur apprendre par
 quelle aventure ils y trouveraient les restes d'une
 misérable maison qui avait été habitée neuf ou
 dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on
 allait entreprendre , avec deux petits bâtimens sans
 couverture , faisait prévoir d'horribles dangers ,
 Heemskerke écrivit deux Lettres qui furent
 signées de tout l'équipage , & déposées , l'une dans
 la chaloupe , l'autre dans la scute. « Il y faisait le
 récit de tout ce que les Hollandais avaient
 souffert , en attendant l'ouverture des eaux , &
 dans l'espérance que leur vaisseau se dégagerait
 des glaces ; mais le Ciel n'ayant point exaucé leurs
 vœux , & se trouvant à la veille de manquer de
 vivres , sans compter l'incertitude de la belle
 saison , qui passerait vraisemblablement fort vite ,
 ils avaient été forcés d'abandonner leur navire ,
 & d'entreprendre un voyage qui les exposait
 à toutes sortes de disgraces. Il ajoutait qu'ils
 avaient jugé à propos de dresser ce double Mé-
 moire , afin que si leurs deux bâtimens étaient
 séparés par la tempête , par le naufrage de l'un ,
 ou par quelque autre accident de mer , on put
 trouver sur l'autre toutes les circonstances de leur
 malheureuse histoire , & la confirmation du té-
 moignage de ceux qui auraient survécu. »

Après ces tristes précautions , on tira vers la mer
 les deux petits bâtimens , & les traîneaux , chargés

Heemf-
 kerke.

Heemskerke.

des marchandises & des provisions : c'étaient six paquets de draps de laine , un coffre plein de toiles , deux paquets de velours , deux petites caisses remplies d'argent , deux tonneaux d'ustensiles & d'agrêts , treize tonneaux de biscuit , un de fromage , un de lard , deux d'huile , six de vin , deux de vinaigre , & les hardes de l'équipage. Tout cet appareil , étalé sur le rivage , paraissait difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux bords ; mais rien n'est impossible à l'industrie , soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin , le 14 de Juin 1597 , à six heures du matin , on mit à la voile par un vent d'Ouest. Les deux bâtimens arrivèrent avant le soir au Cap des Isles , où les glaces étaient encore si fortes qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur , arrivé dès le premier jour , consterna les Hollandais. Quatre d'entr'eux descendirent à terre , & n'y virent que des rochers , d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierre. Ils se croyaient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu : mais , le 15 , les glaces s'étant un peu écartées , ils doublèrent le Cap de Fleffingue , & s'avancèrent jusqu'au Cap du Desir. Le 16 , ils se trouverent à l'Isle d'Orange , où quelques-uns descendirent aussi , & firent du feu , de quelques pièces de bois qu'ils y trouverent. Leur besoin le plus pressant

étant ce
neige d
Heemskerke
passa sur
quelques
dans un
ne ferait
qu'il y av

On re
Glaces , d
de peine d
kerke , d
Barenz , s
fort mal
apprenant
d'être élev
ajouta-t-il
fois ce Ca
de sa fin ;
car les deu
glaces , & d
tion. Le 17
le choc d
une violen
Ensuite ils f
de glace flor
se dirent le c
courage , i

étant celui d'eau douce , ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke , accompagné de deux matelots , passa sur la glace dans une autre Isle , où il prit quelques oiseaux ; mais , à son retour , il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace , & dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel , parce qu'il y avait un courant fort rapide.

On remit à la voile , & l'on arriva au Cap des Glaces , où les deux bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignaient à se joindre. Heemskerke , qui n'était pas sur le même bord que Barenz , s'informa de sa santé , & Barenz , quoique fort mal , répondit qu'il était mieux. Ensuite , apprenant qu'on était au Cap des Glaces , il souhaita d'être élevé par ses matelots , pour se procurer , ajouta-t-il , la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin ; mais il eut le temps de se satisfaire ; car les deux bâtimens furent aussi-tôt pris des glaces , & demeurèrent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin , ils essuyèrent , au contraire , le choc d'un grand nombre de glaçons , avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans , que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant , ayant repris courage , ils s'efforcèrent de se rapprocher des

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approchèrent ; mais il restait l'embaras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraissait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, & sautant de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des bâtimens, & commencèrent par transporter avec eux les malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui était à bord, & tirant les bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru presque inévitable.

Le 18, ils employèrent une partie du jour à réparer leurs bâtimens, qui avaient beaucoup souffert. Le bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du goudron, dont ils calfatèrent les coutures. Ensuite ils allèrent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les malades ; mais ils ne rapportèrent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces ; &, de routes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette

triste idée
qu'au soir
Le 20, à
de la scute
Barenz, e
matelots, e
quilleme
Ses gens,
Marine, n
Mais bien
que les fo
yeux lui to
expira si sub
alors dans l
adieu. Presq
aussi. La m
consternati
l'ame des tr
autant de co
Le 21, n'ay
dans les circ
qu'on passa
l'attente du r
treize homm
Le vent se
l'éloignement
Mais il fallai
quante pas si

triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la scute dans la chaloupe, pour apprendre à Barenz, que Nicolas Andrijs, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. *La mienne*, répondit tranquillement Barenz, *n'est pas éloignée, non-plus.* Ses gens, qui le voyaient lire dans une Carte-Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi, les yeux lui tournerent; & , sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivait alors dans la scute, n'eut pas le temps de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andrijs mourut aussi. La mort de Barenz jeta une profonde consternation sur les deux bords. Il avait été comme l'ame des trois Voyages; & tout le monde avait autant de confiance à sa probité qu'à ses lumières. Le 21, n'ayant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre, qu'on passa dans le regret de cette perte, & dans l'attente du même sort. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; & , dans l'éloignement, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il fallait traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi; & ce fut pour retomber alors dans de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparèrent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le soir, les deux bâtimens se retrouvèrent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent, sur les neuf heures du matin, au Cap de Troost, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna soixante-seize degrés trente-neuf minutes. On n'avait point à se plaindre de la lumière du Soleil, qui était assez brillante; mais il manquait de la chaleur pour fondre la neige, & le plus pressant besoin des Hollandais était la soif. Ils ne furent dégagés des glaces, que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route jusqu'au Cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui servit à faire fondre de la neige. Ce soulagement joint aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus faibles.

Le 25, qui dura laquelle les s'étant rom fût possible Ils se vire &, pour Cependan le second route vers premiere, fait une liee tre la chal gens ensève épaisse, & De Veer fit les autres y se rejoindre. Ils s'avanc la côte Occid qu'ils s'efforç les glaces un marines. Les en troupes qui leur firent se retrouver furent obligés la glace ferme

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presque entiers, & pendant laquelle les glaces où les bâtimens étaient amarrés, s'étant rompues, ils dérivèrent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; &, pour comble de malheur, ils se séparèrent. Cependant un vent du Nord-Ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La scute y arriva la première, & de Veer, qui la commandait, ayant fait une lieue le long des glaces, sans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerke & tous ses gens ensevelis dans les flots. La brume était fort épaisse, & menaçait de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Heemskerke.

Ils s'avancèrent ensemble, le 27, à une lieue de la côte Occidentale du Cap de Nassau; &, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de vaches marines. Les oiseaux commençant à paraître aussi en troupes nombreuses, ils en tuèrent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouvèrent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux bâti-

Heemskerke.

mens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; & la première décharge eut peu d'effet: cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fusils; & de la seconde, on tua un de ces animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces, où ils se mirent tous deux à le manger. L'équipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent aussi-tôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi-mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'ours qui l'avait emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux tentes, la moitié qui restait. Les deux jours suivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avaient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'il n'eussent reçu quelques blessures.

Le p
funeste
bancs de
rent ave
qu'ils br
équipage
tomberen
qu'il fût
encore pl
qu'il fallu
proche de
craindre.
quets, on
glace rom
avançait v
croyait pr
ou se cach
l'avaient c
unique bie
fut pis enc
scute. La g
telots; &
eux, brisé
qu'on avai
s'y était re
extrême por
table office.
& la scute

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venaient de la mer, heurtèrent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils brisèrent en plusieurs pièces, celle que les équipages avaient prise pour asyle. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soit pressait encore plus; c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner par-dessus les glaces, jusqu'à assez proche de terre, où les glaçons étaient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompait sous les pieds, à mesure qu'on avançait vers ses bords. Un paquet, qu'on se croyait prêt à saisir, était emporté par un glaçon; ou se cachait sous un autre. Les plus hardis ne savaient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la scute. La glace rompit sous une partie des matelots; & ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, sur-tout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employèrent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écartèrent un peu, & la scute fut tirée sur la glace même, près de

 Heemb-
kerke.

Heemf.
kerke.

la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin, jusqu'à six du soir. On perdit deux tonneaux de biscuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles & d'agrêts, le cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour suivant, retrouvèrent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la scute, le coffre de toiles, & un chapeau; hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, & servit à sécher les pièces de drap mouillé. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux bâtimens à l'eau, l'espace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que personne n'aurait été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept & huit heures du matin; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre & de remonter

sur la gla
rée dans

On fit
traverser
faces de
gnes, mai
possibilité
décharger
charge, &
pas sur la
eau. Ils re
fort lentem
s'offrait ent
gieuse gran
masses étai
forti de ce
tueux, dont
de gagner la
de peine à
bâtimens, av
monde au d
grand ours f
les tentes. Il
qui le firent t
chaude qui t
moins à du sa
culait. Quelc
de g'ace, qu'i
Zèque X

sur la glace ferme, qui n'était point encore s'élevée dans le lieu qui fut choisi.

Heemskerke.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace assez semblables à deux campagnes, mais jointes par une espèce d'Isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux bâtimens, de transporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace qui s'offrait entre deux glaçons flottans, d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés, si les masses étaient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce Détroit, un vent d'Ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en poue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux bâtimens, avec une fatigue qui réduisait tout le monde au désespoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude qui sortait de ses blessures, ressemblait moins à du sang qu'à de l'huile, sur l'eau où elle coulait. Quelques matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; &

Heemf-
kerke.

lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînérent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit pieds d'épaisseur.

Trois hommes de l'Equipage passerent dans une Isle qui se présentait devant les tentes, & découvrirent delà l'Isle des Croix, à l'Ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette dernière Isle, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapportèrent à leurs compagnons, furent le seul fruit d'un voyage téméraire auquel ils avaient employé douze heures, & qui avait causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils raconterent que, pour passer à l'Isle des Croix, ils avaient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui était sur la glace, entre les deux Isles, & que pour aller & revenir ils avaient fait, à-peu-près; six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, & n'en reçurent pas les œufs de canards avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques matelots, chargés

d'aller
verent
glace. L
dus : ma
d'entr'eu
le fit ton
voulut re
tre saisit
& reven
tirerent a
l'animal,
rut après
gaffe, & lu
L'ours tou
trois fois
une nouve
sieurs balle
Enfin ils a
décharge;
les dents.

Le 19, se
matin, dans
coup d'eau
tience de ra
compagnons
ramasser une
à leur arrive
nécessaires à

à aller reconnaître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de ses blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussi-tôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derrière. Le matelot voulut redoubler son coup ; mais le furieux monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces, & renversa le Hollandais à son tour. Les autres tirèrent aussi-tôt ; & leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui était tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'ours tournait chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappait. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin ils acheverent de le tuer d'une troisième décharge ; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

Le 19, sept hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Isle des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest ; & , dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'était pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens

Heemf-
kerke.

pas, leurs bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la dernière. Les deux bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile ; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'Isle des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Ouest-quart-de-Sud-Ouest, avec un si bon vent d'Est & d'Est-Nord-Est, que suivant l'estime on ne faisait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé ; & , vers six heures du soir, on reconnut l'Isle de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette Isle, les Hollandais des deux bâtimens virent environ deux cens vaches marines, qui semblaient y paître, & se firent un amusement de les chasser ; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, & firent un bruit terrible, qui semblait les menacer de leur perte. Ils ne se crurent obligés de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, se trouvant proche du Cap

de Cap
cherch
en abo
Les oi
des ho
main.
vait à r
pour l'
landais
pouvaie
un si g
A pe
loigner
à-fait c
couverte
avec des
de retou
reusement
tous les
leur ma
leurs ois
Nord, l
quels ay
petites p
degrés d
touchant
ils saisi
commen

de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des oiseaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les oiseaux ne paraissaient point effrayés de la vue des hommes, & la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, & les petits éclore, dans un si grand froid.

Heemf-
ketke.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'Isle, ils trouverent de petites pièces de bon or, par les soixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir, & sortant de l'Anse, le

Heemf-
kerke,

26, ils rencontrèrent le 27, à 6 heures du soir; un courant fort rapide. ils se crurent près de *Cof-tingsfarch*; d'autant plus qu'ils voyaient un grand golfe, qui, suivant leurs conjectures, devait s'étendre jusqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils passèrent un canal, entre une Isle & la terre ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la Baie de Saint-Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la pointe, qu'ils apperçurent deux barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, & qui pouvaient être des Sauvages ou des ennemis de leur Nation. Ils ne laissèrent pas de s'en approcher. C'étaient des Russes, qui s'avancèrent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la première vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais, qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gérard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; & c'étaient effectivement les seuls, qui eussent fait le second voyage. Ils leur demanderent, ce qu'était devenu leur

vaissela
crurent
d'Inter
avaient
admira
pendar
Russes
portere
leine.
Holland
lumiere
Maien
les per
pêcha p
gerent
passerent
bientôt
rence d
conclure
que le v
dans le
de retour
à l'une,
de trou
dant ils
découvra
herbe qu
plupart

vaisseau, ou du moins c'est ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage : &, n'ayant point d'Interprète, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avaient perdu un beau navire, qui avait fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour : mais, le 29 au matin, les Russes appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement le temps était si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un canal, entre deux Isles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux Isles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vue de deux Croix leur fit espérer de trouver des hommes. Elle était déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de bistorte, ou cochlearia; herbe qu'ils désiraient ardemment, parce que la plupart étaient fort incommodés du scorbut. Ils

Heemfkerke.

Heemf-
kerke.

en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt que, dans l'espace de deux jours, ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminèrent à passer droit en Ruffie ; & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur misere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Ouest ; mais, après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouvèrent au milieu des glaces, nouvelle source de désespoir, pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, & qui n'avaient pris leur dernière résolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressourcé qu'un mortel travail, pour se tirer, à force de rames. Vers trois heures après midi, ils se virent en haute mer ; & jusqu'à neuf heures du soir, ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restait qu'un peu de biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange ! plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouvèrent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une Côte, qu'ils prirent pour celle

qu'ils ch
terre, i
ils crier
pondit F
qu'ils n'é
se l'étaie
était cell
variation
deux run
prirent le
ancres.

Le 5, e
y trouva
cita les au
tua plusieurs
avait déjà p
& de pren
vivres. Le
d'avancer. C
sans cesse
ne furent p
redevient f
voyés à ter
Candnoes &
clurent que
les Ruffes.
chien-marin,
de pourritur

qu'ils cherchaient. Le soir , après avoir rangé la terre , ils découvrirent une barque , vers laquelle ils crièrent *Candnoes* , *Candnoes* ; mais on leur répondit *Petzora* , *Petzora* ; ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proche de *Candnoes* , qu'ils se l'étaient figuré , & que la terre qu'ils voyaient , était celle de *Petzora*. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille , qui les avait trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue , ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5 , un matelot , qui descendit au rivage , y trouva de l'herbe & quelques arbuttes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux , secours si nécessaire qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux bords , & de prendre par les terres , pour chercher des vivres. Le 6 , un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7 , mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots , envoyés à terre , découvrirent une balise entre *Candnoes* & la terre-ferme de Russie : ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes. A leur retour , ayant rencontré un chien-marin , mort depuis long-temps , & puant de pourriture , ils le traînèrent à bord , pour sou-

Heemskerke.

Heemskerke.

lager leur estomac affamé ; mais tous les autres s'y opposerent , en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture était plus mortelle que la faim, & que , si proche d'une terre connue , il était impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant , on avança beaucoup avec un bon vent du Sud , & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante , accompagnée d'éclairs & de tonnerres , fut un surcroît de fatigues ; mais elle annonçait du-moins un Ciel plus doux. Le 12 , à six heures du matin , tout le monde prit courage à la vue d'une barque Russe , qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissement sur la route ; mais avec quelques pièces de monnaie Hollandaise , Heemskerke en obtint une espèce de pains cuits à l'eau , & cent deux poissons. Le 13 , à trois heures après midi , on reconnut un Cap , qui fuyait au Sud , & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Gandnoes , d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux bâtimens , s'étant joints bord à bord , prirent aussi-tôt le large ensemble , & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais , vers minuit , ils eurent le malheur d'être séparés , par une tempête élevée du Nord.

Envain *la scute* , dont l'équipage était le plus sain , employa une partie du jour suivant à dé-

couvrir l
avant mid
fut pouffe
que de V
au-delà de
apperçut
quilles sur
distance il
rent assez,
n'était enc
Ils écarter
signifiaient
Blanche à
reuse avec
qu'il eût à
aucun doute
ils insister
il reprit le
voir beauc
& d'ignore
soir , se tro
pour celui
ques Russe
le 17 au r
tendre qu'ils
bre de sept
montrant la
petit bâtime

couvrir l'autre. Un brouillard épais , qui survint avant midi , lui en ôta l'espérance ; & le 15 , elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une côte , que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche , au-delà de Candnoes. En approchant de la terre , il aperçut six barques Russes , qui étaient tranquilles sur leurs ancrés : leur ayant demandé à quelle distance il était de Kilduin , les Russes l'entendirent assez , pour lui faire comprendre à son tour , qu'il n'était encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écartèrent les bras , avec divers signes , qui signifiaient assez clairement , qu'il avait la Mer Blanche à passer , & que cette route était dangereuse avec un si petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader , il ne put lui en rester aucun doute , lorsque leur ayant montré sa Carte , ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres : il reprit le large , avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru , & d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le soir , se trouvant près d'un grand Cap , qu'il prit pour celui de Candnoes , il y jeta l'ancre. Quelques Russes d'une barque , dont il s'approcha le 17 au matin , s'efforcèrent de lui faire entendre qu'ils avaient vu ses compagnons ; au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts , en montrant *la scute* , pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu , en était peu diffé-

Heemskerke.

Heemf-
kerke.

rent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite boussole, qu'ils avaient reçue de la chaloupe, en échange apparemment, pour quelque présent de vivres. Il se fit montrer alors le parage où ils l'avaient laissée, & le Cap y fut porté aussi-tôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de bistorte.

Le 18, ayant rangé la Côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, sur lequel il découvrit plusieurs croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva sur sa Carte, l'assurèrent enfin que c'était le Cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchait depuis si longtemps. En effet, il est fort reconnaissable à cinq croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de sa masse, qui fuit des deux côtés au Sud-Est & au Sud-Ouest. Pendant qu'on se disposait à passer à l'Ouest de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'aperçut qu'une partie de l'eau avait coulé des tonneaux; mais, quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut espérer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que, se fiant au Ciel sur tout le reste, on remit à la voile entre dix & onze heures du soir; & le 20, entre quatre & cinq heures

du matin
heures, on
la Mer Bl
averti de
eut la Côte
fit prendre
conduisirent
une grande
sur le rivag
avec trois
un accueil
épargné, m
farine, qui
Dès le m
avancerent
bistorte, vi
& s'imagina
ne leur ava
sans pousser
hommes, qu
les recon
chaloupe, &
y procurer
montagne, c
ils reconnurent
les transports
beaucoup sou
équipages re

du matin, c'est-à-dire, dans l'espace de trente heures, on eut la vue de la terre, à l'Ouest de la Mer Blanche. Le mugissement des flots avait averti de Veer qu'il n'en était pas loin. Lorsqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers, qui le conduisirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, & quelques maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitaient, avec trois femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui servait de pain dans cette contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandais, qui s'avancèrent dans les terres pour chercher de la bistorte, virent deux hommes sur une montagne, & s'imaginèrent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à *la scute*, sans pousser leur curiosité plus loin; mais ces deux hommes, qui n'avaient pas eu plus de bonheur à les reconnaître, étaient de l'équipage de la chaloupe, & cherchaient un canton habité, pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur montagne, & s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aisément *la scute*. On passa sur les transports de leur joie. La chaloupe avait beaucoup souffert. Elle arriva le 22, & les deux équipages rendirent grâces au Ciel de les avoir

Heemskerke.

Heemskerke.

rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payerent libéralement; mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumières incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux sept Isles, où ils trouverent quantité de pêcheurs, auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*, car leurs Mémoires portaient ces différens noms. Les pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'était aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêlaient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avait des vaisseaux Hollandais à *Kola*. Le lendemain à midi, on eut la vue de *Kilduin*, & deux heures après, on arriva heureusement à la pointe occidentale de l'Isle. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que *Kilduin* était le nom de l'Isle, mais qu'il était arrivé au Port de *Kola*, trois navires Hollandais, dont on les avait assurés que deux devaient partir ce jour même. Les deux bâtimens remirent presqu'aussi-tôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la riviere de *Kola*, qui est au Sud de *Kilduin*,

vers l'ext
leur route
passer der
Côte. Tr
petite hu
que ceux
conduire
ne put le
conduisire
au-delà d'
mirent de
fort légere
& partit v
Hollandais
croc.

Le 26,
& déchargé
bonne foi d
défiance; &
lui rester au
La familiarit
le premier j
& de se cha
prirent à b
posée d'eau
fort bonne,
à l'eau de
teints du so

vers l'extrémité septentrionale du continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derrière deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvaient dans une petite hutte, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Isle. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres; mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses matelots, au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort légère. Un d'entr'eux s'arma d'un mousquet, & partit vers la fin de la nuit, avec le matelot Hollandais, qui n'avait pour arme qu'un simple croc.

Heemskerke.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre, & déchargés. Heemskerke avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance; & sous leur protection, il ne devait lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du *quas*, liqueur Russe, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne, après avoir été réduits si long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du scorbut, découvrirent dans les terres,

Heemskerke.

une sorte de prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paraître le Lapon, qu'ils avaient envoyé à Ko'la, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur compagnon. Cependant en vain s'empresserent-ils autour de ce guide: il était chargé d'une lettre; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle était adressée, se hâta de l'ouvrir: elle était en langue Hollandaise. On lui marquait un extrême étonnement de son arrivée. On l'avait cru mort, avec tous ses gens, & l'on promettait de le venir prendre bientôt, dans une charge de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce billet était signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de causer une extrême satisfaction; mais Heemskerke, de Veer, & les deux équipages, eurent peine à comprendre quel était le *Cornelisz* qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'Officier qui les avait quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son vaisseau; mais, jugeant qu'il avait dû souffrir encore plus qu'eux; ils ne pouvaient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappelait aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerke chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de *Jean Cornelisz Rijpe*; & l'écriture se trouva de la même main;

la même
par des t
récompens
qui fit l'ac
avait fait
chemin q
deux jour
l'accompag
Dès le
une de co
iol, sur l
Matelot qu
de la biere
du pain,
du faumon
à des Holl
licitations
grand festin
furent invit
l'abondance
rent remis
Le 1 de Se
était à l'O
à voiles &
heures du s
les transpor
équipages &
Tome

la même main. La joie des deux équipages éclata par des transports. Le guide fut généreusement récompensé. Cet homme marchait avec une vitesse, qui fit l'admiration des Hollandais. Au retour, il avait fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avait pu faire qu'en deux jours & deux nuits, avec le matelot qui l'accompagnait.

Heemskerke.

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte; une de ces barques, que les Lapons nomment *iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz & le Matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la biere de Rostok, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverses sortes de viande, du lard, du saumon, du sucre, & tout ce qui pouvait plaire à des Hollandais épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités; & la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on était à l'Ouest de la riviere, qui fut remontée à voiles & à rames; & le 2, entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville, où tous les transports se renouvelèrent entre les deux équipages & celui de Cornelisz.

Heems-
kerke.

Heemskerke obtint des Officiers qui com-
mandaient à Kola pour le Czar, la permission de
faire transporter ses deux petits bâtimens dans le
magasin Russe, & de les y consacrer à la postérité,
comme le monument de la plus étrange navigation
qui se soit conservée dans la mémoire des hommes.
Ensuite s'étant rendu, le 15 de Septembre, avec ses
gens, à bord du vaisseau de Cornelisz, que rien
ne retenait plus à Kola, ils sortirent de la riviere
le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heu-
reuse. Le 29 d'Octobre ils entrèrent dans la Meuse;
& s'étant rendus à Amsterdam, le premier de No-
vembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration
pour leur courage, que pour la singularité de
leurs aventures.

Cependant une si malheureuse catastrophe ne
découragea pas moins les Négocians que les Etats
de Hollande; & l'entreprise de la découverte d'un
passage au Nord-Est fut abandonnée, comme
celle du passage au Nord-Ouest l'avait été en
Angleterre, après le troisième voyage de Davis. Il
semblait que les deux Nations, jalouses de la même
gloire, attendissent mutuellement le succès des
efforts qu'elles faisaient comme à l'envi, pour se
déterminer à les recommencer, & pour reprendre
courage d'un côté lorsqu'on le perdait de l'autre.
On trouve du moins, dans les Mémoires du temps,
qu'après le retour d'Heemskerke, plusieurs Anglais

reprirent
à-fait ét
étaient f
vel inci
ardeur.

reprirent des espérances qui ne s'étaient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Ouest, & qu'elles étaient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclore avec une nouvelle ardeur.

Heemskerke.

Fin du seizieme Volume.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

LIVRE XII. <i>Histoire Naturelle des Antilles ,</i>	Page 1
QUATRIEME PARTIE. <i>Voyages autour du Monde & aux Pôles ,</i>	109
LIVRE PREMIER. <i>Voyages autour du Monde par le Sud-Ouest ,</i>	111
CHAPITRE PREMIER. <i>Magellan. Drake. Sarmiento. Candish. Sébald de Weert. Spilberg. Noort ,</i>	Ibid.
CHAP. II. <i>Le Maire ,</i>	154
CHAP. III. <i>Wood Rogers ,</i>	211
CHAP. IV. <i>Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil ,</i>	230
CHAPITRE V. <i>Anson ,</i>	267
LIVRE II. <i>Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est ,</i>	423

Fin de la Table des Chapitres.



ES

e.

le des
Page 1
autour

109

our du

III

gellan.

ald de

Ibid.

154

211

Farréri.

230

267

Ouest

423

s.

